



Hitler m'a dit

Hermann Rauschning

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HERMANN RAUSCHNING

HITLER M'A DIT

**COOPÉRATION
PARIS**

Hermann RAUSCHNING

Ancien chef National-Socialiste
du Gouvernement de Dantzig

HITLER
m'a dit

CONFIDENCES DU FÜHRER
SUR SON PLAN
DE CONQUÊTE DU MONDE

AVANT-PROPOS DE MARCEL RAY

COOPÉRATION

PARIS

1939

TRADUIT DE L'ALLEMAND par Albert LEHMAN

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA
NUMÉROTÉS DE 1 À 10

ET 100 EXEMPLAIRES
SUR ALFA MOUSSE NAVARRE
NUMÉROTÉS DE 11 À 110

AVANT-PROPOS

Ist es Schatten, ist es Wirklichkeit ?
Wie wird mein Pudel gross und broit !

(Est-ce mirage ou réalité ?
Comme mon chien grandit et s'enfle !)

GOETHE, *Faust*, I.

Voici sans doute l'ouvrage le plus important qui ait paru depuis le début de cette guerre – j'entends depuis l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir, en janvier 1933. Hitler expose lui-même, dans les pages qui suivent, les plans démesurés qu'il a conçus et les méthodes cyniques qu'il compte employer pour imposer sa volonté au monde. De cette volonté dépendraient, s'il fallait l'en croire, la destruction des nations libres, l'asservissement de la planète, et, pour tout dire en deux mots, notre vie ou notre mort. Les moyens se résument en un seul, la guerre totale : et déjà Tchèques et Polonais souffrent sous la botte allemande, les mines et les torpilles dispersent en gerbes horribles les navires avec leur cargaison et leurs passagers, y Peuples de France et de Grande-Bretagne s'unissent devant l'agresseur, le sang coule au pied des Vosges, les neutres tremblent en attendant leur tour. Qui pourrait se désintéresser des propos que tient à ses complices l'entrepreneur de la démolition universelle ?

M Hermann Rauschning, qui recueillit naguère ces confidences et les publie aujourd'hui, définit lui-même intérêt et la portée de son livre en l'opposant à Mein Kampf. Ce n'est pas, dit-il, dans Mein Kampf qu'on trouvera le dessein véritable d'Hitler, car ce livre est écrit pour la masse. Au delà de cette propagande un peu grossière, il y a la doctrine secrète qu'on divulgue dans de petits cercles d'initiés. M. Rauschning nous apporte, abondantes, précises, puisées à la source, les pièces décisives du procès d'Hitler. Deux questions préalables : qui est M. Rauschning ? Quelle autorité devons-nous accorder à son témoignage, quelle valeur au dossier qu'il a réuni ?

M. Hermann Rauschning est né en 1887 à Thorn, en Pologne alors prussienne, d'une ancienne famille de grands propriétaires et d'officiers de l'armée. C'est un Junker de la Marche orientale, un représentant typique de

cette classe de pionniers qui formait, de père en fils, l'armature du vieil État prussien et mettait son point d'honneur dans l'obéissance au roi et le service désintéressé du drapeau noir et blanc. Le jeune Rauschning fait ses études, comme il convient, à l'École des Cadets, puis aux universités de Munich et de Berlin ; il apprend ainsi tout ce dont un Junker a besoin pour le métier des armes et l'agronomie. En 1914, il a vingt-sept ans. Lieutenant dans un régiment prussien, il fait la guerre sur tous les fronts. Grièvement blessé en 1917, il passe des mois dans un hôpital de l'arrière. Au terme de sa convalescence, il est déclaré inapte au service armé et affecté à ce que nous appellerions le « deuxième bureau » du Ministère de la Guerre : on verra dans son livre ce qu'il pense de ce service « inefficace et puéril ». L'Allemagne s'effondre ; M. Rauschning quitte l'uniforme et chausse les grosses bottes du propriétaire-éleveur. La paix de Versailles lui apporte un excès d'amertume : quelques-unes de ses fermes sont maintenant en territoire polonais ; son principal domaine, où il s'installe, fait partie de l'État libre de Dantzig. On supposerait ; que ce conservateur prussien va s'inscrire au parti national-allemand de Hugenberg et rejoindre, dans les rangs des Casques d'acier, ses camarades de l'ancienne armée. Mais il a mesuré les forces du passe et les a trouvées débiles ; il cherche ailleurs que dans la vieille Prusse disjointe des compagnons d'armes et des chefs. Ses anciens condisciples de Munich lui parlent d'Hitler, de cet inconnu qui entraîne les foules. Il s'inscrit, en 1931, au parti national-socialiste, et deux ans plus tard il est élu président du Sénat de Dantzig, c'est-à-dire premier ministre de l'État libre. Chef du Gouvernement, il aura bientôt, à ses côtés, le Gauleiter Forster comme chef du parti ; il cherchera à jouer consciencieusement le rôle d'arbitre entre Forster et le Haut-Commissaire de la Société des Nations, entre les intérêts allemands et ceux de la population polonaise de Dantzig. Tâche ingrate et sans issue. Ce qu'on attend de lui à Berlin, c'est tout autre chose : c'est qu'il couvre de son autorité les manigances, les déprédations et les violences de Forster ; c'est qu'il les rende provisoirement tolérables en feignant la résistance ; c'est qu'il envenime les querelles au lieu de les apaiser. Il ne dit pas oui, il ne dit pas non ; il hésite et s'obstine ; la tradition prussienne et sa propre conscience le détournent d'abandonner une tâche parce qu'elle est trop difficile, de rejeter une responsabilité parce qu'elle est trop lourde. Hitler, sans doute, voit plus clair et plus loin que ses grossiers lieutenants ; il ne peut pas ignorer que l'Allemagne a besoin d'une longue période de paix, qu'elle doit se plier à des accommodements avec ses vainqueurs, qu'il lui faut vivre et grandir pour assurer sa revanche. Il va sans dire que M. Rauschning lui-même ne veut la paix que pour la revanche. Comme Stresemann. Comme Hindenburg. Comme les neuf dixièmes et demi du peuple allemand, humilie dans sa fierté, arrêté dans son essor, décidé à reprendre un jour ses anciennes frontières. Cela seul et rien de plus.

M. Rauschning prend donc le train pour Berlin, quand, il ne sait plus où

donner de la tête, et va demander au Führer-Chancelier aide et réconfort. C'est la série de ces audiences et de ces conversations qu'il nous présente dans son livre. Conversations ? Le terme est impropre. Dans les rencontres de la première période, en 1931 et 1932, M. Rauschning membre important du parti, est admis à la table ou aux réceptions du Führer ; il écoute et se tient modestement à sa place. De janvier 1933 à la fin de 1935 il est le chef national-socialiste du Gouvernement de Dantzig ; il vient à Berlin, à Nuremberg ou à l'Obersalzberg pour soumettre à Hitler ses difficultés et ses dossiers. À chacune de ses visites, il fait la même expérience, à la fois décevante et fascinante. Hitler l'écoute à peine, écarte d'un geste les paperasses, lui coupe la parole : « — C'est votre affaire. Je ne m'occupe pas de ces sottises. Débrouillez-vous. » Pas d'entretien ni de débat ; un monologue, une conférence, une harangue passionnée pour un seul auditeur. L'homme chétif, insignifiant, balbutiant, qui tient dans ses mains le destin de l'Allemagne, s'anime, s'excite, s'exalte, exactement comme à la tribune de l'Opéra Kroll ou du congrès de Nuremberg. Son débit se précipite, sa voix siffle et tonne, ses yeux fulgurent ; il entre en transe, il vaticine, il se tord sur le trépied, éjecte des sentences sibyllines, conjure d'étranges visions. L'auditeur pétrifié voit surgir de cette bouche médiocre les vapeurs rouges du Brocken, les rêves malsains de la plus sombre Allemagne, les divagations séculaires et secrètes d'un peuple qui se rue à la servitude collective, pour échapper à son destin physiologique d'anarchie et de dispersion. Brusquement, le médium se réveille : il ricane, il plaisante lourdement, il pousse son visiteur vers la porte et lui frappe l'épaule d'une main familière et cordiale, le renvoie troublé, magnétisé, servile et content. Un vieux renard comme Schacht confesse qu'il n'est jamais sorti de l'ancre sans trembler de tous ses membres.

L'Allemand du Nord, quand il est de bonne souche, est peu accessible aux incantations. M. Rauschning mesure froidement, avec un mélange d'admiration et d'inquiétude, l'homme singulier qui l'étourdit de son flux de paroles ; il dose la mesquinerie et la démesure, soupçonne une pointe de charlatanisme, prend mentalement des notes qu'il fixera, tout à l'heure sur le papier. Il nous affirme que ces transcriptions « ont, dans une très large mesure, la valeur d'une reproduction littérale ». À quiconque possède la moindre habitude de la critique des textes, cette caution d'un esprit scrupuleux et probe est à peine nécessaire. M. Rauschning a son style ; Hitler a le sien. Impossible de concevoir deux modes d'expression plus dissemblables. M. Rauschning, écrivant pour son compte, est correct, didactique, un peu compassé ; il dénoue sa pensée en longues phrases abstraites ; il semble descendre, en lignée spirituelle, de Schelling ou de Schleiermacher, plutôt que de Nietzsche ou de Bismarck. Hitler est négligé, débraillé, vulgaire, mais sentencieux et concret. Il parle, quand il est calme, à la bonne franquette, à la viennoise, et même avec le jargon et l'accent viennois. Quand il est en transe, ses phrases se gonflent, ondulent,

bouillonnent, fleurissent en une éloquence prolix et brutale qui n'appartient qu'à lui et que la radio nous a trop fait connaître. Les transcriptions de M. Rauschning sont d'une fidélité phonographique. Hitler lui-même, virtuose du mensonge, ne les pourrait renier qu'en propos du même ton et de la même saveur.

Voici donc que tombe dans le domaine public, grâce à M. Rauschning, le plan totalitaire et, si l'on peut dire, la dernière pensée d'Hitler. Sa dernière pensée, son testament, plutôt que sa « doctrine secrète ». Hitler n'a pas de doctrine et il n'a pas de secret. Les conquérants n'ont pas de doctrine, qu'ils s'appellent Alexandre, Hannibal, Tamerlan, Napoléon ou Bismarck. Seul Mahomet avait une doctrine ; encore n'est-il pas bien sûr qu'il ait dicté lui-même les surates du Coran, et quand à Marc-Aurèle, sa doctrine n'avait rien à voir avec ses conquêtes. Ce qui est vrai, des grands conquérants l'est aussi des tyrans de taille plus mesquine. Ce qu'Hitler appelle sa doctrine, en dehors des oripeaux décoratifs qu'il a empruntés, au hasard de ses médiocres lectures, à Machiavel, à Wagner, à Gobineau, à Nietzsche, aux pangermanistes du XIX^e siècle, à Sorel, à Lénine et surtout à de plus basses sources, aux élucubrations de Ludendorff, de Rosenberg et de Haushoffer, c'est tout simplement le culte de la force, qui prime et supprime non seulement le droit, mais aussi toute morale et toute activité désintéressée de l'esprit. Ce n'est même pas le plus bas niveau de la négation méphistophélique ; le docteur Faust n'eût pas supporté cinq minutes d'entretien avec un diable taillé sur le patron d'Hitler. C'est la philosophie du lansquenet dans la taverne d'Auerbach.

Hitler n'a pas de doctrine ; il a des appétits et des desseins, ce qui est tout autre chose. Des appétits monstrueux et une accumulation de plans raffinés ou grossiers, ingénieux ou puérils, complémentaires ou contradictoires, qu'il caresse et figole à longueur de journée et qu'il s'efforce de combiner en un système cohérent. Hitler n'a pas non plus de secret : il veut faire croire qu'il a un secret et peut-être s'en convaincre lui-même. Détenu à la forteresse de Landshut après l'échec de son premier « putsch », il a échafaudé, pour les besoins de sa propagande, une esquisse provisoire de son grand dessein : c'était le manuscrit de Mein Kampf, du plus fastidieux et méchant livre de toute la littérature allemande, vulgairement écrit pour le vulgaire. Le plan de Mein Kampf en valait un autre : tant mieux si les pédants examinaient à la loupe et prenaient à la lettre cette improvisation de jeunesse. Plus tard, il a conçu et construit des plans de rechange, encore plus ambitieux et plus vastes, et il a pris l'habitude d'en confier des parcelles et des bribes à une demi-douzaine de collaborateurs privilégiés, dont chacun chuchotait ensuite à une douzaine d'amis ce qu'il avait cru comprendre. Hitler savait fort bien qu'il en était ainsi. Il « parlait » ses plans, toutes portes fermées, parce qu'il se savait

incapable de penser et d'inventer autrement qu'en parlant ; il lui convenait d'éprouver aux réactions de ses confidents, les variations qu'il improvisait sur un tout petit nombre de thèmes ; il lui plaisait enfin d'ouvrir à ces privilégiés la perspective d'une architecture lointaine et mythique, dont il ne pouvait encore leur dévoiler que les tout premiers degrés. Le véritable secret d'Hitler, celui qu'il ne révèle à personne, mais que font deviner, presque à chaque page, les précieux souvenirs de M. Rauschning, c'est que le Führer du Troisième Reich méprise sa propre pensée à l'égal de celle d'autrui, que l'activité de son esprit est essentiellement négative, qu'il n'attache à ses plus brillantes trouvailles qu'une valeur tactique et que sa vraie force est de croire obstinément à son étoile, mais de ne croire à rien d'autre, à rien surtout de ce qu'il pense ou de ce qu'il dit. L'utile est la seule mesure du vrai ; une thèse vaut l'autre, pourvu quelle étonne et déroute, quelle trouble et mette en état de moindre résistance le plus grand nombre possible d'esprits. Se plier aux exigences du raisonnement et de la vraisemblance, convenir que deux et deux font quatre, c'est accepter la règle commune du jeu, c'est entrer dans le jeu, c'est faire le jeu de l'adversaire. Hitler n'a-t-il pas dit à M. Rauschning que c'est toujours l'in vraisemblable et l'impossible qui réussit ? Vous entrez dans le ring pour un match de boxe ; vous serrez la main du boxeur d'en face et l'abattez d'un coup de revolver. C'est par des méthodes aussi simples qu'Adolf Hitler s'est assuré tous ses succès. Il ignore les difficultés, méprise les avis des experts, fonce sur l'obstacle et le renverse. « J'ai, dit-il, le don de simplifier. »

Simplifier pour la foule des esprits simples dont Hitler veut fomentér, nourrir, exploiter la rébellion. Simplifier pour les besoins de son propre esprit, inculte et primaire, jaloux de toute compétence et de toute culture. C'est ainsi qu'Alaric ou Genséric simplifièrent les problèmes complexes du Bas-Empire romain. La première simplification d'Hitler consista à mobiliser les masses allemandes, aigries par la défaite et la disette, contre la minorité juive désarmée. À vingt contre un, tue, pille et assomme : quoi de plus simple ? Mais dépouillez surtout les Juifs, sans trop les tuer, car il faut faire durer le plaisir, et ils nous serviront aussi de gages et d'otages pour faire chanter les démocraties. Car voici venir la deuxième simplification, qui consiste à résoudre la question sociale par la distribution de chemises brunes aux ouvriers démocrates et socialistes, par l'absorption des syndicats, de leur personnel et de leur caisse. Et voici déjà la troisième simplification, celle de la politique internationale. D'un côté l'irréprochable Allemagne, de l'autre les « démocraties » fétides, pourries de christianisme, de bolchevisme, de moralisme, de juiverie et de mercantilisme. Dans l'évangile du nouveau Messie, les premiers seront les derniers ; les pauvres prendront la place des riches, les forts celle des faibles, les vaincus celle des vainqueurs. La guerre de 1914 a infligé au peuple allemand une lésion traumatique collective, qui lui a valu la défaite et la « honte de Weimar ». Mais les vainqueurs ne se sont pas aperçu qu'ils étaient eux-mêmes

empoisonnés. L'essence et le poison des régimes démocratiques, ce n'est pas la liberté ; c'est l'esprit de compromis et d'arbitrage, issu de la commodité, de la lâcheté, d'une convoitise abjecte de la sécurité et de la paix. Déjà les petits peuples désarment et les grands envoient à Genève leurs experts du désarmement. Eh bien, l'Allemagne leur offrira tous les compromis qu'ils voudront ; mais c'est elle qui sera l'arbitre. Cela aussi sera très simple : je leur donnerai ma garantie et ma parole, moi, Hitler, et quand je retirerai l'une et romprai l'autre, ces démocrates me supplieront de leur accorder encore un nouveau compromis, et un nouveau sursis. Je cueillerai ainsi une conquête après l'autre, cependant que les nations provisoirement épargnées s'habitueront à une autre de mes simplifications, celle qui divise le monde, pour son bien, en deux régions inégales, l'Allemagne au centre, et tout autour d'elle son espace vital. Et Hitler de simplifier encore, à la manière de Picrochole. D'un trait de plume ou d'une pluie de tracts de Goebbels, il supprime les neutres. Avec guerre ou sans guerre, la Grande-Bretagne et la France subiront l'assimilation, la Gleichschaltung. La conquête des pays baltes, déjà aux trois quarts germanisés, et celle de la Roumanie ouvriront aux légions allemandes l'espace russe : voyez *Mein Kampf* ; à moins qu'il ne faille scinder en deux étapes la conquête du monde, comme le souhaitent Haushoffer et quelques généraux de la Reichswehr... Hitler n'est pas un doctrinaire ; il patientera, s'il le faut, avec les bolchéviks, comme les bolcheviks, à Brest-Litovsk, ont patienté avec l'Allemagne, ne lui cédant l'espace de l'Est que pour le reprendre un peu plus tard. L'Italie est rivée à l'Allemagne par le pacte d'acier. Reste l'espace transocéanique : les États-Unis déjà ruinés, impuissants, dominés par cette « classe des futurs maîtres » que sont les Germano-américains ; le Mexique avec ses puits de pétrole et ses mines ; l'Amérique du Sud, Eldorado de la colonisation hitlérienne... Hitler n'en fait qu'une bouchée. Il a déjà, dans ses tiroirs, des plans de dépeuplement des nations inférieures et de transplantation des nouveaux esclaves ; il prépare, dans ses fermes d'élevage humain, l'aristocratie sauvage des jeunes proconsuls, des maîtres inflexibles qui imposeront la poigne allemande aux peuples vaincus.

Deux chapitres du livre de M. Rauschning méritent une attention particulière, exigent d'être pesés mot par mot : le chapitre sur la destruction du christianisme et celui qui contient l'esquisse d'une religion de l'Homme-Dieu. Tous les autres discours du caporal mégalomane ne sont, en somme, que des variations sur un thème très simple du Simplificateur : le thème du brochet dans l'étang aux carpes. Quelques mois d'une guerre qui semble bafouer toutes les promesses et les prévisions du Führer-généralissime donnent à ces divagations, sans qu'elles ne perdent rien de leur valeur psychologique, un son un peu dérisoire. Mais la haine qui déborde de chaque propos d'Hitler prend dans ses diatribes antichrétiennes une sorte de grandeur titanique. Dans son suprême effort de simplification, *Durch*

Hass wissend, instruit par la bile et la bave, le voyant devient clairvoyant et nous éclaire nous-mêmes. Ce « judéo-christianisme » qu'il flagelle de ses injures, c'est ce que nous appelons la civilisation chrétienne, ou gréco-chrétienne, fondée sur le respect de la dignité humaine, sur la sainteté des contrats, sur le primat de la raison mesurée et de l'amour. Enfin Hitler voit juste : la guerre qu'il impose au monde est une guerre manichéenne, ou, comme dit l'Écriture, une lutte de dieux. Elle ne peut se terminer que par la chute d'Hitler dans les ténèbres inférieures et le grand souffle du vent d'ouest qui balayera les cendres de son hideux Walhall. Alors, il y aura plus de joie pour M. Rauschning, nazi désabusé, que pour dix Juifs ou pour dix justes.

Marcel RAY.

PRÉFACE

Rien, je le crois, ne peut donner une idée de la tempête de révolutions qui s'abattra sur le monde, si jamais Hitler vient à triompher. Régimes intérieurs, ordre extérieur, tout s'écroulera et partout, en Europe comme sur le reste du globe. Alors, on verra ce qui, de mémoire d'homme, ne s'est encore jamais vu au cours de l'histoire : ce sera l'effondrement universel de tout ordre établi.

Le bouleversement mondial, voilà vers quoi tend la nouvelle guerre. Hitler est convaincu qu'il lui suffit de gagner cette guerre pour imposer aux hommes un régime nouveau, celui de sa volonté. Idée fantastique, sans doute, mais la fausse puissance créatrice d'un hystérique risque de réduire le monde en un monceau de décombres.

Le dessein véritable d'Hitler, qu'il entend réaliser par le moyen du national-socialisme, on ne le trouvera pas dans « Mein Kampf », car ce livre est écrit pour la masse. Mais la doctrine naziste a aussi son ésotérisme qu'on professe et divulgue dans un petit nombre de cercles restreints devant une sorte de super-élite. Les S.S., les Jeunesses Hitlériennes, les sphères dirigeantes de la politique, toutes les organisations de cadres comportent, en marge de la troupe des affiliés, un petit groupe d'initiés.

Hitler n'a jamais dévoilé ses véritables buts politiques et sociaux que dans ces milieux hermétiquement fermés et c'est là, précisément, qu'il m'a été donné de les entendre de sa propre bouche.

Si j'avais publié les propos qui vont suivre seulement six mois plus tôt, on aurait crié à l'invention haineuse, à la calomnie. Précédemment, j'avais fait de simples allusions en taisant l'essentiel. Elles ont rencontré surtout l'étonnement et la méfiance. Ma « Révolution du Nihilisme » m'a valu maintes observations. On m'a fait remarquer que mes affirmations s'accordaient mal avec les buts du national-socialisme clairement définis dans « Mein Kampf ». Par exemple à propos d'une alliance entre le national-socialisme et la Russie des Soviets. Des révélations sur les buts véritables d'Hitler n'avaient aucune chance d'être prises au sérieux tant que le national-socialisme passait pour un mouvement nationaliste purement allemand qui poursuivait la destruction des servitudes du Traité de Versailles. Aujourd'hui seulement le monde est mûr pour discerner qu'Hitler et ses adeptes sont en réalité, les cavaliers apocalyptiques d'un nouveau chaos mondial.

Les conversations que je rapporte plus loin sont rigoureusement authentiques. Elles se sont tenues dans la dernière année qui a précédé la prise du pouvoir, ainsi qu'en 1933 et en 1934, après l'avènement du national-socialisme. J'en ai transcrit la plus grande partie alors que j'étais encore sous l'impression immédiate des paroles que je venais d'entendre, de sorte que, dans une très large mesure, elles possèdent la valeur d'une reproduction littérale. Hitler s'exprime ici librement au milieu de ses fidèles. Il leur expose sans fard ses idées véritables, celles qu'il a toujours celées aux masses. Qu'il soit permis de dire que leur auteur n'est certainement pas un homme « normal », au sens habituel qu'on donne à ce mot. Pourtant, les idées d'Hitler, pour étranges qu'elles apparaissent, rendent un son que nous avons entendu déjà dans ces derniers temps : celui dont résonne la voix du Démon de la Destruction.

Un homme réduit ici toute une époque à l'absurde. Un miroir nous est tendu où nous voyons, déformée sans doute mais partiellement reconnaissable une image de nous-mêmes. Et ceci ne vaut pas seulement pour l'Allemand, Hitler n'est pas que l'expression du pangermanisme, il représente aussi toute une génération frappée de cécité. Un homme borné, esclave de ses impulsions va, nouveau Don Quichotte, prendre à la lettre ce qui, pour d'autres, n'a jamais été qu'une tentation de l'esprit.

Voilà pourquoi, si cet homme triomphe un jour, il n'y aura pas que les frontières de changées. En même temps disparaîtra tout ce qui, pour l'homme avait eu un sens ou une valeur. Et c'est aussi pourquoi cette guerre hitlérienne intéresse tout le monde sans exception. Elle est autre chose qu'un conflit européen à propos de questions politiques. Aujourd'hui « la Bête surgit de l'abîme », et tous, sans distinction de nationalité, les Allemands autant et plus que les autres, il faut nous coaliser en vue d'un seul et commun effort : refermer l'Abîme.

I

LA PROCHAINE GUERRE

— « La prochaine guerre ne ressemblera en rien à celle de 1914. Plus d'attaques d'infanterie, plus d'assauts en masses compactes. Tout cela, c'est périmé. Quant au grignotement du front, s'éternisant pendant des années, je vous affirme qu'on ne reverra plus jamais cela. C'était une déliquescence de la guerre. La dernière guerre avait fini par dégénérer. »

Nous étions réunis dans la petite véranda du chalet d'Hitler. Le regard du Führer s'arrêta quelques instants sur le flanc de la montagne qu'on apercevait plus loin. « Oui, reprit-il, cette fois nous retrouverons la supériorité que donne la liberté de manœuvre. »

— « M. Hitler, est-il vrai que l'Allemagne tienne en réserve certaines inventions secrètes, capables de broyer tous les obstacles et de forcer même la résistance de la ligne Maginot ? » En posant cette question, Albert Forster, le Gauleiter de Dantzig, m'avait fait un signe : il venait de lancer Hitler sur son thème favori.

— « Quelle est l'armée qui n'a point sous la main quelques inventions secrètes ? Quant à leur valeur, je suis plutôt sceptique », répondit Hitler.

— « Pourtant, la force de pénétration de notre nouveau projectile... On dit aussi que l'arme électrique peut offrir des possibilités nouvelles pour l'attaque. Est-ce exact ? Et les nouveaux gaz toxiques, les bacilles ? Pensez-vous que dans la prochaine guerre on utilise les microbes ? »

— « Un peuple à qui l'on refuse son bon droit peut légitimement employer tous les moyens, y compris la guerre bactériologique. » La voix d'Hitler se fit plus forte. « Je n'ai pas à avoir de scrupules, et je choisirai l'arme que je jugerai nécessaire. Les nouveaux gaz toxiques sont terribles, mais, après tout, quelle différence y a-t-il entre la lente agonie dans les barbelés, et les souffrances du gazé ou de l'intoxiqué ? Dans l'avenir, c'est toute une nation qui se dressera contre l'autre, ce ne sera plus seulement une armée luttant contre des armées ennemies. Nous ruinerons la santé physique de nos ennemis de la même façon

que nous briserons leur résistance morale. Si l'arme microbienne a de l'avenir ? Parbleu, j'en suis convaincu. À la vérité, nous ne sommes pas encore très avancés dans cette technique, mais des expériences sont en cours et je crois savoir qu'elles se développent dans les meilleures conditions. Mais l'emploi de cette arme reste limité. Elle est importante surtout en tant que moyen d'affaiblir l'adversaire *avant* les hostilités. Nos guerres à nous se mèneront, du reste, avant les opérations militaires, et j'imagine que nous aurons les moyens de juguler l'Angleterre, au cas où elle voudrait marcher contre nous. Ou encore, l'Amérique...

— « Croyez-vous, mon Führer, que les États-Unis recommenceront à se mêler des affaires de l'Europe ? » demanda notre troisième compagnon qui, à l'époque, était le jeune Führer des S.A. de Dantzig.

— « Dans tous les cas, nous saurons leur enlever jusqu'à l'idée d'essayer. Il existe des armes nouvelles particulièrement efficaces en pareille éventualité : l'Amérique est en permanence au bord de la révolution, et il ne me sera pas difficile d'y fomenter des émeutes et des troubles, de façon que MM. les Américains soient suffisamment occupés par leurs propres affaires. Ces gens-là n'ont rien à voir en Europe. »

— « Vous venez de nous dire, reprit Forster, que l'on contaminerait l'ennemi dès avant les hostilités. Comment pensez-vous arriver à ce résultat, en temps de paix ? »

— « Par des agents à nous, par d'inoffensifs voyageurs. C'est encore et toujours le moyen le plus sûr, le plus efficace qu'on ait trouvé jusqu'à présent. Du reste, n'oubliez pas que les effets de cette arme ne sont perceptibles qu'au bout de quelques semaines et qu'il faut parfois même plus longtemps avant qu'une épidémie se manifeste. Peut-être utiliserons-nous aussi les bacilles au point culminant de la guerre, quand nous sentirons faiblir la résistance de l'ennemi. »

La conversation se poursuivit encore sur certains détails de la future guerre des gaz et des microbes. Nous nous trouvions chez Hitler, dans la véranda exigüe de la villa Wachenfeld, sur l'Obersalzberg. Le chien-loup d'Hitler, une bête magnifique, était couché aux pieds de son maître. Les pics des montagnes brillaient de l'autre côté de la vallée, couronnant une pente de riantes prairies. C'était par une féerique matinée d'août, baignée de la lumière un peu crue, annonciatrice de l'automne, qui se renouvelle constamment dans les montagnes bavaroises. Hitler fredonnait un air d'un opéra de Wagner. Il me parut distrait, versatile. Loquace au début, il sombra presque aussitôt dans un silence renfrogné. C'était, il faut le rappeler, l'époque où le national-socialisme approchait de sa crise la plus grave.

Le parti se trouvait alors dans une situation presque désespérée, ce qui n'empêchait pas que dans chaque parole du Führer, on sentît l'accent de la conviction absolue d'arriver bientôt au pouvoir et de conduire le peuple allemand vers un destin nouveau. Nous parlions de la guerre, de son issue et du tour tragique qu'avaient pris en 1918 toutes les victoires allemandes.

— « Nous ne capitulerons jamais, s'écria Hitler. Nous succomberons peut-être, mais nous entraînerons un monde dans notre chute... » Il fredonna quelques mesures caractéristiques du *Crépuscule des Dieux*. Notre jeune ami des S.A. rompit le silence en suggérant que c'était la supériorité du matériel ennemi qui avait été la cause de l'issue malheureuse de la guerre, ce à quoi Hitler répliqua : « La décision d'une guerre ne dépend pas du matériel, elle dépend toujours des hommes. »

— « Pourtant, les découvertes nouvelles et la supériorité des armements décident du sort de peuples entiers et de classes sociales. Et n'est-ce pas cela que vous entendiez, mon Führer, quand vous disiez, il y a un instant, que la guerre future revêtirait un aspect totalement différent de celui de la dernière guerre. Les nouvelles armes, les inventions techniques modifieront totalement la conduite de la guerre. Elles bouleverseront toute la stratégie d'autrefois. Aujourd'hui, l'Allemagne a la supériorité des armes et des découvertes techniques. »

— « Non, la stratégie ne varie pas, en tous cas pas du fait des découvertes techniques. C'est une erreur absolue. »

Hitler s'anima. « Dites-moi quelles modifications ont eu lieu depuis la bataille de Cannes. L'invention des armes à feu, au moyen âge, qu'a-t-elle donc changé aux lois de la stratégie ? » Je reste sceptique en ce qui concerne la valeur des découvertes techniques. Quelle est l'invention qui, jusqu'à présent, a pu révolutionner les lois de la conduite de la guerre d'une manière durable ? Chaque invention est elle-même suivie presque immédiatement d'une autre, qui neutralise les effets de la précédente. Certes, la technique des armements progresse continuellement, et il est certain qu'elle innovera encore beaucoup avant d'avoir atteint la perfection absolue en matière de puissance destructive. Mais tout cela ne confère qu'une supériorité momentanée. »

Rudolph Hess, le secrétaire privé d'Hitler à cette époque, s'était tenu à l'écart au début de la conversation. Il intervint à ce moment :

— « Ces Messieurs ne semblent pas très bien comprendre la façon dont l'Allemagne, étant donné la faible valeur des nouveautés techniques pour la conduite de la guerre, pourrait échapper à

l'inéluctable nécessité d'une nouvelle guerre de positions, qui durera plusieurs années. »

— « Et qui dit que je songe à faire une guerre comme celle qu'ont entreprise les insensés de 1914 ? Est-ce que tous nos efforts ne tendent pas, au contraire, à l'éviter ? La majorité des hommes manque décidément d'imagination. » Le visage d'Hitler se contracta en une grimace méprisante. « Ils sont tout juste capables de se représenter l'avenir d'après leur pauvre petite expérience personnelle. Ils n'entrevoient ni le nouveau, ni le surprenant. Les généraux ont le cerveau aussi stérile que les autres. Ils restent encroûtés dans leur technique professionnelle. C'est toujours ailleurs que dans les milieux de techniciens qu'on rencontre le génie créateur. Moi, j'ai le don de simplifier et de ramener les problèmes à leur donnée essentielle. On a voulu faire de la guerre une science hermétique et c'est pourquoi on l'a entourée d'un appareil solennel. Comme si la guerre n'était pas la chose la plus naturelle du monde. Elle est de tous les temps et de tous les lieux, elle est quotidienne, elle n'a pas de commencement, pas plus qu'il n'y a jamais de paix. La vie est une guerre, chaque lutte que nous menons est une guerre, *la guerre c'est l'état naturel de l'homme*. Retournons en arrière, remontons, si vous voulez, jusqu'à l'époque de l'homme non civilisé. Qu'est donc la guerre sinon ruse, tromperie, stratagèmes, attaque et surprise ? Les hommes n'ont commence à s'entretuer qu'à partir du moment où ils ne pouvaient plus faire autrement. Les marchands, les brigands, les guerriers... À l'origine, tout cela ne faisait qu'un. Mais il existe une stratégie plus haute, une guerre employant des moyens d'un ordre plus spirituel. Que cherche-t-on à obtenir à la guerre, Forster ? La capitulation de l'adversaire. Dès l'instant où l'ennemi capitule, je sais que je puis l'anéantir complètement. Pourquoi, dans ces conditions, chercherais-je à le démoraliser militairement, si je puis obtenir un résultat identique par des moyens moins onéreux et plus sûrs ? »

... Hitler nous exposa ensuite les grandes lignes de sa guerre à lui, telle qu'il devait maintes fois la mettre en pratique par la suite. Mais à cette époque, ce n'était encore qu'une vision insolite et manquait quelque peu de clarté. Cependant on sentait qu'il s'était longuement occupé de ces questions et à fond, qu'il avait la conviction d'être un nouveau grand stratège, une sorte de futur « Seigneur de la Guerre », dans un sens jusqu'alors inconnu.

— « Si je fais la guerre, Forster, j'introduirai peut-être en pleine paix, des troupes dans Paris. Elles porteront des uniformes français. Elles marcheront, au grand jour, dans les rues où personne n'aura même l'idée de les arrêter. J'ai tout prévu dans le moindre détail. Elles marcheront sur le siège de l'État-major, elles occuperont les

Ministères, le Parlement. En quelques minutes, la France, la Pologne, l'Autriche, la Tchécoslovaquie seront privées de leurs dirigeants. Les armées décapitées de leurs États-majors, tous les gouvernants liquidés, il régnera une confusion inouïe. Mais je serais depuis longtemps en relation avec des hommes qui formeront un nouveau gouvernement, un gouvernement à ma convenance. De tels hommes, nous en trouverons partout. Nous n'aurons même pas besoin de les acheter. Ils viendront nous trouver d'eux-mêmes, poussés par l'ambition, par l'aveuglement, par la discorde partisane et par l'orgueil. Et la paix sera signée avant même que les hostilités aient éclaté. Je vous en donne l'assurance, Messieurs, c'est toujours l'impossible qui réussit et c'est le plus invraisemblable qui est le plus certain. Nous trouverons assez de volontaires, assez d'hommes comme nos S.A., silencieux et prêts à tous les sacrifices. Nous leur ferons franchir la frontière dès le temps de paix, par petits groupes, et tout le monde s'imaginera que ce seront de pacifiques voyageurs. Aujourd'hui, Messieurs, vous ne me croyez pas, pourtant je ferai comme je vous le dis, je les introduirai section par section. Peut-être atterrirons-nous sur les champs d'aviation, car nous serons en mesure, à ce moment, de transporter par air, non seulement des hommes, mais encore des armes, et il n'y aura pas de ligne Maginot pour nous arrêter. Notre stratégie, Forster, consistera à détruire l'ennemi par l'intérieur, à l'obliger à se vaincre lui-même.

— « Qu'en dites-vous ? me demanda Forster à mi-voix. Il y a quelques semaines, il a développé devant les généraux qui commandent en Prusse Orientale, un plan entièrement nouveau pour la défense de cette région contre une attaque éventuelle des Polonais. Et les généraux l'ont adopté. Hitler est un génie, c'est un spécialiste universel... »

Linsmayer, notre Führer des S.A. pria ensuite Hitler de se laisser photographier en groupe avec nous. Nous sortîmes tous, et nous plaçâmes devant la maison, adossés à la pente escarpée. Hess nous photographia, avec Hitler au centre, puis nous fîmes quelques pas derrière la maison, sur le chemin étroit qui, à cette époque, conduisait à la forêt toute proche. Je regardai dans la direction de l'auberge « Zum Türken » qui se trouvait en face de nous. J'y aperçus des touristes debout, tournés dans notre direction, nous observant avec des jumelles. Hess nous fit remarquer la pente verdoyante qui s'élargissait un peu plus loin en un dôme à peine bombé. À son avis, on aurait dû installer en cet endroit un terrain d'atterrissage pour avions, ce qui aurait permis de supprimer le fastidieux trajet par la route, au fond de la vallée. Il faut dire que Hess venait de participer avec un certain éclat à un meeting d'aviation. Forster le lui ayant

rappelé, Hitler intervint : « À l'avenir, Hess, abstenez-vous de ces manifestations. Elles sont inutiles, et moi j'ai besoin de vous, Hess... »

Ce fut Hitler qui renoua l'entretien : « Bien entendu, nous dominerons en matière d'aviation. L'arme aérienne offre d'innombrables possibilités. Notre supériorité sur tous les autres sera écrasante. Dans ce domaine, nous n'avons qu'un seul concurrent sérieux à redouter : les Anglais. Les Slaves eux, ne comprendront jamais rien à la guerre aérienne, c'est une arme virile, une forme germanique du combat. Je ferai construire la plus grande flotte aérienne du monde. Nous aurons les pilotes les plus intrépides. Évidemment, nous aurons aussi une forte armée de terre. »

— « Établirez-vous le service militaire obligatoire ? » demanda Linsmayer.

— « Certainement. J'établirai même l'obligation généralisée du travail auprès de laquelle la *Hilfsdienstpflicht* de Hindenburg n'existe pas. Il nous faut des armées, non seulement des formations spécialisées de haute qualité, mais encore des armées de masses. Mais nous ne les ferons pas intervenir comme en 1914. Ce que la préparation d'artillerie représentait à cette époque pour l'attaque d'infanterie, dans la guerre des tranchées, sera remplacé dans l'avenir par la dislocation psychologique de l'adversaire au moyen de la propagande révolutionnaire, et ce, avant même que les armées entrent en jeu. Il est indispensable que la nation ennemie soit démoralisée, qu'elle soit préparée à capituler, qu'elle soit moralement contrainte à la passivité, avant même que l'on songe à une action militaire. Obtiendrons-nous la défaite morale de l'adversaire avant la guerre ? Voilà la question qui m'intéresse. Celui qui a fait la guerre au front ne peut vouloir de nouveaux sacrifices sanglants, s'il est possible de les éviter. Tous les moyens permettant d'épargner le précieux sang allemand, seront bons. Nous n'hésiterons pas à fomenter des révolutions chez l'ennemi. Rappelez-vous Sir Roger Casement et les Irlandais, pendant la guerre mondiale. Partout, en plein pays ennemi, nous aurons des amis qui nous aideront, nous saurons nous les procurer. La confusion des sentiments, les conflits moraux, l'indécision, la panique, voilà quelles seront nos armes. » Hitler se tourna de mon côté : « Vous connaissez, n'est-ce pas, l'histoire des révolutions ? C'est toujours la même chose. Les classes dirigeantes capitulent. Pourquoi ? Par défaitisme, parce qu'elles n'ont plus aucune volonté. Les enseignements de la révolution, voilà tout le secret de la stratégie nouvelle. Je l'ai appris des bolcheviks et n'ai pas honte de le dire, car c'est toujours de ses ennemis qu'on apprend le plus. Connaissez-vous la théorie du coup d'État ? Étudiez-la, et vous saurez alors ce que vous aurez à faire. »

Nous écoutions, et personne d'entre nous ne soupçonnait combien toutes ces idées étaient proches de leur réalisation. Je me souvenais des expériences faites pendant la Grande Guerre par le Commandement supérieur allemand, avec les chefs bolcheviks. Ce qui avait été improvisé naguère, pour briser la résistance ennemie par une révolution intérieure, était érigé aujourd'hui en système et rationnellement réglementé...

— « Jamais je ne commencerai une guerre sans avoir auparavant la certitude absolue que mon adversaire démoralisé succombera sous le premier choc. » Le regard d'Hitler devint fixe, sa voix s'enfla. « Quand l'ennemi est démoralisé à l'intérieur, quand il est au bord de la révolution, quand les troubles sociaux menacent d'éclater, alors, le moment est arrivé, et un seul coup doit l'anéantir. Des attaques aériennes massives, des coups de main, des actes de terrorisme, le sabotage, des attentats perpétrés à l'intérieur, l'assassinat des dirigeants, des attaques écrasantes sur tous les points faibles de la défense adverse, assénées comme des coups de marteau, simultanément, sans se soucier des réserves ni des pertes, telle est la guerre future. Un martelage gigantesque et qui broie tout, je ne vois que cela et je ne pense pas à la suite... Je ne jouerai pas au soldat et je ne m'en laisserai pas imposer par les stratèges. La guerre, c'est moi qui la mènerai. Le moment favorable à l'attaque, c'est moi qui le déterminerai. Ce moment, le plus favorable de tous, je l'attendrai, avec une détermination de fer et je ne le laisserai pas échapper. Je mettrai toute mon énergie à le provoquer. Ceci sera ma tâche. Et lorsque j'aurai réussi, j'aurai le droit d'envoyer la jeunesse à la mort, car, alors j'aurai épargné autant de vies humaines qu'il aura été possible de le faire. Messieurs, nous ne nous amuserons pas à jouer aux héros. Ce que nous voulons, c'est anéantir l'adversaire. Les généraux, malgré les enseignements de la guerre passée, veulent continuer à se comporter comme des chevaliers d'autrefois. Ils se croient obligés de conduire les guerres comme des tournois du moyen âge. Je n'ai que faire de chevaliers. Ce qu'il me faut, ce sont des révolutions. J'ai fait, de la doctrine de la révolution, la base de ma politique. »

Hitler s'arrêta quelques instants : « Je ne reculerai devant rien. Il n'y a pas de droit international, il n'y a pas de traité qui m'empêchera de profiter d'un avantage lorsqu'il se présentera. La prochaine guerre sera terriblement sanglante et cruelle. Mais la guerre la plus cruelle, celle qui ne fait aucune différence entre les militaires et les civils, sera aussi la guerre la plus douce, parce qu'elle sera la plus courte. En même temps que nous interviendrons avec toutes nos armes, nous démoraliserons l'adversaire par la guerre des nerfs. Nous

provoquerons une révolution en France. J'en suis aussi sûr que je suis sûr que cette fois-ci, il n'en éclatera pas en Allemagne. Vous pouvez m'en croire. J'entrerai chez les Français en libérateur. Nous nous présenterons au petit bourgeois français comme les champions d'un ordre social équitable et d'une paix éternelle. Ces gens-là ne veulent plus rien savoir de la guerre et de la grandeur. Mais moi, *je veux la guerre*, et tous les moyens me seront bons. Évitez surtout de provoquer l'ennemi ! – ce n'est pas là ma devise. Ce que je veux, c'est l'anéantir par tous les moyens. La guerre sera ce que je veux qu'elle soit. *La guerre, c'est moi ! »*

II

UNE SOIRÉE ET UNE MATINÉE À L'OBERSALZBERG

Nous étions venus de Dantzig, Forster, Linsmayer et moi. Il était tout près de minuit quand notre train entra en gare de Berchtesgaden. La voiture d'Hitler nous attendait. Il nous fallut vingt bonnes minutes avant d'arriver à l'Obersalzberg après un trajet à nous rompre le cou, mais Hitler tenait absolument à nous voir encore cette nuit.

Il s'avança à notre rencontre. Il avait des visites : quelques dames. Sa maison était petite, d'aspect modeste et sympathique. La réception avait lieu dans la pièce de style rustique bavarois, qui tenait toute la largeur du rez-de-chaussée. Devant le grand poêle, un simple banc de bois. Des oiseaux effarouchés piaillaient dans une volière suspendue au plafond. Hess nous salua et fit les présentations. Hitler nous offrit du kirsch : de l'alcool dans la maison d'un abstinant ! Il faisait d'ailleurs assez froid, et l'air vif de la montagne contrastait durement avec la chaleur estivale que nous avions dû supporter pendant le voyage en chemin de fer. Nous étions au mois d'août de 1932. J'avais déjà rencontré Hitler, en public, mais c'était la première fois que je pénétrais dans son intimité. Son intérieur était plaisant et confortable comme celui d'un petit bourgeois allemand d'avant-guerre, avec ses rideaux de madapolam et ses meubles rustiques, mais n'était certes pas le cadre d'un futur libérateur de l'Allemagne.

Quelle impression Hitler produit-il ? C'est la question qu'on pose à tous ceux qui l'ont approché. Pour ma part, je me souviens qu'il éveilla en moi des émotions contradictoires. Dans ce cadre, le grand tribun disparaissait, s'effaçait jusqu'à n'être plus qu'un petit bourgeois insignifiant. Autour de lui, tout était sympathique, mais rien ne se distinguait par une note personnelle. La présence, à cette heure, d'un certain nombre de dames d'âge plus que canonique, me surprit. Hitler avait-il véritablement besoin de la dévotion fidèle de ces femmes pour conserver sa confiance en lui-même ?

Hitler, n'a vraiment rien qui puisse attirer. Tout le monde le sait fort bien aujourd'hui, mais à cette époque, parmi les membres du parti

et les sympathisants, il n'était question que de ses yeux profonds et bleus. Or, ses yeux ne sont ni profonds ni bleus. Leur regard tantôt est fixe, tantôt éteint. Il leur manque cet éclat, cette lumière, qui est le reflet de l'âme. Sa voix sombre, au timbre étrange, est choquante pour un Allemand du Nord. Son intonation est pleine, mais sifflante, comme s'il avait les narines obstruées. Au reste, cette voix crierde, gutturale, menaçante et frénétique, est devenue célèbre dans le monde entier. Elle incarne le tourment contemporain, et pendant longtemps, elle restera comme le symbole d'une époque de folie, sans que personne comprenne comment il a pu émaner d'elle un charme quelconque.

Le magnétisme personnel est un phénomène tout à fait particulier. J'ai éprouvé sur moi et sur d'autres que s'y laisse prendre uniquement celui qui le veut bien. J'ai remarqué qu'Hitler produisait la plus forte impression sur des personnes facilement influençables et chez qui l'élément féminin domine, ou encore sur des gens portés au byzantinisme et au culte de l'individu, soit par suite de leur éducation, soit à cause de leur position sociale. L'aspect physique d'Hitler ne contribue certes pas à rehausser sa capacité de séduction. Son front est fuyant et disgracieux. La mèche de cheveux qui lui tombe sur les yeux, sa petite taille sans prestance, la disproportion de ses membres, sa gaucherie, ses pieds plats d'une longueur démesurée, son nez hideux, sa bouche sans expression et sa petite moustache en brosse, en font un être plutôt disgracié. Rien n'attire en lui, sauf peut-être ses mains, qui sont remarquablement bien formées et expressives. Quelle différence avec le visage merveilleusement jeune et intelligent de Napoléon, tel du moins que le représente le masque pris après sa mort. Un dictateur autoritaire, cet homme au visage maussade, crispé et dissymétrique ? Il lui manque sans aucun doute, l'équilibre qui caractérise le chef. Il lui manque surtout la marque de la virilité.

Hitler nous reçut avec une cordialité joviale. À cette époque, un crime bestial venait d'être commis en Haute Silésie. Des nationaux-socialistes étaient allés, pendant la nuit, tirer un de leurs adversaires politiques de son lit et l'avaient tué à coups de pied. Le Chancelier von Papen, qui devait plus tard être le propre artisan de l'ascension d'Hitler au pouvoir, avait promulgué des lois très sévères contre les crimes politiques. Les assassins de Potempa avaient été condamnés à mort. Dans un télégramme dont la violence avait fait sensation, Hitler s'était publiquement solidarisé avec les meurtriers. Il avait hautement approuvé le forfait de ceux qu'il appelait ses camarades. Cette attitude lui avait d'ailleurs coûté de nombreuses sympathies, et son étoile avait semblé pâlir. Notre conversation s'engagea précisément sur ces événements récents. Hitler s'indignait de la lutte menée contre lui par

le « nationalisme bourgeois » qu'il dénonçait comme le pire ennemi de l'Allemagne. « Je ferai dissoudre le Casque d'Acier décréta-t-il, avec l'assurance d'un homme certain du succès. (Le Casque d'Acier était l'association des soldats nationaux du front et constituait la garde armée du parti national-allemand.) Puis il vitupéra la politique de Papen qui, d'après lui, ne reposait que sur le mensonge et sur le crime. Il stigmatisa les condamnations à mort prononcées par le tribunal qui, dit-il, étaient une insulte à tout sentiment de justice. La violence du ton prouvait combien lui-même se sentait menacé. « De tels verdicts sanglants, dit-il, ne peuvent s'oublier. Dans une époque aussi troublée que la nôtre, une nation peut tout supporter et tout oublier, à la condition qu'il y ait eu une lutte loyale d'opinions. Si je livrais la rue aux S.A., et si, dans ces combats de rues, vingt ou trente mille Allemands perdaient la vie, la nation l'admettrait et passerait l'éponge, car on se serait battu comme sur un champ de bataille. Mais un verdict faussé, prononcé froidement et délibérément, une condamnation à mort ordonnée et exécutée contre le sentiment populaire de justice, l'exécution d'hommes n'ayant agi que sous l'empire d'un patriotisme exacerbé et condamnés comme de vulgaires assassins, cela restera gravé éternellement dans la mémoire du peuple. »

J'avoue que sur le moment les arguments passionnés d'Hitler me produisirent une assez vive impression, bien que j'aie toujours vu dans le meurtre de Potempa ce qu'y voyait la majorité du peuple, c'est-à-dire l'une des taches les plus infamantes qui aient jamais souillé le vêtement encore prestigieux qu'était la Chemise brune. Mais depuis, que de meurtres cruels, que de tortures ont été perpétrés par les S.A. et les S.S. ! Et non pas sous l'empire de la passion patriotique, mais tout simplement par cruauté sadique et froidement préméditée. J'ignore si, plus tard, Hitler ne s'est jamais ressouvenu des reproches dont il avait accablé Papen, lorsque lui-même ordonna tant de verdicts sanglants contre de prétendus traîtres à la patrie. Très vraisemblablement, non. Hitler et la plupart de ses hystériques Gauleiters comme Forster par exemple, n'ont jamais éprouvé de scrupules à se renier. Ils ont changé d'opinion sans même s'en rendre compte. Tous passent leur temps à se renier d'un jour à l'autre et de la meilleure foi du monde.

« Papen en portera la responsabilité. Je le lui garantis ! Quant au « Casque d'acier », il sera payé comme il le mente. Je le ferai dissoudre pour le punir de ses attaques déloyales contre mes S.A. Quand je pense qu'il s'est abaissé jusqu'à lier partie avec le Front Rouge ! »

L'heure s'avancait, les dames se levèrent. Hitler s'était laissé

attardé plus qu'il n'aurait voulu. Il avait devant lui une nuit sans sommeil. Nous échangeâmes encore quelques phrases banales, puis Hess nous fit signe de nous retirer. Nous étions renvoyés au jour suivant. Nous devions nous tenir prêts à répondre au premier signe, pour lui présenter nos suggestions. Hitler nous accompagna jusqu'à la porte. Il était bien plus de minuit, le ciel était étoilé et clair, la nuit fraîche. L'aube commençait à poindre. Linsmayer et moi, nous rentrâmes à pied à l'auberge « Zum Türken », nous séparant de Forster qui logeait dans une autre maison.

IMAGE

III

« NOUS DEVONS ÊTRE CRUELS »

J'eus de la peine à m'endormir. Était-ce à cause des paroles que je venais d'entendre ou simplement de l'air des montagnes, auquel je n'étais pas habitué ? Je partageais ma chambre avec Linsmayer. Ce jeune Führer des S.A. était l'un de ces nombreux jeunes gens sympathiques, sincères et véritablement patriotes qui-ont adhéré au mouvement pour des motifs purement désintéressés. Il importe de rappeler l'existence de ces jeunes chevaliers à ceux qui n'admettent que les couleurs de la russe, noir et blanc, et sont incapables de concevoir les mobiles qui ont poussé d'innombrables Allemands à se précipiter, avec les meilleures intentions du monde, dans un courant irrésistible, en croyant fermement à la nécessité de leur sacrifice. Car cette jeunesse sentait bien qu'elle se sacrifiait, qu'elle sacrifiait son insouciance et son droit à la vie.

Il était assez tard lorsqu'on nous prévint qu'Hitler était levé et voulait nous parler. Notre conversation reprit sur le thème de la veille. « Nous devons être cruels, affirma Hitler. Nous devons l'être avec une conscience tranquille. C'est de cette façon seulement que nous parviendrons à extirper de notre peuple l'indulgence molle et la sentimentalité du petit bourgeois, que nous détruirons en lui la « Gemütlichkeit » et la béatitude qui naît au fond des pots de bière. Le temps des beaux sentiments est passé. Nous avons le devoir de contraindre notre peuple aux grandes actions, si nous voulons qu'il remplisse sa mission historique. »

Hitler prit un temps. « Je sais, continua-t-il, que je dois me montrer un éducateur inflexible. Et moi-même, je dois me contraindre à la dureté. Ma mission est plus ardue que celle de Bismarck ou de tous ceux qui lui ont succédé. En effet, il me faut d'abord former le peuple, avant de songer à résoudre les problèmes devant lesquels notre nation se trouve placée aujourd'hui. » Tous ceux qui connaissent Hitler pour l'avoir vu à l'époque héroïque du national-socialisme, savent qu'il avait un tempérament larmoyant et exagérément sentimental, avec une tendance à l'attendrissement et au romantisme. Ses crises de sanglots devant chaque difficulté intérieure n'étaient pas dues à une

simple nervosité. Derrière la cruauté et l'inflexibilité d'Hitler, on trouverait le désespoir d'une inhumanité forcée et artificielle plutôt que l'amoralité du fauve obéissant à ses instincts naturels. Cependant, dans la dureté et dans le cynisme inouïs d'Hitler, il intervient encore autre chose que la passion refoulée d'un hypersensible. C'est un besoin irrésistible de venger et punir. C'est un sentiment spécifiquement révolutionnaire qui, à l'instar des nihilistes russes, le pousse à vouloir se faire à toute force, sans discernement ni méthode, le champion des humiliés et des offensés. Nous savons aujourd'hui qu'il n'y a eu pour ainsi dire aucun homme de quelque rang qui ait agi avec une telle méchanceté, avec si peu de pitié, avec une telle soif de vengeance et qui se soit montré aussi mesquin dans la répression d'injustices subies – ou soi-disant subies – qu'Hitler, dont on ne saurait, par ailleurs, citer un seul trait de générosité. En ce temps-là, toutes les pensées d'Hitler étaient en lutte avec la tentation de sortir de la voie légale qu'il s'était tracée lui-même pour arriver au pouvoir et de s'emparer du gouvernement par une révolution sanglante, par une « marche sur Berlin ». Il était constamment harcelé par ses collaborateurs les plus proches, qui l'incitaient à sortir de sa réserve et d'engager la bataille révolutionnaire. Lui-même se trouvait en conflit avec son propre tempérament révolutionnaire, qui le poussait à agir avec toute sa passion, alors que sa sagesse politique lui conseillait de choisir le chemin plus sûr des « combinaisons » politiques et de remettre à plus tard ce qu'il appelait « sa vengeance ». Il est avéré qu'au moment des élections de l'automne 1932 une révolution nationale-socialiste était sur le point d'éclater. Elle aurait d'ailleurs signifié la fin du parti, car la Reichswehr n'aurait pas hésité à noyer le mouvement dans le sang. À cette époque, le parti était hanté par cette pensée : « la rue livrée aux bataillons bruns ». Dans ses propos avec son entourage, Hitler supputait constamment les chances d'une occupation brusquée des positions-clés politiques et économiques. Et il s'attardait, avec un intérêt particulier, à la possibilité de réprimer impitoyablement, dans des combats de rues, la résistance éventuelle des marxistes.

C'est cette même contradiction morale qui a fait récemment hésiter le Führer du Ille Reich, quand il s'est demandé s'il devait céder à son désir de devenir le « plus grand stratège de tous les temps » ou s'il devait, au contraire, poursuivre la voie de la « combinaison » qui lui avait déjà si bien réussi à l'époque dont je parle plus haut, Hitler s'est entendu reprocher par ses partisans d'avoir laissé passer l'occasion favorable. En effet, la crise économique avait commencé à s'atténuer en 1932. Du coup, l'affluence au parti avait diminué. Les adversaires d'Hitler commençaient à relever la tête et semblaient devoir gagner la course. Coincé de toutes parts, habilement manœuvré, mis dans l'impossibilité d'agir, Hitler voyait s'écrouler tous les plans qu'il avait

tordes pour arriver au pouvoir. L'élection présidentielle avait été une lourde défaite pour le parti. Depuis que Papen était au gouvernement, Hitler voyait son rival abhorre surmonter avec aisance la plupart des obstacles politiques qu'Hitler lui-même avait choisis comme ses objectifs de bataille. Par exemple, la mainmise sur la police prussienne et l'élimination de la base marxiste d'action en Prusse. Rongeant son frein, follement impatient de passer à l'action, il lui fallait néanmoins rester oisif et se contenter de jouer un rôle d'estivant dans ses montagnes bavaroises, pendant que le temps passait et que Papen lui volait effrontément tous ses plans.

IV

LE PLAN DANS LE TIROIR

Les plans, il en fut justement question ce matin de Berchtesgaden. Hitler s'enquit de la situation politique à Dantzig, ce qui le conduisit assez logiquement à poser la question économique. Je rappelai les résultats piteux de l'enquête qu'il avait prescrite en vue d'un programme général de lutte contre le chômage. Divers membres du parti, dont la plupart n'étaient que des amateurs ambitieux, avaient apporté des suggestions que les collaborateurs plus sérieux avaient accueillies avec quelque ironie. Au même moment, hors du domaine particulier de Dantzig, deux théoriciens officiels du parti, les ingénieurs Feder et Lawaczek, avaient échafaudé et défendu dans les parlotes du *brain trust*, comme on dit en Amérique, des systèmes plus bizarres que convaincants. Ces rêveries étaient la risée des économistes professionnels. Je demandai donc à Hitler, dont j'ignorais alors les relations personnelles avec Feder, par quels moyens il pensait réaliser le financement du programme économique. Je lui dis que selon mes modestes lumières le système de Feder ne signifiait rien de plus que le financement basé sur l'inflation.

« Comment cela ? » demanda Hitler, en me regardant d'un air courroucé. « Le financement ne me cause aucun souci. Laissez-moi faire. Il n'y aura aucune difficulté si l'on élimine les spéculateurs. »

— « Mais, répliquai-je, il ne sera pas possible de maintenir les prix si l'on finance de cette manière les grands travaux. La monnaie imaginée par Feder provoquera forcément de l'inflation. »

— « Il se produit de l'inflation si on le veut, s'indigna Hitler. L'inflation n'est qu'un manque de discipline : indiscipline des acheteurs et indiscipline des vendeurs. Je veillerai à ce que les prix restent stables. Pour cela, j'ai mes S.A. Malheur à celui qui oserait augmenter ses prix. Il n'y aura pas besoin de textes législatifs. Le parti s'en chargera. Vous verrez, quand nos S.A. iront faire respecter les prix dans les magasins. Ils n'auront pas besoin d'y aller deux fois. »

Forster fit un signe d'approbation. Ce genre de discipline économique lui paraissait excellent.

« Du reste, poursuit Hitler, les théories de Feder et de Lawaczek m'importent peu. J'ai le don de ramener toutes les théories à leurs données objectives. Quand le temps sera venu, j'agirai avec décision. Quant aux chimères, je n'ai pas à m'en préoccuper. Vous n'avez pas besoin de prendre au sérieux ce Feder et son équipe, même si leurs assertions sont approuvées officiellement par le parti. Qu'ils bavardent tant qu'ils voudront. Quand je serai au pouvoir, je m'arrangerai pour qu'ils soient rendus inoffensifs. Quand nos hommes commencent à amener de la confusion, Forster, c'est très simple, vous leur fermez la bouche. Tous ces gens-là sont incapables de penser simplement, ils n'ont que des idées compliquées. Tandis que moi, avec ma faculté de tout simplifier, j'arrive à tout faire marcher. Les difficultés n'existent que dans l'imagination. » Il s'arrêta pendant quelque temps. Ce lâchage de Feder par Hitler était une nouvelle chose pour moi. Il était intéressant en ce sens qu'il caractérisait la supériorité d'Hitler sur son entourage. Incontestablement, Hitler possédait le don de la simplification et, jusqu'à un certain point, dans un sens créateur. Comme beaucoup d'autodidactes, il a le don de battre en brèche le rempart des préjugés et des opinions conventionnelles, et il lui est plus d'une fois arrivé de découvrir des vérités surprenantes.

« Je ne m'en laisserai pas non plus conter par ce qu'on appelle les capitaines d'industrie. Des capitaines ! Je voudrais bien savoir où se trouve leur passerelle de commandement. Ce sont de pauvres niais qui, au delà de leur camelote, sont incapables de rien prévoir. À mesure qu'on les connaît mieux on cesse de les respecter. » Hitler fit un geste méprisant. Forster commença à faire l'éloge des plans de création de travail qui avaient été réunis dans son Gau, en vue de la prise du pouvoir, par une soi-disant « section technique d'ingénieurs ». Je remarquai les signes d'impatience d'Hitler et j'insinuai qu'il s'agissait d'un assemblage encore provisoire que devrait compléter un travail de coordination. « À mon avis, dis-je, il fallait apporter une idée directrice en corrélation avec les possibilités de financement ainsi qu'un classement des projets par ordre de valeur et d'urgence. »

« Tout dépendra du démarrage, répondit Hitler. Comment je parviendrai au but, ce n'est pas là le plus intéressant. Ce qu'il faut, c'est établir un circuit économique fermé, de façon que notre force économique n'aille pas se saigner à l'étranger. Je pourrai obtenir le succès aussi bien par le réarmement que par la construction de maisons ou de cités ouvrières. Je pourrai peut-être aussi distribuer aux chômeurs suffisamment d'argent pour satisfaire leurs besoins urgents. De cette façon, je créerai un pouvoir d'achat et j'augmenterai le mouvement d'affaires. Toutes ces méthodes sont simples, elles n'ont rien de compliqué, et nous nous en tirerons parfaitement, car il suffit

d'un peu de volonté pour ne pas se laisser rebuter par quelques difficultés inévitables. Dans tout cela, il n'y a aucune science mystérieuse, contrairement à ce qu'affirment les professeurs, c'est une simple question de bon sens et de volonté. »

On voit donc qu'Hitler n'accordait pas une très grande importance aux plans de création de travail. Il les considérait évidemment plutôt comme un dérivatif, à cette époque d'inactivité totale, que comme une nécessité de construire des routes, des cités ouvrières, d'apporter des améliorations aux méthodes agricoles ou de perfectionner la technique. Son fameux plan qu'il tenait « tout prêt dans son tiroir », était comme bien d'autres choses, un simple moyen. Ce n'était qu'une bulle de savon chatoyante et non pas un travail sérieux. Le Führer du parti lui-même n'avait aucune confiance dans la valeur des efforts déployés. Il ne les avait ordonnés que pour des raisons de propagande et s'inquiétait fort peu des résultats. En y regardant de près, on s'apercevait que le fameux tiroir était vide. Tout l'équipement objectif avec lequel Hitler prit le pouvoir, consistait dans la confiance illimitée qu'il avait de surmonter toutes les difficultés à l'aide de la devise primitive mais efficace : il suffit de commander pour faire marcher. Pour faire marcher, plutôt mal que bien, peut-être, mais faire marcher pendant un certain temps et, pendant ce temps, voir venir.

Cependant, derrière l'attitude d'Hitler, il y avait un mépris de tous préjugés et une finaudeerie paysanne qu'on est presque tenté de qualifier de grandioses. Arrivé au pouvoir, il trouva que les choses allaient fort bien, même avec le tiroir vide. Les obstacles qui s'élevèrent provenaient, pensait-il, de la malveillance des réactionnaires qui cherchaient à saboter ses projets. Hitler ne voulait pas reconnaître les difficultés qui résidaient dans la nature même des choses, il ne voyait que l'insuffisance et la malveillance des hommes.

Par ailleurs, on peut dire qu'il a eu de la chance avec son tiroir vide, car c'est dans ce néant que M. Schacht a glissé ses idées ingénieuses. On a de bonnes raisons de supposer que, sans ce « prestidigitateur », l'amour-propre d'Hitler aurait eu à subir très vite quelques blessures pénibles. C'est dommage. Car la confiance que le Führer ne croyait devoir qu'à ses propres mérites lui a permis, peu de temps avant la démission de Schacht, de repousser les exigences plus sévères que formulait ce dernier, en vue de consolider l'économie des dépenses. Il a suffi à Hitler de rappeler avec quel bonheur il avait opéré dans le passé : au moment de la « lutte pour le pouvoir », quand Hitler réclamait de l'argent à Schwarz, le caissier du parti, celui-ci lui répondait régulièrement : « M. Hitler, la caisse est vide. » Alors Hitler frappait du poing sur la table et disait : « Schwarz, j'ai besoin de mille marks pour demain matin », et, ô prodige, le lendemain, les mille

marks étaient là. « Comment il se les était procurés, observait Hitler, cela ne m'intéresse pas ! »

Hitler ne s'est jamais beaucoup inquiété du financement de ses projets. Peut-être était-ce une force pendant un certain temps. Dans tous les cas, tous ses Gauleiters l'imitaient. « Il y a de l'argent, en quantités illimitées », me répondait Forster, notre Gauleiter de Dantzig, quand je manifestais mes inquiétudes à propos de ses grandioses projets de bâtisse »... Pendant notre visite à Hitler, Forster ne montra d'intérêt que pour le problème des découvertes techniques.

« M. Hitler, dit-il, après avoir laissé le Führer rêver pendant quelques instants, que pensez-vous réellement des nouvelles découvertes ? Croyez-vous que nous puissions faire fond sur elles ? Est-il vrai que seules des inventions de cette nature forcent les industriels à de grands investissements qui ont pour conséquence un nouvel essor économique, un essor durable ? » Et Forster de poursuivre, avec l'hésitation d'un homme qui n'a pas une connaissance très sûre des choses dont il parle : « — Ce que je veux dire, c'est qu'on pourrait peut-être envisager un nouvel accroissement technique de toute notre vie, tel qu'il s'est produit après l'époque de la machine à vapeur, après celle de l'industrie électrique, après celle du moteur et de l'industrie chimique ? »

Je fis remarquer que Lawaczek pensait précisément que l'époque des grandes révolutions techniques était révolue et que c'était justement pour cela qu'il en était arrivé à sa théorie assez peu originale de l'accumulation à bon marché de l'énergie électrique au moyen de la production électrolytique de l'hydrogène et de la construction systématique de barrages comme moyens de production économique du courant électrique.

— « Les ingénieurs sont des fous, coupa brutalement Hitler. Ils ont parfois une idée qui pourrait être utilisée, mais qui devient une folie lorsqu'on la vulgarise. Lawaczek n'a qu'à construire ses turbines, mais qu'il n'aille pas chercher les moyens de provoquer un essor économique. Ne vous embarquez pas avec lui. Je connais son dada. Messieurs, tout cela n'est que fadaïses. Le monde ne se répète jamais. Ce qui était bon au XIX^e siècle ne vaut rien pour le XX^e. Les découvertes ne viennent plus d'elles-mêmes par un coup de chance. Aujourd'hui, elles dépendent de nous. Nous sommes en mesure de calculer quand on peut attendre des découvertes, et dans quel domaine. On en fait d'ailleurs continuellement, et c'est de nous qu'il dépend de les développer. Mais le hic est que, justement, nous ne les développons pas. Nous passons à côté des possibilités. Tout est une question de volonté. De nos jours, il n'est plus possible de laisser les choses aller d'elles-mêmes. Les pays qui sont riches, qui possèdent

tout, n'ont pas besoin de nouvelles découvertes. À quoi bon ? Au contraire, elles les gênent. Ils veulent continuer à gagner suivant les vieilles méthodes. Ils veulent dormir, ces peuples riches, l'Angleterre, la France, l'Amérique. Lawaczek a raison en un sens : il faut produire méthodiquement ce qui, autrefois, naissait de la chance. Il faut remplacer le hasard. Or, nous le pouvons. C'est là que réside l'importance des grands travaux qu'entreprendront les États, et non plus les spéculateurs et les banquiers juifs qui, aujourd'hui, ont intérêt à ce qu'on ne fasse rien de neuf. C'est bien pour cela que nous autres, Allemands, nous devons nous libérer de ces gens-là. Nous devons marcher par nos propres moyens. Mais l'Allemagne telle qu'elle est aujourd'hui n'a aucune unité biologique. *L'Allemagne ne sera véritablement l'Allemagne que lorsqu'elle sera l'Europe*. Tant que nous ne dominerons pas l'Europe, nous ne ferons que végéter. L'Allemagne, c'est l'Europe. Je vous garantis qu'alors il n'y aura plus de chômage en Europe : on assistera à une prospérité inouïe. Nous nous chargerons de sortir le monde de sa léthargie. Nous nous assignerons des tâches que personne actuellement ne peut soupçonner. Et nous les mènerons à bien. Mais il nous faut l'Europe et ses colonies. L'Allemagne n'est encore qu'un commencement. Il n'y a plus, sur le continent, un seul pays qui soit un tout complet. *Notre espace complet, à nous, c'est l'Europe*. Celui qui la conquerra imprimera son empreinte au siècle à venir. Nous sommes désignés pour cette tâche. Si nous ne réussissons point, nous succomberons, et tous les peuples européens périront avec nous. C'est une question de vie ou de mort. Votre Lawaczek, votre Feder sont pour moi de vieilles radoteuses autour de la cafetière. Qu'ai-je à faire de leur sagesse de petits bourgeois ? »

Hitler s'arrêta. C'était la première fois qu'il dévoilait devant moi quelques-uns de ses projets véritables. Je dois avouer que l'ampleur de cette perspective m'avait, à cette époque, surpris et impressionné.

V

DANTZIG, FUTURE ANVERS DE LA MER BALTIQUE

Notre préoccupation principale, celle que nous voulions discuter avec Hitler, concernait Dantzig. Après avoir plané au milieu des plans grandioses il nous fallait redescendre vers la réalité plus terre à terre. Le parti national-socialiste de Dantzig se trouvait alors dans une situation difficile. Contrairement à ce qui se passait dans le reste du Reich, le parti n'était pas dans l'opposition. Depuis 1930, il était le plus nombreux et il soutenait un gouvernement de minorité dans lequel prédominaient les Allemands nationaux. Depuis la lutte engagée plus ou moins ouvertement par ces derniers contre les nationaux-socialistes, Forster désirait des élections nouvelles dont le Sénat de Dantzig ne voulait rien savoir. Aussi Forster proposait-il de retirer l'appui du parti au gouvernement, afin de mettre ce dernier en difficulté. La question était donc la suivante : Hitler approuvait-il la chute du gouvernement ? Le retour des nationaux-socialistes à l'opposition avait-il un intérêt politique pour Hitler ? Cette question qui paraissait tout à fait subsidiaire, avait cependant une importance qui se révélait quand on examinait la situation générale du parti à cette époque.

La première question qu'Hitler nous posa fut la suivante : « Dantzig a-t-il un traité d'extradition avec l'Allemagne ? » Je ne compris pas immédiatement et répondis que nous avions avec le Reich certaines conventions de réciprocité. Hitler s'expliqua davantage : « Je veux dire ceci : est-ce que Dantzig, sur une demande du Reich allemand, a l'obligation de lui livrer des personnalités politiques allemandes résidant sur son territoire ? » Je ne comprenais toujours pas exactement où Hitler voulait en venir. Je lui répondis que non : il n'était pas d'usage d'extrader des personnalités politiques, lorsqu'elles n'avaient commis aucune action criminelle. « Il est possible, expliqua Hitler, que je me voie contraint d'installer la direction de mon parti à l'étranger. Les conditions pourraient, d'ici très peu, devenir difficiles pour le parti. Il se peut que j'envisage un séjour temporaire de la direction du parti hors du Reich, car nous pourrions subir en

Allemagne même une pression trop forte pour pouvoir travailler librement. Je suis obligé de prévoir toutes les éventualités. Supposez que je doive quitter l'Allemagne de nuit. Dantzig serait un endroit merveilleusement approprié et à proximité du Reich. Ma décision concernant des élections nouvelles à Dantzig peut donc dépendre des garanties que pourrait m'offrir Dantzig en cas de besoin. » Je répondis que s'il en était ainsi le gouvernement actuel de Dantzig n'offrirait que des garanties insuffisantes pour la sécurité du parti et de son action politique, si le Reich l'interdisait, toutefois il y avait peu de chance d'extradition pour motif politique.

« Forster, il faut encore réfléchir pour voir s'il ne vaudrait pas mieux rester en bons termes avec le gouvernement actuel de Dantzig, plutôt que de pousser à des élections dont les résultats ne nous donneraient pas la direction exclusive. » Forster réfléchissait. « — À quelle date pourriez-vous être prêts pour les nouvelles élections ? » demanda Hitler. — « Pas avant la fin de l'automne », répondit Forster. Hitler haussa les épaules : « Trop tard pour moi. »

Il y eut ensuite une discussion assez longue sur les possibilités d'une nouvelle consultation électorale et sur les chances de faire admettre au gouvernement d'alors l'installation du quartier général d'Hitler à Dantzig. Je crus ne pas devoir cacher que si le parti et les S.A. étaient interdits en Allemagne, il était très vraisemblable qu'une mesure analogue serait prise à Dantzig, parce que ce serait pour les membres de ce gouvernement de minorité l'occasion la plus favorable de se débarrasser de leurs gardiens. L'opinion d'Hitler sur l'ensemble de la situation me surprenait considérablement. J'appris par la suite qu'en effet, le gouvernement allemand avait envisagé le principe de l'interdiction du parti national-socialiste et qu'il ne l'avait ajournée que provisoirement et sur la pression de la Reichswehr. La lutte illégale intéressait Hitler, elle l'attirait parce qu'il se promettait de trouver de nouveaux stimulants dans l'illégalité. Il avait l'intention de la mener brutalement et sans aucun scrupule. Hitler proclama « son indomptable volonté » de tirer plein avantage d'une persécution possible : c'est justement l'interdiction du parti qui assurerait rapidement son triomphe total. Mais il tenait à conserver les mains libres et il ne fallait pas qu'il fût sous la surveillance de la police.

Nous n'arrivâmes à aucun résultat précis : Dantzig, la ville libre, transformée en terre d'asile du parti national-socialiste, de nouveau traqué, de nouveau illégal, cette idée resta à l'état de projet confus. Il ne fut pas néanmoins nécessaire de prendre une décision, car le gouvernement de Papen préféra ne pas donner suite à ses velléités d'interdiction. Dans tous les cas, au moment où Dantzig est le point central de la crise politique mondiale⁽¹⁾, il est assez piquant de

rappeler que l'indépendance de Dantzig a, au moins une fois, été désirée par Hitler et qu'il a eu l'intention d'utiliser cette indépendance pour sa propre sécurité.

La conversation dévia sur la situation dangereuse en Prusse Orientale. Il circulait des bruits sur une attaque possible de la part de la Pologne. Hitler manifesta une joie haineuse a propos de la tension qui s'aggravait entre Berlin et Varsovie. Cette attitude était déjà conforme à celle qu'il devait prendre bientôt en Poméranie, où le parti local déclara qu'une agression de la Pologne contre la Prusse Orientale, Dantzig ou la Poméranie n'intéressait pas les chemises brunes, et qu'elles se contenteraient de rester dans l'expectative.

Ce n'est pas la première fois qu'Hitler prit soin de fournir contre lui-même la preuve que l'intérêt de son parti passait bien avant les intérêts nationaux.

Nous parlâmes ensuite de la guerre future, des armements secrets et des mesures de protection du Reich. Déjà à cette époque, Hitler considérait favorablement les chances d'une guerre isolée contre la Pologne. Il avait une opinion aussi piètre que possible du soldat polonais. À son avis, c'était le soldat le plus mauvais du monde, et il le plaçait sur le même pied que le soldat roumain et le soldat italien. Mais il se défendait de vouloir lancer son gouvernement dans une guerre quelconque, fût-ce même contre la Pologne. Au contraire, il voulait alors éviter tout ce qui pouvait attiser les foyers de conflit. Pour sa part, il était même disposé à signer un traité avec la Pologne : « Nous devons d'abord devenir forts. Le reste viendra tout seul. J'irai par étapes. Jamais deux choses à la fois. N'oubliez jamais cela, Forster », dit-il à son benjamin. Nous arrivâmes ensuite à la conversation que j'ai rapportée plus haut sur la guerre et les possibilités de la guerre.

Le temps avait passé, midi approchait. Hess venait de rentrer et Hitler nous avait laissés seuls pendant un instant. Nous regardâmes dans la vallée. Hess nous fit la description des environs et nous montra la tache où se trouvait Salzbourg. Il nous apprit qu'Hitler regardait avec une haine implacable dans la direction de la frontière qui enserrait son pays natal. Nous comprîmes qu'il s'agissait là de sentiments personnels et non pas seulement de sentiments politiques et nationaux.

Hitler prit congé de nous, mais auparavant il nous gratifia de quelques-unes de ses idées sur la politique dantzikoise. « Dantzig, dit-il, était une ville du plus grand avenir, appelée à jouer un rôle extrêmement important dans une Europe allemande. Elle devait compter plusieurs millions d'habitants du fait qu'elle se trouvait au

point d'intersection de lignes de forces naturelles. Cette opinion d'Hitler, en opposition avec l'opinion générale qui ne voulait voir dans Dantzig qu'une ville agonisante destinée à devenir une ville-musée, j'en ai retrouvé les bases chez un conseiller d'Hitler resté inconnu parce que mort jeune, chez un certain ingénieur Plaichinger. Je lui avais rendu visite à Munich et il m'avait exprimé la même opinion sur l'avenir grandiose de Dantzig, qu'il qualifiait de future Anvers de la mer Baltique.

Nous prîmes congé de Hess. Une voiture nous attendait. Nous descendîmes jusqu'à Munich. Au moment de quitter Obersalzberg, nous vîmes Goebbels descendre de voiture et gravir péniblement, en boitant, le sentier étroit qui conduisait de la grande route au chalet d'Hitler. Il commençait à tisser la toile dans laquelle la mouche Allemagne devait un jour se laisser prendre.

IMAGE

VI

LES HARAS DE LA NOUVELLE NOBLESSE ALLEMANDE

La première Maison Brune à Munich était un mélange caractéristique du building moderne et du style teutonique le plus démodé. On y trouvait des meubles métalliques, des armoires à archives, des classeurs dernier cri. On y trouvait aussi une salle sénatoriale, des étendards, des armoiries, des peintures hideuses et tout un bric-à-brac allégorique. J'ai eu l'occasion de pouvoir contempler pendant plusieurs heures de suite, au cours de mes conférences intimes avec Hitler et quelques-uns de ses conseillers, un tableau qui représentait « le triomphe du mouvement », ou quelque chose d'approchant. Sur une plaine qui s'étendait à perte de vue, on voyait se presser une foule innombrable, comme au jugement dernier on voit les myriades de ressuscités qui montent au ciel. Au-dessus de cette multitude, la croix gammée étincelait dans l'orage et les nuées.

C'était un cercle fort restreint qui, en cet été de 1932, avait été convoqué par Darré pour jeter les grandes lignes d'une « politique orientale de l'espace vital ». Darré, le plus jeune membre du parti parmi ceux qui devaient entrer plus tard au gouvernement, nourrissait l'ambition particulière de définir la future politique allemande à l'Est. À dire vrai, les grandes lignes de cette politique étaient déjà esquissées dans « Mein Kampf ». Mais les conséquences politico-agrariennes et démographiques étaient restées imprécises dans le tableau romantico-historique brossé par le Führer, et Rosenberg lui-même n'en avait pas précisé les détails.

Darré, qui avait fait des études agronomiques, s'était chargé de la mise en application pratique et scientifique des doctrines racistes. Il rassemblait les fiches d'une immense documentation sur la biologie héréditaire de l'élite nationale-socialiste et en particulier des S.S. Sur l'instigation de Himmler, il était en train de constituer les arbres généalogiques de la nouvelle noblesse, une sorte de « stud book » pour la future race seigneuriale qu'il fallait obtenir méthodiquement selon les meilleurs principes de l'élevage et de la sélection des races

animales et du bétail. Darré me montra ses classeurs et ses grandes cartes démographiques. À cette époque, Himmler avait promulgué l'interdiction pour les membres des S.S. de se marier sans une autorisation spéciale. L'autorisation de mariage n'était donnée qu'après un examen biologique approfondi de chacun des futurs époux...

« C'est ici la souche de la nouvelle noblesse. Nous sélectionnerons le meilleur sang, expliqua Darré, en montrant du doigt ses classeurs métalliques. De même que nous avons régénéré notre vieux cheval hanovrien en partant d'étalons et de pouliches au sang dégénéré, de même nous recréerons le type pur de l'Allemand nordique par des croisements obligatoires au cours des générations. Peut-être ne sera-t-il pas possible de régénérer le peuple allemand tout entier. Mais la nouvelle noblesse sera un élevage d'élite dans toute l'acception du mot. » Je regardai les grandes feuilles in-quarto dans les classeurs. « Je souhaite que tous mes chefs paysans entrent dans les S.S., dit Darré. C'est dans ce réservoir humain des S.S. que nous puiserons la nouvelle noblesse. Nous opérerons d'une façon méthodique et suivant des connaissances biologiques basées sur la science, pour faire ce que la noblesse de sang des siècles passés a obtenu instinctivement. À notre époque de transition, nous sommes obligés de remplacer l'instinct par des mesures rationnelles. Tout d'abord, nous y intégrerons la paysannerie, dans la mesure où elle aura conservé un reste d'instinct sain du fait qu'elle se sera ralliée au mouvement. Nous prendrons également la bonne souche héréditaire de la vieille noblesse de sang, dans la mesure où elle se sera conservée pure. J'entrevois la création de « collèges nobles » où la nouvelle aristocratie, fortement enracinée dans la terre, sera préparée à fournir les chefs des populations étrangères incorporées au Reich, qui dirigeront d'une main de fer ces éléments mercenaires. Cela signifie que ces « collèges » seront établis dans les centres de l'espace étranger de notre futur Reich. » Darré qui s'était marié en secondes noces avec une femme appartenant à la vieille noblesse germano-bal-tique, était sur le point de révolutionner les conceptions bourgeoisement socialistes du parti sur la colonisation humaine par des conceptions radicalement différentes sur une politique agraire allemande. Il trouvait une grande compréhension pour cette politique auprès d'Hitler qui avait cherché à se concilier les gros propriétaires fonciers à l'est de l'Elbe. La conférence à laquelle Darré nous avait invités d'accord avec Hitler, devait également s'occuper de la future politique de l'Est en tant que base d'une nouvelle politique agraire allemande et d'une politique démographique qui excluait toutes conceptions libérales.

Un des membres de l'état-major de Darré fit un exposé sur les

tâches spéciales d'une « politique de l'espace oriental » suivant l'expression de Darré. Il dit, entre autres choses, qu'il fallait créer un bloc d'États comme il avait commencé à s'en développer un pendant la guerre mondiale. Au centre un noyau d'airain, un grand État central. La Bohême, la Moravie, l'Autriche devaient en faire partie intégrante. Autour de ce bloc, une couronne de petits et moyens États vassaux. Telle serait, disait rapporteur, l'armature du grand Reich allemand. Les États baltiques, une Pologne réduite à sa plus simple expression ethnographique et séparée de la Mer du Nord, une Hongrie agrandie, une Serbie et une Croatie séparées, une Roumanie diminuée, une Ukraine divisée en un certain nombre de régions, des États russes du sud et caucasiens, tel était le futur Reich confédéré d'où l'Allemagne tirerait la plénitude de sa puissance. Au nord-est, comme un pilier d'angle, la Finlande ; au sud-est, la Géorgie ou, sous quelque nouveau nom, le Caucase comme un autre pilier. Tout cela cimenté par une armée commune, par une économie et un système monétaire communs, par une politique étrangère commune. Mais, ajoutait le conférencier, ce conglomerat resterait sans avenir et serait éphémère si l'on n'établissait pas auparavant un plan méthodique de repeuplement et de dépeuplement. Parfaitement, on prévoyait également une politique de dépeuplement. En effet, le grand danger pour la grande race blanche nordique résidait dans l'immense fécondité des peuples slaves et orientaux qui, comme tous les peuples inférieurs, remplacent le manque de qualité par la quantité, c'est-à-dire par la fécondité de leurs femmes. La politique agricole des bolcheviks de l'après-guerre, c'est-à-dire le morcellement des grandes propriétés en petites colonies paysannes avait encore accru cette fécondité d'une manière inquiétante. Il s'agissait donc d'arracher de nouveau les petits paysans slaves de la glèbe et d'en faire des prolétaires non possédants, afin de diminuer leur prolifération. Il fallait faire passer les terres de culture entre les mains d'une classe de maîtres allemands. « Dans tout l'espace oriental, seul l'Allemand a le droit d'avoir de grandes propriétés. » Le pays de race étrangère devra redevenir un pays de serfs, de journaliers agricoles ou de travailleurs industriels.

Un autre orateur exposa le côté agricole de la nouvelle politique. « Il ne s'agissait pas, dit-il, de créer des colonies nouvelles à l'intérieur de l'Allemagne, une telle manière de se débarrasser de la question étant typiquement un expédient libéral. La colonisation ne peut se faire que dans un espace ethnographiquement étranger, c'est-à-dire par la conquête d'un nouveau sol national. » Les idées du peuplement agraire de Brüning et consorts sont criminelles, car elles conduisent le peuple allemand à un idéal de Chinois. Il ne faut pas de colonisation intérieure, mais une conquête coloniale extérieure. Il ne faut pas de

petits colons, mais des colonies de grands propriétaires. Il faut créer à nouveau de grandes propriétés. La politique prussienne d'avant-guerre des Marches de l'Est avait été une méconnaissance totale du grand problème et qui ne pouvait se concevoir que par l'esprit contaminé de libéralisme de l'ancien Reich. Et maintenant, on supportait les conséquences de cette politique, puisqu'elle avait produit des effets radicalement opposés à ceux que l'on espérait : une amplification de la population slave au lieu d'un accroissement des éléments germains. Il fallait donc combattre résolument ce bolchevisme agricole qui consistait à morceler systématiquement les grandes propriétés foncières. Il fallait reconstituer de grandes fermes susceptibles d'élever de nombreux animaux et d'utiliser des machines en réunissant les exploitations minuscules de l'Ouest de l'Allemagne. Il faudrait également reconstituer les propriétés morcelées par les réformes agraires dans les pays créés par le traité de Versailles, et tout d'abord remettre aux mains de propriétaires allemands, les grands domaines de tout l'espace de l'Est. On créerait en Allemagne un droit de succession agricole qui obligerait les héritiers désavantagés à émigrer dans l'Est pour devenir eux-mêmes de gros propriétaires ruraux. On concentrerait les petites propriétés en Allemagne et ainsi on diminuerait la densité de la population agricole. La réagrarisation de l'Allemagne ne s'effectuerait jamais en Allemagne elle-même, mais à l'Est, dans le grand « espace de commandement », sous la dotation du national-socialisme. Le travailleur agricole allemand serait, jusqu'à un certain degré d'hérédité, consacré paysan possédant ou ouvrier qualifié dans industrie. Les travaux agricoles seraient effectués par des journaliers étrangers à qui l'on donnerait des salaires très bas. Sans l'institution d'une certaine forme moderne de la servitude, et même de l'esclavage, le développement de la culture humaine n'était pas possible. Ce n'est que de cette manière qu'on pourrait également pratiquer une politique agricole des prix, qui permettrait de ramener progressivement les prix des produits agricoles allemands au niveau des prix mondiaux, adaptation qui se révélerait indispensable tôt ou tard.

Ensuite, Darré prit la parole lui-même. La fécondité slave devait être détruite. Ceci était la première tâche. La deuxième tâche consistait à créer une classe allemande de maîtres et à l'enraciner profondément. Tel était le sens profond de la « politique orientale de l'espace » qui remplacerait la structure horizontale des races européennes ; il fallait prévoir une structure verticale. En d'autres termes, l'élite allemande était appelée à devenir une élite de maîtres en Europe et finalement dans le monde entier. Darré donnait à cette élite le nom germanique qui lui convenait : *Adel*, nom allemand de la noblesse. Mais, pour constituer et asseoir cette aristocratie nouvelle, il

ne suffisait pas d'un dressage intellectuel, corporel et politique. À la base de toute l'entreprise, une sélection biologique était nécessaire, suivie d'une politique d'élevage méthodique et progressif. Sans cette précaution, on risquerait que la classe des maîtres dégénérât rapidement au contact des peuplades étrangères et succombât à l'amollissement qui résulterait de son bien-être et de ses privilèges sociaux.

Par conséquent, le point de départ était une reconstruction sociale de la future Allemagne et de l'Europe. Il s'agissait d'établir méthodiquement un nouvel ordre social ou, plus exactement, un ordre hiérarchique. Mais une telle entreprise ne pouvait être tentée sur un territoire aussi petit que le territoire allemand. Elle ne pouvait l'être que sur le continent tout entier, sur toute la terre. Il fallait donc penser ce problème gigantesque en termes rigoureux et jusqu'aux dernières conséquences. En même temps qu'on entreprendrait la construction d'un corps social sain, il fallait accélérer par tous les moyens la décomposition du vieux corps social agonisant. La bourgeoisie devrait être déracinée aussi bien que le monde ouvrier. Mais il faudrait tenir compte des conséquences spirituelles. Il faudrait avoir le courage de revenir aussi bien à l'ignorance systématique qu'au paganisme. La culture et la science présentaient certains dangers pour la classe des maîtres. Mais le libre accès à la culture était encore bien plus dangereux pour le maintien d'une classe d'esclaves. L'idéal d'une culture ouverte à tous était depuis longtemps périmé. La connaissance et la science devaient retrouver leur caractère de culture secrète, réservée aux privilégiés. À ce prix seulement la science pourrait reprendre son rôle normal, qui est de fournir aux maîtres les moyens de dominer aussi bien la nature humaine que la nature extrahumaine. On revient ainsi de nouveau à la nécessité de reconstituer une noblesse européenne du sang, que le national-socialisme oppose à la ploutocratie du libéralisme international.

De même que la classe paysanne allemande est la source inépuisable du germanisme et qu'à ce titre elle doit recevoir un traitement favorisé, de même il faudra donner une sécurité perpétuelle à la nouvelle noblesse, et la défendre contre la dégénérescence en la soumettant aux lois les plus strictes de la sélection biologique et en la liant d'une manière toute spéciale à la terre. La mission de cette noblesse, au delà des frontières ethniques du pays allemand, sera de se constituer en garde prétorienne, de fournir les maîtres rigides qui imposeront la domination allemande. L'importance des « Junker » de l'Allemagne orientale résidait précisément dans le fait qu'ils se comportaient en maîtres, en petits rois régnant sur une population soumise. Et c'est pourquoi le Junker prussien a toujours été l'un des

meilleurs types de l'Allemand, aussi longtemps qu'il s'est protégé contre le libéralisme et contre la mésalliance avec les Juifs. La nouvelle noblesse du sang et du sol se verrait assigner une tâche analogue, pour le plus grand bien de toute la nation et non plus seulement en vue des intérêts d'une classe. Dès le début du système nouveau, les membres de la classe dirigeante du parti qui n'auraient pas encore d'attaches terriennes devraient prendre la direction d'une « ferme de la nouvelle noblesse », constituée en bien de famille héréditaire. Dans la suite, les chefs politiques du mouvement seraient pris exclusivement parmi les membres de cette noblesse, instruments sélectionnés de la domination mondiale allemande. Une tâche gigantesque nous attendait. Le point le plus difficile serait de l'organiser techniquement dans la période intermédiaire, la période de transition qui précéderait la révolution totale. »

Ainsi parla le prophète agraire du national-socialisme. Hitler prit alors la parole :

— « Mes chers camarades, tout ce qui vient d'être dit ici doit rester strictement secret. Je n'ai aucune peine à me représenter que le programme qui vient d'être esquissé dépasse la compréhension d'un grand nombre de nos camarades. Mais Darré a raison. Nous devons secouer définitivement la coquille d'un libéralisme dans lequel nous sommes nés, et que nous portons encore inconsciemment collée à nos épaules. C'est chose difficile pour beaucoup d'entre nous. Car nous avons ramassé nos idées, au long de notre expérience, à toutes les broussailles du chemin et la plupart du temps nous n'en discernons plus l'origine.

» À ce qui vient d'être dit sur notre politique de l'Est ou, plus précisément de l'espace oriental, je donne mon approbation presque totale. Cependant, mes chers camarades, il y a une chose que vous aurez toujours présente à l'esprit. Nous ne parviendrons jamais à la domination mondiale si nous n'avons d'abord au centre de notre rayonnement un noyau de puissance solide, dur comme l'acier. Un noyau de quatre-vingts ou de cent millions d'Allemands formant une unité compacte. Par conséquent, ma toute première tâche sera de créer ce noyau qui, non seulement nous rendra invincibles, mais nous donnera, une fois pour toutes, une supériorité décisive sur tous les peuples européens. Le jour où nous aurons réalisé cette première tâche, le reste sera relativement facile. À ce noyau appartient l'Autriche. Cela va de soi. À ce noyau appartiennent également la Bohême et la Moravie, ainsi que les régions occidentales de la Pologne jusqu'à certaines frontières stratégiques naturelles. Il faut y intégrer également, et ceci est important, les États baltes, qui pendant des siècles ont eu une classe dirigeante allemande. À l'heure actuelle, ce

sont surtout des races étrangères qui peuplent ces territoires.

» Quand nous voudrions créer notre grand Reich allemand dans son ampleur définitive, nous aurons le devoir d'éliminer ces peuples. Il n'y a aucune raison que nous ne le fassions pas. Notre époque nous donne les moyens techniques de réaliser avec une facilité relative tous ces plans de transplantation. D'ailleurs, l'époque de l'après-guerre a provoqué une émigration intérieure de plusieurs millions d'hommes, à côté de laquelle notre présente entreprise n'est qu'une bagatelle. Le bassin de Bohême-Moravie, les territoires qui s'étendent immédiatement à l'est de l'Allemagne seront colonisés par nos paysans allemands. Nous transplanterons les Tchèques et autres Slaves de ces régions en Sibérie ou dans les terres de la Volhynie. Nous leur assignerons des « réserves » dans les nouveaux États confédérés du Reich. *Il faut chasser les Tchèques de l'Europe centrale.* Tant qu'ils y resteront, ils seront toujours un foyer de décomposition hussite et bolchévique. C'est seulement quand nous aurons la volonté et le pouvoir d'atteindre ce but que je serai prêt à prendre la responsabilité de sacrifier toute une génération de la jeunesse allemande. Même si tel doit en être le prix, je n'hésiterai pas une seconde à me charger la conscience de la mort de deux ou trois millions d'Allemands, en pleine connaissance du poids de ce sacrifice.

» Pour les États baltes, la situation est différente. Nous germaniserons facilement la population. Il y a là des races qui, ethniquement, nous sont apparentées et qui seraient devenues allemandes depuis longtemps si les préjugés et l'orgueil social des barons baltes n'avaient pas dressé des obstacles artificiels.

» D'ailleurs, les problèmes de frontière m'intéressent peu en eux-mêmes. Si je leur sacrifiais ma politique, nous serions bien vite au bout du rouleau et le peuple allemand n'y gagnerait rien. Aussi veux-je en finir avec la sentimentalité niaise des Tyroliens du Sud. Il ne me viendra jamais à l'idée, à cause de cette question qui pourrait intervenir dans les lignes fondamentales de notre politique, de me laisser égarer et gêner pour une alliance avec l'Italie, si je la juge utile. Au cours de sa malheureuse histoire, le peuple allemand a été toujours et partout exploité comme du bétail. Je ne me laisserai pas conduire par des souvenirs de notre passé, si honorables qu'ils soient, à commettre une folie politique. Pour l'Alsace et pour la Lorraine, la situation est encore différente. Nous ne renoncerons jamais. Ce n'est pas parce que ces régions sont peuplées d'originaires allemands, c'est simplement parce que nous avons besoin de ces territoires et d'autres encore pour arrondir notre noyau territorial à l'Ouest, exactement comme nous avons besoin de la Bohême au Sud et de Posen, de la Prusse orientale, de la Silésie et des pays baltes, à l'Est et au Nord. »

Hitler poursuivit : « Par conséquent, la situation est nette. Pour notre avance à l'Est et au Sud-Est, je ne suivrai pas les directives du général Ludendorff ni de personne d'autre. Je n'obéirai qu'à la loi d'airain de notre évolution historique. Quand l'Allemagne sera réarmée, tous ces petits États s'offriront spontanément à nous comme des alliés. Il ne s'agit pas de fabriquer mesquinement une Paneurope pacifiste, avec le bon oncle allemand au centre qui écourte agréablement le temps des études à ses braves neveux. Nous n'avons pas l'intention d'engraisser nos propres héritiers. Ce qu'il faut, une fois pour toutes, c'est qu'une Europe germanique crée les bases politiques et biologiques qui seront les facteurs perpétuels de son existence. Mes chers camarades, nous ne pensons pas tout d'abord en économistes. Bien entendu, nous utiliserons les céréales, l'huile et les minerais des pays voisins. Mais notre pensée primordiale est d'instituer notre domination pour toujours et de l'ancrer de telle sorte qu'elle doive durer au moins mille ans. Pour y arriver, ce ne sont ni les traités politiques, ni les accords économiques qui nous y aideront, comme se l'imaginent von Papen et Hugenberg. Ce sont des enfantillages de libéraux, qui conduisent tout droit à la banqueroute de la nation. Nous sommes placés aujourd'hui devant l'implacable nécessité de créer un nouvel ordre social. Si nous réussissons à le créer, nous pourrons alors, mais alors seulement, mener à bien la grande tâche historique qui est celle de notre peuple.

» La Société sans classes des marxistes est une folie. L'ordre implique toujours une hiérarchie. Mais la conception démocratique d'une hiérarchie basée sur l'argent n'est pas une moindre folie. Une véritable domination ne peut naître des bénéfices hasardeux réalisés par la spéculation des gens d'affaires. Le secret de notre succès est précisément d'avoir rétabli au centre de la lutte politique, la loi vitale de la véritable domination. La véritable domination ne peut naître que là où se trouve la véritable soumission. Il ne s'agit point de supprimer l'inégalité parmi les hommes, mais au contraire de l'amplifier et d'en faire une loi protégée par des barrières infranchissables comme dans les grandes civilisations des temps antiques. Il ne peut y avoir un droit égal pour tous. Nous aurons le courage de faire de ceci non seulement la maxime de notre conduite, mais encore de nous y conformer. C'est pourquoi je ne reconnaitrai jamais aux autres nations le même droit qu'à la nation allemande. Notre mission est de subjuguier les autres peuples. Le peuple allemand est appelé à donner au monde la nouvelle classe de ses maîtres.

» Le rôle de la bourgeoisie est terminé. Il est terminé à tout jamais, mes chers camarades, et ne vous y trompez point, même si vous voyiez par hasard un courant galvanique provoquer encore quelque

ultime soubresaut dans ce muscle mort. Quant aux classes dirigeantes historiques, quant à cette noblesse d'almanach, quant à ces rejetons dégénérés de la vieille aristocratie, ils n'ont plus qu'une seule tâche, celle de mourir en beauté. Ce n'est pas par les moyens ridicules de leurs clubs et de leurs castes que ces clubmen et leurs semblables pourront arrêter le cours de l'histoire. Il est évident que je ne détruirai aucune force de domination là où elle se trouve encore à l'état pur. Mais où y en a-t-il encore ? Et s'il y en a une, elle se ralliera à moi.

» Non, mes camarades, on ne discute pas sur la création d'une nouvelle « couche supérieure ». On la crée, et pour la créer, il n'y a qu'un seul moyen, c'est le combat. La sélection de la nouvelle élite des Führer sortira de « mon combat », de ma lutte pour le pouvoir. Celui qui se rallie à moi est élu du fait même de son ralliement et de la qualité du concours qu'il m'apporte, c'est la grande signification révolutionnaire de notre long et tenace combat pour le pouvoir, qu'il implique la naissance d'une nouvelle classe de chefs, appelés à diriger, non seulement les destinées du peuple allemand, mais encore celles du monde entier.

» Le nouvel ordre social qui doit naître en même temps qu'une nouvelle classe de chefs, ne sera pas le fruit de rêveries spéculatives ni d'expériences de laboratoire : il jaillira d'un seul processus historique. Nous sommes précisément au centre de ce processus. Nous vivons au milieu du bouleversement révolutionnaire qui naît de l'abdication des vieilles classes sociales et de l'ascension des nouvelles. Mais, messieurs les marxistes se trompent quand ils s'imaginent que c'est le prolétaire qui remplacera le Junker à la tête du nouvel ordre social. Une telle idée traduit assez bien la ridicule lâcheté de la bourgeoisie capitularde, qui voit dans l'ouvrier d'usine une sorte de sauveur mystique apportant le salut social. Le prolétariat, dans sa signification politique actuelle, est un des symptômes provisoires d'un ordre social agonisant exactement comme la noblesse et la bourgeoisie.

» Quel aspect prendra le futur ordre social, mes camarades, je vais vous le dire : il y aura une classe de seigneurs, provenant des éléments les plus divers, qui se sera recrutée dans le combat et trouvera ainsi sa justification historique. Il y aura la foule des divers membres du parti, classés hiérarchiquement. C'est eux qui formeront les nouvelles classes moyennes. Il y aura aussi la grande masse des anonymes, la collectivité des serviteurs, des mineurs, *ad æternam*. Peu importe que dans la ci-devant société bourgeoise, ils aient été des propriétaires agricoles, des travailleurs ou des manœuvres. La position économique et le rôle social d'autrefois n'auront plus la moindre signification. Ces distinctions ridicules seront fondues dans un seul et unique processus révolutionnaire. Au-dessous encore, nous verrons la classe des

étrangers conquis, de ceux que nous appellerons froidement les esclaves modernes. Et au-dessus de tout cela, il y aura la nouvelle haute noblesse, composée des personnalités dirigeantes les plus méritantes et les plus dignes de la responsabilité. De la sorte, dans la lutte pour le pouvoir et pour la domination à l'intérieur et à l'extérieur de la nation, il se créera un ordre nouveau. Mais cette transformation ne s'effectuera pas, comme le pensent nos professeurs et autres rats de bibliothèque, par une constitution qu'ils auront agencée et que promulguera quelque décret gouvernemental.

» Oui, je suis d'accord avec ce que vient de dire notre camarade Darré. C'est dans l'Est que nous trouverons notre grand champ d'expériences. C'est là que naîtra le nouvel ordre social européen. Telle est la grande signification de notre politique de l'Est. Un dernier mot pour conclure. Il est certain que dans la nouvelle aristocratie que nous créerons, nous admettrons également les représentants d'autres nationalités, qui se seront montrées sympathiques à notre combat. Sur ce point encore, je pense exactement comme Darré et comme Himmler. Le racisme biologique n'est qu'un des aspects de notre système. D'ailleurs, d'ici peu, nous débordrons les frontières de l'étroit nationalisme d'aujourd'hui, car les grands empires naissent bien sur une base nationale, mais ils la laissent très vite derrière eux.

» Et j'en arrive ainsi à ce que l'on appelle la culture ou l'éducation. Aussi sûr et certain que les plans que nous avons discutés ce soir doivent rester ignorés des simples militants du parti, il n'est pas moins sûr qu'il faut en finir une fois pour toutes avec ce que l'on appelle l'instruction générale. L'instruction générale est le poison le plus corrosif et le plus dissolvant que le libéralisme n'ait jamais trouvé pour sa propre destruction. Il ne peut y avoir qu'un degré d'instruction pour chaque classe, et dans la classe, pour chaque échelon. La liberté totale de l'instruction est le privilège de l'élite et de ceux que l'élite admet dans son sein. Tout l'appareil de la science doit rester sous un contrôle permanent. La science est l'instrument de la vie, mais elle n'en est pas l'essence. Conséquents avec nous-mêmes, nous accorderons à la grande masse de la classe inférieure le bienfait de l'analphabétisme. Mais nous, nous nous libérerons de tous les préjugés humanitaires et scientifiques. Et à cet effet, je ferai prêcher, dans les collèges de Junkers que j'ai l'intention de créer et que devront fréquenter tous les futurs membres de notre aristocratie, l'Évangile de l'homme libre, de l'homme maître de la mort et de la vie, s'élevant au-dessus de la crainte humaine et de la superstition, de l'homme qui s'entraîne à devenir maître de son corps, de ses muscles et de ses nerfs, aussi parfaitement que le simple soldat, mais qui dominera en outre les tentations de l'esprit ou d'une soi-disant liberté scientifique. »

VII

L'ANTÉCHRIST

Je me souviens de la conversation qui va suivre jusque dans ses moindres détails. Elle m'a laissé une impression indestructible ; elle marque le début de mon éloignement progressif du parti : c'est ce jour-là que j'ai commencé à comprendre ce qu'était le national-socialisme et surtout ce qu'il voulait être. Nous étions réunis à la Chancellerie, dans les appartements d'Hitler. Un petit canapé, quelques sièges, une table. M^{me} Raubal, M^{me} Goebbels, Forster, Goebbels et moi, assis en rond. Derrière nous, le « Führer », le nouveau Chancelier du Reich, était à sa table de travail et feuilletait des documents en discutant avec Julius Streicher et Wagner de Munich. On servit du thé et des petits gâteaux. M^{me} Raubal, la sœur de lait du Führer essaya bien d'amorcer une conversation banale, mais nous étions tous fatigués. M^{me} Goebbels fardée comme il n'était pas permis à une Allemande, écoutait attentivement Hitler, et de mon côté, pour rien au monde, je ne me serais laissé arracher à la conversation qui se tenait derrière moi et qui semblait de plus en plus passionnante.

La soirée était déjà fort avancée. Hitler avait été au cinéma, honorer de sa présence un mauvais film patriotique à la gloire de Frédéric le Grand. Nous étions arrivés à la Chancellerie avant Hitler et nous attendions son retour. Goebbels entra le premier : « Quel film fabuleux ! s'écria-t-il, un grand film ; exactement celui qu'il nous fallait. » Quelques instants plus tard, le Führer sortit de l'ascenseur. « Alors, et ce film ? » lança Forster en guise de salut. « Une horreur, une immondice ! Il faut le faire interdire par la police ! Vraiment on commence à abuser de ces âneries patriotiques ! » – « Vous avez tout à fait raison mon Führer » approuva Goebbels, en s'avançant. « C'est un film bien faible et bien mauvais. Ah ! nous avons encore une grande mission éducatrice à remplir. » Le prince Auguste-Wilhelm de Prusse qui avait accompagné Hitler et qui voulait rentrer chez lui, laissa tomber avec nonchalance sur le seuil de la porte : « Il serait temps de faire une loi dans le genre de la loi sur la protection des animaux, afin d'empêcher qu'on maltraite les souvenirs historiques. »

Si la date de cette soirée m'est restée gravée dans la mémoire, c'est aussi à cause du jour qui la suivit. J'étais à midi chez Hitler. J'avais été lui faire mon rapport de bonne heure. Ce jour était d'une importance capitale car il avait vu naître l'institution des *Statthalter* ou représentants du Reich dans les divers *pays*. Cette mesure n'avait d'autre but que d'étouffer à temps les tendances séparatistes qui commençaient à se faire jour un peu partout. En Bavière, par exemple, le mouvement autonomiste redevenait très dangereux pour les nationaux-socialistes. Si la Bavière avait su profiter de l'heure et surtout si le Kronprinz Rupprecht avait montré plus de décision, il est probable qu'une monarchie bavaroise aurait préparé au mouvement national-socialiste une fin rapide et brutale. La réforme de la vieille Allemagne aurait pris une autre direction et d'autres formes...

Notre conversation nocturne avait porté sur les graves soucis que causaient ces tendances. C'était pour en discuter en détail que deux Gauleiters bavarois, Streicher, de Franconie, et Wagner, de Munich, avaient été convoqués à Berlin. Je n'avais pas écouté le début de la conversation. Mais derrière moi la voix d'Hitler s'éleva, stridente pour répondre à un propos de Streicher, et je prêtai l'oreille.

« Les religions ? Toutes se valent. Elles n'ont plus, l'une ou l'autre aucun avenir. Pour les Allemands tout au moins. Le fascisme peut, s'il le veut, faire sa paix avec l'Église. Je ferai de même. Pourquoi pas ? Cela ne m'empêchera nullement d'*extirper le christianisme de l'Allemagne*. Les Italiens, gens naïfs, peuvent être en même temps des païens et des chrétiens. Les Italiens et les Français, ceux qu'on rencontre à la campagne, sont des païens. Leur christianisme est superficie, reste à l'épiderme. Mais l'Allemand est différent. Il prend les choses au sérieux : il est chrétien ou païen, mais non l'un et l'autre. D'ailleurs, comme Mussolini n'arrivera jamais à faire de ses fascistes des héros, peu importe qu'ils soient païens ou chrétiens. »

« Pour notre peuple, au contraire, la religion est affaire capitale. Tout dépend de savoir s'il restera fidèle à la religion judéo-chrétienne et à la morale servile de la pitié, ou s'il aura une foi nouvelle, forte, héroïque, en un Dieu immanent dans la nature, en un Dieu immanent dans la nation même, en un Dieu indiscernable de son destin et de son sang. »

Après une légère pause, Hitler poursuivit : « Laissons de côté les subtilités. Qu'il s'agisse de l'Ancien Testament ou du Nouveau, ou des seules paroles du Christ, comme le voudrait Houston Stewart Chamberlain, tout cela n'est qu'un seul et même bluff judaïque. Une Église allemande ! Un christianisme allemand ? Quelle blague ! On est ou bien chrétien ou bien allemand, mais on ne peut pas être les deux à la fois. Vous pourrez rejeter Paul l'épileptique de la chrétienté.

D'autres l'ont déjà lait. On peut faire de Jésus une noble figure et nier en même temps sa divinité. On l'a fait de tous temps. Je crois même qu'il existe en Amérique et en Angleterre, encore aujourd'hui, des chrétiens de cet acabit, qu'on nomme des « unitaires » ou quelque chose dans ce goût-là. Toute cette exégèse ne sert exactement à rien. On n'arrivera pas ainsi à se délivrer de cet esprit chrétien que nous voulons détruire. Nous ne voulons plus d'hommes qui louchent vers « l'au-delà ». Nous voulons des hommes libres, qui savent et qui sentent que Dieu est en eux. ».

À une observation de Streicher, ou de Goebbels, que je n'entendis d'ailleurs point, Hitler reprit : « Ce serait folie de notre part de vouloir faire de Jésus un Aryen. Ce que Chamberlain a écrit là-dessus est tout simplement idiot ; encore suis-je poli. Ce que nous ferons. Je vais vous le dire : nous empêcherons que les Églises fassent autre chose que ce qu'elles font à présent, c'est-à-dire perdre tous les jours un peu plus de terrain. Croyez-vous, par hasard, que les masses ne redeviendront jamais chrétiennes ? Stupidité ! Jamais plus. Le film est terminé, plus personne n'entrera dans la salle, et nous y veillerons. Les curés devront creuser leur propre tombe. Ils nous vendront d'eux-mêmes leur bon Dieu. Pour conserver leurs fonctions et leur misérable traitement, ils consentiront à tout...

» Et nous, quel programme devons-nous suivre. Exactement celui de l'Église catholique, lorsqu'elle a imposé sa religion aux païens : conserver ce qu'on peut conserver et réformer le reste. Par exemple, Pâques ne sera plus la Résurrection, mais l'éternelle rénovation de notre peuple. Noël sera la naissance de notre sauveur, c'est-à-dire de l'esprit d'héroïsme et d'affranchissement. Pensez-vous qu'ils n'enseigneront pas ainsi notre Dieu dans leurs églises, ces prêtres libéraux qui n'ont plus aucune croyance et qui exercent simplement une fonction ? qu'ils ne remplaceront pas leur Croix par notre croix gammée ? Au lieu de célébrer le sang de leur Sauveur d'autrefois, ils célébreront le sang pur de notre peuple ; ils feront de leur hostie le symbole sacré des fruits de notre terre allemande et de la fraternité de notre peuple. Mais oui, je vous l'assure, ils mangeront ce pain-là, et alors, Streicher, vous verrez les églises de nouveau remplies. Si nous le voulons ce sera notre culte à nous qui sera célébré dans les églises. Mais ce n'est pas encore pour aujourd'hui. »

Hitler se recueillit un instant. M^{me} Raubal me posa quelques questions à propos de ma famille, mais Hitler reprit aussitôt : « Pour le moment, on peut laisser les choses aller leur train. Mais cela ne durera pas. À quoi bon une religion unitaire ; une Église allemande, détachée de Rome ? Ne voyez-vous pas que tout cela est déjà dépassé ? Chrétiens allemands, Église allemande chrétiens schématiques !

Vieilles histoires que tout cela. Je sais bien ce qui doit fatalement arriver, et quand le moment sera favorable, nous nous en chargerons. Sans religion propre, le peuple allemand ne peut avoir de stabilité. Que sera cette religion ? personne ne le sait encore. Nous le sentons, mais cela ne suffit pas. » Quelqu'un lui posa une question que je n'entendis pas et à laquelle il répondit : « Non, ces professeurs et ces ignorantins qui échafaudent des mythes nordiques ne valent rien pour nous. Ils me gênent dans mon action. Vous me demanderez pourquoi je les tolère ? Parce qu'ils contribuent à la décomposition, parce qu'ils provoquent du désordre et que tout désordre est créateur. Si vaine que soit leur agitation, laissons-les faire, parce qu'ils nous aident à leur façon, comme les curés à la leur. Nous-les obligerons, les uns comme les autres, à détruire eux-mêmes leurs religions par effondrement intérieur en les vidant de toute autorité et de tout contenu vivant, en en laissant subsister qu'un vain rituel de phrases creuses. Nous y arriverons, n'en doutez pas. »

La conversation devint plus calme. Goebbels s'assit à notre table. Hanfstängel entra dans le salon. Les deux Gauleiter bavaïrois dénoncèrent au Führer quelques exemples de résistance caractérisée de la part de l'Église catholique en Bavière.

« Il ne faut pas que les hommes noirs se fassent des illusions, gronda Hitler. Leur temps est révolu. Ils ont Perdu la partie. » Il déclara qu'il se garderait bien de faire comme Bismarck. « Je suis catholique. La Providence l'a voulu. En effet, seul un catholique connaît les points faibles de l'Église. Je sais de quelle manière on peut attaquer ces gens-là. Bismarck a été stupide. Il était protestant et les protestants ne savent pas bien ce que c'est que l'Église. Bismarck a eu ses décrets et son sergent de ville prussien, et il n'est arrivé à rien. Moi, je ne me lancerai pas dans un nouveau Kulturkampf, ce serait vraiment trop bête. Je ne tiens pas à ce que les hommes noirs puissent se parer de la couronne des martyrs devant de pauvres femmes. Mais, je saurai les mater, soyez-en sûrs. »

Hitler s'échauffait, retombait sans s'en apercevoir dans le dialecte viennois : « L'Église catholique, c'est une grande chose. Ce n'est pas rien pour une institution d'avoir pu tenir pendant deux mille ans. Nous avons là une leçon à apprendre. Une telle longévité implique de l'intelligence et une grande connaissance des hommes. Oh ! ces ensoutanés connaissent bien leur monde et savent exactement où le bât les blesse. Mais leur temps est passé. Du reste, ils le savent bien. Ils ont assez d'esprit pour le comprendre et pour ne pas se laisser entraîner dans le combat. Si toutefois ils voulaient entamer la lutte, je n'en ferais certainement pas des martyrs. Je me contenterais de les dénoncer comme de vulgaires criminels. Je leur arracherais du visage

leur masque de respectabilité. Et si cela ne suffit pas, je les rendrais ridicules et méprisables. Je ferai tourner des films qui raconteront l'histoire des hommes noirs. Alors on pourra voir de près l'entassement de folie, d'égoïsme sordide, d'abrutissement et de tromperie qu'est leur Église. On verra comment ils ont fait sortir l'argent du pays, comment ils ont rivalisé d'avidité avec les Juifs, comment ils ont favorisé les pratiques les plus honteuses. Nous rendrons le spectacle si excitant que tout le monde voudra le voir et qu'on fera de longues queues à la porte des cinémas. Et si les cheveux se dressent sur la tête des bourgeois dévots, tant mieux. La jeunesse sera la première à nous suivre. La jeunesse et le peuple.

» Quant aux autres, je n'ai pas besoin d'eux. Je vous garantis que, si je le veux, j'anéantirai l'Église en quelques années, tant cet appareil religieux est creux, fragile et mensonger. Il suffira d'y porter un coup sérieux pour le démolir. Nous les prendrons par leur rapacité et leur goût proverbial des bonnes choses. Je leur donne tout au plus quelques années de sursis. Pourquoi nous disputer ? Ils avaleront tout, à la condition de pouvoir conserver leur situation matérielle. Ils succomberont sans combat. Ils flairent déjà d'où souffle le vent, car ils sont loin d'être bêtes. Certes, l'Église a été quelque chose autrefois. À présent, nous sommes ses héritiers, nous sommes nous aussi, une Église. Ils connaissent leur impuissance. Ils ne résisteront pas. D'ailleurs peu m'importe. Dès l'instant où j'ai la jeunesse avec moi, les vieux peuvent aller moisir au confessionnal si ça leur chante. Mais pour la jeunesse c'est autre chose, et c'est moi que cela regarde. »

À l'époque où j'entendis cette conversation, j'ai d'abord cru qu'il s'agissait de simples vantardises, d'une concession au pornographe Streicher. Cependant, elle ni avait profondément troublé. Je n'avais jamais encore pensé qu'Hitler pût faire preuve d'un tel cynisme. Je me suis souvent rappelé ces propos quand on a poursuivi plus tard les prêtres catholiques pour trafic de devises ou pour attentats aux mœurs afin de les représenter aux yeux de la masse comme des criminels et de leur enlever, par avance, la palme du martyr et le bénéfice de la persécution. Ce fut comme on peut le voir, une entreprise cynique et depuis fort longtemps préméditée dont Hitler, et Hitler seul, porte toute la responsabilité.

Je n'entendis plus grand chose de la suite de la conversation. Je retiens cependant le mépris qu'il affichait pour l'Église luthérienne. Il ne partageait aucunement les conceptions et les espoirs d'un grand nombre de protestants combattifs et ennemis de Rome, qui voulaient détruire l'Église catholique à l'aide du national-socialisme, pour créer une Église unitaire allemande, essentiellement évangélique, et dans laquelle les fidèles catholiques auraient été incorporés de force et

auraient formé une section spéciale. Je me suis entretenu plus tard, à plusieurs reprises, avec l'Évêque du Reich Muller, qui avait failli être mon prédécesseur à la présidence du Sénat de Dantzig. Ses plans ambitieux étaient orientés dans le sens que je viens d'indiquer.

— « Les pasteurs protestants, dit encore Hitler, n'ont même pas l'idée de ce qu'est une Église. On peut se permettre avec eux tout ce qu'on voudra, ils s'inclineront toujours. Ils sont habitués aux humiliations ; ils ont appris à les endurer chez leurs hobereaux, qui les invitaient le dimanche à venir manger le rôti d'oie. Mais ils n'avaient pas leur place à la grande table ; ils mangeaient avec les enfants ou les précepteurs. C'était déjà beau qu'on ne les eût pas obligés à partager le repas des domestiques. Ce sont de pauvres diables besogneux, soumis jusqu'au baisemain et transpirant de confusion quand on leur adresse la parole. Au fond, ils n'ont aucune foi qu'ils prennent au sérieux et ils n'ont pas non plus une grande position, à défendre comme Rome. »

La conversation, qui s'était un instant égarée sur des détails insignifiants et de faciles injures, redevint intéressante quand Hitler aborda le thème de notre paysannerie. Il prétendit que même chez nous, sous la carapace chrétienne, il y avait le vieil et éternel paganisme qui toujours, reparaissait à la surface. « Vous êtes bien agriculteur, n'est-ce pas ? me dit-il. Qu'en pensez-vous ? Comment les choses se passent-elles chez vous ? » Je me levai et m'approchai de lui. « Chez nous, répondis-je, la paysannerie est déjà très instruite. Elle a conservé bien peu de choses des anciennes coutumes. Cependant, si l'on grattait un peu la surface, il est probable qu'on en retrouverait les vieilles croyances ancestrales. »

— « Vous voyez bien, triompha Hitler. C'est là-dessus que je bâtis. Nos paysans n'ont pas oublié leurs croyances d'autrefois, la vieille religion vit toujours. Elle n'est que recouverte par la mythologie chrétienne, qui est venue se superposer, comme une couche de suif, et a conservé le contenu du pot.

» J'ai dit à Darré qu'il était temps d'aborder la vraie Réforme. Darré m'a fait des propositions étonnantes que j'ai immédiatement approuvées. Il remettra en honneur les anciennes coutumes par tous les moyens. Pendant la Semaine Sainte et dans les expositions agricoles mobiles, il fera connaître notre conception religieuse par l'image et d'une façon si expressive que le paysan le plus borné la saisira. On ne fera plus comme autrefois, on n'évoquera pas le passé avec des cavalcades et mascarades romantiques. Le paysan doit savoir ce que l'Église lui a dérobé : l'appréhension mystérieuse et directe de la Nature, le contact instinctif, la communion avec l'Esprit de la terre. C'est ainsi qu'il doit apprendre à haïr l'Église. Il doit apprendre

progressivement par quels trucs les prêtres ont volé leur âme aux Allemands. Nous gratterons le vernis chrétien et nous retrouverons la religion de notre race. C'est par la campagne que nous commencerons, et non par les grandes villes, Goebbels !

» Nous n'allons pas nous mêler à la stupide propagande marxiste de l'athéisme. Dans les masses des grandes villes, il n'y a plus rien. Là où tout est mort, on ne peut plus rien rallumer. Mais nos paysans vivent encore sur des croyances païennes et c'est en partant de là que nous pourrons un jour évangéliser les masses des grandes villes. Nous en sommes d'ailleurs encore bien loin. » La conversation était terminée. Nous restâmes assis pendant quelques instants autour de la table. Hitler s'était assis avec nous. M^{me} Goebbels se montra particulièrement attentive à la santé du Führer. Elle décréta qu'il était l'heure de se retirer. « Vous avez derrière vous, mon Führer, une journée chargée, et une journée tout aussi chargée vous attend demain. »

Nous prîmes donc congé et je rentrai dans mon petit hôtel, près de la gare de Friedrichstrasse.

Par la suite, tout ce qu'Hitler avait prédit s'est réalisé. On a fait et on fait encore toutes sortes de tentatives pour déchristianiser les paysans allemands. J'ai vu les sections spéciales de déchristianisation dans les expositions agricoles ; j'ai vu la série des affiches, réunies avec une réelle astuce pédagogique, représentant la lutte des paysans de Steding, contre l'Église de Brème. Tous les visiteurs de cette exposition ont pu observer comme moi l'habile mélange des leçons de choses agronomiques et de la propagande contre les religions établies et pour la renaissance d'un nouveau paganisme dont les dogmes restaient dans le vague. Les personnalités du parti qui étaient, comme moi-même, à la tête de districts paysans recevaient régulièrement des invitations aux nouvelles assemblées « sans Dieu » des nationaux-socialistes, aux « soirées religieuses » où l'on essayait de définir un rituel du nouveau culte. Il était évident que ces invitations, qui émanaient de Darré en personne, étaient la pierre de touche permettant de vérifier si l'on pouvait nous compter dans la véritable élite, et jusqu'à quel point nous prenions au sérieux la révolution totale du national-socialisme ; on estimait ainsi, suivant notre attitude, jusqu'à quel point on pouvait nous faire confiance.

Telle a été la première étape. La deuxième a été l'obligation pour nous de renier officiellement les Églises. Les choses ont marché à pas de géant. J'ai pu m'en rendre compte par l'exemple d'un de mes amis, l'agronome Meinberg, type splendide du terrien allemand. C'était un homme dont la sincérité et la conviction ne pouvaient être mises en doute. Meinberg, conseiller provincial, Führer local des paysans, et représentant de Darré à l'Office du Ravitaillement du Reich, se montra

un catéchumène docile. Une nouvelle cheminée fut installée dans sa vieille demeure paysanne en guise de foyer runique ; des runes et des maximes païennes décorèrent les murs. Les croix avaient fait place à d'autres emblèmes pieux. Wotan, le vieux chasseur, retrouva un autel chez Meinberg, et devant son foyer la flamme perpétuelle fut rallumée. Hitler avait-il eu raison en prétendant que chez nos paysans la couche de christianisme n'était que le plus mince des badigeons ? Ce fut ensuite le tour des hommes des S.S., et surtout des chefs et dirigeants de toutes sortes, puis des gradés supérieurs de la Jeunesse hitlérienne. Méthodiquement, scientifiquement, avec une logique inflexible, on a entrepris la lutte d'extermination contre tout ce qui était chrétien en Allemagne.

VIII

PROPOS DE TABLE

Dans l'été de cette même année, j'ai fréquemment déjeuné à la table d'Hitler. Il habitait alors au deuxième étage de la nouvelle Chancellerie. Son train de vie était d'un bourgeois, on peut même dire d'un tout petit bourgeois. L'appartement n'était pas très vaste, l'ameublement fort simple et sans valeur artistique.

Quand il séjournait à Berlin, Hitler avait toujours quelques personnes à sa table et ses invitations étaient considérées comme une grande marque de faveur. Il n'invitait jamais plus de vingt personnes à la fois. Le service était frugal : à sa table comme ailleurs, le Führer du parti donnait l'exemple de la simplicité. Il a souvent déclaré qu'il ne changerait rien à ses anciennes habitudes, ni dans ses vêtements, ni dans son train de vie. Cette simplicité voulue contrastait favorablement avec l'ostentation fastueuse des parvenus du parti. Hitler continuait à s'asseoir en auto sur le siège à côté de son chauffeur, à sortir avec son imperméable légendaire, presque toujours sans chapeau, dans son costume composé d'un veston civil et du pantalon d'uniforme du parti.

Pour le déjeuner, le menu était invariable : un potage, un plat de viande, des légumes et des entremets. Hitler ne mangeait pas de viande ; mais en revanche, il absorbait une invraisemblable quantité de plats sucrés, et son cuisinier personnel, vieux militant du parti, lui préparait des plats spéciaux de légumes. Toutefois, Hitler n'imposait pas son régime végétarien à ses hôtes. Il admettait même qu'on servît de l'alcool à sa table sous forme de bière. On avait le choix entre la bière et la limonade, et c'était un spectacle amusant de voir certains invités, militants zélés du parti loucher vers le Führer et choisir ostensiblement la limonade, afin de se faire bien voir de l'ascétique chancelier.

D'habitude, le groupe des élus était assez disparate. Il y avait toujours une personnalité saillante, une vedette de film, un artiste, ou encore, un manitou du parti. Les femmes étaient admises, mais presque toujours en minorité. Je me rappelle une ou deux beautés

blondes d'un éclat exceptionnel. Quelques dames de la société aristocratique coudoyaient les femmes de théâtre et les artistes. C'est à un de ces déjeuners que j'ai été présenté à la sœur de Rudolf Hess, une artiste pleine de talent. C'était elle qui reliait les livres d'Hitler.

Le prince Auguste-Guillaume de Prusse était un des hôtes les plus assidus. Nazi convaincu et charmant causeur, il était moins brillant à la tribune ou comme homme politique. Je le connaissais depuis longtemps, ainsi que son jeune frère Oskar. À l'époque où ils servaient au corps des cadets, à Potsdam, les deux princes venaient fréquemment chez nous pour jouer au tennis ou au football. À cette époque, Hitler traitait le prince avec déférence. Et dans les milieux conservateurs, on caressait l'espoir de voir Hitler faire d'« Auwi » un nouveau Kaiser.

On rencontrait aussi à la table du Führer un personnage qui, pour ainsi dire, faisait partie du mobilier : Puzzi Hanfstängel, dont la compétence universelle et les talents linguistiques étaient fort appréciés, et dont le crâne bizarrement cabossé attirait encore plus l'attention que les paroles qu'il prononçait. Goebbels venait le plus souvent possible. Il tenait à se montrer constamment aux yeux d'Hitler, sachant bien que les absents ont toujours tort. Parmi les autres commensaux, il faut encore signaler l'immense Brückner, l'aide de camp d'Hitler, et Sepp Dietrich. Bien entendu, tous les chefs du parti qui se trouvaient de passage à Berlin étaient admis à la table du maître.

À ces déjeuners, on échangeait librement toutes sortes de propos. Hitler restait le plus souvent silencieux, ou ne jetait dans la conversation que de courtes phrases ; puis, brusquement, d'une voix tonitruante qui couvrait toutes les autres, il pontifiait et vaticinait. C'est dans ces moments qu'on se rendait compte que, pour produire un effet d'éloquence, il lui fallait, monter considérablement sa voix et précipiter son débit. Il était impossible d'avoir une conversation normale avec lui. Ou bien, il observait un mutisme complet, ou bien, il ne laissait pas son interlocuteur placer un seul mot. Il saute aux yeux que l'éloquence d'Hitler n'est pas un don naturel, et qu'elle a dû vaincre certains obstacles intérieurs qui, dans la conversation privée, lui ôtent tous ses moyens. La violence qu'il fait à ses dispositions naturelles, le caractère artificiel qu'il s'est construit se manifestent surtout dans les réceptions intimes ; il s'y trouve surtout gêné par l'absence totale de toute espèce d'humour ou de gaieté. Le rire d'Hitler n'est guère autre chose qu'une forme de l'insulte et du mépris. Il ne connaît jamais la détente ni la paix intérieure. Le hasard m'a fait connaître, à un de ces déjeuners, son opinion sur l'humour. J'étais assis en face de lui. Goebbels était à sa gauche et lui parlait de la

feuille humoristique du parti. Aux yeux d'Hitler, l'esprit et l'humour n'étaient que des armes pour la propagande. C'est alors qu'il proféra ce jugement lapidaire qui fit le tour du parti, sur le *Stürmer* et de ses caricatures de Juifs : « Ce journal est la forme de pornographie autorisée dans le III^e Reich. » Hitler prenait un plaisir évident à contempler ces ordures.

Après le déjeuner, on passait généralement dans le petit bureau de Hitler pour y prendre le café et les liqueurs. On fumait aussi, mais très peu. Quelquefois, le café était servi sur une grande terrasse plantée d'arbustes, d'où l'on apercevait la cime des arbres du jardin de l'ancienne Chancellerie. L'entourage d'Hitler, et en particulier sa sœur, Frau Raubal, – dont la sollicitude donnait à son intérieur une note d'intimité – tremblait pour sa sécurité. Dès cette époque, on redoutait des attentats. Le jardin de la Chancellerie était tenu pour terrain dangereux. On avait recommandé au Führer d'éviter de s'y promener. Il n'avait donc que la terrasse pour prendre un peu d'exercice.

IX

INVASION DE L'AMÉRIQUE LATINE

Au début de l'été de 1933, j'ai été témoin, sur cette terrasse, d'une conversation, bien caractéristique des idées politiques d'Hitler sur l'Amérique. Cette conversation est la preuve évidente qu'à cette époque, le Führer voyait déjà très loin et qu'on se trompait fort en s'imaginant que les visées politiques du national-socialisme le limitaient à l'Est et au Sud-Est de l'Europe. Ce jour-là, Hitler avait invité un des plus anciens et plus importants membres des S.A. qui revenait d'une tournée en Amérique du Sud. Pendant tout le déjeuner Hitler s'était vivement intéressé aux récits de ce voyageur et lui avait posé de nombreuses questions.

Le sujet avait été repris par Hitler au café. Visiblement, il n'avait du Nouveau Monde qu'une connaissance assez sommaire ; il répétait des jugements qu'il avait ramassés au hasard de ses lectures. Le Brésil l'avait particulièrement intéressé. « Nous édifierons une nouvelle Allemagne au Brésil. Nous y trouverons tout ce dont nous aurons besoin. » Il développa, là-dessus, les grandes lignes de l'action que pourrait exercer un gouvernement patient et énergique, et des résultats qui pourraient être obtenus. Au Brésil, pensait-il, se trouvaient réunies toutes les conditions d'une révolution qui permettrait en quelques années de transformer un État gouverné par des métis corrompus en un Dominion germanique. « Du reste, nous avons des droits sur ce continent, où les Fugger, les Welser et autres pionniers allemands ont autrefois possédé des domaines ou des comptoirs. Notre devoir est de reconstituer ce vieux patrimoine, qu'une Allemagne dégénérée a laissé disperser. Mais le temps est passé où nous devons céder le pas à l'Espagne et au Portugal, et jouer partout le rôle de tard venus. »

Son invité, von Pf..., lui confirma les chances que l'Allemagne paraissait avoir justement au Brésil. « Les Brésiliens ont besoin de nous, s'ils veulent faire quelque chose de leur pays. Ce qui leur manque, ce n'est pas tant le capital à faire fructifier que l'esprit d'entreprise et le talent d'organisation. » D'ailleurs, précisait von Pf., le Brésil commençait à avoir assez des États-Unis, qui ne songeaient

qu'à exploiter le pays plutôt qu'à le développer.

— « Nous vous donnerons les deux, répliqua Hitler : capitaux et esprit d'entreprise. Nous vous donnerons même une troisième chose : nos idées politiques. S'il y a un continent où la démocratie est une insanité et un moyen de suicide, c'est bien l'Amérique du Sud. Il s'agit de convaincre ces gens qu'ils peuvent sans scrupule jeter leur libéralisme et leur démocratisme par-dessus bord. Ils ont encore honte d'étaler leurs bons instincts. Ils se croient encore obligés de jouer la farce démocratique. Eh bien nous attendrons encore quelques années, s'il le faut, et nous les aiderons à s'en débarrasser. Naturellement, il faudra leur envoyer du monde de chez nous. Notre jeunesse doit apprendre à coloniser. C'est une besogne qui ne se fait pas avec des bureaucrates corrects et des gouverneurs compassés. Ce qu'il nous faut là-bas, ce sont des jeunes qui n'ont pas froid aux yeux. Il n'est pas question de les envoyer dans la brousse, ou défricher les forêts vierges. Non, il nous faut des gens qui aient accès dans la bonne société. Pouvons-nous utiliser nos colonies allemandes qui sont déjà là-bas ? » L'invité répondit qu'il n'en était pas très sûr. À son avis, il valait mieux ne pas perdre de temps avec la bonne société et chercher tout de suite le contact avec les masses inférieures, les Indiens et les métis.

— « Nous nous servons des uns et des autres, mon cher Pf. interrompit Hitler avec une pointe d'impatience. Nous devons amorcer deux mouvements différents : un mouvement loyal et un mouvement révolutionnaire. Pensez-vous que ce soit si difficile ? Nous avons, je crois, donné la preuve, que nous savons faire ce genre de travail, sinon, nous ne serions pas, en ce moment, assis l'un en face de l'autre. Nous n'avons nullement l'intention de faire comme Guillaume le Conquérant, de débarquer des troupes pour nous emparer du Brésil les armes à la main. Nos armes à nous sont invisibles. Nos « Conquistadores », mon cher, ont la tâche plus difficile que ceux d'autrefois ; aussi leurs armes sont-elles d'un maniement plus délicat. »

Hitler posa de nouvelles questions sur les chances de l'Allemagne en Amérique du Sud. L'Argentine et la Bolivie l'intéressaient en première ligne. Il avait, dit-il, de bonnes raisons de croire que l'influence du national-socialisme trouverait un terrain favorable dans ces pays. Les idées qu'Hitler exprimait alors ont été réalisées, par la suite, par Bohle et par Ribbentrop, chacun faisant sa propre propagande, en opposition apparente avec celle de l'autre, mais conjuguée avec elle. Il s'agissait de gagner des concours dans tous les milieux des pays à conquérir et de pénétrer partout pour éliminer les influences de l'Amérique du Nord et les éléments espagnols ou portugais. Pour cette tâche, il fallait des pionniers intrépides et totalement libérés de scrupules.

À ce moment, je demandai à Hanfstängel si ce mirifique programme ne revenait pas, en somme, à reprendre toute la politique d'avant-guerre, sous une forme plus ambitieuse. N'aurait-il pas été plus sage d'éviter de provoquer l'Angleterre et l'Amérique, du moins tant que la situation de l'Allemagne n'était pas plus affermie ? D'ailleurs, ce qui venait d'être dit, était en contradiction formelle avec les principes énoncés dans « Mein Kampf ». C'est alors que j'entendis, pour la première fois, désavouer « Mein Kampf » en présence d'Hitler lui-même et j'en conclus que, pour les intimes du Führer « Mein Kampf » n'était peut-être pas la Bible indiscutable qu'on imposait au grand public. Hanfstängel opina qu'un jour ou l'autre, nous serions bien obligés de compter avec l'inimitié anglo-saxonne, et que d'ailleurs, cette éventualité n'avait rien d'effrayant pour l'Allemagne. Est-ce que, par hasard, j'aurais conservé des illusions sur l'Angleterre ? Dans tous les cas, Hanfstängel était fermement convaincu que les États-Unis n'interviendraient plus jamais en Europe. Il connaissait bien les bons apôtres américains et leurs faiblesses. Quant à l'Angleterre, c'était un pays fini. Où l'Allemagne prendrait-elle les éléments de son futur Empire, sinon parmi les débris des Empires britannique et français ? Un règlement de comptes définitif avec l'Angleterre était inévitable à son avis. « D'ailleurs, si vous le relisez de plus près, vous verrez que tout ce qui a été dit dans « Mein Kampf » sur l'Angleterre, n'a qu'une valeur tactique ; Hitler savait très bien pourquoi il écrivait ainsi. »

Ce jour-là, j'entendis, pour la première fois, exposer le programme démesuré d'un Reich allemand d'outremer. Je fus étonné de voir qu'Hitler avait des vues d'expansion jusqu'au Pacifique. Le noyau de cette colonisation serait fourni par les îles que l'Allemagne possédait naguère dans les mers du Sud ; on y joindrait les colonies hollandaises et toute la Nouvelle-Guinée ; Hitler déclara encore qu'il fallait empêcher le Japon de trop s'étendre et, pour cela, le détourner vers la Chine et vers la Russie. Hitler rêvait encore d'un Dominion allemand dans l'Afrique Centrale et prévoyait enfin une immense entreprise révolutionnaire aux États-Unis. Avec la chute de l'Empire Britannique, Hitler espérait mettre fin à l'influence des Anglo-Saxons en Amérique du Nord et la remplacer par la culture et la langue allemandes comme étape préliminaire à l'incorporation pure et simple des États-Unis dans son grand Empire mondial.

X

LE MEXIQUE INSÉRÉ DANS L'ESPACE VITAL

J'en viens à parler du Mexique qui fut l'objet d'une conversation ultérieure en 1934. Le Mexique a toujours tenu une place importante dans les projets américains d'Hitler. Il n'était pas question pour lui de reprendre les fameuses machinations de von Papen, qui cherchait vers 1917 à pousser le Mexique à la guerre contre les États-Unis, Hitler trouvait cette méthode absolument stupide. Là encore, il rêvait d'entreprises à long terme, à échéance si lointaine, qu'il n'espérait même pas les voir aboutir de son vivant. Pour la réalisation de ses plans américains, il prévoyait des délais sensiblement plus larges que pour l'Europe. Ainsi s'explique l'impatience qu'il manifestait vis-à-vis des problèmes européens. Ses grands projets de domination mondiale ne pouvaient aboutir que s'il réussissait dans sa politique européenne, ce premier succès étant la condition de tous les autres.

Il ne fait pas l'ombre d'un doute que les idées d'Hitler sur le Mexique ont été profondément influencées par un personnage qui était un curieux mélange de l'homme d'affaires et du visionnaire : Sir Harry Deterding, président de la Royal Dutch. J'ai connu moi-même ce potentat de la finance. Je l'ai rencontré à une chasse, chez l'un de nos amis communs, en Prusse Orientale. À ce moment déjà, il donnait l'impression de tirer des fils invisibles. Au demeurant, c'était un homme sympathique, du moins hors de ses affaires. Il manifestait le même intérêt qu'Hitler pour le pétrole russe du Caucase, et c'est pourquoi sans doute il rêvait d'une décentralisation ou d'un démembrement de la Russie. Ses plans comportaient une Géorgie indépendante, une Ukraine séparée de Moscou, indépendante, et une République libre de la Volga. Tout cela devait naturellement exciter vivement l'intérêt d'Hitler ; le Führer s'intéressait beaucoup moins au bimétallisme, autre dada que Deterding chevauchait infatigablement. Mais c'est cette idée de la monnaie d'argent qui concentrait l'attention du financier hollandais sur le Mexique.

Deterding a persuadé, directement et indirectement, Hitler que le

Mexique était le pays le plus riche du monde, avec la population la plus paresseuse et la plus dépenaillée et que pour faire quelque chose de ce pays, il fallait y introduire le peuple le plus travailleur et le plus industriel : les Allemands. De telles idées devaient fatalement trouver chez Hitler un terrain favorable. Je m'en rendis compte à l'occasion d'une de mes dernières visites, lorsque j'allai lui faire un rapport sur la situation à Dantzig, peu de temps après la « purée » du 30 juin 1934.

Hitler parla devant moi du Mexique exactement comme l'aurait fait Deterding. Nous étions alors à la veille de difficultés économiques très graves pour le Reich, et surtout pour Dantzig, dont la monnaie était menacée d'effondrement immédiat. Hitler passait alors par des alternatives de dépression profonde et de fureur sans bornes ; de tous les côtés, il avait à faire face à des forces hostiles. La Direction de la Reichsbank, routinière comme à l'habitude, donnait dans le pessimisme et considérait l'œuvre de réarmement comme entièrement compromise. Le Ministère des Affaires étrangères Peinait tant qu'il pouvait les impulsions d'Hitler, s'obstinant à travailler suivant les méthodes traditionnelles et se gardant bien de modifier soit ses vues bornées, soit le rythme de son travail. Hitler se sentait cerne de tous les côtés. Après la tragédie sanglante où il avait joué le premier rôle, il n'était même plus très sûr de son propre parti. Il était obligé de se tenir sur ses gardes et de veiller constamment à ne pas se laisser déborder, surtout au moment où la mort du vieux maréchal de Hindenburg, attendue d'un jour à l'autre, pouvait ouvrir une crise nouvelle.

Dans le cercle de ses intimes, Hitler se libérait de toute réserve. Je l'entendais souvent crier ou taper du pied. À la moindre contradiction, il entrait dans de violentes colères. C'est très certainement vers cette époque que le Führer a pris l'habitude des accès de fureur soigneusement prémédités, destinés à déconcerter son entourage et à le contraindre de capituler. On commençait à concevoir des craintes dans l'instabilité de son caractère. On vivait encore sous l'impression du 30 juin et des attentats contre les patriotes et les nationaux.

Hitler se plaignait amèrement : de quelque côté qu'il se tournât, il ne voyait que vieillards plus ou moins retombés en enfance, faisant parade de leurs connaissances techniques, alors qu'ils avaient déjà perdu tout bon sens. « Si je dis que je veux faire telle et telle chose, Neurath me répond que ce n'est pas possible, parce que nous aurions tout le monde sur les bras ; si je dis : je me moque de toute votre science financière, trouvez-moi de l'argent, Schacht me répond : « Impossible ! Il faut d'abord préparer de nouveaux plans », et Hitler de se répandre en extravagances sur ce qu'il aurait pu faire, s'il n'avait

pas été entouré de fonctionnaires rétrogrades dont le cerveau travaillait au ralenti. « Par exemple, cet Eldorado du Mexique ! Qui donc, parmi les diplomates avait consenti à s'en soucier ? C'était pourtant une grande affaire, qui valait d'employer les grands moyens. Ah ! Si nous possédions ce pays, nous serions vite sortis de toutes nos difficultés. Je n'aurais besoin ni de Schacht, ni de Krosigk qui viennent chaque jour m'assommer avec toutes leurs histoires et leurs jérémiades. Ce Mexique ! C'est un pays qui aurait besoin d'être mené par des gens compétents et qui est en train de crever sous ses maîtres actuels. L'Allemagne serait grande et riche si elle mettait la main sur les mines mexicaines. Pourquoi ne nous attellerions-nous pas à cette besogne ? Oh ! Loin de moi l'idée de me lancer dans la propagande coloniale, à la façon de von Epp. Pourquoi nous attarder à des méthodes timides, puisqu'on nous vilipendera dans tous les cas ? Il faut voir grand, faire du nouveau. Avec quelques centaines de millions, on pourrait acheter le Mexique tout entier. Pourquoi ne ferais-je pas une alliance avec le Mexique, un pacte d'amitié monétaire, une union douanière ? Ah ! ces bureaucrates sont de vieilles rosses qui ne trottent que si elles reconnaissent la vieille carriole qu'elles ont toujours tirée. »

XI

LA CONQUÊTE DES ÉTATS-UNIS

Hitler s'était fait sur les États-Unis d'Amérique une opinion préconçue, que rien n'aurait pu modifier. À son avis, l'Amérique du Nord n'interviendrait plus jamais dans une guerre européenne. Cet immense pays, avec ses millions de chômeurs, était au bord d'un abîme révolutionnaire dont lui seul, Hitler, pouvait encore le sauver.

En juin 1933, me trouvant à la table d'Hitler, je l'ai entendu exprimer cette double opinion dans les termes que je viens de dire, et par la suite, j'ai eu maintes fois l'occasion d'en entendre la répétition. Au déjeuner dont je parle, un invité, avait soulevé la question de savoir si l'intérêt de l'Allemagne n'était pas de se concilier l'amitié américaine. Des personnages importants du gouvernement avaient parlé en public du « prix inestimable d'un bon traité avec les États-Unis », et s'étaient demandé si à cet égard la politique antisémite du Reich n'avait pas certains inconvénients.

— « L'amitié américaine ? », répondit sèchement le Führer. « L'amitié de qui ? L'amitié des hommes d'affaires et des magnats juifs de la finance, ou celle du peuple américain ? » Il entendait de la sorte, exprimer le mépris qu'il ressentait pour le régime politique des États-Unis. « Nous assistons aux derniers soubresauts, aux derniers râles d'un régime de corruption qui est une honte pour le grand passé de cette nation, et qui agonise d'ailleurs. Depuis la guerre de Sécession, où les États du Sud ont été vaincus, contre toute logique historique et contre tout bon sens, les Américains sont entrés dans la phase de la décadence politique et raciale. Ce ne sont pas seulement les Sudistes qui ont été battus, c'est le peuple américain tout entier. Sous l'apparence trompeuse de la puissance économique et politique, l'Amérique a été entraînée dans le tourbillon de l'autodestruction progressive. Une clique de ploutocrates, qui prétend passer pour la bonne société, domine le pays par la fiction d'une démocratie qui ne s'est jamais affichée avec autant d'effronterie comme un régime de corruption et de vénalité légales. Les cadres d'une grande hiérarchie sociale, reposant sur l'idée de l'esclavage et de l'inégalité, ont été détruits, et avec eux, les germes futurs d'une Amérique, véritablement

grande, d'une Amérique qui n'aurait pas été gouvernée par une caste corrompue de marchands, mais par une classe de maîtres, bannissant rigoureusement les idées fausses de liberté et d'égalité. Égalité ? On peut se demander entre qui ? Entre le descendant d'une vieille famille de l'aristocratie espagnole, ou le descendant d'un émigrant suédois, et ces masses loqueteuses de Polonais, de Bohémiens, de Hongrois, et toute l'écume de la juiverie orientale et des Balkans ? Je crois toutefois qu'il existe encore une vaste classe moyenne de l'Amérique, celle des fermiers, où le salubre esprit combattif de l'époque de la colonisation n'est pas éteint. Il s'agit de réveiller cet esprit. La réaction contre les nègres, contre les gens de couleur en général et contre les juifs ; la loi de Lynch, la naïveté de l'Américain moyen, le scepticisme de certains milieux intellectuels et leurs doutes sur la « prospérité », l'expérience des savants qui ont étudié l'immigration et qui savent par conséquent à quoi s'en tenir sur l'inégalité des races, tout cela me donne la certitude que les éléments encore sains des États-Unis se réveilleront un jour, comme ils se sont réveillés en Allemagne. Seule l'idéologie national-socialiste est capable de délivrer le peuple américain de la clique de ses oppresseurs et de restaurer là-bas les conditions de croissance d'une grande nation. »

Hitler s'animait dans le cercle des auditeurs silencieux : « Cette tâche d'assainissement, dit-il, je l'entreprendrai moi-même, en commençant par rétablir la suprématie de nos Germano-Américains. »

— « Comment pensez-vous y arriver, mon Führer ? » demanda Goebbels.

— « N'oubliez pas qu'il s'en est fallu d'une voix au Congrès pour que la langue allemande fût adoptée comme langue nationale. L'élément germanique entrant dans la composition du peuple américain sera la source de sa rénovation politique et intellectuelle. Pour le moment le peuple américain n'est pas encore une nation, au sens où nous entendons ce mot ; c'est un conglomerat d'éléments disparates. En mettant les choses au mieux, ce n'est que la matière première d'une nation dont les Yankees n'ont pas su créer l'unité, occupés qu'ils étaient avant tout à entasser les dollars. Ils payent aujourd'hui la rançon de leur propre richesse et sont empêtrés dans une crise qu'ils n'arriveront pas à surmonter. »

— « Voulez-vous dire, demandai-je à Hitler, que le Germano-Américain, régénéré par le national-socialisme, est appelé à diriger les destinées de l'Amérique ? »

— « C'est exactement cela, répondit Hitler. D'ici très peu de temps, nous aurons une organisation de S.A. aux États-Unis. Nous dresserons nos jeunes gens et nous aurons alors des hommes, auxquels la

pourriture yankee n'aura personne à opposer. Ce sera à notre jeunesse de reprendre la grande tâche que Washington n'a pas accomplie et que la démocratie corrompue a foulée aux pieds. »

— « Mais n'allons-nous pas compliquer ainsi, terriblement, notre propre lutte en Europe ? », demanda l'invité du Führer. « N'allons-nous pas faire des plus puissantes familles américaines nos ennemies mortelles ? Mon Führer, j'ai peur que vos vastes idées ne soient étouffées avant qu'elles n'aient eu le temps de mûrir. »

Hitler s'échauffa : « Comprenez donc une bonne fois que notre lutte contre Versailles et notre lutte pour un ordre nouveau dans le monde ne sont qu'une seule et même chose et qu'il ne nous est pas possible de nous arrêter à une limite ou à une autre, suivant notre commodité. Nous réussirons à faire de notre système politique et social une réalité mondiale, à l'imposer à toutes les nations. Ou bien nous échouerons même dans la lutte banale que nous menons contre un traité de paix, qui, en vérité, n'a jamais existé et qui, dès le premier jour de son entrée en vigueur, a démontré que l'on avait confondu les vainqueurs avec les vaincus. »

— « Rien ne sera plus facile que de provoquer en Amérique du Nord une révolution sanglante, intervint Goebbels. Il n'y a aucun pays au monde où il y ait autant de frictions sociales et raciales. Nous aurons là plus d'une corde à notre arc. »

L'invité d'Hitler, qui m'était d'ailleurs inconnu, gardait un silence gêné. Hitler s'en aperçut et lui jeta des regards hostiles.

« Cette Amérique du Nord est un véritable chaos ethnique, reprit Goebbels. Tout cela fermente sous le vernis démocratique, et cette pourriture, bien loin de conduire à l'assainissement, contient tous les germes possibles de décomposition pour l'Europe. Non, l'Amérique ne sera jamais plus dangereuse pour nous. »

« Ce serait une erreur de croire qu'elle ait même représenté un danger pendant la dernière guerre », observa Hitler d'un ton rogue. « Comparés aux Anglais et aux Français, les Américains se sont battus comme es gamins. L'Américain n'est pas un soldat. Toute infériorité et la décadence de ce prétendu nouveau monde éclate dans son incapacité militaire. »

L'invité d'Hitler se risqua encore à intervenir : « Je persiste respectueusement dans l'opinion que l'Américain n'est pas un adversaire qu'il soit prudent de mépriser. »

— « Eh ! Qui parle de le mépriser ? » s'emporta Hitler en se levant de table. « Je vous garantis, Messieurs, qu'au moment voulu je la façonnerai à ma guise, votre Amérique, et qu'elle sera notre meilleur

soutien le jour où l'Allemagne bondira d'Europe vers les espaces d'outre-mer. »

Il fit une pause et conclut : « Nous avons en main tous les moyens de réveiller ce peuple lorsque nous le voudrons et, dans tous les cas, il ne se trouvera plus un Wilson pour lancer l'Amérique contre l'Allemagne. »

XII

L'ARME NOUVELLE OU LA GUERRE SANS ARMES

Ce qu'Hitler méditait déjà à cette époque ne pouvait être clair que pour les initiés, à qui il faisait confiance de ses plans et de ses méthodes. Il n'ouvrait pas à beaucoup de privilégiés l'accès de ces régions secrètes. Bien des chefs du parti en étaient exclus, même parmi les plus importants. Hitler dont le sens politique ne saurait être mis en doute, en a donné une preuve particulière en s'entretenant de chacun de ses projets avec un personnel différent, et en prenant soin de ne révéler ou laisser deviner le plan d'ensemble qu'à une poignée de collaborateurs triés sur le volet. Hitler savait bien, avant la prise du pouvoir, qu'un grand nombre de ses hommes de main avaient une mentalité de petits bourgeois, qu'ils étaient incapables de tout élan spirituel et qu'ils reculeraient effrayés à la révélation d'idées nouvelles dépassant de loin les frontières d'un nationalisme et d'un socialisme « raisonnables ». Il se heurtait, d'autre part, à la méfiance des « réalistes » du parti, qui le considéraient comme un visionnaire et un dangereux rêveur. Bien peu nombreux étaient ceux qui comprenaient que ce seraient justement les idées « fantastiques » d'Hitler qui lui permettraient de réussir dans la voie aventureuse qu'il avait choisie et où son progrès avait déjà si copieusement démenti les pronostics de tous les sceptiques.

Mais, tout en échafaudant ses projets, plus fous les uns que les autres, Hitler avait toujours en vue l'arme nouvelle qu'il était en train de forger tenacement dans l'ombre, en dépit de toutes les résistances des « techniciens ». Je ne veux parler ici ni des avions ni des tanks, mais de cette « arme psychologique » dont Hitler parlait, à l'occasion, dès 1932 et qui, dès cette époque, était une conception déjà mûre dans son esprit. À ce sujet, je me souviens d'une conversation qui eut lieu à la table d'Hitler au cours de l'été 1933, quand le Führer était encore communicatif. C'était l'époque où les ministres étrangers au parti faisaient des gorges chaudes du nouveau Chancelier, lui reprochant d'encombrer les Conseils de Cabinet de discours démagogiques ou d'exclamations prophétiques. L'entretien que je vais

rapporter avait pour thème l'exploitation des troubles intérieurs d'un pays quelconque par une puissance ennemie.

Au sein du parti, on se préoccupait alors du problème ukrainien. On pensait venir à bout de la Pologne dans un délai beaucoup plus rapproché qu'il n'a été en somme possible. Rosenberg, l'animateur du mouvement, se tenait à l'arrière-plan, cherchant à combiner des moyens d'action qui convinsent à son tempérament de révolutionnaire russe. À Dantzig, l'École Polytechnique était un foyer de conspirateurs ukrainiens. J'avais dû moi-même, sur le désir exprimé par certains milieux, entrer en relations avec le fils de Skoropadski. L'ancien hetman vivait dans un faubourg de Berlin où il avait institué une sorte de petite cour. Il était persuadé que son jour viendrait. Cette conjuration germano-ukrainienne entretenait d'ailleurs des relations utiles avec certains milieux de l'aristocratie britannique. Le national-socialisme ne voyait que des avantages à utiliser ces divers concours pour ses fins particulières ; mais il n'a jamais considéré Skoropadski comme un facteur politique sérieux.

C'est vers cette époque que Hanfstängel m'exposa les idées de son maître, dans la mesure où il les comprenait lui-même. Il considérait qu'il était très facile de provoquer des insurrections ouvertes dans la partie ukrainienne de la Pologne, c'est-à-dire dans la Galicie orientale, et de porter ainsi un coup fatal à la force militaire polonaise. Connaissant moi-même la Pologne, cette affirmation me paraissait pour le moins hasardée. Mais Hanfstängel et Baldur von Schirach semblaient sûrs de leur affaire et faisaient peu de cas de mes objections.

Suivant leur interprétation de la thèse hitlérienne, il existait des moyens d'obtenir la décomposition intérieure de n'importe quel État, de façon à le vaincre ensuite sans effort. Toujours et partout, on trouve des particularistes qui aspirent à l'indépendance nationale, ou au pouvoir économique, ou à la domination politique. L'appétit non satisfait et l'orgueil humilié ont toujours été les auxiliaires infaillobles de Faction révolutionnaire, permettant de poignarder l'ennemi dans le dos. Il ne fallait pas non plus oublier les hommes d'affaires, pour qui seul le mot de profit s'écrit en lettres capitales. Il n'existait guère de patriotisme capable de résister à toutes les tentations. Le seul point important était de dorer la pilule et de la présenter habilement. Il était à la portée du plus médiocre propagandiste de trouver les phrases patriotiques servant d'habillage pour ce genre d'entreprise, et non moins facile de recruter les hommes qui seraient heureux de s'en servir pour calmer les scrupules de leur conscience, en admettant qu'ils en aient. Cette démolition d'un pays quelconque par l'intérieur n'était qu'une question d'argent et d'organisation.

J'émis des doutes. Les gouvernements menacés ne tarderaient pas à démasquer les fauteurs de troubles. De telles entreprises devaient, en outre, coûter des sommes fabuleuses, que la Grande-Bretagne pouvait peut-être se permettre d'inscrire au budget de son Intelligence Service, mais qui dépassaient les ressources de l'administration allemande. Je me permis encore de faire observer à Hanfstängel que l'Allemagne, dans ce domaine, n'avait jamais fait preuve d'un tact éclatant et que, pendant la guerre mondiale, notre service de renseignements n'avait pas fonctionné d'une façon très brillante.

Le photographe personnel d'Hitler, Hofmann, le beau-père de Baldur von Schirach, eut un rire de mépris et me répondit avec commisération que l'ère de la négligence avait pris fin avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir, que les sommes nécessaires se trouveraient toujours et que sans doute, en allant de l'est à l'ouest, l'entreprise deviendrait de plus en plus coûteuse, mais qu'elle devait obligatoirement réussir dans tous les cas. De ceci, Hofmann se portait garant. On trouverait même dans chaque pays, à son avis, des gens riches qui paieraient pour leur propre destruction.

Je répondis que personne n'arriverait à me convaincre qu'une telle entreprise était possible, par exemple, dans un pays comme l'Angleterre. Hanfstängel s'écria que je n'avais pas la moindre idée du champ d'action qu'on pouvait trouver dans la haute société de Londres. Je n'appréciais certainement pas à sa juste valeur l'orgueil de Lady X, de la comtesse Y ou de Mrs. Z qui aspiraient chacune à être reçue la première par le Führer. À partir de l'instant où elle aurait été reçue, la privilégiée passerait dans son clan pour une compétence et son opinion sur le mouvement national-socialiste ferait loi. Hanfstängel me reprocha encore de sous-estimer le manque d'imagination et la pauvreté psychologique des Anglais à qui, affirmait-il, il serait difficile de faire croire à l'existence effective d'un complot contre leur pays. D'ailleurs, l'orgueil britannique empêcherait d'y croire. Jamais ils n'admettraient qu'on pût même tenter d'entreprendre contre leur peuple, le peuple supérieur, ce qu'il avait seul le droit de tenter contre les autres.

« Les démocraties n'ont pas de convictions », déclama Hanfstängel. « Je veux parler des convictions réelles, de celles qu'on défend avec sa vie. C'est une vérité fondamentale, découverte par Hitler, et qui lui sert de tremplin pour les plans grandioses qu'il poursuit courageusement et dont le succès, jusqu'à présent, lui a toujours donné raison. Là peur et l'intérêt personnel, ne manqueraient jamais, en quelque pays que ce fût, de conduire à la capitulation. Dans chaque pays, on trouverait tous les concours nécessaires pour déclencher le mouvement, et cela dans tous les milieux sociaux ou intellectuels. Une

fois déclenché, le mouvement se développe tout seul, quel que soit le terrain à conquérir. Le manque de conviction s'achève toujours en défaitisme, toute résistance apparaissant comme inutile. D'autre part, on peut obtenir beaucoup, en exploitant, là où elle existe, l'ardeur des fanatiques. Enfin les sports, les passions religieuses, les marottes et excentricités de toutes sortes peuvent également servir à la décomposition méthodique du pays visé. On peut manier tout cela pour fabriquer l'opinion publique. Car c'est cette opinion publique, dont les démocraties dépendent entièrement, qui devient, en fin de compte, notre plus puissante auxiliaire. Nous serons toujours plus habiles à diriger l'opinion que les gouvernants du pays. Quant aux dépenses à prévoir, ce ne sera certes pas de l'argent gaspillé. Mieux vaut dépenser des millions et économiser des corps d'armée. Les démocraties seront toujours impuissantes contre de telles attaques, de par leur structure même, puisque pour s'en protéger, il leur faudrait instituer à leur tour un régime autoritaire. Les États totalitaires, au contraire, sont par définition impénétrables à la propagande étrangère, telle que nous la concevons. Il résulte ainsi, de la structure même des deux régimes, une telle inégalité entre les démocraties et nous que ce déséquilibre suffirait à compenser largement, en cas de conflit, une éventuelle infériorité de nos armements. »

Je ne me donnai cependant pas pour battu, et, persuadé que l'instinct naturel de résistance et que le caractère des nations démocratiques se trouvaient considérablement sous-estimé par ces théories, je répliquai que, tout en admettant que des peuples jeunes et peu enracinés comme ceux de l'Est, puissent peut-être succomber à la propagande révolutionnaire, je doutais fort que le même système réussît avec de grandes nations de culture ancienne. Schirach coula vers moi un regard soupçonneux, ce qui ne m'empêcha point de faire encore observer que la valeur de l'arme nouvelle semblait *a priori* assez limitée si elle ne pouvait être dirigée que contre les démocraties, car à mon sens, nous devions tout au moins envisager la possibilité d'entrer en conflit avec des pays n'ayant pas de régime démocratique et contre lesquels l'arme en question serait impuissante.

« Nos ennemis sont les démocraties, à l'exclusion de tous autres pays, répondit Hanfstängel, en riant. Et savez-vous pourquoi elles sont nos ennemies Parce qu'elles sont les plus faibles. Il faut toujours choisir des ennemis plus faibles que soi-même, c'est là tout le secret du succès. »

La conversation prit fin sur cette saillie, qui me parut assez vulgaire. Ce n'est que plus tard que je me rendis compte que ce propos d'Hanfstängel n'était pas une plaisanterie, mais l'expression littérale de la tactique si simple et si efficace d'Hitler.

XIII

« OUI, NOUS SOMMES DES BARBARES ! »

Quelques jours après l'incendie du Reichstag, Hitler m'avait fait demander un rapport sur la situation à Dantzig : des élections devaient avoir lieu dans l'« État libre », en même temps que dans tout le Reich. Le Gauleiter Forster m'accompagnait dans ma visite. Avant d'être introduits auprès du Chancelier, nous eûmes le temps d'échanger quelques paroles avec un certain nombre de bonzes du parti, qui faisaient antichambre, il y avait là Goering, Himmler, Frick et quelques Gauler des provinces occidentales. Goering nous donna des détails sur l'incendie du Reichstag. À cette époque, le secret sur les circonstances de cet incendie était encore soigneusement observé dans le parti. Moi-même, je supposais que cet attentat était effectivement l'œuvre ou parti communiste ou tout au moins, de gens à la solde du Komintern. La vérité me fut brusquement révélée par les propos que j'entendis dans cette antichambre : les incendiaires n'étaient autres que les dirigeants du parti national-socialiste, Hitler avait été au courant du projet et l'avait expressément approuvé.

Le cynisme avec lequel O11 s'entretenait de cette machination dans le cercle étroit des initiés, avait quelque chose d'accablant. Éclats de rire de satisfaction, plaisanteries odieuses, fanfaronnades, telles étaient les réactions de ces « conjurés ». Goering racontait, avec force détails, comment ses « jeunes gens » avaient utilisé un passage souterrain pour pénétrer dans le Reichstag, en partant du Palais de la Présidence ; ils avaient disposé de quelques minutes à peine et failli se faire prendre. Il regrettait que « toute la baraque » n'eut pas été complètement brûlée. Dans leur hâte, les braves garçons n'avaient pu terminer complètement leur joli travail. Goering termina son récit par cette exclamation qui en disait long : « Je n'ai aucune conscience ! Ma conscience s'appelle Adolf Hitler. »

Il est assez extraordinaire, quand on y réfléchit que ce crime inouï, dont les auteurs responsables finirent par être connus dans le public, n'ait jamais été jugé avec la sévérité qu'il méritait même dans les

milieux bourgeois. On semblait, au contraire, applaudir à ce « joli coup ». Il est plus extraordinaire encore que l'instigateur de l'incendie – dont le visage évoque de plus en plus le masque d'une vieille pierreuse défraîchie – ait trouvé le moyen, malgré son crime avéré, de se concilier certaines sympathies à l'étranger, et cela jusque dans la période la plus récente. Certes, Goering a toujours eu une attitude assez opposée à celle d'Hitler, et dans le cercle de ses amis intimes, il ne s'est jamais gêné pour exprimer grossièrement son opinion sur le « fou efféminé ». Mais, dans les crises décisives, il s'est tenu toujours aux côtés du Führer. Il a fait incendier le Reichstag sur l'injonction d'Hitler, mais il en a revendiqué la responsabilité totale, de même qu'il a revendiqué celle des assassinats du 30 juin 1934, parce qu'il considérait Hitler comme trop timoré et trop indécis pour l'accepter. C'est là qu'est toute la différence entre Hitler et Goering. Hitler est constamment obligé de s'arracher à la léthargie et au doute et de s'exciter à une sorte de transe avant de pouvoir agir. Chez Goering, l'immoralisme totalitaire est devenu comme une seconde nature.

On nous introduisit dans le bureau d'Hitler. L'entretien fut bref. Le Führer commença par nous interroger sur la situation à Dantzig, puis il nous parla de sa position difficile dans le Cabinet. Il était d'ailleurs loin de prendre ces difficultés au tragique. Il se targuait, avec une superbe assurance, de rompre toutes les entraves et tous les liens dont on prétendait le gêner. En passant, il reprocha à Forster de n'avoir pas su mettre Dantzig au même pas que le Reich. Il déclara qu'il fallait avant tout affirmer la position du parti et que le reste viendrait tout seul : l'essentiel était d'agir sans aucun scrupule et d'aller de l'avant.

— « On m'a déconseillé d'accepter le poste de Chancelier du Reich aux conditions posées par le Vieux (le maréchal von Hindenburg), comme si j'avais le temps d'attendre que le petit Jésus me l'apporte pour Noël ! » La pièce où le Führer donnait ses audiences était à cette époque un bureau de petites dimensions. Il bondit de son fauteuil et tourna comme un ours en cage. — « Je sais ce que j'ai fait. Je vous ai ouvert la porte ! Maintenant, c'est l'affaire du parti de s'installer dans la place pour la victoire totale. »

Il s'agissait, dit-il, de transformer la position politique du national-socialisme, qui n'était forte qu'en apparence, en une position inexpugnable. « La réaction s'imagine m'avoir passé la chaîne autour du cou. Ils me tendront autant de pièges qu'ils pourront. Je sais qu'ils veulent m'avoir par usure. Mais nous ne leur laisserons pas le temps de passer à l'action. Notre seule chance, c'est que nous agissions plus vite qu'eux. Nous le pouvons, parce que nous sommes sans scrupules. Je n'ai pas une conscience de petit bourgeois. J'exige que nous serrions les coudes et formions un seul bloc compact. J'ai dû prendre

des engagement qui sont durs à tenir. Je les tiendrai aussi longtemps que je serai contraint de le faire. »

Hitler nous parla ensuite de l'incendie du Reichstag. Il nous demanda si nous avions vu le Reichstag, et comme nous lui répondions que non : « Allez-y donc, s'écria-t-il, car c'est le fanal qui éclaire une ère nouvelle de l'histoire mondiale. » Il dit encore que l'incendie lui donnait l'occasion d'agir contre l'opposition. « J'ai plongé dans le trouble et l'épouvante Hugenberg et ses enjuponnés » – (il entendait par là les ministres bourgeois-nationaux du premier Cabinet Hitler) – ils se doutent bien que c'est moi qui ai organisé la chose. Ils me tiennent pour le diable en personne. Et c'est très bien ainsi. »

Hitler tourna en ridicule les discours consciencieux et pédants de ses collaborateurs du gouvernement. Il leur répondait dans les termes les plus propres à les effrayer encore davantage. Il ne se sentait pas de joie en les voyant s'indigner contre lui et se croire supérieurs à lui. « Ils me prennent pour un butor, pour un barbare. »

— « Eh bien, oui, poursuivit Hitler, nous sommes des barbares, et nous voulons être des barbares. C'est un titre d'honneur. Nous sommes ceux qui rajeuniront le monde. Le monde actuel est près de sa fin. Notre seule tâche est de le saccager. » Il parla d'abondance de la nécessité historique de lancer sur les civilisations agonisantes des hordes barbares, afin de faire jaillir de ce marécage et de cette pourriture une vie nouvelle ! Il dit ensuite comment il entendait traiter les communistes et les socialistes. « On s'est imaginé que j'allais prendre des gants avec eux, que je me contenterais de les haranguer. Non, non, nous ne sommes pas en mesure de faire de l'humanitarisme. Je ne vais pas non plus entreprendre des enquêtes sans fin pour trier les hommes de bonne volonté, les innocents et les justes. Il faut nous libérer de toute sentimentalité et devenir durs. Si je dois un jour déclarer la guerre, est-ce que je pourrai m'attarder ou m'attendrir sur le sort des dix millions de jeunes gens que j'enverrai à la mort ? » Hitler s'indignait, nous prenait à témoins : – « Peut-on exiger sans rire que je boucle les seuls communistes qui sont des criminels avérés ? C'est affaire aux bourgeois que de tranquilliser leur conscience par une procédure régulière. Pour moi il n'y a qu'un seul droit, c'est le droit vital de la nation. ».

L'entretien n'en finissait pas. Hitler se perdait en considérations prolixes sur l'incapacité politique des partis bourgeois et des socialistes. « – Je n'ai plus d'autre choix possible, conclut-il enfin. Je suis obligé d'accomplir des actes qui débordent la légalité. Qu'on ne me juge donc pas à la mesure de la morale bourgeoise. Cet incendie du Reichstag me donne les moyens d'agir et j'agirai. » Le terrorisme,

dit-il encore, se justifiait par la nécessité de frapper l'esprit des bourgeois, d'éveiller en eux la crainte des attentats communistes et en même temps de leur faire redouter la poigne du maître. « Le monde, déclara-t-il, ne peut être gouverné que par l'exploitation de la peur. »

XIV

LA TERREUR

Hitler nous congédia. Son aide de camp Brückner venait d'entrer. Le temps pressait, car il devait présider dans l'après-midi l'inauguration d'une école de Führer nationaux-socialistes dans un local qui avait appartenu autrefois aux sociaux-démocrates. L'entretien interrompu ce jour-là devait se poursuivre plus tard à l'automne de la même année. Hitler avait pris connaissance des premières plaintes sur les atrocités commises dans les camps de concentration. Je me souviens d'un cas survenu à Stettin, où dans les ateliers vides des chantiers Vulkan on avait traité d'une manière épouvantable des gens de condition aisée, dont quelques-uns étaient d'origine juive. Les tortionnaires s'étaient conduits avec une cruauté bestiale. L'écho en était parvenu jusqu'à Goering qui s'était trouvé dans l'obligation d'ordonner une enquête et, dans ce cas, au moins, il avait fallu sévir.

En ce temps-là on s'excusait couramment de ces atrocités en alléguant qu'il ne fallait tout de même pas oublier que la révolution se déroulait en Allemagne dans des conditions exceptionnellement douces et débonnaires, et qu'on n'avait pas le droit de généraliser certains excès isolés. En réalité, il s'agissait de tout autre chose. Les atrocités, perpétrées par les S.A. et par les S.S. avec un raffinement inouï de cruauté contre des adversaires politiques, faisaient partie d'un plan politique délibérément établi. Les gardiens qu'on recrutait pour le service des camps de concentration étaient systématiquement choisis dans les bas-fonds et les milieux criminels. J'ai eu l'occasion de recueillir maintes précisions édifiantes. On introduisait dans les formations paramilitaires des groupes spéciaux d'alcooliques notoires, d'apaches et de délinquants récidivistes. C'est un trait caractéristique du régime que cette sélection de la pègre pour l'accomplissement de certaines besognes politiques.

J'étais présent le jour où le Führer fut avisé des incidents survenus à Stettin et dans d'autres villes. Il accueillit ces rapports avec une remarquable indifférence. Non seulement il ne s'indigna pas, comme on aurait pu le supposer, des excès de ses gens, mais au contraire, il se répandit en insultes contre ceux qui semblaient attacher de

l'importance à ces « histoires ridicules ». Ce fut aussi pour la première fois, mais non la dernière, que j'entendis Hitler pousser des vociférations et des hurlements ; je le vis perdre tout contrôle de lui-même. Il criait à perdre la voix, il trépignait et frappait du poing sur la table et contre les murs. Sa bouche écumait ; il haletait comme une femme hystérique et éructait des exclamations entrecoupées : « Je ne veux pas !... F...z le camp ! traîtres ! » Ses cheveux étaient en désordre, son visage contracté, ses yeux hagards et sa face cramoisie. Sur le moment, j'eus peur qu'il ne tombât victime d'une attaque.

Brusquement tous ces symptômes disparurent. Il arpenta la pièce, toussa pour s'éclaircir la voix, se lissa les cheveux, puis regarda autour de lui d'un air timide et méfiant et jeta sur nous des regards scrutateurs. J'eus l'impression qu'il cherchait à savoir si l'un de nous riait. Et, je dois l'avouer, je sentis monter en moi, plutôt qu'une réaction nerveuse, une forte envie de rire.

« — Tout cela est ridicule ! » dit-il enfin d'une voix enrouée, mais plus calme. « Avez-vous remarqué comme les badauds accourent lorsque deux voyous se battent sur le trottoir ? La cruauté en impose. La cruauté et la brutalité. L'homme de la rue ne respecte que la force et la sauvagerie. Les femmes aussi, les femmes et les enfants. Les gens éprouvent le besoin d'avoir peur ; c'est l'effroi qui les soulage. Qu'une réunion publique finisse en bagarre, n'avez-vous pas remarqué que ceux qui ont été le plus sévèrement rossés, sont les premiers à solliciter leur inscription au parti ? Et vous me parlez de cruauté et vous vous indignez pour des racontars de tortures ? Mais c'est justement ce que veulent les masses. Elles ont le besoin de trembler. » Hitler s'arrêta pendant quelques instants, puis il reprit sur son ton habituel : « J'interdis qu'on prenne des sanctions. À la rigueur, je veux bien qu'on punisse une ou deux personnes, afin d'apaiser ces abrutis de « nationaux-allemands ». Mais je ne veux pas qu'on transforme les camps de concentration en pensions de famille. La terreur est l'arme politique la plus puissante et je ne m'en priverai pas sous prétexte qu'elle choque quelques bourgeois imbéciles. Mon devoir est d'employer tous les moyens, pour endurcir le peuple allemand et pour le préparer à la guerre. »

Hitler arpentait son bureau avec agitation. « Je ne me conduirai pas autrement dans une guerre. C'est la guerre modérée qui est la plus cruelle. Je sèmerai la terreur par l'emploi brusqué de tous mes moyens de destruction. Le succès dépend du choc brutal qui terrorise et démoralise. Pourquoi donc agirais-je autrement avec mes ennemis politiques ? Ces prétendues atrocités m'épargneront des centaines de milliers de procès contre les malveillants et les mécontents. Ils y regarderont à deux fois avant de rien entreprendre contre nous,

lorsqu'ils sauront ce qui les attend dans les camps de concentration. »

Personne n'osait poser de questions. « Je ne veux plus entendre parler de ces histoires-là. C'est à vous de veiller à ce qu'on ne puisse constituer de dossiers sur ces prétendus « cas ». Je ne veux pas distraire une parcelle de ma capacité de travail pour des bagatelles aussi ridicules. Et s'il y a parmi vous des poltrons que cela offusque, qu'ils aillent vivre au couvent avec les moines. Ils n'ont pas de place dans mon parti. »

XV

L'HEURE DU CAFÉ AU LAIT ET DES GÂTEAUX

Hitler est-il insensible aux peines d'autrui ? Est-il cruel, vindicatif ? Aujourd'hui, il semble que la réponse n'est pas douteuse. Mais la question pouvait se poser il y a quelques années, du moins pour ceux qui avaient l'occasion d'entendre les étranges déclarations d'Hitler en petit comité et d'assister à ses sautes d'humeur. Toute conversation avec lui, si banale fût-elle, semblait témoigner que cet homme était surtout possédé par une haine sans bornes. La haine de quoi, de qui ? On ne le voyait pas très bien. Il avait des crises de fureur, des explosions de haine à propos de tout et de rien. Il semblait que ce fût un besoin chez lui de haïr. Puis, en un clin d'œil, il passait d'un extrême à l'autre, d'une explosion de fureur à un torrent d'enthousiasme sentimental.

Au mois de mai 1935, de nouvelles élections avaient eu lieu à Dantzig. Le résultat du scrutin avait été très favorable au national-socialisme, plus favorable même que dans le reste du Reich, où Hitler n'avait obtenu que 44 % des voix. « Magnifique ! Forster ! » avait télégraphié Hitler au Gauleiter de Dantzig, en réponse aux 50 % que ce dernier lui avait triomphalement annoncés et pour manifester sa satisfaction, Hitler avait invité les Dantzikois à venir déguster du café et des petits gâteaux à la Chancellerie.

Ce fut le goûter traditionnel des familles allemandes. Hitler jouait à la maîtresse de maison. Il était détendu, presque aimable. Quelques heures auparavant, il avait ébauché, devant Forster et moi, les grandes lignes de sa politique de l'Est : la nouvelle consigne était de renoncer aux manifestations, de ne plus jouer la comédie des cortèges populaires. Le national-socialisme, avait dit Hitler, n'avait pas besoin, comme les partis de Weimar, de fournir à chaque instant la preuve de son patriotisme. Nous pouvions remplir notre mission sans manifestations ni gestes spectaculaires. Mieux valaient la dissimulation et la ruse. Les buts allemands ne pouvaient évidemment pas être atteints en quelques jours, ni même en quelques semaines.

Nous devons éviter tout ce qui pouvait éveiller la méfiance de l'Étranger. Il n'y avait que deux méthodes : celle des démonstrations imposantes mais dangereuses, ou bien celle du cheminement patient. La seconde s'imposait pour Dantzig. Lui-même était décidé à signer tout traité qui, dans une mesure quelconque, pourrait alléger la situation de l'Allemagne. Il était même décidé à s'entendre avec la Pologne. Et notre rôle à nous, insista-t-il, était de lui faciliter la besogne. La question de Dantzig ne devait pas être résolue par nous, mais par lui et par lui seul, le jour où l'Allemagne serait redevenue forte et redoutée. Mieux nous réussirions à poursuivre la lutte sans bruit et sans ostentation, plus l'intérêt allemand y trouverait son compte. Ce n'était pas à nous à régler la question de Dantzig ou le problème du Corridor, c'était une chose qui incombait au Reich. Notre rôle devait se borner, pendant les années qui allaient suivre, à nous faire les auxiliaires modestes et prudents de la politique de Berlin, chacun servant à Dantzig dans la mesure de ses Moyens sans prétendre à la grande politique.

C'est à peu près dans ces termes qu'Hitler s'adressa abord à nous, ensuite à ses invités dantzikois, dans une courte allocution. Immédiatement après, il fit servir le café et les gâteaux. Il reprit le ton familier et parla sans emphase de ses projets viennois. Avec l'institution de la taxe spéciale de mille marks pour entrer en Autriche, Hitler venait de commencer son offensive contre l'Autriche indépendante. Il rappela qu'il avait imposé cette taxe, contre l'avis du ministère des Affaires étrangères. Il laissait voir avec quelle allégresse il entamait cette lutte qui, dans son esprit, devait être de courte durée. Mais, dans chacune de ses paroles, on sentait déborder la haine de l'Autriche. La haine et le mépris de sa patrie d'origine.

— « Cette Autriche est enjuivée. Vienne n'est plus une ville allemande. On n'y trouve plus que des métis slaves. Un Allemand convenable n'est plus rien. Les curés et les Juifs gouvernent. Il faut écraser cette vermine ! » Tout en parlant, il nous invitait à nous servir. Les Dantzikois assis à sa table l'écoutaient avec ahurissement. Hitler dit qu'il se chargeait d'assainir l'Autriche pourrie : « L'Autriche a besoin d'être régénérée par le Reich. Ce Dollfuss, ces écrivains vendus, ces ambitieux de boutique, ces nains qui veulent jouer aux hommes d'État et qui ne voient pas qu'ils sont des pantins dont les Anglais et les Français tirent les ficelles, je vais enfin leur demander des comptes. Je sais bien que nous ne pouvons pas faire immédiatement l'Anschluss. Mais pourquoi les Autrichiens se refusent-ils à toute politique allemande ? » Il se chargerait, dit-il encore, de balayer cette racaille. « Qu'on ne nous raconte plus de bobards. Il n'y a plus d'Autriche. Ce qu'on appelle ainsi n'est plus qu'un cadavre. L'Autriche

doit être colonisée par le Reich et il n'est que temps. Encore une génération, et ce pays serait perdu à tout jamais pour le germanisme. Ces gens ne savent même plus ce que veut dire le mot : Allemand. »

Il fallait donc entreprendre toute une besogne de rééducation. Il s'en chargeait. Il mènerait les Autrichiens avec la schlague et la botte ferrée. Il leur ferait suer leur vin de Grinzing, leur nonchalance et leur flânerie. Il nettoierait Vienne de la musiquette et de la confiserie. Et il leur ferait perdre le goût de rêver à la restauration des Habsbourg et autres fadaïses. Mais le plus pressant était de se débarrasser des Juifs. Ce serait dur. Mais il en viendrait à bout et nous verrions sous peu l'Autriche nazifiée.

Hitler nous révélait ainsi qu'il avait un plan tout prêt pour le putsch en Autriche. Il ne cachait pas qu'il désirait le coup de force et qu'il se réjouissait de la résistance opposée par le gouvernement de Dollfuss. La passion qu'il mettait dans ses paroles traduisait sa convoitise d'une solution sanglante, d'une punition de l'Autriche, d'une sorte de vengeance. Peut-être était-ce le refoulement de la « marche sur Berlin » si longtemps désirée et jamais réalisée, qui s'exprimait dans ce désir passionné d'envahir son pays natal. Un souffle brûlant, fiévreux, flambant semblait sortir de sa bouche. L'entretien se terminait en monologue extatique. Hitler, cette fois encore, oubliait ses interlocuteurs et exhalait en haine son trouble intérieur. Brusquement, le soleil darda quelques rayons par les fenêtres du long couloir de la Chancellerie où avait lieu la réception. Le Chancelier recevait et parlait. En bas dans la cour, on entendait les commandements du poste de S.S., pendant la relève. « Je traînerai ce Dollfuss devant les juges », hurlait Hitler. « Cet homme ose me résister ! Représentez-vous cela, Messieurs ! Ces gens-là me supplieront encore à genoux. Mais, je ne me laisserai pas fléchir et je les ferai tous exécuter comme des traîtres. » Une animosité personnelle, un ressentiment intense perçaient dans ces propos. On sentait qu'il voulait se venger de ses années de privations, de ses espérances déçues, de sa vie de pauvreté et d'humiliation. Il y eut un long silence. Hitler se rappelait ses invités, les pressait de boire et manger paysanne qui reçoit ses voisines. Des jeunes gens des S.S. apportaient des plateaux pleins de gâteaux et versaient le café.

Hitler avait fait allusion aux Juifs de Vienne. Il aborda la question juive. Il dit, en riant, que les Juifs étaient la meilleure sauvegarde pour l'Allemagne. Ils étaient pour lui le gage que l'étranger laisserait le Reich poursuivre tranquillement sa route. Si les démocraties ne voulaient pas lever leur boycott, il se paierait sur les Juifs de tout le dommage que le boycott causerait à l'Allemagne. « Vous verrez alors comme les gens du dehors cesseront vite leur propagande

antiallemande. Les Juifs seront encore les bienfaiteurs de l'Allemagne ! » Les invités s'esclaffèrent. Un jour ou l'autre, évidemment, l'idylle cesserait pour les Juifs. Bien entendu, quand il n'y aurait plus rien à leur prendre. Mais Hitler tiendrait toujours encore leur vie entre ses mains. La précieuse vie des Juifs ! De nouveau, l'assistance éclata de rire. Hitler lui-même devenait hilare : « Streicher m'a proposé de les mettre en avant de nos lignes de tirailleurs, dans la prochaine guerre. Il prétend que pour nos soldats ce serait la meilleure des protections. Je vais y réfléchir. » Cette nouvelle plaisanterie eut le don de déchaîner l'allégresse générale. Et Hitler, enthousiasmé de sa propre malice, exposa les mesures qu'il avait l'intention de prendre pour dépouiller progressivement mais impitoyablement les Juifs et les chasser d'Allemagne. – « Tous ces projets seront exécutés. Je ne me laisserai détourner par rien. » C'est principalement en 1938 que ces projets furent en effet mis à exécution. Sans aucun doute, tout avait été concerté et mûrement pesé depuis des années. Le pogrome fut tout autre chose qu'un réflexe de fureur après le meurtre de von Rath.

En 1933, après le premier pogrome en Allemagne, Hitler s'était vu dans l'obligation d'atténuer ses rigueurs contre les Juifs ; mais il n'en prenait que plus de soin de ne pas laisser s'endormir la rage antisémite. Par la suite, j'ai entendu Hitler plus d'une fois exprimer son opinion sur les Juifs. J'en reparlerai à l'occasion. Je ne touche à ce sujet, pour l'instant, que pour souligner l'étrange impression que me laissa ce goûter à la Chancellerie : une collation pacifique dans un mobilier provincial, des camarades politiques venus de partout, le Chancelier de la grande nation allemande les recevant familièrement, et, dans cette atmosphère intime, voilà de quoi l'on parlait : de tueries, de soulèvements, de prisons, d'assassinats, de spoliations ! Le contraste était grotesque entre le petit bourgeois gauche et mal dégrossi, au milieu d'autres Allemands moyens, et la férocité des rêveries criminelles auxquelles il s'abandonnait comme à son occupation la plus naturelle. La vérité, c'est que ces petits bourgeois arrivés à la puissance ne sont pas du tout de bons provinciaux bien placides qui, réunis, plastronnent et parquent pour s'étonner mutuellement. Ce sont des ratés de la société normale qui crèvent de haine refoulée, d'envie, de jalousie. Ils s'apprêtent véritablement à saccager le monde, ils s'affublent des oripeaux de l'époque païenne la plus barbare ou se déguisent en brigands de la Renaissance. Spectacle grotesque, en vérité, que celui du chef de bande parmi ses sicaires : Aucun mot d'enthousiasme, aucune exhortation morale, aucune pensée de sollicitude pour les soucis possibles de ses hôtes. « Que m'importe, à moi, le bonheur ou le malheur des autres ! » s'écriait un jour Hitler devant moi. « Faites ce que vous voulez ! Débrouillez-

vous ! » L'appel à la violence, à la haine, à la vengeance, à toutes les passions primitives et sauvages, tel était l'enseignement du Führer à ses collaborateurs et le seul viatique qu'il savait leur donner en les renvoyant à leur tâche.

XVI

ENRICHISSEZ-VOUS

Cependant Hitler savait très bien que l'homme normal ne peut pas vivre uniquement de haine et de vengeance. Tout en exploitant avec une froide méthode les plus bas instincts humains, il tenait compte des faiblesses et des convoitises de ses partisans.

« Attendez pour vous marier que je sois au pouvoir », disait Hitler au début du mouvement, à ses collaborateurs qui, considérant leurs postes de Gauleiter, de Reichsleiter ou toute autre position de commande comme des prébendes de tout repos, exprimaient leur désir de mener une vie large et facile. « Occuper les positions », tel fut le mot d'ordre d'Hitler, tout de suite après son arrivée au pouvoir. Accaparer tout ce qui était possible de saisir comme sinécures, telle fut la règle fondamentale qui fut appliquée partout. Du haut en bas de la nouvelle hiérarchie, on écoutait volontiers le docteur Ley, le chef alcoolique du Front du Travail, qui braillait partout de sa voix éraillée le couplet populaire : « Cueillez les roses avant qu'elles ne se fanent. » Et chacun de répéter jovialement : « Jouissez et enrichissez-vous. ».

« Nous ne sommes pas des trouble-fête. » murmurait-on dans l'antichambre d'Hitler. « Se faire soi-même sa position » – ce fut le mot d'ordre des premières semaines et des premiers mois après la prise du pouvoir. « Je passe bien des choses à mes gens », disait souvent Hitler à ses déjeuners. « Faites ce que vous voulez, mais ne vous faites pas prendre. » C'était Hitler lui-même qui délibérément poussait ses amis à la curée. Ils ne se le faisaient d'ailleurs pas dire deux fois. C'est à cette époque que j'ai entendu le slogan nouveau de la « corruption dirigée ». Elle était évidemment concertée, cette corruption, elle n'était pas seulement tolérée. Il y avait même des gens qui espéraient que le national-socialisme en mourrait bientôt. Mais Hitler savait qu'il était bien obligé de jeter aux affamés des os à ronger, de satisfaire autre chose que les instincts de sauvagerie. Après les coups durs, des positions tranquilles ; à défaut d'une véritable révolution, au moins les avantages d'une révolution : la voie libre pour la foire d'empoigne.

Il n'est certes pas nouveau dans le monde qu'une révolution dise à

ses enfants : Enrichissez-vous. Mais les nazis s'emplissaient les poches à une allure si scandaleuse qu'on n'arrivait plus à suivre la cadence du pillage. Une, deux, quatre villas, des maisons de campagne, des palais, des colliers de perles, des tapis d'Orient, des tableaux de prix, des meubles anciens, des douzaines d'automobiles, le champagne, les domaines agraires, les fermes, les usines. D'où venait l'argent ? Est-ce que naguère ces gens n'étaient pas tous pauvres comme des rats d'église ? N'avaient-ils pas autant de dettes qu'un lieutenant de la Garde ? Ils cumulaient trois, six, douze Places à la fois, et n'en avaient jamais assez. Des offices de toutes sortes, des sièges dans les conseils d'administration, des dividendes, des avances, des gratifications, tout le monde se mettait à leur disposition. Chaque banque, chaque grosse affaire voulait avoir son militant du Parti comme protecteur salarié.

Pendant ce temps, le Führer renonçait à son traitement de Chancelier. Il donnait, lui, le bon exemple. Il avait d'ailleurs besoin de rien. En une nuit, il était devenu l'éditeur le plus riche du monde, cousu de millions, l'auteur le plus lu, le plus obligatoirement lu. Il pouvait s'offrir le luxe de blâmer Goering et son train de vie extravagant : mercuriales pour la frime, destinées à calmer les scrupules de certains milieux. « Hitler s'attristait beaucoup, beaucoup de la conduite de Goering », me disait alors Forster. « Il faut absolument que nous tenions nos engagements : pas de salaire mensuel supérieur à mille marks. »

Forster avait beau jeu à parler ainsi. Il occupait lui-même cinq fonctions grassement payées et son revenu représentait au moins douze fois les mille marks en question. Au bout de quelques mois, il était devenu propriétaire de plusieurs immeubles à Dantzig, alors que deux ans plus tôt, il était arrivé sans un sou.

À Berlin, il en allait de même. Un ministre du nouveau gouvernement se fit payer un mobilier de quatre-vingt-dix mille marks aux frais de l'État, ainsi que me le fit savoir avec indignation un fonctionnaire du ministère des Finances. Goering faisait carreler la salle de bains d'une de ses nombreuses habitations officielles avec des plaques d'or massif. Et Hitler donnait l'ordre aux contrôleurs des Finances, sans s'inquiéter de leurs réclamations, de payer à tous les nouveaux Statthalter des traitements inouïs pour les fonctionnaires des régimes antérieurs. Les Finances payaient. Quant à l'homme de la rue, il voyait la multitude des automobiles de luxe devant les bâtiments officiels et murmurait : « Les nouveaux bonzes vont fort. »

Cette gabegie ne gênait Hitler en aucune manière ; il disait tout crûment ce qu'il en pensait. Il ne faut pas croire un instant qu'il se contentait de tolérer ces agissements, ou qu'il les ignorait. J'étais un jour présent à une « conférence des Führer » dans l'ancienne Chambre

des Seigneurs de Prusse. Hitler y développa le programme de son action politique prochaine. Son expose n'avait rien de très intéressant. Mais, après la séance, il parla librement dans une réunion plus intime. De sa voix désagréable et gutturale, il dit qu'on lui reprochait d'engager des poursuites injustes pour corruption contre les anciens dirigeants et leurs complices, alors que ses propres créatures se remplissaient les poches. « J'ai répondu aux imbéciles qui se permettaient un tel langage de m'indiquer par quel moyen je pourrais accorder à mes camarades du parti les justes indemnités qu'ils réclamaient légitimement après avoir soutenu pendant de longues années la lutte la plus épuisante. Je leur ai demandé s'ils auraient préféré que je livre la rue à mes S.A. Je pouvais d'ailleurs le faire encore. S'ils jugeaient que ce serait mieux, il était encore temps d'offrir au peuple allemand un vrai bain de sang pendant plusieurs semaines. Si je m'étais opposé au massacre dans les rues, c'était justement par égard pour les crétins de leur espèce et pour leur confort bourgeois. Mais ils n'avaient qu'à parler. Vous pensez bien qu'ils se sont tus immédiatement et ont ravalé leurs reproches ridicules. » Hitler éclata de rire. – « Il est utile de faire peur à ces gens-là de temps en temps, de leur donner la chair de poule. Quant à mes camarades du parti, ils ont une créance sur moi. Après tout, ils ont lutté pour sortir non seulement de la misère nationale, mais aussi de leur misère personnelle. Il serait grotesque de ne pas le dire ouvertement. C'est mon devoir de bon camarade, de veiller à ce que chacun ait maintenant un revenu convenable. Mes lutteurs des anciens jours l'ont bien mérité. Et si nous contribuons à la grandeur de l'Allemagne, nous avons aussi le droit de songer un peu à nous. Nous n'avons pas à nous soucier des conceptions bourgeoises d'honneur et de réputation. Que ces messieurs se le tiennent pour dit : nous faisons au grand jour et sans aucun scrupule de conscience ce qu'eux-mêmes faisaient secrètement et avec des remords. » Hitler commença à s'indigner et à hurler. « – Pensaient-ils, par hasard, tous ces bourgeois, que nous allions les sortir du pétrin qu'ils nous renverraient ensuite chez nous les mains vides ? Trop commode, Messieurs !

Comment puis-je assurer notre pouvoir si je n'accapare pas toutes les places ? Ils peuvent s'estimer heureux que nous ne fassions pas comme en Russie où on les aurait fusillés depuis longtemps. »

Telle était la « corruption voulue et dirigée ». Mais Hitler avait encore une arrière-pensée. Il savait que rien n'attache les gens plus solidement que les crimes commis en commun. J'ai appris par la suite que l'on mettait à la raison les membres suspects du parti en exigeant d'eux dans l'intérêt du parti, des actes qui tombaient sous le coup de la loi. Ensuite on les tenait mieux. On obtenait un résultat identique,

mais d'une façon plus agréable, en les conviant au pillage qu'ils attendaient depuis si longtemps. La solidarité de l'élite du parti n'était rien d'autre qu'une complicité. Chacun était tenu par chacun. Personne n'était plus son propre maître. Et voilà quels étaient le sens et le but secrets du mot d'ordre : « Enrichissez-vous ! »

Au surplus, dès cette époque et bien avant certaines révélations récentes, il courait déjà des bruits parfaitement fondés sur les précautions prises par les membres dirigeants du parti. Chacun d'eux, sans exception, faisait continuellement passer de l'argent à l'étranger, de façon à se constituer une grosse réserve pour toutes les éventualités. À côté de l'argent, il y avait le plus souvent, dans un coffre-fort ou chez quelque notaire, un dossier bourré de documents accablants, dont la publication aurait été terrible pour nombre de personnalités importantes du national-socialisme. Ces dossiers étaient expressément établis comme une protection pour les dépositaires contre l'hostilité d'autres chefs du parti ou l'intervention des autorités. On voit donc que les méthodes employées étaient exactement celles des gangsters. Tous les chefs du parti, sans exception, assuraient ainsi non seulement leur avenir après la chute du régime, mais déjà leur existence présente et la stabilité de leur position. On ne saurait exagérer l'ampleur de cette vague de corruption qui envahit brusquement et irrésistiblement toute l'Allemagne.

Un Gauleiter, dont je ne veux pas citer le nom, car il a appartenu au nombre des gens honnêtes du parti (et comme tel, il est possible qu'il joue encore un rôle important après la chute du régime) m'a avoué sans ambages qu'il avait dû lui-même se protéger en usant de ces méthodes. Il n'avait pas de choix. S'il avait agi autrement, il n'aurait pas seulement perdu sa situation : il aurait été promptement assassiné. Il me conseilla, en toute amitié, et très vivement, de me procurer des documents chargeant mes adversaires et entre autres, le Gauleiter Forster. Il ajouta que dès que j'aurais de telles preuves entre les mains, je pourrais considérer ma position comme assurée, mais que, sans cette documentation, j'étais condamné à rester éternellement un petit fonctionnaire subalterne. Des preuves écrites et des fonds à l'étranger, voilà la seule chose qui rendait les gens inattaquables. Il avait donc pris, lui aussi, ses précautions et il avait l'intention de faire partir à l'étranger sa femme, qui, de là, pourrait veiller sur ses intérêts. Les événements lui ont donné raison. Contre toute attente, il a réussi pendant de longues années à déjouer les convoitises et à se maintenir en place.

XVII

APOLOGIE DU CYNISME

Ce qu'il y a de plus surprenant dans ce que j'appellerai l'exhibitionnisme hitlérien des premières années, c'est peut-être le cynisme avec lequel on s'entretenait de toutes les tares du régime dans les milieux nazis. J'en donnerai comme exemple des propos tenus à table par Hitler au début de l'été de 1933. La conversation s'engagea sur une remarque que fit Goebbels, à propos de la feuille humoristique du parti « *Die Brennessel* », « l'Ortie ». Goebbels avait montré quelques caricatures ridiculisant certain décret grotesque, édicté sous le gouvernement du Chancelier von Papen, et portant réglementation des costumes de bain pour préserver la pudeur publique. Goebbels fit quelques réflexions venimeuses sur la morale antédiluvienne des « réactionnaires », sur la pudibonderie prétendue teutonne, sur les campagnes ridicules contre les cheveux coupés des femmes et le maquillage. Il était temps de bousculer ces puritains qui confondaient le national-socialisme avec la prudhommerie et l'esprit combatif avec des mômeries de vieilles nonnes : « J'entends d'ici les éclats de rire de nos S.A. si on voulait leur expliquer qu'ils se sont battus pour que les jeunes filles allemandes ne portent plus que de longues tresses et n'aient plus le droit de fumer. »

Hitler, qui jusqu'alors avait écouté d'un air renfrogné, s'échauffa brusquement : « Je hais cette pruderie et cette tartuferie. Qu'est-ce que cela a à voir avec notre combat ? Ce sont des conceptions périmées de réactionnaires comme Hugenberg, qui ne peuvent concevoir une rénovation nationale que sous le signe de la vertu et de l'austérité. Notre révolution n'a rien de commun avec les vertus bourgeoises. Notre triomphe est celui des éléments virils de notre nation. Il affiche l'explosion de sa force. Pourquoi pas de la force de ses reins ? Ce n'est pas moi qui vais gêner le plaisir de mes gens. Si je leur demande le maximum, il faut aussi que je leur donne la liberté de se distraire comme bon leur semble et sans se lier à la morale des cagots. Mes hommes ne sont pas des anges : il ne manquerait plus que ça ! Ce sont des lansquenets, qu'ils vivent donc comme des lansquenets. Je ne veux pas qu'on me les apprivoise. Je n'ai que faire de cafards et de Pères la

Pudeur. Je ne me mêle pas de leur vie privée, de même que je ne tolère pas qu'on fourre son nez dans ma propre vie. Le parti n'a rien à faire avec les conférences de chanoines sur l'esprit moral du germanisme et la suprématie des forces spirituelles dans l'histoire de notre nation. Il s'agit bien de ces sottises ! Je voudrais voir cette vieille bête de Hugenberg se produire devant les S.A. et leur prêcher son moralisme. J'ai besoin d'hommes à poigne, et qui ne méditent pas sur les principes avant d'assommer quelqu'un. Et s'ils chapardent à l'occasion montres et Bijoux, je m'en fiche comme d'une crotte. »

J'ai entendu plus tard, bien souvent, l'exposé de cette belle doctrine dans la bouche des plus modestes fonctionnaires du parti. L'enseignement d'Hitler a promptement produit son effet. Nous avons dû tolérer, à Dantzig, mille exactions des S.A. qui n'étaient d'ailleurs que péchés véniels à côté de ce qui se passait journellement dans le Reich. Le chemin qui menait le régime à sa ruine était, dès cette époque, pavé des pires intentions. Il s'étalait, dans les milieux nazis, un cynisme qui, la veille encore, eût paru inconcevable. Petits et grands dans le parti affichaient sans se gêner leur volonté d'accaparer, de jouir, de se dédommager des privations passées et surtout d'entasser pour l'avenir. Ne rien laisser aux autres, se garder de tout risque, se maintenir au peloton de tête, éviter à tout prix de retomber dans la foule des anonymes, dans la masse des sans-pouvoir. Les antichambres regorgeaient de chasseurs de places qui exprimaient leurs exigences sans vergogne : « Le Führer l'a dit », répondaient-ils naïvement, « les vieux combattants doivent tous avoir un emploi et du pain. Aurions-nous combattu pour rentrer chez nous les mains vides ? »

Quelqu'un me demanda un jour une place déconseiller d'État à Dantzig. Ce qui l'intéressait, n'était pas tellement le traitement ou l'emploi, mais le droit à la pension. Il voulait être assuré pour toujours. Dieu sait que ces quémandeurs n'étaient pas de véritables combattants.

Presque tous étaient de pauvres diables, suant de peur pour l'avenir. « Je ne veux pas retomber dans la misère » me cria un jour un autre avec emportement. « Vous pouvez peut-être attendre, vous, vous n'avez pas le feu au derrière. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être chômeur ! Plutôt que de recommencer, je commettrai n'importe quel crime. Je veux me maintenir à la surface à n'importe quel prix. L'occasion ne reviendra plus. »

Des besogneux, des criminels, voilà ce qui constituait la « vieille garde » d'Hitler. Chacun cherchait à faire sa pelote et pouvait se référer aux promesses du Führer. Personne, si haut placé fût-il, n'était sûr que ce beau temps durerait toujours. Personne n'avait confiance

dans une ère nationale-socialiste de mille ans. Le président d'une grande banque m'avoua un jour ouvertement qu'il avait exposé sa peau pendant la guerre mondiale, mais qu'il ne pensait plus du tout à risquer quoi que ce fût. Il était disposé à tout accepter pour ne pas se compromettre, car, disait-il, il n'avait plus la moindre envie de risquer sa peau.

Une course effrénée au profit cynique commençait. Les vieilles classes dirigeantes voulaient se maintenir au pouvoir. Laissant de côté toute honte et toute dignité, elles se cramponnaient à leurs positions et faisaient servilement tout ce qu'on exigeait d'elles, pour ne pas perdre leur part du gâteau. Les femmes, plus acharnées que les hommes, les poussaient à plier et céder ; elles ne voulaient pas renoncer aux belles voitures et aux riches résidences. C'étaient elles qui minaient de leurs doléances la conscience de leurs maris, leur répétant qu'il fallait penser aux enfants et à leur avenir. La nouvelle classe des parvenus nazis de son côté cherchait à percer brutalement et par tous les moyens. À aucune époque on n'a vu en Allemagne une telle déchéance de l'honnêteté et du caractère. Pourquoi n'a-t-on pas acheté toute cette clique ? Elle était à vendre, les vieux et les jeunes, l'ancienne classe dirigeante avec la nouvelle, en bloc et en détails. Elle était, elle est encore au plus offrant. Cela aurait coûté moins cher que la guerre.

XVIII

LA QUESTION D'ARGENT N'A AUCUNE IMPORTANCE

La question d'argent n'avait d'ailleurs aucune importance dès qu'il s'agissait des finances de l'État. « Nous avons de l'argent autant que nous voulons. C'est vous qui ne voulez pas », hurlait le Gauleiter Forster, en automne 1933, lorsque j'élevais quelque objection à ses projets de grands travaux, de construction de théâtres, de piscines couvertes, de tramways confortables, de routes luxueuses et de transports modernisés d'ordures ménagères. À commencer par Hitler, aucun de ces aventuriers n'avait la moindre notion de la valeur de l'argent. L'argent ! D'abord, ils n'arrivaient pas à faire la différence entre le moyen de paiement et le capital. En se basant sur les idées simplistes de leur maître, ils s'étaient fait une théorie monétaire qui se résumait à peu près ainsi : on pouvait à volonté multiplier et dépenser les billets, il s'agissait simplement de maintenir les prix.

Je me trouvais constamment en désaccord avec le parti. Hitler devait arbitrer. Son arbitrage était tel que je pouvais l'attendre. Mais les idées d'Hitler étaient-elles vraiment aussi rudimentaires ? À cette époque, il me vint des soupçons, et je me demandai si le Führer ne préméditait pas tout simplement de détruire la puissance économique de certains milieux sociaux. Le refus catégorique qu'il opposait aux moindres essais de dévaluation officielle se trouvait en flagrante contradiction avec sa complaisance à tolérer et même à encourager l'inflation occulte. Hitler considérait-il la politique de dépenses à profusion et l'inflation occulte comme un excellent moyen de déplacer les fortunes et, par conséquent, de bouleverser la hiérarchie sociale ? Peut-être, ne saisisait-il pas très bien lui-même le mécanisme de ce processus, mais grâce à son instinct et à une sorte de ruse paysanne, il avait apparemment flairé une vérité.

Hitler se méfie des gens qui veulent l'initier aux principes de l'économie politique. Il croit qu'on veut ainsi le duper pour le dominer, et il ne dissimule pas son mépris pour cette science. Il a l'intuition, sans pouvoir n'en donner aucune raison scientifique, qu'on

complique des choses très simples en faisant intervenir l'économie politique. Il a la conviction que l'argent, le travail et le capital ne doivent avoir de commun que les rapports établis par l'expérience, et qu'on dispose ainsi après élimination des spéculateurs et des Juifs, d'une sorte de perpetuum mobile économique, de circuit fermé dont le mouvement ne s'arrête jamais. Le seul moteur dont ait besoin cette mécanique, c'est la confiance, la foi aveugle du public. Il suffit donc de créer et d'entretenir cette confiance en recourant soit à la suggestion, soit à la force, soit à l'une et à l'autre.

« Pour l'amour de Dieu, n'allez pas lui proposer la dévaluation ou quelque système trop compliqué du contrôle de la main-d'œuvre ! » me conseilla certain directeur ministériel, comme j'allais entrer dans le bureau d'Hitler. Je trouvai le Führer impatient, l'air hostile. Il était renseigné sur l'objet de ma démarche. Déjà à cette époque, il n'aimait à entendre que des opinions corroborant les siennes.

« Encore des affaires économiques ! Je vous ai pourtant envoyé Köhler à Dantzig. Ne lui avez-vous donc pas parlé ? » Köhler était un soi-disant économiste distingué.

— « Je lui ai parlé, en effet », répondis-je, « mais nous ne nous sommes pas compris. »

— « Comment cela ? »

J'essayai d'expliquer à Hitler que ce soi-disant économiste, durant tout notre entretien, n'avait pas compris qu'à Dantzig il n'était pas dans une ville du Reich, mais dans une ville étrangère dont la monnaie était autonome. Je n'avais pas pu lui faire entendre que, pour nous, le reichsmark allemand n'était qu'une devise étrangère et que notre propre monnaie était liée par certaines règles de couverture. Je lui fis remarquer que nous avions déjà créé une Banque d'État spécialement chargée de financer le crédit, ce qui à proprement parler équivalait à une mesure d'inflation.

Le visage d'Hitler s'assombrit. « Inflation ! qu'est-ce que cela veut dire, inflation ? Ne me parlez pas d'inflation. Il s'agit avant tout de conserver la confiance du peuple. Tout le reste n'est que non-sens. »

Je tentai de lui expliquer comment s'établissait la balance des paiements de l'État de Dantzig, mais il m'interrompit brusquement : « Les détails ne m'intéressent pas. Ne créez donc pas de difficultés stupides à Forster. S'il veut construire, il y aura toujours suffisamment d'argent. Il faudra qu'il y en ait. Comprenez-vous ? »

— « Forster sait ce qu'il fait, ajouta-t-il, d'une voix plus calme. C'est une nécessité pour nous de faire disparaître les chômeurs des rues. Plus vite nous y parviendrons, meilleur sera l'effet produit. Nous ne

pouvons nous payer le luxe d'attendre longtemps. Tout repose sur les épaules de Forster. Le parti est obligé de faire quelque chose. Ne créez donc pas de difficultés à Forster et facilitez-lui la tâche. »

Je protestai que je faisais déjà tout ce qui était en mon pouvoir, mais nous étions obligés de donner régulièrement les preuves que la couverture monétaire était intacte, d'autant plus qu'un siège au Conseil d'administration de notre banque était occupé par un Polonais.

— « Quand devez-vous rendre vos comptes ? »

Je lui indiquai la date.

— « Et vous ne savez pas vous en tirer ? » me dit-il rudement. « Je donnerai des ordres pour qu'on mette à votre disposition les devises dont vous pourrez avoir besoin pendant la période de la vérification des comptes. Vous les restituerez ensuite. Vous n'avez pas besoin d'une couverture de 40 %. Vous pouvez l'abaisser à 20 et même à 10 % ». Je voulus lui répondre que ce serait une véritable... « Escroquerie ? m'interrompit Hitler. Qu'est-ce qu'une escroquerie ? Que signifie la couverture ? La confiance, voilà ce qui compte. Les gens ont confiance en nous, même sans couverture. C'est nous qui sommes garants, et non l'argent ou les devises. C'est notre parole qui importe et non des paragraphes ! Devises, argent métallique, ce sont des jetons que nous poussons et retirons aujourd'hui ou demain. Comprenez-vous ? La garantie, c'est nous. Ne m'opposez pas d'objections enfantines. Êtes-vous un politicien réaliste ou un théoricien ? Vous vous arrêtez aux incorrections ? J'en prends la responsabilité. Ma parole a-t-elle à vos yeux moins de valeur que vos absurdes paragraphes ?

» Ne faites donc pas de difficultés. Il y a de l'argent. Il y en aura toujours. Tant que le peuple allemand travaillera, je ne crains rien. Parlez avec Funk, me conseilla-t-il encore, c'est un esprit lucide. Et ne vous laissez pas raconter des bobards. » Hitler prit un ton plus aimable. « Pourquoi vous empoisonner l'existence ? Vous vous noyez dans un verre d'eau. Si nous devons observer scrupuleusement les formalités, où irions-nous ? Je me place au-dessus de tout cela. Je suis prêt à me parjurer six fois par jour. Quelle importance cela Peut-il avoir ? » De nouveau la colère le gagnait. Je ne trouvai pas de réponse à lui faire, et d'ailleurs qu'au-fais-je pu dire ?

« Ne vous arrêtez pas aux détails, prenez exemple sur moi. » Mais Hitler sentait ma résistance intérieure, prit alors un ton de camaraderie. « Que pouvons-nous faire d'autre ? La tranquillité de votre conscience vous importe-t-elle davantage que le retour de l'Allemagne à la prospérité ? Nous n'avons pas le droit de penser à

nous et à notre intégrité morale selon la conception bourgeoise. Nous n'avons qu'un seul devoir. Croyez-vous donc que j'ignore qu'au cas où tout ne se réaliserait pas selon nos espérances, on nous maudirait jusque dans la tombe ? Je me suis engagé dans une voie vertigineuse. Puis-je encore me soucier de paragraphes et de signatures ? Il y a des gens vaniteux qui font les importants et disent en bombant le torse : ma conscience me l'interdit. Et après ? Croyez-vous que vous ne pouvez pas prendre les mêmes responsabilités que moi ? Vous estimez-vous supérieur à moi ? »

Lammers entra dans la pièce. Hitler, comme toujours avait parlé plus longtemps qu'il n'avait été prévu. Je fus congédié. Dehors, dans l'antichambre spacieuse, attendaient des personnes de ma connaissance, entre autres le comte Schwerin-Krosigk, ministre des Finances. Il était au courant de mes soucis. L'audience que m'avait accordée Hitler ne les avait pas dissipés et ce fut un an plus tard l'une des raisons de ma retraite.

XIX

HITLER SE RETIRE DE LA S.D.N.

L'Allemagne s'était retirée de la S.D.N. J'étais à Genève lors de ce tournant mémorable. C'était, dans la politique allemande d'après-guerre, la première action brusquée de pur style hitlérien. En rentrant à Dantzig, je passai par Berlin et rendis visite au Führer. Il me paraissait nécessaire d'attirer son attention sur les dangers de la situation car, étant donné la tension générale, la faute la plus légère pouvait déclencher une guerre préventive contre l'Allemagne.

C'était du moins mon opinion. Je m'aperçus qu'Hitler ne la partageait pas. Il se trouvait ce jour-là d'excellente humeur, en pleine forme et faisant feu des quatre pieds. « Ils veulent la guerre, dit-il en avançant à ma rencontre. Ils l'auront. Mais c'est moi qui choisirai le moment. » Je répondis qu'en effet, j'avais entendu crier : est la guerre » dans les couloirs de Genève. Hitler un geste méprisant : « Allons donc ! Ils n'y pensent pas sérieusement. Goebbels m'a déjà fait son rapport. Ces gens rassemblés à Genève ne sont qu'un misérable troupeau. Ils n'agissent pas, ils se bornent à protester, toujours trop tard. »

Puis Hitler me demanda ce que j'avais à lui dire et quelles étaient mes impressions. Je lui répondis que la situation de l'Allemagne me semblait très menacée, que, dans tous les cas, celle de Dantzig allait devenir extrêmement délicate, et qu'enfin, je ne voyais pas les motifs impérieux qui nous avaient obligés à quitter la S.D.N., alors que cet organisme nous procurait tant de facilités d'information et nous permettait si souvent d'exercer notre influence. À mon avis, avec un programme positif où l'on pourrait insérer certains principes de la S.D.N. elle-même, et par exemple les droits des minorités allemandes, la position tactique du Reich, déjà très forte, aurait permis d'escompter des succès prochains. Lest ainsi que le président nouvellement élu de la un Sud-Africain, avait prononcé des paroles pleines de compréhension à propos des nouvelles disciplines nationales que s'étaient données certains pays. Enfin, j'avais l'impression que les sympathies que la nouvelle Allemagne était en droit d'attendre de quelques milieux anglo-saxons n'avaient pas été

précisément renforcées par notre brusque départ.

— « Qu'est-ce que c'est que ce John Simon ? » m'interrompit Hitler. « Est-il vrai qu'il est Juif ? » Je répondis que les origines du ministre des Affaires étrangères de la Grande-Bretagne m'étaient inconnues. « On m'a dit qu'il était Juif et qu'il poursuivait la destruction de l'Allemagne. » Je répliquai que cette opinion me paraissait peu vraisemblable. Autant que je fusse informé Sir John Simon désirait plutôt améliorer les rapports entre les deux pays. « Et Boncour ? » Goebbels lui avait parlé de l'homme d'État français. « Qu'est-ce que cet homme-là ? On dit qu'il a une chevelure bouclée et qu'il joue au jacobin. » Puis, sans me laisser le temps de lui répondre, il poursuivit : « Ces gens-là n'empêcheront pas l'Allemagne de se relever. Il était temps de mettre fin à ces marchandages une fois pour toutes. » Je pus enfin placer quelques mots. L'essentiel était à mon avis, de sortir de la zone dangereuse. Me rappelant mes expériences de l'été précédent, je me permis d'insister sur la nécessité d'imposer à toutes les formations du parti plus rigoureuse discipline. Nous devons éviter tout incident qui pourrait aggraver nos risques. Il était facile de prévoir que notre départ de la S.D.N. allait accroître la crainte du réarmement allemand et, par suite, compromettre l'œuvre même du Führer en éveillant l'attention et la méfiance des gouvernements étrangers.

Hitler se leva. Il arpenta la pièce en silence puis, sans me regarder, il se mit à monologuer, comme s'il eût voulu se justifier : « Je me suis trouvé contraint d'agir ainsi. Il fallait un grand geste libérateur, clair pour tout le monde. Il devenait urgent d'arracher le peuple allemand à ce réseau d'obligations, de phrases et d'idées fausses. Il fallait recouvrer notre liberté d'action. Peu m'importe la politique à la petite semaine. Tant pis si momentanément, les difficultés se trouvent accrues. Mes seront compensées par la confiance du peuple allemand, que je gagne grâce à mon geste. Personne ne nous aurait compris si nous avions repris à notre compte les tractations opportunistes menées depuis dix ans par les partis de Weimar. Nous ne pouvons pas encore imposer la révision des frontières. Mais le peuple croit que nous le pouvons. Il veut qu'on fasse quelque chose. Qu'on en termine avec la farce qui se joue depuis trop longtemps.

« Ce qui était devenu nécessaire, ce n'était pas d'agir raisonnablement, mais de faire un éclat et d'entraîner les masses en opposant un « non » retentissant aux machinations hypocrites de Genève et en manifestant la volonté résolue d'un renouveau total. Prudent ou non, ce geste est compris par le peuple qui n'apprécie que la volonté de puissance et non les marchandages d'où ne sort jamais rien. Notre peuple en a assez d'être berné par les autres : je lui ai donné ce qu'il attendait. »

Je ne sus que répondre. Sans doute, la politique choisie par le Führer était chose nouvelle et téméraire ; mais elle avait incontestablement l'avantage d'impressionner public par son audace même et sa simplicité élémentaire. Dans un passé récent, c'est par une série de décisions semblables, immédiatement intelligibles aux Allemands de toutes classes et non seulement aux masses, prises chaque fois juste au moment psychologique qu'Hitler avait le don de reconnaître infailliblement, qu'il fallait expliquer la longue suite de ses succès en politique intérieure et extérieure. Mais, c'est un lait qu'au moment même où l'on incline à reconnaître au Führer une indiscutable supériorité de jugement, le flot de ses paroles plonge ses interlocuteurs dans le doute quant à son équilibre mental.

Combien de visiteurs l'avaient abordé dans les meilleures dispositions, prêts à ne voir de lui que les qualités positives et s'étaient vus bientôt contraints de renoncer à leur préjugé favorable, de se retirer, suivant les cas, indignés, abattus ou hochant la tête !

Hitler s'enivrait de ses propres déclamations ; oubliant l'heure et le lieu, s'abandonnant à la volupté de pérorer comme à une débauche physique.

— « Le temps des démocraties est passé. C'est un fait que rien ne pourra changer. Nous sommes entrés dans un mouvement irrésistible, que nous le voulions ou non. Qui ne saura pas se défendre, sera broyé. Qui s'isolera en mourra. Notre choix est de vaincre ou de disparaître. La démocratie n'est plus un système politique qui puisse convenir aux grands règlements de comptes des années à venir. La grande chance de l'Allemagne, c'est qu'elle ait su abandonner à temps ce régime suranné. Cette délivrance nous donne déjà à elle seule la supériorité sur les peuples occidentaux. Nous avons devant nous des adversaires qui détruisent leur avenir par les toxines de leurs corps pourris. Ce sera mon mérite historique de l'avoir compris. Le risque de ma politique n'est qu'apparent. Du seul fait que j'ai démasqué la fausse puissance de la démocratie, du libéralisme et du marxisme, je me suis assuré le succès. La logique implacable des faits nous donnera la victoire à l'extérieur comme à l'intérieur. Et j'atteindrai mon but sans combat, de la même façon que j'ai conquis légalement le pouvoir, tout simplement parce que mon succès était voulu par la logique même des événements et parce qu'il n'existait pas en Allemagne d'autre puissance capable de nous préserver du chaos.

» Tout ce qui s'oppose à nous est d'une misérable impuissance. Nos adversaires sont incapables d'agir parce qu'ils ont oublié toutes les lois spécifiques de l'action. Le secret du succès des nationaux-socialistes, c'est d'avoir discerné que la bourgeoisie et ses idées politiques étaient irrévocablement condamnées. La démocratie est un poison qui détruit

n'importe quelle entité nationale. Plus un peuple est fort et sain, plus sûrement il y succombe. Avec le temps, les vieilles démocraties sont parvenues à s'immuniser dans une certaine mesure et peut-être pourront-elles végéter encore pendant quelques décades. Quant à l'Allemagne, dont le peuple est jeune et moralement intact, le poison agit sur elle de la manière la plus virulente. On peut aisément le comparer à la syphilis. Quand cette maladie fut, pour la première fois, importée d'Amérique en Europe, elle eut presque toujours des suites mortelles ; mais, quand de nombreuses générations l'eurent assimilée, elle perdit une grande partie de sa nocivité. Le corps s'immunise, la maladie n'est plus dangereuse. »

Hitler se lança dans un discours interminable sur l'histoire de la syphilis en Europe. Il semblait avoir oublié le sujet réel de notre conversation. Nous étions debout, près de la fenêtre de son cabinet de travail. Il discourait, et j'avais l'impression que ce lieu commun des toxines démocratiques » lui était particulièrement familier et avait longuement occupé ses pensées.

— « Le peuple allemand, poursuivit-il, avait dû être soustrait à la pestilence démocratique, qui le conduisait à sa perte. Aujourd'hui même en vérité nous ne savons pas encore où nous allons. Nous sommes pris dans une perturbation gigantesque, dont nous ne voyons que le début. Mais nous savons ce que nous voulons. *Nous voulons la révolution universelle.* Nous ne reculerons plus. J'ai rompu les ponts délibérément, en ce qui concerne la politique extérieure. Je veux forcer le peuple allemand, qui hésite encore devant son destin, à s'engager dans la voie de la grandeur. Ce n'est que par la révolution mondiale que j'atteindrai mon but. Il ne faut plus laisser d'autre issue à l'Allemagne. Il faut la pousser implacablement au triomphe, sinon elle retomberait à la vie précaire et au renoncement. »

Hitler ne se lassait pas de développer son idée fixe. L'Allemagne, n'ayant eu depuis Versailles que des gouvernements lâches et débiles était devenue comme une zone morte autour de laquelle d'autres pays s'agitaient de plus en plus. Si cet encerclement passif s'était prolongé, elle allait tomber au rang d'une nation d'esclaves et se laisser exclure de l'histoire. Elle n'aurait plus jamais été capable de secouer le joug. La rhétorique hitlérienne coulait à plein bords.

— « Comme à l'aube d'une ère géologique nouvelle, dans un fracas gigantesque, l'univers entier s'effondre et de nouvelles montagnes surgissent, tandis que des abîmes béants s'ouvrent, que des plaines et des mers nouvelles définissent leurs limites, de même la structure présente de l'Europe sera renversée dans un immense cataclysme. C'est l'instinct de conservation le plus élémentaire qui nous commande, au début de ces convulsions, de nous élever comme un

plissement de granit primaire, assez haut pour que nous ne soyons ni comprimés ni ensevelis. La seule chance qu'ait l'Allemagne de pouvoir résister à cette pression, c'est de prendre elle-même l'initiative et la conduite du bouleversement inévitable d'où naîtra la nouvelle ère historique. ».

En s'incorporant ainsi au dynamisme et au déterminisme de la plus prochaine histoire, le peuple allemand se désignait comme le peuple élu de l'avenir, celui qui donnerait son nom à l'ère future. Ayant évoqué cette vision, Hitler s'apaisa. Sur un ton presque modeste, il s'effaça pour ainsi dire devant l'instinct grandiose du peuple allemand, sa volonté de puissance, sa poussée irrésistible dont le national-socialisme n'était peut-être que l'expression occasionnelle et fortuite. En tous cas, le triomphe total du nouveau régime, le fait que l'Allemagne ne pouvait plus être que le Troisième Reich ne pouvait s'expliquer et se justifier que par la divination prophétique et totale qui avait éclairé le parti sur l'imminence des bouleversements cosmiques où nous étions tous entraînés.

Au terme de cette vaticination, Hitler revint enfin aux problèmes du jour. Il voulut bien me concéder qu'il fallait enlever à l'étranger tous prétextes d'une action contre l'Allemagne. Il accepta ma suggestion d'étouffer les initiatives imprudentes de ses collaborateurs et d'imposer une discipline nationale qui rendît tout incident impossible. Il était d'ailleurs, affirma-t-il, disposé à conclure n'importe quel accord qui lui laisserait les mains libres pour le réarmement : « Je suis prêt à parapher et à signer tout ce qu'on voudra. Je ferai toutes les concessions pour rester libre de poursuivre ma politique. Je garantirai toutes les frontières, je conclurai tous les pactes de non-agression et les pactes d'amitié que l'on me demandera. Il serait enfantin de ma part de ne pas me servir de ces moyens, sous prétexte qu'un jour peut-être je devrai violer mes engagements les plus solennels. Il n'y a pas de pacte solennel qui, tôt ou tard, n'ait été rompu ou ne soit devenu caduc. Il n'existe pas de contrats éternels. L'homme scrupuleux qui se croit obligé de consulter sa conscience avant de donner sa signature n'est qu'un nigaud : qu'il se tienne à l'écart de la politique. Pourquoi ne pas faire aux adversaires le plaisir de signer des paperasses et s'assurer le bénéfice de ces accords, si les adversaires se déclarent satisfaits et s'imaginent qu'ils ont réglé quelque chose ? Pourquoi ne signerais-je pas aujourd'hui des contrats et de la meilleure foi du monde, quitte à passer outre, froidement, dès demain, si l'avenir du peuple allemand me paraît l'exiger ? Mais oui, répéta-t-il, je signerai n'importe quel papier. Cela ne m'empêchera pas d'agir, le moment venu, de la manière que je croirai conforme à l'intérêt de l'Allemagne. »

Hitler aborda enfin la question de la politique polonaise et me chargea d'amener le maréchal Pilsudski à une entrevue avec lui. À cette époque, l'amélioration des relations avec la Pologne lui tenait à cœur. Il exprima son désir de conclure un traité avec la Pologne, à n'importe quelles conditions. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'Hitler avait sur la Pologne et les Polonais, des idées puériles, ce qui n'avait après tout rien d'étonnant car son conseiller intime pour les affaires orientales n'était autre que Forster. Le Gauleiter de Dantzig, Bavaïois de naissance, ne parlait des Polonais que dans les termes les plus méprisants : « vermine polonaise », « punaises de Varsovie », étaient pour lui des expressions familières. Il est assez remarquable que cet « expert », dès septembre 1933, au retour du premier congrès de Nuremberg, m'avait suggéré qu'on pourrait renoncer tout de suite à la politique de « rapprochement » avec la Pologne et partir en guerre car il estimait déjà l'Allemagne assez forte pour anéantir la Pologne en quelques jours.

Hitler parut désagréablement surpris lorsque je fis allusion aux vues imprudentes de son conseiller favori. Il détourna la conversation et s'égarait de nouveau dans des projets fantastiques. Puis il revint tout de même à ce que j'appelais l'erreur de Forster. Il ne lui déplaisait pas qu'on péchât par excès de zèle. Pour se convaincre de la grandeur réelle de notre tâche, il ne fallait pas s'embarrasser de considérations raisonnables. L'excès de zèle était de son avis, la marque des véritables révolutionnaires. Au fond, les vues de Forster, dès cette époque flattaient ses convoitises et son impatience secrète.

— « Les Allemands sont une race pesante et confortable. Ils manquent de tempérament révolutionnaire. Le national-socialisme est la seule vraie révolution qu'ils n'aient jamais connue. Le marxisme de 1848, la misérable république des Weimariens, tout cela n'était qu'en surface. C'est maintenant que nous opérons en profondeur. Il ne me déplaît pas de constater que mes camarades du parti aspirent à l'impossible. »

Puis il revint à la question de la S.D.N. Pour lui, cette institution n'était qu'un foyer de pourriture et de corruption, comme toutes les institutions démocratiques. Aucune résistance n'était à craindre de ce côté, car il n'y avait à Genève que des bureaucrates tremblant pour leur pitance. D'ailleurs, il parlerait lui-même désormais le langage de la S.D.N. Cela ne lui serait pas difficile. « Et mes camarades du parti sauront exactement ce qu'ils en doivent penser, lorsqu'ils m'entendront parler de la paix mondiale, du désarmement et des pactes de sécurité. »

XX

HITLER DÉVOILE SA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Hitler ne me dévoila les arcanes de sa politique extérieure qu'au début de 1934. Il venait de rentrer à Berlin, après son séjour d'hiver à Berchtesgaden. Je n'avais pas encore eu l'occasion de lui rendre compte de mon entrevue avec le maréchal Pilsudski. Hitler me reçut avec une grande amabilité et me remercia « de ce que j'avais fait dans l'intérêt du Reich allemand ». Il me laissa parler, se contentant de me questionner de ci, de là. La conclusion du pacte germano-polonais, en dépit des critiques qu'il avait soulevées dans les milieux bourgeois-nationaux et militaires, avait amélioré sensiblement la situation de l'Allemagne. Ce traité pouvait être pour l'Allemagne le point de départ d'une grande politique fédérative qui eût mis fin à son isolement. Cependant, parmi les initiés, le bruit circulait qu'il s'agissait d'un expédient temporaire, qui prendrait fin le jour où l'Allemagne serait en état de s'emparer à nouveau des territoires ex-allemands, sans avoir à craindre une intervention du côté de l'Ouest.

Cette interprétation pouvait aussi bien servir à tranquilliser le parti que représenter la véritable pensée du Führer. En effet, Hitler usait largement du camouflage, aussi bien à l'égard de son propre parti que vis-à-vis de l'étranger. Pour ma part, je croyais qu'il serait possible de décider Hitler à faire une politique raisonnable de pénétration économique et politique en Europe centrale politique dont je pensais voir les premiers jalons dans le pacte polonais.

Hitler s'intéressa surtout aux aspects de mon exposé qui lui permettaient des conjectures sur la portée éventuelle du pacte. J'avais terminé, lorsqu'il me demanda à brule-pourpoint : « La Pologne resterait-elle neutre au cas où j'agirais contre les puissances occidentales ? » Je ne m'attendais pas à la question, qui à cette époque ne me semblait pas avoir de signification pratique et je répondis, avec quelque hésitation, que l'attitude de la Pologne serait certainement fonction de la mesure dans laquelle la détente aurait permis d'arriver à une communauté d'intérêts et à une collaboration politique entre

Berlin et Varsovie. En même temps, je demandai à Hitler de considérer que nous sortions à peine d'une période critique au cours de laquelle on avait pu redouter une guerre préventive, que la situation nouvelle avait besoin d'être consolidée et que, dans ces conditions, il était impossible de donner une réponse immédiate à la question qu'il venait de poser. Je crus pouvoir ajouter que, tout au moins dans l'entourage du maréchal polonais, on semblait porté à situer les objectifs de la Pologne à l'Est et au Nord-Est plutôt qu'à l'Ouest.

Hitler en tomba d'accord avec moi. « Mais l'Autriche ? Quelle attitude prendra la Pologne si j'impose l'Anschluss ? » Je lui dis qu'à mon sens, la Pologne verrait dans tous les cas sans déplaisir l'expansion allemande se détourner le plus longtemps possible du territoire polonais. C'est du moins ce qu'on m'avait fait entendre à Varsovie sans que je puisse trancher s'il y avait, dans les intentions polonaises, une simple manœuvre dilatoire ou des desseins de plus longue portée. Quoi qu'il en fût, au mois de juillet de l'année précédente, on m'avait posé cette question captieuse : Pourquoi pas le *Drang nach Westen* au lieu du *Drang nach Osten* ? À l'Ouest, il y avait des nations vieillissantes tandis que les peuples de l'Est étaient en pleine croissance. La densité de la population dans les territoires de la Pologne occidentale était sensiblement plus forte que celle des régions orientales de l'Allemagne.

— « C'est exact, répondit Hitler. Si je faisais la conquête de territoires slaves, j'exposerais le peuple allemand au danger d'être, avec le temps, submergé par les foules slaves et réduit en esclavage. » Il fit quelques pas de long en large, plongé dans ses réflexions. Je saisis l'occasion pour esquisser rapidement les grandes lignes d'une politique possible de l'Est. En particulier, je suggérai de ne pas insister sur les questions de frontières et de tisser, par-dessus ces frontières, grâce à des relations économiques et politiques intensément développées, une communauté d'intérêts des pays de l'Europe centrale et du Sud-Est, qui, progressivement, pourrait se transformer sans guerre en une sorte de fédération. Je me permis de lui faire remarquer qu'en faisant une telle politique d'expansion pacifique, l'Allemagne avait une chance de se concilier l'appui de la Grande-Bretagne et que les perspectives d'une telle politique semblaient favorables, même dans d'autres pays que la Pologne. Une Allemagne qui déclarerait s'en tenir à ses intérêts nationaux pouvait avoir de larges perspectives d'avenir si, au lieu de persister dans une politique de révision territoriale, elle s'orientait vers une politique pacifique de coopération. Au cours de ma conversation avec le maréchal Pilsudski, j'avais cru discerner le désir positif d'une entente durable avec le Reich.

Hitler m'avait laissé parler. Je ne sais pas s'il m'avait vraiment écouté. Brusquement il m'interrompit : « Naturellement, je préférerais faire ma politique de l'Est avec la Pologne, plutôt que contre la Pologne. » Il se recueillit. « En tout état de cause, reprit-il au bout d'un instant, je donnerai une chance aux Polonais. Il y a chez eux des gens qui me paraissent animés d'un esprit réaliste et qui font aussi peu de cas des démocraties que nous-mêmes. Mais il faudra que ces Messieurs fassent preuve de largeur d'esprit. Dans ce cas je pourrai être large à mon tour. »

Hitler me demanda, ensuite, si la Pologne consentirait à échanger certains territoires avec l'Allemagne. Je lui répondis qu'il ne pouvait être question d'inaugurer la politique polonaise avec de pareilles revendications. Elles pourraient en être l'aboutissement. Mais Hitler avait déjà dépassé sa propre question : « La lutte contre Versailles, dit-il, est le moyen, mais non le but de ma politique. Vous pensez bien que les anciennes frontières du Reich ne m'intéressent pas. *La restauration de l'Allemagne d'avant la guerre n'est pas une tâche suffisante pour justifier notre révolution.* »

— « Songez-vous à vous allier à la Pologne pour attaquer la Russie ? » demandai-je.

— « Peut-être. »

— « C'est ce que j'ai cru pouvoir déduire de ce que vous disiez de nos anciennes frontières. »

— « La Russie des Soviets est un gros morceau à avaler. Ce n'est pas par là que je pourrai commencer. »

J'observai que si l'on pouvait amener la Pologne à rétrocéder des territoires à l'Ouest contre des compensations à l'Est, il fallait que ces derniers eussent une valeur suffisante aux yeux des Polonais. La Pologne ne se contenterait sûrement pas de territoires en Russie blanche. Il faudrait, sans aucun doute, lui donner un débouché sur la mer du Nord et un accès à la mer Noire.

— « En tout cas, ils ne toucheront pas à l'Ukraine. Il faut que ces Messieurs en fassent leur deuil. »

Il était peut-être un peu tôt, répondis-je, pour partager avec les Polonais la peau de l'ours. Il fallait d'abord voir si une collaboration quelconque était possible et jusqu'où l'on pouvait la pousser. Je ne doutais pas qu'il y eût en Pologne comme en Allemagne, un puissant intérêt à rejeter la Russie des Soviets hors d'Europe. Mais, je craignais qu'il n'y eût à Varsovie qu'une compréhension insuffisante pour la politique germano-ukrainienne. Pendant mon premier séjour dans la capitale polonaise, on m'avait déjà donné à comprendre qu'il serait

bon d'abandonner les idées de Rosenberg sur une Ukraine contrôlée par l'Allemagne. Si la Pologne devait renoncer à certains intérêts à l'Ouest, j'imaginai assez bien qu'elle voudrait réaliser ses propres prétentions sur l'Ukraine, sur la Lituanie et peut-être aussi sur la Lettonie. Il ne s'agissait pas, en l'occurrence, d'aspirations romantiques, mais de tendances réalistes basées sur la géographie : un grand empire polonais s'étendant de la mer du Nord à la mer Noire, de Riga à Kiev, tel était l'avenir national que les hommes d'État polonais devaient nécessairement se représenter.

— « Je ne puis admettre aucune puissance militaire à nos frontières, protesta Hitler, je ne puis voisiner avec une grande Pologne impérialiste. Quel intérêt aurais-je alors à faire la guerre à la Russie ? »

— « Dans ce cas, répliquai-je, nous arriverons difficilement à convaincre la Pologne de céder des territoires à l'Ouest. »

— « Eh bien, elle les cédera de gré ou de force. J'aurai toujours les moyens de contraindre la Pologne à rester neutre. Il me restera toujours, elle le sait, la ressource d'un nouveau partage. »

Je lui demandai ce qu'il entendait par là.

— « Toutes les conventions passées avec la Pologne n'ont qu'une valeur provisoire. Je ne pense pas un seul instant à m'entendre sérieusement avec les Polonais. Je n'ai pas besoin de partager avec aucune autre puissance. Je pourrai, quand je le voudrai, arriver à un accord avec les Soviétiques. Je peux dépecer la Pologne quand et comme bon me semblera. Mais je ne le veux pas. Ce me coûterait trop cher. Si je peux l'éviter, je ne le ferai pas. Je n'ai besoin de la Pologne qu'aussi longtemps que je puis être menacé à l'Ouest. »

— « Avez-vous sérieusement l'intention de marcher contre l'Ouest ? »

Hitler, qui se promenait de long en large, s'arrêta « Et pourquoi armons-nous donc ? » Je fis alors remarquer qu'il se formerait aussitôt, sans aucun doute possible, une coalition à laquelle l'Allemagne serait hors d'état de résister.

— « Ce sera précisément ma tâche d'empêcher cette coalition, et d'avancer pas à pas de telle sorte que personne n'arrête notre ascension. Comment y arriverai-je ? Je ne le sais pas encore aujourd'hui. Mais j'y arriverai. La certitude m'en est donnée par l'indécision de l'Angleterre et par les déchirements intérieurs de la France. » Hitler se lança de nouveau dans le chapitre qui lui était familier du pacifisme, en Angleterre et en France. Comme j'ai eu l'occasion de le vérifier plus tard à différentes reprises, rien n'a jamais

pu lui enlever cette idée que l'Angleterre était absolument incapable de refaire une guerre, et que la France, malgré son excellente armée, serait empêchée par des troubles intérieurs et des conflits politiques qu'il serait toujours facile d'alimenter, de se servir de cette armée ou du moins de s'en servir en temps utile. Je n'étais pas convaincu. Étions-nous absolument sûrs que l'Angleterre et la France fêtaient incapables de toute résistance ? Une erreur de jugement pouvait nous réserver de pénibles surprises.

Hitler eut un rire méprisant. Il répéta que l'on ne verrait plus jamais l'Angleterre partir en guerre contre l'Allemagne. « L'Angleterre a besoin d'une Allemagne forte. L'Angleterre et la France ne mèneront plus jamais une guerre en commun contre nous. »

— « Voulez-vous percer la ligne Maginot ? demandai-je, ou songez-vous à passer par la Hollande et par la Belgique ? Si vous adoptiez ce dernier plan, vous verriez sûrement l'Angleterre se ranger aux côtés de la France. »

— « À la condition que l'Angleterre en ait le temps. D'ailleurs, je ne passerai ni par la ligne Maginot, ni par la Belgique. Je saurai manœuvrer de façon à faire sortir la France de sa ligne Maginot, sa perdre moi-même un seul soldat. » je dissimulais sans doute mal mon scepticisme. « C'est là qu'est mon secret », triompha Hitler. « Bien entendu, je ferai tout ce qu'il faudra pour empêcher une coalition anglo-française. Si je réussis à mettre de notre côté l'Angleterre et l'Italie, la première partie de notre plan de conquête sera beaucoup plus facile à réaliser. Dans tous les cas, ne nous laissons pas effrayer par des fantômes. Cette démocratie enjuivée des Anglais est tout aussi peu viable que la France ou que les États-Unis. Il m'appartiendra tout au moins d'essayer de recueillir sans guerre l'héritage de leur empire en décomposition. Mais je ne reculerai pas non plus devant la lutte avec l'Angleterre. Ce que Napoléon n'a pas réussi, moi, je le réussirai. Il n'existe plus d'îles inaccessibles. Je débarquerai en Angleterre. Du continent même, j'anéantirai ses villes. L'Angleterre ne sait pas encore à quel point elle est aujourd'hui vulnérable.

— « Mais si vous vous trouviez en face d'une alliance entre l'Angleterre, la France et la Russie ? »

— « On ne verra rien de tel tant que je vivrai. Mais si nous ne parvenons pas à vaincre, nous entraînerons dans notre chute la moitié du monde, et personne ne pourra se réjouir d'une victoire sur l'Allemagne. On ne verra plus jamais de 1918. Nous ne capitulerons pas. »

« Mais les choses n'en viendront pas là », continua Hitler sur un ton plus calme. « Ou alors c'est que j'aurais connu une suite ininterrompue

d'échecs. En ce cas, j'aurais occupé une place que je ne méritais pas. Soyez sûr que je ne chercherai jamais à excuser mes fautes en les mettant sur le compte de la malchance. La volonté des forts dompte la fortune et corrige le hasard. » J'objectai que la guerre de 1914 comportait pour nous au moins cet enseignement, que nous devons éviter de courir trop de lièvres à la fois et de coaliser toutes les nations contre nous pour nous trouver à la fin sans aucun allié. Des buts limités, successifs, atteints par des moyens politiques et sans recours à la force, voilà quel était, si je comprenais bien, le seul chemin où l'Allemagne pût s'engager.

Hitler donna des signes d'impatience. « Si la nation allemande, au lieu d'être simplement un État continental européen, veut devenir un empire mondial et il le faut – si elle doit survivre – il est nécessaire qu'elle conquière une souveraineté et une indépendance totales. Comprenez-vous ce que cela signifie ? Ne voyez-vous pas quelle tragique mutilation nous devons supporter, nous le deuxième peuple de l'Europe, à cause de l'ingratitude de notre sol et de l'exiguïté de notre espace vital ? Une nation ne peut être un empire mondial que si elle peut vivre indépendante sur son propre espace et se défendre militairement. Seules, de telles nations sont souveraines dans la pleine acception du terme. La Russie est souveraine, les États-Unis sont souverains, l'Angleterre est souveraine, à vrai dire artificiellement et non du fait de sa configuration géographique, la France est encore souveraine jusqu'à un certain point. Pourquoi sommes-nous plus mal partagés ? Est-ce l'effet d'une volonté divine que, malgré notre ardeur au travail, nos capacités, notre industrie, nos aptitudes militaires, nous restions toujours au deuxième rang, toujours derrière l'Angleterre et derrière la France, bien que nous soyons plus grands que ces deux peuples réunis ? Vous ne le croyez pas plus que moi.

» Il faut donc que je procure à l'Allemagne un espace assez vaste pour que nous puissions nous protéger contre toute coalition militaire. En temps de paix, nous pouvons nous arranger des conditions actuelles. Mais il ne s'agit pas de la paix ; il s'agit de la liberté de nos mouvements en temps de guerre. Or, en temps de guerre, nous dépendons de l'extérieur d'une façon qui peut devenir mortelle. Nous ne pouvons vivre que grâce aux échanges internationaux, et n'avons de débouchés sur aucun océan. Voilà qui nous confine éternellement dans rôle d'une nation politiquement dépendante. Nous avons besoin d'un espace qui nous rende indépendants de toute constellation politique, de toute alliance. À l'Est, il nous faut étendre notre domination jusqu'au Caucase ou jusqu'à l'Iran. À l'Ouest, il nous faut la côte française. Il nous faut les Flandres et la Hollande. Et par-dessus tout, il nous faut la Suède. Nous devons devenir une puissance

coloniale. Il faut que notre puissance navale soit au moins égale à celle de l'Angleterre car la base matérielle strictement nécessaire à l'indépendance, s'accroît en fonction des exigences de la technique et du progrès des armements. Nous ne pouvons plus nous limiter, comme Bismarck, à des objectifs nationaux. Ou bien nous dominerons l'Europe, ou bien notre nation se désagrègera et nous retomberons dans la poussière de petits États. Comprenez-vous pourquoi je ne peux me limiter ni à l'Est ni à l'Ouest ? »

Je lui demandai si ces projets n'aboutiraient pas en fait à vouloir forcer la nature des choses, s'ils ne signifiaient pas l'emploi de la violence là où la réussite n'était possible que par une politique d'alliances. « Et l'Angleterre, hurla Hitler, qui a constitué son Empire par des rapines et par des vols ? L'a-t-elle conquis par une politique d'alliances ou par la violence ? » Je répondis que nous n'étions plus dans les conditions du XVIII^e siècle et que je doutais qu'on pût obtenir un avantage quelconque par les méthodes qui, cent cinquante ans plus tôt, permettaient de ramasser dans des continents encore vierges les pièces et morceaux d'un Empire colonial.

— « Vous vous trompez, Monsieur ! Vous vous trompez grossièrement. Il y a quelque chose qui ne change pas avec les siècles : c'est que les Empires sont fondés par le glaive et par la supériorité des armes, jamais par une politique d'alliances ! » Ce n'était pas la première fois qu'il constatait mon incompréhension de toute grande politique et que je m'égarais dans des rêveries pacifistes. Je devais noter, une fois pour toutes, que les pactes et conventions n'avaient aucune valeur permanente. « L'avenir de l'Allemagne n'est pas dans les alliances, il est dans sa propre force. »

J'objectai qu'après tout sans la politique prussienne du Zollverein, Bismarck n'aurait pas pu fonder le Reich allemand. « Et sans les victoires de 66 et de 70, cette politique d'union douanière n'aurait pas plus abouti que les bavardages des hommes de 48 dans l'église Saint-Paul à Francfort », rétorqua Hitler comme s'il eût abattu un atout maître. Je répondis que, dans ce cas, la structure actuelle de l'Empire britannique pouvait au moins nous servir d'exemple. Nous avions besoin de quelque chose comme l'Acte de Westminster pour les États de l'Europe centrale et orientale, d'une union volontaire de ces États sous la souveraineté de l'Allemagne. C'était là ce qui me semblait le mieux répondre à notre situation et à nos possibilités.

— « Ah ! vraiment, fit Hitler, l'Empire britannique et sa fameuse constitution, voilà ce que vous proposez comme le modèle de ce que le national-socialisme doit forger pour l'avenir de l'Allemagne ? Eh ! bien, non. Cet empire présente tous les symptômes de la décomposition et de l'effondrement inévitable, car on n'y trouve plus

nulle part la volonté de puissance. Quand on n'a plus le courage de dominer par la force du poing, quand on est devenu trop humain pour commander, il est temps de se retirer. L'Angleterre regrettera sa mollesse humanitaire. Elle lui coûtera son empire. Il se peut d'ailleurs qu'une vieille puissance, même dépourvue d'un vrai gouvernement, végète encore pendant quelques décades. Mais un empire nouveau ne pourra jamais naître que dans le sang et par le fer, sous la contrainte de la volonté la plus dure et de la force la plus brutale. »

Hitler arpenta son bureau avec agitation et reprit :

— « Je forgerai le noyau d'acier d'un nouvel empire dont les liens seront indestructibles. L'Autriche, la Bohême et la Moravie, l'Ouest polonais ! Un bloc de cent millions d'hommes, infrangible, sans fissure et sans minorités libres ! Voilà le fondement solide de notre domination. Autour de ce bloc, d'abord une confédération de l'Europe orientale. La Pologne, les États baltes, la Hongrie, les États balkaniques, l'Ukraine, la région de la Volga, la Géorgie. Une confédération, sans doute, mais dont bien entendu, les partenaires n'auront pas les mêmes droits que les Allemands. Une union de peuples auxiliaires, sans armée, sans politique propre, sans économie propre. Et je ne pense pas un seul instant à ne faire à aucun de ces pays des concessions sur une base humanitaire. Par exemple à la Hongrie, pour la restauration de ses anciennes frontières. Je ne ferai aucune différence entre les amis et les ennemis. L'époque des petits États est révolue. Puis un autre système d'États vassaux à l'Ouest : confédération de la Hollande, des Flandres du Nord de la France. Enfin une confédération du Nord : le Danemark, la Suède, la Norvège. » Et Hitler se perdit dans la peinture complaisante de ses visions.

— « À partir de maintenant, les rapports des forces seront constamment modifiés, continua-t-il, mais, au terme d'une période préparatoire tout travaillera pour l'Allemagne. Il n'y aura plus de neutres. Le destin des neutres est de devenir les satellites des grandes puissances. Ils seront aspirés. Tout cela ne se produira pas d'un seul coup. Je progresserai pas à pas, mais avec une logique de fer. »

Avec une assurance inouïe, Hitler m'exposa toute une architecture de plans d'autant plus surprenants qu'il semblait que les premières conditions de leur réalisation fissent défaut. En 1934, ces plans ne semblaient être que les fantaisies d'un mégalomane. Cependant au seuil de 1940, les Allemands pouvaient croire qu'ils étaient en grande partie réalisés. Comment s'étonner qu'un homme qui avait voulu et obtenu tant de choses impossibles fût ivre de son propre succès et se tint pour une espèce de demi-dieu ?

À l'heure où j'écris, le détail de ces projets démesurés n'a plus grand intérêt. Ils ont été en partie réalisés, comme par exemple l'annexion de l'Autriche et la destruction de la Tchécoslovaquie. En partie aussi, ils ont dû faire place à des solutions radicalement opposées. L'attaque foudroyante, le Blitzkrieg, les volte-face fulgurantes de l'Ouest à l'Est, les coups directs vers le Nord devaient être l'un des moyens infaillibles du corn bat. La décomposition révolutionnaire de l'ennemi par des méthodes raffinées de guerre psychologique, devait être l'autre moyen. Les rêves fous d'Hitler s'étendaient sur tout l'univers. Il voulait atteindre l'Angleterre en tous ses points faibles, aux Indes aussi bien qu'au Canada. Il rêvait d'occuper la Suède et la Hollande. Ce dernier pays, en particulier, lui apparaissait riche de perspectives séduisantes ; il y voyait la plateforme d'une guerre aérienne et sous-marine contre l'Angleterre. « En moins de huit heures, nous atteindrons la côte », me dit-il, avec une sorte d'enthousiasme cruel.

Il envisageait aussi comme possible des conjonctures qui ne lui permettraient de risquer aucune grande guerre. Dans ce cas, il se tiendrait sur la défensive et laisserait à l'ennemi l'initiative de l'attaque. Mais alors il saisirait des gages : la Hollande, le Danemark, la Suisse, les États Scandinaves. Il améliorerait ses positions stratégiques et proposerait la paix à ses propres conditions : – « Et s'ils n'acceptent pas, ils peuvent toujours essayer de me jeter hors des territoires occupés. Dans tous les cas, c'est eux qui supporteront les frais de l'attaque. »

À mon objection qu'un nouveau blocus aurait raison de l'Allemagne, il répondit par un ricanement : « L'Angleterre ne sera plus maîtresse des mers. Son heure est passée. Les flottes aériennes et l'arme sous-marine transforment les flottes de guerre en un jouet coûteux que s'offrent les riches démocraties, mais dans une guerre décisive, ces cuirassés et croiseurs ne sont plus que ferraille. » Je retins encore, de cette conversation, l'opinion du Führer sur l'Italie. Il parla du fascisme avec un mépris haineux, comme d'une piterie : « Pas plus qu'on ne pourra jamais faire du peuple italien une nation guerrière, pas plus le fascisme n'a compris quel est l'enjeu de la lutte colossale qui va s'engager. Nous pourrions sans doute nous allier temporairement avec l'Italie, mais au fond, il n'y a que nous, les nationaux-socialistes et nous seuls, qui ayons pénétré le secret des révolutions gigantesques qui s'annoncent. Et c'est pourquoi nous sommes le seul peuple choisi par la Providence pour donner sa marque au siècle à venir. » au rai que l'Allemagne fût vraiment tombée bien bas pour s'en remettre, à l'heure décisive, au concours d'une nation comme l'Italie. »

Hitler m'accompagna jusqu'à la porte : « Ne nous y trompons point. Notre mission est de mener à une fin victorieuse et dans des conditions plus favorables, a guerre interrompue en 1918. Si j'y parviens, tout le reste tombera dans nos mains par le simple jeu des lois historiques. Nous avons derrière nous un simple armistice, et devant nous, la victoire que nous avons laisse échapper en 1918. »

Hitler me congédia avec quelques paroles aimables. J'eus l'impression d'avoir perdu sensiblement de terrain dans son estime. Il prit tout de même la peine de me renouveler ses remerciements pour ce que j'avais fait en Pologne.

XXI

LA RUSSIE, AMIE OU ENNEMIE ?

Dans une rencontre ultérieure, Hitler me fit connaître ses vues au sujet de la Russie soviétique. Je m'étais fait annoncer chez lui, au printemps de 1934, afin de le mettre au courant des pourparlers entre Dantzig et la Pologne qui prenaient une allure traînante ou, plus exactement, étaient arrivés au point mort. Depuis l'accord germano-polonais, l'Allemagne avait la possibilité d'exercer amicalement son influence en Pologne en faveur de la Ville libre.

Il était donc tout indiqué d'examiner avec Hitler la question de nos relations avec Moscou. La Russie s'était toujours intéressée à l'indépendance de Dantzig, et, dans certaines circonstances difficiles, elle avait même fait pression sur la Pologne. J'avais essayé de fortifier cet intérêt auprès de Kalina, qui représentait alors l'Union soviétique à Dantzig, afin de consolider, pour ainsi dire, notre arrière au cours de nos négociations avec la Pologne. Dans nos entretiens, il ne s'était pas seulement agi de questions économiques, mais aussi du Problème politique de Dantzig. J'avais suggéré qu'il serait utile d'octroyer une plus large indépendance à la Ville libre, considérée comme « l'État balte le plus occidental. »

Cette manière de voir les choses avait vivement intéressé Kalina. Cependant mes efforts vers un accord russo-dantzikoïse, dont la construction de quelques « navires pour le compte de la Russie devait fournir le point de départ, n'avait pu aboutir. La Russie semblait s'éloigner aussi bien de l'Allemagne que de Dantzig. Les raisons de cette attitude m'ont été données par Kalina, qui était assez intelligent pour parler et pour comprendre un langage franc : « Votre national-socialisme a l'esprit révolutionnaire, me dit-il lors d'un déjeuner, mais à quoi employez-vous cette force révolutionnaire ? Votre prétendu socialisme n'est qu'un appât pour les masses. Ce que vous faites n'est qu'une révolution brutale, désordonnée et sans but. Ce n'est pas une révolution dans le sens du progrès social. Ce que veulent vos chefs, c'est l'omnipotence. Pour l'obtenir, ils abusent de la force

révolutionnaire de l'Allemagne et l'épuisent. Vous représentez pour nous un danger plus grand que les vieilles puissances capitalistes. Le peuple allemand était sur le chemin de la liberté, mais vous allez le décevoir. Vous allez laisser après vous un peuple découragé, méfiant et incapable de tout effort productif. Un jour, les masses vous abandonneront. Il se peut qu'à ce moment, vous vous rapprochiez de nous ; mais peut-être sera-t-il trop tard. Nous ne concluons un accord avec l'Allemagne que lorsque le peuple allemand aura compris son erreur actuelle. Cela se produira sûrement. Nous pouvons attendre. »

On sait que l'événement n'a pas justifié ces vues du diplomate russe. Le rapprochement entre la Russie des Soviets et l'Allemagne nationale-socialiste s'est produit avant la désaffection des masses allemandes. À la vérité le contact n'avait jamais été complètement rompu. Les chefs du parti avaient eux-mêmes pris soin de le maintenir. En effet, certains d'entre eux, comme Goebbels, avaient reconnu dès les premières années de la lutte pour le pouvoir, une étroite parenté entre le national-socialisme et le bolchevisme ; ils en avaient fait état, en s'en félicitant, dans des déclarations publiques ; il³ avaient plus tard maintenu leur opinion et l'avaient propagée plus ou moins discrètement. De nombreux Gauleiter ne se gênaient pas pour préconiser une alliance germano-russe ; ils voyaient dans cette alliance, le seul raccourci qui permettrait d'éviter des détours et des hasards périlleux. Hitler, lui, restait sceptique pour diverses raisons. Mais ces raisons n'étaient pas d'ordre idéologique ; c'étaient des considérations d'ordre pratique. Jamais Hitler n'a repoussé le principe d'une alliance avec les Soviets, tout au moins dans le cercle intime de ses camarades du parti.

— « Allez à Moscou, vous avez mon accord, m'avait-il dit lorsque je lui fis part de certains projets qui pouvaient faire avancer les pourparlers polono-dantzikois. Allez à Moscou, mais vous n'y trouverez pas beaucoup de satisfactions. Ces gens-là sont des Juifs ergoteurs, des talmudistes. On n'arrive à rien avec eux. » Je répondis que j'avais déjà examiné les projets en question avec Koch, le Gauleiter de Königsberg. « Oui, Koch est un homme intelligent, mais il me cause des soucis. » Koch était un ami de Gregor Strasser, tombé en disgrâce et farouchement haï par Hitler qui voyait en lui un rival possible.

Je me gardai bien d'aborder le sujet des discordes qui en Prusse orientale déchiraient les cadres du parti et je rendis simplement compte à Hitler de ce que j'avais vu de l'« Institut planiste » de Koch. Un jeune professeur, von Grünberg, avait élaboré une collection fantastique de « paysages d'avenir ». Dans son institut, il avait fait établir des cartes où figuraient des perfectionnements encore

imaginaires : centrales d'énergie électrique, transports de force, autostrades, voies ferrées, projets de canaux. Ces « paysages » économiques, minutieusement étudiés jusque dans le détail, s'étendaient sur tout l'Est de l'Europe, jusqu'à la mer Noire et jusqu'au Caucase. Sur ces plans, l'Allemagne et la Russie occidentale représentaient déjà un bloc gigantesque du point de vue de l'économie et des moyens de communication. Évidemment, tout était orienté vers l'Allemagne, c'était l'Allemagne qui établissait les projets et les exécutait. En revanche, on ne trouvait nulle trace de la Pologne ni de la Lituanie. C'était le réseau des communications d'un énorme espace continental, s'étendant de Flessingue jusqu'à Vladivostok. « Si nous ne réalisons pas cela, toute notre révolution aura été faite en pure perte », m'avait répondu Koch quand je lui avais exprimé mon étonnement devant l'immensité de ses projets.

— « Koch devance un peu trop vite la réalité. Il veut me démontrer par là qu'une union entre l'Allemagne et la Russie nous tirerait de toutes nos difficultés. Évidemment, pourquoi ne signerais-je pas un accord avec la Russie, si ma situation peut s'en trouver améliorée ? Je n'ai aucune prévention. Un jour cela pourrait arriver. Et ce serait, en grande partie, la faute de la Pologne. Mais Koch se trompe tout de même. Si nous suivions ses plans, nous n'aboutirions jamais au résultat total qui sera pour nous une nécessité absolue. Ce n'est pas par ce détour que nous parviendrons à former un grand bloc d'États dominant l'univers. Tout partage d'influence aurait précisément pour effet de créer le maximum de méfiance entre les deux bénéficiaires. Et finalement, il sortirait d'un tel pacte la guerre décisive qui ne peut pas être évitée. Il ne faut qu'un maître, et non pas deux. D'où la nécessité de battre la Russie. Après quoi Koch aura tout loisir pour exécuter sur le terrain ses plans et ses épures. Après, mais non pas avant. »

Je répondis que je n'avais pas songé à une alliance durable entre l'Allemagne et la Russie, mais à des arrangements temporaires pour couvrir notre arrière. D'ailleurs, je ne pouvais pas non plus me convaincre qu'une telle alliance fût sans danger pour l'Allemagne.

— « Pourquoi ? » demanda brusquement le Führer. « De toute façon, je n'ai pas dit cela. ».

— « Je pense au danger d'une bolchevisation de l'Allemagne. »

— « Ce danger n'existe pas et n'a jamais existé », répliqua Hitler. « Vous oubliez que la Russie n'est pas seulement le pays du bolchevisme, mais qu'elle est en même temps le plus grand empire continental du monde, qu'elle dispose d'un potentiel immense et qu'elle pourrait attirer toute l'Europe à elle. Les Russes absorbent leurs partenaires, ils avalent le lapin avec la peau et les poils. C'est là qu'est

le danger. On ne peut s'allier à eux qu'intégralement ou pas du tout. »

Je lui fis alors remarquer que, si je l'avais bien compris, il faisait une différence entre la Russie-empire et la Russie-pépinière du bolchevisme. Quant à moi, je n'étais pas du tout certain qu'une entente fût possible entre l'Allemagne et la Russie, sur le terrain diplomatique et pratique, sans tenir compte du bolchevisme, comme d'un facteur qui représentait toujours un danger pour nous. « Ce n'est pas l'Allemagne qui sera bolchevisée, c'est le bolchevisme qui deviendra une sorte de national-socialisme », répondit Hitler. « D'ailleurs, il existe entre nous et les bolchevistes plus de points communs que de divergences, et tout d'abord le véritable esprit révolutionnaire, que l'on trouve en Russie comme chez nous, partout du moins où les marxistes juifs ne mènent pas le jeu. J'ai toujours tenu compte de cette vérité et c'est pourquoi j'ai donné l'ordre d'accepter immédiatement dans le parti tous les ex-communistes. Les petits bourgeois social-démocrates et les bonzes des syndicats ne pourront jamais devenir de véritables nationaux-socialistes ; les communistes toujours. »

J'émis prudemment quelques objections : il était « facile de méconnaître le danger représenté par les agents communistes qui désorganiseraient méthodiquement les formations du parti. La plupart de ceux qui avaient changé de parti avaient continué d'agir conformément aux ordres du Komintern dont ils restaient les agents secrets. Hitler repoussa mes arguments avec brusquerie. Il était prêt à courir ce danger. « Notre esprit révolutionnaire est si fort, la vitalité de notre admirable mouvement est d'une vigueur si élémentaire, qu'il parvient à modeler les gens même contre leur volonté. »

Il ne redoutait pas plus l'action des communistes allemands dans la politique intérieure, qu'il ne craignait celle des agents tasses du Komintern. Et même s'il devait conclure un accord avec la Russie, il garderait toujours en réserve sa seconde révolution, qui le préserverait de la contamination des songe-creux communistes et marxistes. « Une révolution radicale de notre situation sociale me procurera des forces nouvelles et insoupçonnées. Je ne crains pas une désorganisation révolutionnaire due à propagande communiste. Mais nous nous trouvons en face d'un partenaire ou d'un adversaire aussi fort que nous et dont il faudra nous méfier. L'Allemagne et la Russie se complètent d'une façon merveilleuse. Elles sont véritablement faites l'une pour l'autre : mais c'est là justement qu'il faut craindre le danger d'être aspirés et dissous en tant que nation. Avez-vous remarqué que les Allemands qui ont longtemps vécu en Russie ne peuvent plus jamais redevenir Allemands ? L'espace colossal les a envoûtés. La raison qui fait de Rosenberg un si farouche adversaire des bolchéviks,

c'est qu'ils l'empêchent d'être un Russe. »

— « Je suis frappé, dis-je, de voir que toute une fraction de notre jeunesse, ceux qui se désignent comme néoconservateurs, néoprussiens, quantité de jeunes ingénieurs et de jeunes officiers de l'armée subissent une très forte attraction de Moscou et voient le salut de l'Allemagne dans une alliance avec la Russie. » Cette remarque déplut à Hitler. « Je sais ce que vous voulez dire. Vous faites allusion à la doctrine de Spengler, au « socialisme prussien » autres fariboles. C'est bon pour occuper nos généraux qui s'amuse à combiner des « Kriegsspiele » politiques. L'accord militaire avec la Russie leur paraissant commode, ils se découvrent immédiatement des aspirations anticapitalistes. Ils se bercent de cette semi-philosophie et entendent leur socialisme prussien comme une discipline de caserne, qui leur donnerait la haute-main sur les salaires et la liberté individuelle. Mais les choses ne sont pas aussi simples que cela.

« Je conçois aussi le plaisir que prennent les ingénieurs à dresser des échafaudages « planistes ». Mais là non plus, le problème n'est pas simple ; on ne le résoudra pas uniquement par un troc de matières premières contre des capacités techniques. Non, l'idée d'un État travailliste super-national avec le travail infligé comme un pensum dans un réseau d'industries savamment groupées, tout cela n'a pu naître que dans l'esprit délirant et super-rationaliste d'une coterie d'intellectuels dépourvus de tout instinct national. Tout ce « socialisme prussien » n'est que rêverie et duperie. C'est faux et c'est dangereux, parce que cela barre la route au national-socialisme !

« Peut-être ne pourrai-je pas éviter l'alliance avec la Russie. *Mais je garde cette possibilité comme mon dernier atout.* Ce coup de poker sera peut-être l'acte décisif de ma vie ; mais il ne faut pas qu'on en bavarde à tort et à travers dans des parlotes de littérateurs et il ne faut pas non plus qu'il soit joué trop tôt. Et si jamais je me décide à miser sur la Russie, rien ne m'empêchera de faire encore volte-face et de l'attaquer lorsque mes buts à l'Occident seront atteints.

« Il serait naïf de s'imaginer que nous poursuivrons notre ascension jusqu'au bout, sur une route rectiligne. Nous changerons nos fronts selon nos besoins et non pas seulement les fronts militaires. Mais, pour le moment, restons-en à notre doctrine officielle et continuons à voir dans le bolchevisme notre ennemi mortel. Nous devons essayer de reprendre l'offensive au point précis où nos armées ont dû s'arrêter lors de la dernière guerre, objectif principal est toujours, comme par le passé, anéantir à tout jamais les masses menaçantes du panslavisme impérialiste. L'Allemagne ne peut s'étendre et grandir sous la pression de cette masse. N'oublions pas que la natalité des peuples slaves est supérieure à celle de tout le reste de l'Europe. Notre mission est

d'empêcher que la steppe russe déborde sur l'Europe. Rien ne pourra éviter le combat décisif entre l'esprit allemand et l'esprit panslaviste, entre la race et la masse. Il y a là un abîme que nulle communauté d'intérêts ne saurait combler. Il faut que la hiérarchie des maîtres subjugué le pullulement des esclaves. Nous sommes le seul peuple capable de créer le grand espace continental, en imposant notre poigne et non pas en concluant des pactes avec Moscou. Cette partie suprême, nous la jouerons et la gagnerons. La victoire enfoncera devant nous la porte de l'hégémonie mondiale. Cela ne veut pas dire que je ne ferai pas un bout de chemin avec les Russes, si cela peut nous être utile : mais avec le dessein bien arrêté de revenir à notre but essentiel dès que je le pourrai. »

XXII

LE DEVOIR DE DÉPEUPLER

Ce double jeu vis-à-vis de la Russie représentait-il la pensée profonde du Führer ? Quand j'en eus la révélation, je conviens que je restai sceptique. Je ne pouvais concevoir, à cette époque, qu'Hitler n'eût aucun but politique précis et, qu'à la faveur d'une occasion propice, il fût prêt à désavouer toutes les idées pour lesquelles il avait lutté jusqu'alors. J'essayai de me persuader que ses propos sur la Russie n'étaient peut-être qu'une improvisation, une parade destinée à impressionner et à fasciner l'auditeur. Je savais que le Führer est un comédien, qu'il parle toujours devant la rampe. Il excelle à s'emparer des propos d'autrui et à les présenter comme ses conceptions personnelles. Je n'aurais pas été surpris s'il avait dit au visiteur qui me succéda dans son cabinet exactement le contraire de ce qu'il m'avait présenté comme le résultat de ses méditations les plus profondes.

La politique d'Hitler n'est autre chose que l'opportunisme pur. Il est toujours prêt à jeter par-dessus bord, avec une stupéfiante désinvolture, ce qu'il affirmait, instant d'avant, comme un principe intangible. On voit constamment remonter à la surface le passé d'Hitler, son passé d'agent politique à gages, toujours guidé par appétit personnel, aujourd'hui en coquetterie avec les marxistes, acceptant demain la sportule des monarchistes bavarois. Deux traits caractérisent son industrie politique : une duplicité sans bornes et la capacité désarmante d'oublier à chaque instant, avec un naturel parfait, les promesses qu'il vient de faire ou les propos qu'il vient de tenir. Cette virtuosité dans la volte-face ne suppose même pas le moindre calcul machiavélique. La plupart des nationaux-socialistes, Hitler en tête, perdent littéralement la mémoire lorsqu'ils ont besoin d'oublier ce dont ils ne tiennent pas à se souvenir. C'est comme un phénomène d'hystérie. Il m'est souvent arrivé – et je suppose que les autres collaborateurs d'Hitler ont fait la même expérience – que, lorsque je me référais à l'un de ses propos antérieurs, il me regardait d'un air étonné, à moins qu'il ne déclarât sèchement n'avoir jamais dit chose pareille. Et il le croyait.

On a peine à se représenter, quand on n'en a pas fait l'épreuve

personnelle, la désinvolture de ces baladins sautant à tout moment par-dessus leur ombre. Tel est l'homme dont on disait que sa politique était faite de principes inflexibles et qui, dès son entrée sur la scène du monde, a renié tout son passé avec un cynisme sans exemple, son esprit étant occupé de la seule idée de se maintenir au pouvoir.

Au cours de l'entretien que j'ai rapporté sur sa politique étrangère, il avait laissé échapper une phrase qui mérite une attention spéciale. Hitler avait, une fois de plus, évoqué le danger que représente pour le peuple allemand sa proportion trop élevée d'éléments slaves. Cette imprégnation finirait inévitablement par modifier le caractère racial. « Nous avons déjà beaucoup trop de sang slave dans les veines. N'avez-vous pas remarqué combien de personnes, occupant des situations un portantes en Allemagne, portent des noms slaves ? Un spécialiste de la question, m'a affirmé qu'il y a cinquante ans encore la situation était différente. Je crois que son enquête a principalement porté sur la magistrature prussienne. Ce même expert m'a affirmé qu'un pourcentage relativement important de délits ou de crimes étaient commis par des gens dont le nom avait une consonance slave. Quelle conclusion en tirez-vous ? On pourrait croire qu'une minorité, socialement inférieure, arrive peu à peu à constituer une classe dirigeante. Il y a là un danger terrible pour le peuple allemand. Il est en train de perdre son originalité nationale tandis qu'un peuple étranger s'empare de sa langue. Le peuple, dans l'ensemble, est toujours allemand. Mais il vit en terre germanique comme dans une maison étrangère. L'Allemand cent pour cent n'est plus qu'un étranger toléré dans sa propre nation. C'est un résultat analogue à celui que les Juifs, d'une autre manière, avaient presque obtenu. »

Hitler se tut. Je ne l'interrompis pas. « Le moins reprit-il, que nous puissions faire, est d'empêcher que ce sang étranger continue à s'infiltrer dans les veines de notre peuple. Je reconnais que le danger n'aura pas diminué lorsque, d'ici peu, nous occuperons des territoires ou la population slave est en majorité. C'est un élément dont nous ne pourrions pas nous débarrasser rapidement. Pensez à l'Autriche, à Vienne. Qu'est-ce qui est encore allemand là-bas ?

« Ainsi s'impose à nous *le devoir de dépeupler*, comme nous avons celui de cultiver méthodiquement l'accroissement de la population allemande. Il faudra instituer une technique du dépeuplement. Vous allez me demander ce que signifie « dépeuplement », et si j'ai l'intention de supprimer des nations entières ? Eh bien ! oui c'est à peu près cela. La nature est cruelle, nous avons donc le droit de l'être aussi. Au moment où je vais lancer dans l'ouragan de fer et de feu de la guerre future la fleur du germanisme, sans éprouver le moindre regret du sang précieux qui va couler à flots, qui pourrait me contester

le droit d'anéantir des millions d'hommes de races inférieures qui se multiplient comme des insectes et que je ne ferai d'ailleurs pas exterminer, mais dont j'empêcherai systématiquement l'accroissement ? Par exemple, en séparant pendant des années les hommes des-femmes. Vous rappelez-vous le fléchissement des courbes de natalité pendant la dernière guerre ? Pourquoi ne ferions-nous pas, intentionnellement et pour de nombreuses années, ce qui fut naguère une conséquence inévitable de ce long conflit ? Il existe plus d'une méthode pour supprimer systématiquement les nations indésirables, d'une manière relativement indolore, et en tout cas sans trop faire couler le sang.

» D'ailleurs, reprit-il, il s'agit là d'une idée que je n'hésiterais pas à affirmer publiquement. Les français nous ont assez reproché, après la guerre, d'être trop nombreux. Il y avait, disaient-ils, vingt millions d'Allemands de trop. Nous reprenons ce propos à notre compte. Nous nous déclarons partisans d'une économie dirigée des mouvements démographiques. J'accepte l'estimation de ces messieurs : il faut supprimer vingt millions d'hommes, mais ils voudront bien nous permettre de les décompter ailleurs que chez nous. Depuis tant de siècles, qu'on parle de la protection des pauvres et des misérables, le moment est peut-être venu de préserver les forts que menacent leurs inférieurs. À partir de maintenant ce sera l'une des tâches essentielles d'une politique allemande à long terme que d'arrêter par tous les moyens la prolifération des Slaves. L'instinct naturel commande à chaque être vivant, non seulement de vaincre son ennemi, mais encore de l'anéantir. Dans les temps passés, on reconnaissait au vainqueur son bon droit d'exterminer des tribus et des peuplades entières. Nous ferons preuve d'humanité en éliminant nos ennemis progressivement et sans effusion de sang, ce qui vient simplement à faire subir aux autres le sort qu'ils nous réservaient si nous nous étions laissés vaincre.

XXIII

UN MYTHE NORDIQUE

Un des faits les plus déconcertants dans l'histoire des dernières années, c'est qu'on se soit si longtemps refusé, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Allemagne, à reconnaître l'importance du national-socialisme, à prendre au sérieux la menace qu'il signifiait. On peut expliquer cette incompréhension par des raisons diverses. Il en est une au moins sur laquelle je désire attirer l'attention. On n'a pas fait, avec une netteté suffisante, le départ entre ce qui, dans le national-socialisme, n'était que parade de foire ou camouflage pour les masses et les intentions réelles de ses tenants.

Il a fallu longtemps, même aux soi-disant initiés, à ceux tout au moins qui ne comptaient pas au nombre des demi-dieux du parti, pour entrevoir la réalité qui se cachait derrière le décor. Il existait, par exemple, une « Société Nordique » dont le siège était dans la vieille cité hanséatique de Lubeck. Cette société s'était donné pour mission de ménager des relations culturelles et personnelles entre l'Allemagne et les pays scandinaves. Le national-socialisme avait mis la main sur cette société, l'avait « mise au pas », comme beaucoup d'autres, et utilisait la bonne réputation de l'association pour s'assurer des sympathies et des relations utiles en Scandinavie. D'une organisation de culture intellectuelle, profondément respectable, quoique peut-être un peu teintée de romantisme nordique, on fit progressivement une officine de propagande perfide et d'espionnage cynique, pour ainsi dire à l'insu des adhérents, tant dans le Reich que dans les pays Scandinaves.

Conformément à de vieilles traditions hanséatiques, on avait installé une section de la Société Nordique à Dantzig et on m'avait demandé d'en accepter la présidence. Au printemps de 1934, une assemblée générale se tint à Lubeck. Rosenberg était au centre des festivités, ainsi que le ministre de l'Éducation publique, Rust. Des harangues officielles, des conférences, inauguration d'une maison d'accueil pour écrivains, destinée aux hôtes nordiques, un discours ampoule, prononcé par un certain Blunck, président de la Société des Gens de lettres du Reich, un concert d'orgues, donne de nuit dans

l'antique église Sainte-Marie, bref, tout se déroulait de la manière la plus bourgeoise, la plus paisible, la plus ennuyeuse.

Le grand industriel Thyssen, qui assistait avec moi à la réunion, se plaignait du temps perdu à absorber des flots de paroles creuses. Le ministre du Reich, Werner Daitz, pérorait interminablement sur « l'économie européenne des grands espaces ». Puis ce fut l'ancien ouvrier agricole Hildebrandt, devenu Gauleiter local, qui prononça une allocution aussi prétentieuse que confuse. La véritable civilisation humaine, prétendait-elle être née chez les peuples Scandinaves des bords de la Baltique et non pas chez les nations méditerranéennes. La Méditerranée et la Baltique ! L'une était le domaine de la décadence et du poison sémitique, l'autre celui de l'héroïsme et de l'esprit raciste aryen.

Et ce galimatias de couler sans répit. Suivant le origine et leur éducation, les assistants étaient ou bien écoeurés, ou bien transportés d'un naïf enthousiasme. Quelques représentants de vieilles familles sénatoriales autrefois influentes, se rangeaient dans le premier groupe. Mais, dans l'ensemble, rares étaient ceux d'entre nous qui comprenaient qu'on était en train de jouer une audacieuse comédie. Les oripeaux innocents de la mythologie nordique masquaient une entreprise redoutable.

Voici quelle était la vérité toute nue : Hitler m'avait dit, au cours de la conversation que j'ai rapportée plus haut, que, dans la guerre future, il n'y aurait plus de nations neutres. Il avait ajouté que les États Scandinaves, ainsi que la Hollande et la Belgique, devraient être intégrés dans le Reich. Si la guerre venait à éclater, l'un de ses premiers actes serait l'invasion de la Suède, car il ne pourrait abandonner les pays Scandinaves à l'influence des Russes ou à celle des Anglais. Je lui avais fait observer qu'une occupation militaire de la grande péninsule, où n'existait pas de réseau routier, exigerait des effectifs relativement importants. Hitler m'avait répondu qu'il n'envisageait pas d'occuper tout le pays, mais simplement les ports principaux, les centres économiques, et surtout les mines de fer. « Ce sera une entreprise hardie mais intéressante, et telle qu'il n'en a jamais été tenté de semblable dans l'histoire de l'humanité. Sous la protection de la flotte de guerre, et avec aide massive de l'aviation, je déclencherai simultanément toute une série d'attaques brusquées. Nulle part, les Suédois ne seront prêts à opposer une défense efficace. Même si l'un ou l'autre de ces coups de main échouait, la grande majorité des objectifs serait atteinte et il va sans dire que nous ne les lâcherions plus. »

Comme je semblais stupéfait, il ajouta que, pour être sûr du succès politique, il était nécessaire de disposer en Suède d'un réseau serré de complices et de sympathisants. En effet, des attaques brusquées ne

pourraient être le prélude d'une annexion durable des pays scandinaves au système fédératif de la Grande Allemagne que si les éléments gagnés à notre cause renversaient le régime existant et exigeaient l'adhésion de la Suède au Grand Reich. Les Suédois ne se laisseraient pas plus entraîner dans une guerre qu'en 1905, lors de la séparation de la Norvège.

— « Je leur faciliterai cette décision par tous les moyens, et notamment en leur déclarant que je ne vise nullement à une conquête, mais simplement à une collaboration conforme à la nature des choses et qui serait désirée ouvertement par la Suède elle-même si elle cessait d'être contrainte de se cramponner à la neutralité, c'est-à-dire de se résigner au suicide, par peur des Russes et des Anglais. Je dirai que je viens tout simplement les aider, afin de « permettre aux éléments de bonne volonté, sous ma protection, de prendre une décision en toute liberté. »

Je confesse que cette fois encore, je ne vis dans ces propos d'Hitler qu'un paradoxe plus ou moins divertissant. Je suis convaincu, maintenant, qu'il faut les prendre au sérieux. Dans tous les cas, ce n'est ni le sang purement aryen, ni le mythe de l'héroïsme des Vikings qui poussent Hitler à témoigner tant d'intérêts aux pays scandinaves. Ce qui l'intéresse, ce sont les mines de fer. Et M. Blunck, président des Écrivains du Reich, ainsi que ses amis suédois, ne sont que les acteurs bénévoles d'une farce tragique dont ils n'ont jamais saisi le sens.

XXIV

L'ÉQUIPE DE PROPAGANDE MONDIALE

Tous ceux qui font partie des organisations allemandes à l'étranger, connaissent un sort identique. La plupart n'ont même pas conscience de l'abus effroyable qu'on a fait de leurs personnes. Plus tard, seulement on saura quel capital de confiance a été gaspillé, et avec quel mépris des collaborateurs. Toutes les colonies allemandes à l'étranger, ont servi de terrain à la propagande naziste qui s'y développait, comme des moisissures dans une champignonnière, en passant par tous les stades pour aboutir à l'espionnage effectif. Chaque Allemand était pris dans l'engrenage de ce gigantesque appareil, qu'il fut encore citoyen du Reich, ou qu'il fût naturalisé dans le pays où il résidait. Toutes les associations qui ne faisaient pas profession ouverte d'antnazisme étaient transformées en organes d'investigation et de propagande politique, et contraintes de franchir sans vergogne toutes les limites de la légalité et de la loyauté.

Les membres de ces associations, pris individuellement, ignoraient en général ce qui s'y tramait. Tous, tant que nous étions, nous ne percevions que la rivalité des clans qui se disputaient honneurs et prébendes. Une année après l'autre, ces répugnantes compétitions s'étaient au sein de tous les groupements d'Allemands de l'étranger. Les représentants des diverses tendances politiques, nouvelles et anciennes, qui s'y rassemblaient par hasard rivalisaient de byzantinisme et d'enthousiasme pour la personne du Führer, chacun voulait mériter la faveur des milieux influents du Reich, c'est-à-dire la faveur des hommes nouvellement appelés à gérer les finances et pouvant dispenser les dignités et prébendes.

Ainsi s'établissait le contrôle implacable du parti, qui comptait au moins sept officines centrales, chargées de la surveillance des Allemands hors du Reich et de leur utilisation pour la propagande et l'espionnage. Aucune de ces organisations n'avait la moindre ambition désintéressée ; aucune n'avait à cœur la conservation ni la culture du germanisme. Leur seule mission était de rassembler les Allemands

expatriés dans une formidable machine de guerre qui s'étendait sur le monde entier. Les rivalités, querelles et zizanies dont j'ai parlé, et dont le spectacle complaisamment étalé ruinait partout le prestige du nom allemand, étaient soigneusement entretenues, car elles fournissaient l'écran qui masquait aux yeux trop curieux le véritable caractère de ces inoffensifs bureaux de bienfaisance et de tourisme.

Nous-mêmes, à Dantzig, et quelques amis que je comptais parmi les représentants diplomatiques du Reich, nous n'attachions pas assez d'importance à ce jeu dangereux que l'on jouait, sur l'ordre d'Hitler, avec les Allemands de l'étranger, ces agents si précieux de notre crédit dans le monde. J'insiste sur ce point, car le rôle qu'on a fait jouer au germanisme de l'étranger a provoqué l'indignation du monde entier : on a ainsi détruit quelque chose qu'on ne pourra plus jamais restaurer.

Les colonies étrangères sont généralement comme le trait d'union entre les États. Mais, si l'on en arrive dans chaque pays à soupçonner tout étranger d'être l'agent d'une puissance ennemie, nous reviendrons à pas de géant à la barbarie des époques les plus lointaines et les plus sombres. Il me semble donc nécessaire de préciser que le plus grand nombre de ces Allemands expatriés ont été les instruments inconscients du national-socialisme, qui les a déshonorés à leur insu, et que la responsabilité de cette honte retombe sur Hitler et sur quelques-uns de ses séides, notamment sur Hess, cet intrigant sournois qui porte le masque d'un brave homme et qu'il faut dénoncer comme un des pires bandits de la clique.

Je me suis entretenu à plusieurs reprises avec Hess, au sujet du germanisme en Pologne. Grâce à mes relations personnelles, je connaissais bien ces milieux allemands. On m'a souvent consulté à leur propos et j'ai parfois reçu mission d'aplanir certains antagonismes ou conflits. Hess lui-même était quelque chose comme le chef suprême des organes de contrôle du germanisme à l'étranger. J'ignorais tout de ce nouveau rôle qu'il s'était attribué et je remplissais ma tâche dans la conviction qu'elle se bornait à régler des querelles médiocres entre les anciens membres des associations et les nouveaux venus qui cherchaient à supplanter leurs aînés. C'est ainsi que je pris part à un Congrès de délégués des Allemands de l'Étranger. Les discours prononcés à cette occasion ne sortaient pas de la banalité courante. Mais les propos des représentants de la Jeunesse hitlérienne, de l'organisation Rosenberg, des S.S. et des autres cadres du parti me firent comprendre de quoi il s'agissait en vérité.

Mon instruction fut complétée, quand je fus éclairé, un peu plus tard, sur les buts véritables de « l'Académie allemande » de Munich, à laquelle j'avais appartenu quelque temps. Impossible d'avoir désormais le moindre doute sur le crime qui s'accomplissait : on se

servait des Allemands de l'étranger pour déclencher la révolution allemande sur les ruines du monde entier.

J'en reçus bientôt confirmation de la bouche même d'Hitler. Au printemps de 1934, un petit comité se tint à Berlin, auquel furent admis quelques représentants des Allemands de l'étranger ; c'étaient, pour la plupart, de jeunes hommes imberbes. Des représentants des grandes associations allemandes pour la défense du germanisme assistaient aussi à cette réunion. J'avais été moi-même invité par un des jeunes délégués des Allemands émigrés parce que je m'étais occupé, pendant plusieurs années, de la protection des minorités et de leur autonomie culturelle. Il pensait que je pourrais exercer une influence modératrice sur ses camarades. Vain espoir. La pacification de l'Europe par l'extension des accords sur la protection des minorités, la création d'un code international des minorités, toute cette construction pacifique vers laquelle, depuis plus de dix ans, tendaient nos espérances, tout cet effort vers un ordre européen qui éliminerait la guerre de revanche, était complètement ignorée dans cette enceinte. Les entretiens se limitaient à quelques menus débats sur des sujets médiocres : subventions de journaux, élimination de membres de conseils d'administration indésirables, transferts de donations, bref, un lavage de lessive en famille. Mais il y eut un clou de la journée : une courte allocution du Führer.

— « Messieurs, nous dit-il, après s'être fait présenter chacun des assistants et lui avoir accordé l'honneur de le contempler « les yeux dans les yeux », – sur vous repose l'une des tâches les plus importantes de notre régime. Il ne suffit plus de veiller sur le germanisme comme par le passé. Il faut maintenant que vous en fassiez une troupe de choc. Vous n'avez pas à conquérir pour le germanisme, des droits parlementaires ou des libertés quelconques, car de telles conquêtes pourraient se révéler plus propres à retarder qu'à favoriser notre avance. Il ne s'agit donc plus que chacun travaille séparément et suivant son inspiration. Que chacun de vous exécute désormais les ordres qu'il recevra de l'autorité suprême. Ce qui vous semble avantageux peut apparaître comme nuisible à qui juge les choses d'un point de vue supérieur.

» J'exige donc de vous, tout d'abord, une obéissance aveugle. Ce n'est pas à vous à déterminer ce qu'il faut faire dans votre rayon d'action. Et moi-même, je ne pourrai pas toujours vous communiquer les détails de mes intentions. Votre obéissance doit découler de votre confiance en moi. C'est pourquoi je ne peux tolérer parmi vous aucun représentant des vieilles méthodes parlementaires. Ces Messieurs devront se retirer. Ils ont essayé de remplir leur tâche à leur manière. Maintenant, nous n'avons plus besoin d'eux. S'ils ne s'en vont pas

volontairement, il faudra les éliminer par tous les moyens. En ce qui concerne la politique des groupes allemands de l'étranger, plus de débats ni de votes. Les décisions seront prises ici, par moi ou, en mon absence par notre camarade Hess.

Vous serez à l'avant-garde de notre grand combat. Vous serez les sentinelles avancées de l'Allemagne. Votre vigilance nous permettra de poursuivre la concentration de nos forces et de préparer notre offensive. Vous avez une mission dont nous, les vieux combattants, nous étions si souvent chargés pendant la dernière guerre. Vous êtes aux postes d'écoute. En avant du front, vous avez à exécuter des reconnaissances, à camoufler nos préparatifs d'attaque. Considérez-vous comme étant en guerre. Les lois militaires sont celles qui vous régissent. Vous êtes aujourd'hui l'élément peut-être le plus important du peuple allemand. La nation tout entière vous remerciera toujours avec moi, des sacrifices que vous faites au Reich futur. »

Hitler avait le don de s'adapter aux tendances de ces hommes, jeunes pour la plupart. Ils brûlaient d'enthousiasme et parlaient plus tard de cet événement qui avait décidé pour toujours de leur vie. Puis Hitler parla de la tactique à adopter. Il ne songeait pas à prendre au tragique les querelles passagères entre des groupes ou des adhérents de tendances différentes. La croissance du parti s'était accomplie dans les luttes internes, au moins autant que dans les combats contre les ennemis. Partout où il y a la vie, il y a aussi combat. Il ne souhaitait d'ailleurs pas qu'une seule association privilégiée eût le monopole de l'action dans chaque pays. Il ne voyait aucun mal à ce qu'il y eût parfois des controverses et des différends.

Il était même utile, vis-à-vis des autorités des pays étrangers, de dissimuler les véritables buts sous des antagonismes apparents : « Il est important, souligna-t-il, qu'il y ait dans chaque pays, au moins deux associations germaniques. L'une d'elles doit toujours pouvoir protester de sa loyauté. Elle doit ménager les relations mondaines et les contacts économiques. L'autre sera radicale et révolutionnaire. Elle doit même s'attendre à être souvent désavouée par moi et par mon gouvernement.

» Sachez bien, d'autre part, que je ne veux faire aucune différence entre les citoyens du Reich et les Allemands naturalisés à l'étranger. Extérieurement, vous serez obligés de tenir compte du statut légal de chacun. Mais votre tâche spéciale sera l'éducation de tous les Allemands sans exception, de sorte que je puisse en toutes circonstances avoir la certitude que chacun fera passer son patriotisme allemand avant son engagement de loyalisme envers un pays étranger. De cette façon seulement, vous mènerez à bien les tâches difficiles dont je vous chargerai. Je m'en rapporte à vous quant au choix des

moyens que vous emploieriez pour rallier vos compatriotes à cette nouvelle discipline.

» Vous trouverez parfois des résistances. Mais c'est le succès qui compte pour moi. Les moyens ne me regardent pas. Celui qui s'opposerait à vous devra savoir qu'il n'a plus rien à attendre du Reich allemand, qu'il est noté d'infamie et marqué pour le châtiment qui attend les lâches et les traîtres. »

Hitler conclut en ces termes : « Ce qui dépend de vous, Messieurs, c'est en somme que nous atteignons nos fins en épargnant au maximum la richesse et le sang l'Allemagne. Vous devez nous préparer le terrain. L'Allemagne étendra sa puissance bien au delà des frontières de l'Est et du Sud-Est. Mais vous aussi, Messieurs, qui venez d'outre-mer, avez les mêmes devoirs. Oubliez tout ce qu'on vous avait appris. Nous aspirons non pas à l'égalité des droits, mais à la domination. Nous ne nous arrêterons pas à la protection des minorités ou à d'autres revendications de principe issues de l'esprit stérile des démocrates. Lorsque l'Allemagne sera grande et victorieuse, personne n'osera regarder de travers un seul d'entre vous.

» Votre tâche est de lutter pour assurer à l'Allemagne la conduite du monde. Vous recueillerez alors votre part du commandement, sans paragraphes, ni pactes. C'est à vous que sera confiée la tutelle des pays vaincus, au nom du peuple allemand. Vous gouvernerez, en mon nom, ces pays et leurs peuples, à la place même où vous êtes encore poursuivis et opprimés. Ce qui constituait notre misère séculaire, l'éparpillement du Reich allemand, son impuissance qui forçait des millions de nos meilleurs hommes à émigrer et à servir d'engrais aux autres peuples, c'est cela même qui sera demain la source de notre orgueil. De même que les Juifs ont dû souffrir la dispersion avant de conquérir la puissance universelle qu'ils avaient atteinte, c'est nous qui sommes maintenant le peuple élu de Dieu, qui va rassembler ses membres épars pour dominer toute la terre. »

Ce discours fut prononcé dans l'atmosphère la plus étouffante de ces années d'attente. On était à la veille de l'orage du 30 juin, de la nuit de la Saint-Barthélemy allemande. Indigné de cette folie criminelle, je saisis, quelque temps après, l'occasion d'en parler avec un ami qui partait pour l'étranger, comme représentant officiel du Reich. Nous marchâmes des heures durant dans le Tiergarten, en supputant les moyens de délivrer le peuple allemand de l'Aventurier.

Bientôt les dirigeants du parti commencèrent à me considérer comme un suspect. Je reçus du secrétariat de Hess un coup de téléphone brutal m'interdisant désormais toute immixtion dans les questions concernant les Allemands de l'étranger et surtout ceux de

Pologne. Un peu plus tard, un télégramme de félicitations que j'avais adressé à l'ancien Chancelier von Papen à l'occasion de son célèbre discours de Marbourg, fut intercepté et transmis au parti en violation du secret postal.

Ce discours semblait annoncer la contre-révolution et avait été accueilli avec un soupir de soulagement par tous ceux d'entre nous qui voyaient où nous conduisait Hitler. Papen constituait encore un espoir ; je reviendrai sur ce point.

Une dernière fois, j'eus l'occasion de traiter le problème des Allemands de l'étranger. C'était peu de temps avant ma démission, à l'automne de la même année. Une réunion des représentants du Germanisme à l'étranger s'était terminée par une excursion à Dantzig. J'avais invité la plupart de ces représentants. Contrairement aux vues d'Hitler, je les accueillais en leur disant que seul un national-socialisme adapté à la situation spéciale du germanisme à l'étranger, était possible au delà des frontières du Reich. Je leur parlai de l'espoir que je fondais sur un national-socialisme « purifié ». Cette parole fut entendue. Elle fut inscrite à Berlin sur le tableau noir. Les plus vieux et les plus dignes représentants du germanisme à l'étranger capitulaient. Ils continuaient à rivaliser avec les jeunes à qui mériterait davantage le certificat de docilité hitlérienne.

J'ai eu enfin une dernière occasion d'intervenir en faveur des Allemands de l'étranger, ou tout au moins de nos minorités de l'Est. C'était à mon retour de Genève, où Beck, le ministre polonais des Affaires étrangères, avait dénoncé pour ainsi dire publiquement le traité sur la protection des minorités. Faute lourde de conséquences pour la Pologne. N'est-ce pas Clemenceau lui-même qui, dans une correspondance échangée avec le président Paderewski, lui avait expliqué que la clause de protection constituait une partie intégrante du traité de paix et l'une des garanties fondamentales des nouvelles frontières polonaises ?

Je voulus faire part de mes inquiétudes au baron von Neurath, qui était alors notre ministre des Affaires étrangères. Je lui fis voir les dangers de cette nouvelle politique de Beck. Elle nous entraînait nous-mêmes dans une fausse direction. Nous allions perdre les avantages acquis, retourner en arrière. Neurath, mieux placé pourtant que moi pour saisir ce danger, le contesta.

Je compris qu'il était gagné, lui aussi, à la thèse hitlérienne de la caducité du droit international et de l'élasticité des accords, et convaincu de la nécessité d'une « guerre totale » en vue de l'hégémonie. Les traités pour la protection des minorités, me dit-il, n'avaient jamais apporté de bénéfices réels aux minorités elles-mêmes,

il se faisait fort, en quelques entretiens avec son collègue Beck, d'obtenir plus d'avantages pour les Allemands résidant en Pologne, qu'il n'aurait jamais pu le faire par la S.D.N. Je lui répondis qu'à mon avis la construction d'un nouvel instrument juridique était en elle-même un avantage et marquait un progrès même si elle n'apportait pas des succès immédiats.

Je pris occasion de cet entretien pour lui demander si l'Allemagne comptait rentrer dans la S.D.N., et, dans l'affirmative, vers quelle époque. Neurath eut un rire impatient et me déclara qu'avant ce retour il coulerait beaucoup d'eau sous les ponts de Genève.

XXV

HITLER DEVANT LA REICHSWEHR

Ce baron de Neurath n'appartenait pas à la noblesse d'épée prussienne, si décriée pour son manque de culture. C'était un représentant de l'aristocratie de l'Allemagne du Sud, qui passe pour avoir une certaine teinture de civilisation européenne. Neurath m'avait invité à déjeuner, au printemps de 1934. Me frappant sur l'épaule, avec sa jovialité coutumière, il m'avait dit : « Laissez-les s'user ! Dans cinq ans, personne n'en parlera plus. » Je lui avais fait part de mes réflexions sur la tournure des événements : il me semblait que l'Allemagne courait à la catastrophe. Neurath n'était pas du tout de cet avis. Son tempérament optimiste écartait les obstacles et les objections. Était-il vraiment convaincu ? C'est une autre affaire.

La décision qu'on attendait pour cette année 1934 était d'importance : il fallait choisir entre la continuation de la révolution ou la restauration d'un ordre durable. Chacun se recueillait. De quoi s'agissait-il à proprement parler ? Jusqu'à présent, chacun avait voulu interpréter la révolution allemande selon ses propres aspirations politiques. Brusquement, il apparaissait, du moins aux esprits réfléchis, que cette révolution allemande était bel et bien une révolution. Mais où menait-elle ? Visiblement à une inimaginable destruction de tout ce qui, auparavant, représentait la base solide de l'ordre politique et social. Pouvait-on continuer ainsi ? Le moment n'était-il pas venu d'en finir, et, même au prix d'un second coup d'État, de chasser les hordes brunes du temple ?

La difficulté était de savoir si l'entreprise réussirait sans guerre civile. L'Allemagne, dans l'état où elle se trouvait, pouvait-elle supporter une guerre civile ? Tandis que les esprits modérés des milieux conservateurs et libéraux et de la bourgeoisie éclairée commençaient à comprendre ce qu'ils avaient fait en appelant Hitler au pouvoir, les ouvriers à peine sortis des organisations marxistes, la masse de la petite classe moyenne, des employés et gagne-petit de toutes sortes étaient, au contraire, totalement acquis au national-

socialisme. C'est peut-être en cette année 1934 que le national-socialisme a atteint l'apogée de son prestige auprès des foules. Était-il possible, au moment où le national-socialisme semblait cristalliser les espoirs populaires, d'entreprendre un coup d'État pour écarter avec la personne d'Hitler des périls que les masses étaient incapables de comprendre ? Je rapporte ici les scrupules qui tourmentaient, en même temps que moi, un grand nombre de patriotes inquiets, provenant de tous les camps politiques. Depuis les premiers jours de 1934, on voyait croître le nombre des gens dont le vœu secret était de rompre, coûte que coûte, cette sorte de charme et d'ensorcellement qui entraînait l'Allemagne à l'abîme. Mais personne ne découvrait le point de départ, le tremplin d'où faire le saut. C'est alors que la personnalité de Roehm passa brusquement au premier plan. Mais je dois reprendre d'un peu plus loin l'origine de cette tragédie.

La Reichswehr voyait le danger que lui faisait courir le nouveau nihilisme révolutionnaire. Elle découvrait depuis quelque temps, malheureusement de son point vue un peu étroit, l'imminence d'un effondrement de la discipline militaire et l'arrêt possible du réarmement qui avait commencé dans des conditions particulièrement dangereuses. Peut-être, à ce moment, la Reichswehr était-elle prête à tout bousculer.

Je ne connaissais Roehm qu'assez vaguement. Au printemps de 1933, peu de temps après la prise du pouvoir, Forster m'avait abouché avec lui. Nous avons été lui rendre visite à l'hôtel Fasanenhof, à Charlottenbourg, où Roehm avait l'habitude de descendre lorsqu'il venait à Berlin. Nous le trouvâmes avec son aide de camp. Leurs chambres communiquaient. Roehm était mécontent : il n'avait pas réussi à obtenir un poste de ministre. Il voyait toute la révolution nationale-socialiste détournée de son véritable sens. « Nous faisons les rabatteurs pour les généraux », grogna-t-il. Il demanda si Forster ne pourrait intervenir pour lui auprès du Führer. Au train dont allaient les choses, toute la révolution nationale-socialiste allait être frustrée de son butin, si les S.A. n'étaient pas mis au premier plan, soit qu'ils fussent constitués en milice privilégiée, soit qu'ils fussent organisés pour fournir obligatoirement les cadres de la nouvelle armée. Quant à lui, il n'avait pas envie de se laisser manœuvrer comme un pantin.

J'avais eu un peu plus tard l'occasion de parler plus longuement avec lui de ce problème de la nouvelle armée dans le nouvel État. Je l'avais rencontré au restaurant Kempinski, dans la Leipzigerstrasse, où il avait coutume de déjeuner. Qui devait commander la force militaire du Reich ? Qui devait même la créer ? Les généraux de la Reichswehr ? ou bien lui, Roehm, l'homme qui avait à son actif la création même du parti ?

Sa dépravation mise à part, Roehm avait d'incontestables qualités. Il était liant, sympathique, serviable à ses camarades, avec des dons remarquables d'organisateur et d'animateur. Mais c'était avant tout un type de lansquenet, de condottiere. Sa vraie place eût été dans quelque troupe coloniale, le plus loin possible de l'Europe. Dans ses récriminations contre la Reichswehr, il se montrait injuste, plein de rancœur. Il souffrait du dédain hautain que lui faisaient sentir les militaires de carrière. Brûlant d'une sorte de fièvre créatrice, convaincu qu'il était appelé à une haute destinée, Roehm me confia ses visions d'avenir en quelques phrases hachées. Nous étions assis dans la grande salle vitrée. Ses cicatrices rutilaient sous l'effet de l'excitation et du vin qu'il buvait à pleins verres.

— « Adolf est ignoble », tempêta-t-il. « Il nous trahit tous. Il ne fréquente plus que les réactionnaires. Il méprise ses anciens camarades. Le voilà qui prend pour confidents ces généraux de la Prusse orientale. » Il était jaloux et mortifié. « Adolf devient un homme du monde ! Il vient de se commander un habit noir... » Il but un verre d'eau et se montra plus calme. « Ce que je veux, Adolf le sait parfaitement. Je le lui ai assez souvent répété. Je ne veux pas un replâtrage de la vieille armée impériale. Faisons-nous ou non une révolution ? » Il fredonna la *Marseillaise* : « Allons, enfants de la Patrie ! » Pui il reprit : « Si nous faisons une révolution, il faut que sorte de notre élan quelque chose de nouveau, quelque chose comme la levée en masse de la Révolution française. C'est cela que nous ferons, ou bien nous crèverons. Du nouveau, du nouveau, me comprenez-vous ? Une nouvelle discipline. Un nouveau principe d'organisation. Les généraux sont de vieilles badernes. Assez de leur routine, qu'on les mette au rancard !

» Adolf a été à mon école. C'est de moi qu'il tient tout ce qu'il sait des questions militaires. La guerre n'est pas seulement du maniement d'armes. Ce n'est pas en ressuscitant le grenadier prussien que nous forgerons notre armée révolutionnaire. Mais Adolf est et reste un civil, un barbouilleur, un rêveur. Un petit bourgeois qui veut qu'on lui fiche sa paix viennoise. Ce qui lui plaît, c'est de s'asseoir et de trôner comme le bon Dieu sur sa montagne de Salzberg ! Et nous, pendant ce temps, nous nous tournons les pouces, alors que les doigts nous démangent.

» Croyez-vous que je me contenterai d'être le berger qui traîne un troupeau de vétérans médaillés ? Non, non. Je suis le Scharnhorst de la nouvelle armée. Est-ce que vous ne le voyez pas ? Ne comprenez-vous pas que ce qui doit venir doit être quelque chose de grand et d'inédit ? La souche même doit être révolutionnaire. Il est impossible de greffer sur du bois mort. L'occasion est unique de construire quelque chose d'inouï, quelque chose qui fera sortir le monde de ses

gonds.

» Mais Hitler me promène par le bout du nez. Il préfère ne rien brusquer, ne rien risquer. Il attend un miracle du ciel. Ça, c'est de l'Adolf tout pur. Il veut hériter d'une armée toute prête. Il la fera rafistoler par les « hommes du métier ». Rien qu'en entendant ce mot, je vois rouge. Il dit qu'il veut faire une armée nationale-socialiste et il commence par en charger les généraux prussiens ! Je me demande alors où on trouvera l'esprit révolutionnaire. Les généraux de la Reichswehr ! Ce ne sont pas ces types-là qui gagneront la prochaine guerre. Je les mets tous dans le même sac, eux et Adolf. Ils vont me gâter la pièce maîtresse de notre mécanisme, ruiner l'âme même de notre mouvement ! »

Il poursuivit ses invectives contre les officiers prussiens. Aucun d'eux, dit-il, n'avait même flairé le vent. C'étaient des cadets couvés à l'école, ne connaissant rien que leurs vieux cahiers et leurs vieilles casernes. Lui, au contraire, était un révolutionnaire, un rebelle. Il en aurait pleuré. Le restaurant s'était vidé. Son aide de camp l'emmena.

Par la suite, Roehm ne s'est presque plus jamais trouvé sur mon chemin. Bien qu'il m'eût parlé sous l'influence de l'alcool, ses confidences me révélaient toute la tragédie d'un talent créateur à sa manière, d'un homme qui, tout bien considéré, était honnête, d'un rebelle, comme il disait lui-même, qui la partie perdue, a su mourir proprement et la tête haute. Quelques mois plu³ tard, vers la Noël de 1933, il me cassa de mon grade dans les S.S., parce que j'avais signalé, à toutes fins utiles, une grave insubordination commise par un Führer des S.A., au général von Brauchitsch qui commandait alors en Prusse Orientale. Je revis Roehm une seule fois, peu de temps avant son assassinat. Il ne sembla même pas me reconnaître.

Je rapporte tous ces détails parce qu'ils servent de prélude et d'explication à une conversation que j'eus avec Hitler, au mois de février de 1934. J'ai pu alors me fendre compte non seulement de la supériorité d'Hitler sur son entourage, mais encore de la partie dangereuse qu'il se préparait à jouer et qui, à deux doigts de sa chute, allait lui assurer la part du maître dans le commandement de la nouvelle armée, au prix, il est vrai, du sacrifice de son ami. Il avait déjà renié, me sembla-t-il, les idées révolutionnaires de cet ami ! Mais ce n'était qu'un abandon provisoire.

À cette époque, tout était encore en plein flottement, Hitler était obligé d'accommoder ses « plans gigantesques » aux conditions difficiles de la politique intérieure et extérieure. Il ne pouvait avancer qu'à tout petits pas ; mais il n'en éprouvait que davantage le besoin de se convaincre lui-même de la grandeur de son rôle historique en

revenant sans cesse, dans ses conversations, sur ses plans grandioses. Hitler me dit, qu'étant donné les difficultés du moment, il conclurait n'importe quel pacte qui permettrait à l'Allemagne d'entretenir une armée de quatre cent mille ou même de trois cent soixante mille hommes. Il se contenterait alors de former au grand jour les cadres de la future armée nationale et il attendrait la première occasion favorable pour faire sans risque, un nouveau bond en avant. Hitler insista sur la difficulté de concilier le secret et la cadence rapide du réarmement illicite, car dans ces conditions la qualité devait en souffrir. Il aurait préféré suspendre pour J111 temps l'effort du réarmement. Il ne pouvait se défendre de l'impression que les généraux responsables se trouvaient débordés et il appréhendait une catastrophe si, pendant la période de transformation de la Reichswehr en armée nationale, la Wehrmacht était brusquement obligée de défendre l'Allemagne par les armes.

Il avait eu à l'origine, me dit-il, des idées tout à fait différentes. Il aurait voulu mettre immédiatement sur pied une vaste armée populaire et procéder en toute tranquillité, derrière le rideau de cette milice d'apparence inoffensive, à l'instruction graduelle des recrues et des cadres au rythme de l'accroissement du matériel. Mais il avait dû s'incliner devant les avis des généraux et du vieux maréchal Hindenburg, qui s'incrustait dans son privilège de généralissime et prétendait au droit exclusif de décision en tant que seul expert réellement qualifié des choses militaires.

Je lui demandai si ce plan primitif prévoyait l'armement général des S.A. et des S.S. et s'il y avait définitivement renoncé.

— « Ce plan n'existe plus », répondit Hitler. « Dans une affaire de cette importance, l'enthousiasme et la bonne volonté ne suffisent pas. L'armement et l'instruction d'une grande armée constituent une tâche sérieuse et difficile. Je le sais, mes S.A. sont désappointés. Ils m'ont fait des observations que j'ai dû repousser comme injustifiées. Je leur ai demandé comment ils se représentaient les choses. Fallait-il que l'Allemagne se constituât deux armées indépendantes l'une de l'autre ? Deux systèmes sont possibles. Ou bien on choisit le système de la conscription par classes annuelles. Si on l'accepte, il faut s'y tenir et on ne peut plus le modifier arbitrairement. Ou bien on préfère l'armée de métier, sur la base du service volontaire. Mes camarades du parti comprendront eux-mêmes que ce principe, à la rigueur suffisant pour l'Angleterre, ne l'est pas pour nous.

» Comment pourrais-je concilier ces deux principes ? Faudrait-il envisager, pour les membres du parti, le service volontaire et ce qu'on appelait autrefois le système des rengagés, c'est-à-dire un service d'assez longue durée ? Ou bien, tous les membres des S.A. doivent-ils

former une élite militaire, une sorte de milice privilégiée ? Mais dans ce cas, ils manqueraient aux réserves de l'armée régulière, et cette dualité conduirait au pire désordre. Non, les représentations de mes S.A. ne m'ont pas convaincu. J'ai décidé de m'en tenir aux arrangements que j'ai faits et aux engagements que j'ai pris avec Hindenburg et la Reichswehr.

» L'époque des nations armées, poursuit Hitler n'est pas révolue. L'Allemagne doit revenir au service militaire obligatoire et instruire aussi vite que possible les classes qui n'ont pas servi de façon à en former les réserves. Bien entendu, avec l'importance croissante des troupes techniques, il faudra envisager un recrutement également croissant de soldats de métier contractant des engagements de longue durée. Mais la sélection de ces troupes de métier ne peut pas être basée sur l'idéologie révolutionnaire ou sur l'affiliation au parti. Elle ne peut se faire que d'après les aptitudes professionnelles. Puis-je sérieusement croire que les hommes des S.A., qui n'ont même pas passé devant les conseils de révision peuvent me fournir le matériel d'une élite militaire ? Même si je voulais faire un choix dans le choix et couper les S A. en deux tronçons, milice active et milice de réserve ? »

Je compris parfaitement que ces propos d'Hitler n'étaient que l'écho d'une leçon que lui avaient faite les chefs de la Reichswehr, qui cherchaient à se défendre contre les conceptions de Roehm.

— « L'esprit révolutionnaire, poursuit Hitler, dont parlent continuellement certains membres du parti comme s'ils en détenaient le monopole, est effectivement un facteur décisif dont je ne méconnaîtrai jamais l'importance. On ne peut reprendre purement et simplement les traditions d'avant-guerre. Du point de vue idéologique, il faut faire quelque chose d'absolument nouveau, et si le haut commandement persiste à s'écarter artificiellement de l'esprit national-socialiste, je ne le supporterai pas et j'interviendrai en temps voulu. Mais il est nécessaire avant toute autre chose, de résoudre le problème technique. On n'a pas le droit de le compliquer. »

Hitler ne pensait plus que je l'écoutais ; il se parlait à lui-même : « Il ne faut pas qu'ils soient impatients. En vérité, c'est moi qui devrais l'être. Mais je refoule mon sentiment, je sais contenir mes nerfs. » Il s'extasia devant la grandeur de sa tâche. Il ne fallait pas seulement constituer une armée gigantesque et produire le matériel nécessaire. En vérité, le facteur décisif était l'esprit, l'esprit d'unité qui doit animer le commandement comme la troupe. L'édifice resterait inachevé et s'effondrerait bientôt si l'on ne parvenait pas à insuffler à la nouvelle Wehrmacht l'esprit révolutionnaire. Il ne renoncerait donc jamais à modeler la Wehrmacht à l'image du parti lui-même. L'esprit

de l'armée devait être la quintessence de l'esprit de la nation. Sur ce point essentiel pas de discussion possible. Il accepterait plutôt une armée techniquement imparfaite qu'une armée techniquement complète, mais privée d'âme et d'élan.

— « Soyez tranquille », continua-t-il, « ce que je considère comme indispensable, je l'obtiendrai lentement, sûrement, par mon obstination et ma patience. Nous verrons qui sera le plus têtû, de moi ou des généraux. Mon véritable programme consiste en ceci : un solide noyau de soldats de métier, sélectionnés et spécialement entraînés, constituent l'armée de choc qui sera composée de vieux militants du parti. Ces troupes de choc incorporeront conformément à notre doctrine l'élite du national-socialisme dans la masse de la Wehrmacht. Cette masse elle-même sera de plus en plus réduite au rôle d'une réserve parfaitement instruite et équipée, mais dont la tâche sera surtout défensive. Je sais que pour en arriver là, j'ai à parcourir un chemin difficile et rempli d'obstacles. Ce chemin, je le suivrai jusqu'au bout, parce que j'ai à créer encore bien d'autres choses à part la Wehrmacht. Mais je ne renoncerai jamais à incorporer l'armée dans l'État national-socialiste, comme son plus fort appui à côté du parti. ».

Ce jugement d'Hitler, était en somme, celui d'un chef clairvoyant, modéré, patient et supérieur à sa tâche. Mais Hitler n'a jamais eu la moindre suite dans les idées. Trois mois plus tard, on me rapportait des propos qu'il avait tenus et qui contredisaient formellement ceux que j'avais entendus. Il avait parlé, m'affirmait-on, du danger des « menées réactionnaires », et du danger de « livrer l'armée pieds et poings liés aux généraux ».

Si vraiment Hitler a prononcé de telles paroles, cela prouve qu'il avait, dans l'intervalle, subi l'influence de l'entourage de Roehm, mais aussi que la situation intérieure s'était dangereusement aggravée. Ainsi on lui avait monté la tête, on l'avait réveillé de sa léthargie.

Un peu plus tard, en effet, à l'occasion d'une nouvelle visite, j'ai entendu Hitler parler de nouveau sur ce même sujet : « C'est une folie, disait-il, de vouloir mener des guerres révolutionnaires avec des troupes réactionnaires. » Il s'était adapté, une fois de plus, à l'attitude de son entourage, il abandonnait ses idées pour se faire l'avocat de celles d'autrui. C'est une tactique qui avait sa prédilection, parce qu'elle lui permettait d'éluder des objections gênantes. « Je refuserai mon approbation au plan du service militaire obligatoire. En l'état actuel des choses, le peuple allemand est hors d'état de satisfaire au recrutement massif, qui compromettrait sa capacité de travail productif. »

Sans une éducation nationale-socialiste préalable, expliqua-t-il,

l'armement de tous les Allemands sans distinction était une faute criminelle. Il fallait d'abord créer une armée de métier et, pour cette armée, on ne pouvait envisager que des membres des formations du parti, à l'exclusion de tous autres éléments. Si on lui objectait que ces formations n'auraient pas une instruction suffisante, il répondrait que dans la nouvelle armée l'élan révolutionnaire suppléerait avec avantage au dressage militaire, périmé et défunt.

XXVI

PRÉPARATION DE LA « PURGE »

Qu'était-il arrivé pour qu'Hitler fût ainsi contraint d'adopter les thèses et le langage des extrémistes du parti ? Évidemment la crise s'était aggravée. Des deux factions, l'une devait vaincre, et sans tarder. Mais que voulait exactement Hitler ? Laisserait-il aller les choses ? N'était-il pas l'homme qu'il prétendait être ? Ses dons de chef n'étaient-ils pas au-dessous de l'estimation qu'on en avait faite ? Plus la foi en Hitler grandissait chez les masses, plus les doutes s'accroissaient au sein de la vieille garde révolutionnaire. Était-ce là la révolution nationale-socialiste ?

« Hitler mort servirait mieux le mouvement qu'Hitler vivant » – ce mot dangereux circulait déjà d'une bouche à l'autre. « À la porte le pantin » – s'écriaient les extrémistes. On réclamait la deuxième révolution, la vraie. Hitler n'était que le Précurseur, le saint Jean-Baptiste du mouvement. On attendait le véritable Führer. S'appelait-il Roehm ? De même qu'après Kerenski, la vraie révolution russe n'avait surgi qu'avec Lénine, Hitler n'était-il pas le fourrier, bientôt oublié, de la vraie révolution allemande, qui n'avait pas encore commencé.

Il fallait éliminer Hitler, criaient les uns. Le mettre sous clef, l'arracher aux griffes de son entourage réactionnaire, hurlaient les autres. Au printemps de 1934, tout était remis en question. Le danger de la réaction monte vertigineusement. « Si Adolf n'intervient pas, il est fini », disait-on dans les casernes des S.A. « Adolf est avec nous », criaient ceux que n'avait pas abandonnés tout loyalisme. À ce moment, dans le milieu révolutionnaire des S.A., aucun peut-être des chefs nazis ne comptait aussi peu qu'Adolf Hitler.

Avait-il du moins gardé son prestige auprès de ses amis « réactionnaires » ? J'avais pris la parole, au printemps, dans une association minière d'Essen, devant un groupe de l'industrie lourde. J'avais perçu le profond découragement que leur causait la situation politique. Au cours des conversations, on entendait cette plainte générale : « Il nous conduit à l'abîme. » Un peu plus tard, le général

von Brauchitsch, aujourd'hui généralissime, vint à Dantzig. Nous nous rencontrâmes chez le consul général d'Allemagne. Il protesta avec violence contre la politique d'attermoiement. La Wehrmacht, qui ne considérait que l'intérêt de l'État, ne pouvait plus patienter. Elle allait parler haut, exiger une décision.

Hitler était donc isolé, sans support dans un groupe ni dans l'autre.

Que voulaient au juste les partisans d'une deuxième révolution ? Hitler connaissait bien ses camarades du ; parti. « Il y a des gens, disait-il, pour qui le socialisme n'est autre chose que l'accès au râtelier, aux affaires plantureuses et à la vie facile. » Ce fier idéal n'avait pas malheureusement disparu en même temps que la république de Weimar. Quant à lui, Hitler, il ne songeait pas un instant à faire comme en Russie, à détruire homme par homme la classe des possédants. Ce qu'il voulait c'était les contraindre à collaborer de tous leurs moyens à la construction de la nouvelle économie.

Il ne pouvait pas se permettre de laisser l'Allemagne végéter pendant des années, comme la Russie soviétique, dans le besoin et dans la famine. Les capitalistes d'après-guerre devaient s'estimer heureux d'avoir la vie sauve. On les tiendrait en haleine, on les mâterait, par la crainte d'un pire danger. Croyait-on qu'il renoncerait à cet avantage pour le plaisir de batailler avec les soi-disant vétérans et les extrémistes ambitieux du parti ? J'avais entendu ces propos dans une commission que le Führer avait convoquée pour discuter un plan d'organisation corporative qu'il laissa d'ailleurs tomber peu de temps après.

Hitler savait parfaitement que chaque phase nouvelle d'une révolution exige un renouvellement du personnel dirigeant. La seconde vague du nazisme amènerait donc au pouvoir des hommes nouveaux. Cela ne signifiait-il pas sa propre fin et celle de son entourage ? Pourrait-il garder en main les leviers de commande s'il laissait se déchaîner les masses prolétariennes ? Hitler avait peur des masses, malgré ses bagarres de réunions publiques. Il craignait même ses propres troupes. « Des éléments irresponsables sont à l'œuvre pour détruire tout mon travail de reconstruction », vociférait-il. « Je ne laisserai saccager mon ouvrage, ni par la droite, ni par la gauche. »

Il fit circuler le bruit que des éléments malsains à l'intérieur du parti, des émissaires de Moscou, des traîtres vendus aux bourgeois nationaux-allemands s'étaient conjurés pour demander une soi-disant « deuxième révolution » afin de le renverser lui, Hitler. On lui avait en effet rapporté que Roehm voulait s'emparer de sa personne. C'était une pensée qui lui était déjà venue et qui le hantait de plus en plus. Il

hésitait, se demandant si l'heure était venue de frapper. D'autre part, il se rendait compte que s'il frappait à gauche, il risquait à droite, à moins d'avoir affaire à des adversaires par trop maladroits, de devenir l'otage des milieux conservateurs, leur agent et leur homme à tout faire dans les milieux révolutionnaires, le dompteur des masses rebelles.

Hitler a longtemps balancé, inclinant plutôt à se mettre, sous le signe de la « deuxième révolution », à la tête des extrémistes de son parti et à se contenter ainsi d'une autorité fictive, avec le dessein de reprendre un peu plus tard l'autorité réelle. Dans les milieux dirigeants on se déchirait alors avec acharnement. L'écho de ces dissensions n'est d'ailleurs pour ainsi dire jamais parvenu aux oreilles du public. Cependant Hitler mûrissait sa décision : on peut être sûr qu'elle n'a pas été improvisée. Cette décision a prouvé qu'Hitler était très supérieur, en clairvoyance et en prévoyance, non seulement à ses amis du parti, mais encore à ses adversaires conservateurs et aux dirigeants de la Reichswehr.

XXVII

GUERRE INTÉRIEURE SUR DEUX FRONTS

Un homme surtout attendait dans l'ombre : Gregor Strasser, le grand rival d'Hitler dans le parti. Un travail souterrain faisait reparaître la même constellation qu'à l'automne et pendant l'hiver de 1932, période peu connue, pendant laquelle la dislocation du parti paraissait imminente : le général von Schleicher avait, en effet, conçu le plan de faire des syndicats ouvriers et de l'aile socialisante du nazisme, la base d'un gouvernement dont il serait le chef. Cette solution, prématurée en 1932, et mal vue alors des grands industriels, s'imposait maintenant à l'esprit des grands chefs militaires comme le seul moyen d'en finir avec le désordre des dix-huit premiers mois du régime. Hitler lui-même ne pouvait opposer aucune autre digue à la démagogie des S.A. et des masses qu'une constitution définitive, acceptée et soutenue par la Reichswehr.

En face de cette suggestion pressante des militaires, en automne et à l'hiver, on revit en 1934 tout ce qu'on avait déjà vu deux ans auparavant : la bassesse et la lâcheté des fonctionnaires nationaux-socialistes cherchant précipitamment couvertures et abris, tandis que le petit cercle des collaborateurs immédiats multipliait ses protestations de fidélité et de loyalisme. On entraît dans une période difficile. Il ne fallait pas laisser tomber Hitler. Mieux valait repartir avec lui de zéro, recommencer petit à petit tout le travail. Mais, au même instant les séides les plus fidèles s'inquiétaient de la léthargie et de la mollesse apparente d'Hitler, mettaient en doute son étoile et sa grandeur. Était-il l'oint du Seigneur, le Libérateur prédestiné de l'Allemagne, cet homme qui se lamentait sur l'ingratitude du peuple, ce tribun débile qui tour à tour gémissait, boudait, adjurait, suppliait, menaçait de se retirer « si le peuple allemand ne voulait plus de lui », – au lieu d'agir ?

Chez nous, à Dantzig, comme dans toute l'Allemagne du Nord, Grégor Strasser était beaucoup plus populaire qu'Hitler lui-même. Le tempérament d'Hitler était incompréhensible et inaccessible aux

Allemands du Nord. Au contraire, Strasser, le large et massif Bavarois, gros mangeur, gros buveur, un peu bohème mais plein de bon sens pratique, terre à terre, prompt à saisir les réalités, parlant sans phrases, jugeant toutes choses avec les yeux sains du paysan, avait été immédiatement compris chez nous.

J'avais pris part à la dernière réunion des Führer, avant la prise du pouvoir. C'était à Weimar, à l'automne de 1932. Grégor Strasser avait pris dans cette réunion la première place. Hitler, au même moment, était resté enfermé à Obersalzberg, dans une sorte de retraite pessimiste et grognonne. On arrivait, semblait-il, à l'heure critique. Strasser attendait l'ennemi de pied ferme. Avec calme et certitude, il avait su dissiper le sentiment que le parti se trouvait en pleine dissolution. C'était lui qui tenait la barre. Pratiquement, Hitler avait abdiqué.

Les circonstances l'avaient alors servi, il s'était repris. Mais au bout de deux ans nous en étions au même point. La seule différence était qu'Hitler avait maintenant deux adversaires. D'un côté Roehm, avec ses conjurés extrémistes. De l'autre, encore à l'arrière-plan, Strasser, le rival abhorré, frappé de disgrâce, mais attendant son heure.

Hitler savait que s'il se décidait en faveur de Roehm, la Reichswehr accueillerait Strasser et dissoudrait le parti. Strasser, l'homme qui avait parlé de la passion anticapitaliste du peuple allemand, reviendrait au pouvoir. Il établirait l'ordre nouveau en Allemagne, avec l'appui des milieux conservateurs et libéraux, mais en fournissant le trait d'union avec les milieux ouvriers et socialistes. Les rôles étaient renversés. Lui, Hitler, l'homme de l'industrie lourde, redeviendrait un agitateur de brasserie, un trublion de la révolution prolétarienne. Strasser, l'homme de l'anticapitalisme, deviendrait le collaborateur des généraux !

Hitler se décida. La décision lui fut dictée par la haine et l'envie. Et ce fut le coup de tonnerre du 30 juin. Il n'atteignit pas seulement les révoltés de gauche. Il foudroya du même coup le général von Schleicher. Il foudroya Grégor Strasser.

XXVIII

CADAVRES À GAUCHE ET À DROITE

Il se peut que la tragédie sanglante du 30 juin n'ait fait que prévenir un plus sanglant massacre. Il existait d'ailleurs un plan diabolique pour assassiner Hitler en attribuant à la « bourgeoisie » la responsabilité de sa mort. C'eût alors été, comme on dit en Allemagne, le signal d'une véritable « nuit des longs couteaux ».

Que Roehm lui-même ait véritablement comploté de renverser Hitler ou qu'il ait simplement joué, sans conviction, avec l'idée d'une deuxième révolution, c'est chose qui importe peu maintenant. Ce qui est plus intéressant, c'est de voir renaître la tragédie de Wallenstein, transposée dans un milieu de gangsters allemands. Un voile de vraie tragédie plane en effet, sur la nuit trouble du 30 juin, où plus de mille membres du parti furent passés par les armes, sans jugement, et où d'autres victimes complètement innocentes furent tout simplement assassinées.

La justification entreprise ensuite par Hitler devant le Reichstag, pour légitimer sa justice sommaire, fait éclater une fausseté et une bassesse insurpassables aussi bien dans le fond que dans les détails. Plus que le crime lui-même ce plaidoyer du juge suprême du peuple allemand fit apparaître comme une abomination ce qu'on pouvait prendre, à la rigueur, comme un acte de légitime défense. Hitler avait, d'un seul coup, muselé l'opposition dans toute l'Allemagne ; mais il avait déchiré la chair vive de la nation d'une blessure qui n'a cessé de suppur et de l'empoisonner.

Peu de jours après ce discours au Reichstag, j'ai dû m'adresser à Hitler au sujet d'une affaire quelconque qui concernait Dantzig. En dehors de Forster, Hitler avait convoqué le comte de Schwerin-Krosigk, ministre des Finances et von Neurath, ministre des Affaires étrangères. « Ne tourmentez donc pas cet homme harassé », m'avait conseillé Neurath, qui m'avait déconseillé de voir le Führer. La conférence avait eu lieu tout de même. L'empressement craintif et servile des deux ministres conservateurs prouvait assez qu'Hitler

n'était pas sorti vaincu du procès qu'il venait de plaider. Leur attitude rampante dépassait la courtoisie des anciennes cours monarchiques. Elle ne pouvait s'expliquer que par la crainte du bourreau d'un calife omnipotent.

— « Pour l'amour du ciel, soyez prudent », m'avait conseillé un diplomate de mes amis, à qui j'avais essayé de faire comprendre mes inquiétudes. « Les murs ont des oreilles ». La peur rôdait dans les couloirs de la Wilhelmstrasse. Chacun tremblait dans l'attente de nouveaux attentats, de l'émeute en pleine rue, de coups de feu subitement tirés par la Gestapo. Chaque fois qu'une porte s'ouvrait un peu brusquement, les malheureux diplomates croyaient voir entrer leurs bourreaux, prêts à les exécuter sans mot dire. Ils se sentaient tous complices du même crime, ne fût-ce qu'en pensée, ne fût-ce qu'en vœux inexprimés. Ils s'étaient tous bercés de l'espoir d'être enfin débarrassés de l'homme à la mèche noire et au front bas, qui se curait les dents pendant qu'on lui parlait, qui aboyait subitement comme une brute, qui n'écoutait pas un mot de ce qu'on lui disait et qui donnait des leçons à tout le monde. Ils avaient tous assassiné Hitler dix fois par jour.

Mais depuis le 30 juin l'espoir avait fait place à la peur qui les paralysait. Qu'allait-il advenir de chacun d'eux ? Qu'allait-il advenir de l'Allemagne ? Hitler avait fait savoir, par le truchement de ses intimes, qu'il ne voulait plus jamais entendre la moindre allusion à la disparition de von Schleicher et des autres opposants du clan conservateur et que, si son ordre n'était pas respecté, il donnerait immédiatement le signal de la « deuxième révolution ». Si l'Allemagne était alors déchirée par la guerre civile et désormais incapable d'arrêter l'invasion ennemie, la responsabilité en incomberait à ceux qui l'auraient contraint de se défendre par des moyens désespérés, au lieu de lui laisser le temps nécessaire de tout régler à l'amiable, comme il le souhaitait.

Ce n'étaient plus des rumeurs qui parvenaient à mes oreilles, mais à peine des bégaiements et des murmures. Tout le monde sentait que le 30 juin n'avait pas apporté la solution. Et on n'espérait plus rien du vieux maréchal von Hindenburg, qui vivait à l'écart en Prusse Orientale, somnolant dans son fauteuil et attendant sa fin prochaine. En une nuit, la conjuration des « Allemands-nationaux » avait été dispersée ; ils avaient tous disparu comme des rats dans leurs trous, tous ceux qui, récemment encore, étalaient avec importance des projets pour renverser le régime, se partageaient déjà les portefeuilles et constituaient des tribunaux pour juger les nazis concussionnaires et criminels. Plus personne ne voulait avoir pris part à ces complots. « Ne faites pas votre malheur et le nôtre », m'imploraient des amis de

Berlin avec qui, quelques semaines plus tôt, je parlais la reconstruction de l'Allemagne, avec qui, je le dis ouvertement, j'avais conspiré. La plupart de mes relations tenaient leur porte fermée, se cadennaient, cherchaient à se rendre invisibles ; ceux qui le pouvaient partaient en voyage, se cachaient ou changeaient de domicile toutes les nuits.

La Reichswehr n'avait pas compris les possibilités qui lui étaient offertes. Elle avait obtenu satisfaction, puisque Roehm était supprimé, et que sa propre indépendance était assurée. Elle s'en contentait et restait passive. Des troubles intérieurs ne pouvaient que la gêner. Elle se réservait le droit d'enquêter un jour ou l'autre sur l'assassinat des généraux von Schleicher et von Bredow, et ne demandait rien de plus. Elle laissait ainsi échapper la seule chance de dissiper le cauchemar national-socialiste.

Les grands chefs militaires, totalement dépourvus de clairvoyance et de sens politique, incapables de toute décision hardie, hésitant dès que l'intérêt militaire n'était pas en jeu, souhaitaient que l'ordre fût rétabli le plus rapidement possible et ne voyaient pas plus loin. Cette carence des officiers généraux, des hauts fonctionnaires, des représentants de la grande industrie et de la grande propriété laissait pressentir leur attitude ultérieure. Ils n'étaient plus capables d'une action politique indépendante. À chaque crise nouvelle ils continueraient à manifester une certaine opposition, mais s'arrêteraient devant l'action décisive : le renversement du régime.

Avec cette sûreté d'intuition qui fait sa plus grande force, Hitler avait flairé sur-le-champ l'indécision et l'impuissance de ses adversaires bourgeois. Pourtant il était encore loin, du moins dans la période qui suivit le 30 juin, de faire figure de vainqueur. Je l'observais, assis en face de moi, pendant que je lui faisais mon rapport. Il avait le visage boursoufflé, les traits tirés. Son regard était terne ; il ne me regardait pas. Il jouait avec ses doigts, distrait, apathique, absent. Il se décida tout de même à me poser quelques questions et approuva sommairement mes propositions. Pendant tout ce temps, j'avais l'impression que le dégoût, la lassitude et le mépris lui remontaient aux lèvres, et que ses pensées étaient loin de nos affaires.

Après nous avoir congédiés, il nous rappela Forster et moi. « Venez, Rauschning, me dit-il d'un ton plus animé et comme s'il s'éveillait soudain, venez. » Et s'adressant à Forster : « J'ai encore quelque chose à vous demander. »

J'étais curieux de savoir de quoi il s'agissait. Mais je compris bien vite qu'il avait tout simplement besoin de ne pas rester seul. « Parlez-moi de Dantzig. Que s'y passe-t-il ? Avez-vous réussi à supprimer le

chômage ? Que devient l'autostrade ? Vous entendez-vous avec les Polonais ? » Forster ne me laissa pas le temps de répondre. Sur un ton suffisant il exposa tout ce qui avait été réalisé et tout ce qui aurait pu l'être encore si Dantzig n'avait pas eu de difficultés monétaires. Hitler essaya de faire preuve d'intérêt en glissant quelques observations. Mais je m'aperçus qu'en réalité, il ne nous écoutait pas. Son regard était fixe, sans expression, dirigé droit devant lui. Puis il l'abassa. Forster venait de lui poser une question. La réponse ne vint pas. Il y eut un silence qui me parut long. Hitler se leva et se mit à arpenter la pièce. Il allait et venait entre la porte et le bureau, les mains croisées derrière le dos.

On m'avait dit qu'il ne dormait plus que quelques heures depuis le massacre du 30 juin, qu'il errait la nuit d'une chambre à l'autre, que les somnifères étaient sans effet, ou qu'il refusait d'en prendre, par crainte d'être empoisonné. Au petit jour, il tombait comme terrassé sur son lit et s'éveillait bientôt dans une crise de larmes. Il avait eu, à plusieurs reprises, des vomissements. Enveloppé dans des couvertures, il restait ensuite des heures dans son fauteuil, secoué par des frissons fébriles. Ces matins-là, il se croyait empoisonné. À d'autres moments, il faisait allumer tous les lustres et voulait beaucoup de monde autour de lui, puis, l'instant d'après, il ne voulait plus voir personne.

Il semblait craindre même la présence de ses amis les plus intimes. Le seul qu'il supportât encore était Hess. Quant à Buch, le bourreau, il l'avait pris en horreur, mais il n'osait pas l'éloigner, tant il en avait peur. On disait – que ne disait-on pas ? – qu'au dernier moment, le 30 juin, ses nerfs l'avaient trahi et que tout s'était passé à son insu, bien qu'en son nom, qu'il avait ignoré assez longtemps les détails de cette horrible nuit, qu'il ignorait encore l'ampleur des exécutions...

Je me rappelais tous ces bruits tandis qu'Hitler marchait de long en large. Il s'arrêta : « Je me suis engagé dans une voie strictement légale et personne ne pourra m'en détourner », dit-il. « Toutes les objections qui m'ont été faites, toutes les difficultés qui se dressent encore devant nous, je les ai prévues avant tous ces pessimistes empressés qui m'assomment, et j'en ai tenu compte. Rien de ce qui est arrivé ne m'a surpris. Avec la même certitude inébranlable, j'atteindrai le but gigantesque de notre révolution. Je n'ai pas besoin des conseillers, ni des censeurs, de ces bons apôtres qui voudraient faire de leur indiscipline la loi de notre développement, de ces gens qui éprouvent un malin plaisir à compter sur leurs doigts toutes les raisons qu'ils trouvent de prévoir notre ruine et qui exagèrent les difficultés inévitables au début de toute grande entreprise. Comme si ces idiots ne feraient pas mieux de s'armer et de m'encourager pour notre dur combat, en fixant les yeux sur les chances positives et non sur les

aspects négatifs de notre immense tâche. Est-ce que je ne sais pas mieux qu'eux que nous ne tenons pas encore le pouvoir ? Mais c'est ma volonté qui décide. J'écraserai quiconque n'obéira pas à mes ordres. Je n'attendrai pas que la rébellion soit publique et connue de tous. J'agirai dès le moindre soupçon d'insubordination. Je serai implacable à mes ennemis et rien ne m'arrêtera. »

Hitler pérora encore un instant sur ce thème de sa toute-puissance. Puis son humeur changea. Il s'apitoya sur lui-même. « Ces bandits entassent sous mes pas les obstacles, cinq minutes avant la mort du vieux maréchal, au moment même où tout dépend de savoir qui sera président du Reich, moi ou quelqu'un de la camarilla réactionnaire. Pour leur seule bêtise ces gens mériteraient d'être fusillés. Ne leur ai-je pas répété que seule l'union compacte et serrée de notre parti peut assurer le succès de notre assaut ? Le poteau d'exécution pour qui se permet de danser hors du rang ! N'ai-je pas adjuré dix fois, cent fois, ces gens de m'écouter. Et c'est maintenant à l'heure la plus dangereuse, que je me laisserais dire par les réactionnaires que je ne sais pas faire régner l'ordre, ni la discipline dans ma propre maison ? que mon parti est un foyer de révolte, pire que le communisme ? que la situation est plus grave qu'au temps de Brüning et de Papen ? Je me laisserais poser un ultimatum par ces lâches et ces misérables, moi, moi ? » Il hurlait à tue-tête.

— « Mais ils se trompent » reprit-il sur un ton plus calme. « Ils croient que je suis au bout de mon rouleau. Ils se trompent tous. Ils ne me connaissent pas. Parce que je viens d'en bas, parce que je suis sorti de la « lie du peuple » comme ils disent, parce que je manque d'éducation, parce que j'ai des manières et des méthodes qui choquent leurs cervelles d'oiseaux. Ah ! si j'étais des leurs, je serais un grand homme, dès aujourd'hui. Mais je n'ai pas besoin qu'ils viennent me certifier ma capacité et ma grandeur. L'insubordination de mes S.A. m'a déjà coûté de nombreux atouts. Mais j'en ai encore d'autres en main. Je saurais encore m'en tirer si les choses allaient mal.

» Le plan de ces beaux messieurs ne réussira pas. Ils ne pourront pas, pour la succession du Vieux, passer par-dessus ma tête. Qu'ils essaient de désigner un chef provisoire de l'État, de jeter dans mes jambes un de leurs hommes de paille ! Pour cela, il faut mon consentement et je ne le donnerai pas. Le peuple ne veut pas de la monarchie des Hohenzollern. Moi seul pourrais y décider les masses. Moi seul pourrais les persuader qu'une monarchie est nécessaire. Mais je ne le ferai pas, ils n'ont pas la moindre vision des réalités, ces arrivistes impuissants, ces âmes de bureaucrates et d'adjudants ! Avez-vous remarqué comme ils tremblent, comme ils s'humilient devant moi ? J'ai bousculé leurs combinaisons. Ils s'imaginaient que je

n'oserais pas, que je serais lâche. Ils me voyaient déjà pris dans leurs filets. J'étais déjà, pensaient-ils, leur instrument. Et derrière mon dos, ils se moquaient de moi, ils pensaient que j'étais fini, que j'avais perdu même l'appui de mon parti. Mais j'avais percé depuis longtemps toutes ces machinations. Je leur ai donné une volée de bois vert dont ils se souviendront. Ce que j'ai perdu dans la purge des S A. je le regagne en me débarrassant des conspirateurs féodaux et des aventuriers professionnels, des Schleicher et consorts.

» Si maintenant, j'en appelle au peuple, le peuple me suivra. Si j'en appelle au parti, le parti se dressera comme un seul homme. Ils n'ont pas réussi à me le couper en deux. J'ai supprimé les meneurs, même les meneurs éventuels qui guettaient dans l'ombre. Les réactionnaires ont voulu me séparer du parti pour s'emparer de moi comme d'un instrument docile. Et bien, me voilà debout devant eux, plus fort que jamais. Avancez donc, Messieurs Papen et Hugenberg, je suis prêt pour le round suivant. »

C'est ainsi qu'Hitler s'encourageait lui-même. L'audience était terminée. Il me donna l'impression d'un homme qui venait de se faire une piqûre de morphine.

XXIX

LA DEUXIÈME RÉVOLUTION

Les prévisions d'Hitler étaient justes. Le grand coup lui réussit. Il succéda à Hindenburg, quand le maréchal mourut à Neudeck, au mois d'août, trop tôt, ou trop tard. Peu de gens connaissent les dessous du serment prêté par la Reichswehr à Hitler. Je ne suis pas de ceux-là. J'ai vu le corps d'Hindenburg avant son transfert au monument commémoratif de la bataille de Tannenberg.

Il reposait sur son lit de mort, à Neudeck, un lit de fer dans une petite pièce nue. Cette modeste maison de Neudeck, à peine modernisée, était le type de la gentilhommière prussienne de l'Est. Elle contrastait avec la lourdeur des nouvelles bâtisses et avec le luxe des nouveaux dirigeants. Elle me rappelait Kadinen, l'une des résidences préférées du Kaiser.

Certaines traditions unissaient ma famille à la propriété de Neudeck ; en effet mon arrière grand-père était revenu, cent ans plus tôt, des guerres de l'indépendance, comme aide de camp de la brigade de Benckendorff et von Hindenburg. Encore au début de l'année, j'avais été reçu en audience, à Berlin, par le vieux maréchal. Sa mémoire avait déjà baissé, et, par moments, il ne reconnaissait plus ses visiteurs. Pourtant ce jour-là, je l'avais trouvé assez éveillé et dispos et il m'avait parlé longuement de Dantzig.

L'été suivant, à Neudeck, bien que déjà touché au front par la mort, il avait encore des heures fraîches et enjouées. La visite d'un prince japonais l'avait diverti ; il s'était intéressé à la description de certaines coutumes nippones. À l'occasion, il savait rire et faire d'innocentes plaisanteries, chose dont son Chancelier Hitler eut bien été incapable. Il avait reçu le rapport d'Hitler sur l'exécution du 30 juin et avait trouvé que tout était réglé le mieux du monde. Il avait même réconforté Hitler en lui disant qu'il n'y avait point de naissance sans douleurs et que le nouveau Reich pouvait bien coûter un peu de sang.

Cet optimisme sénile du vieux soldat n'a pas dure, semble-t-il, jusqu'au terme de sa vie. Couché déjà sur son lit de mort, il a dû faire dans les intervalles lucides de son agonie, des réflexions que nous ne

connaissions pas. Ce qui est sûr en tout cas, c'est qu'Hindenburg est mort en laissant à ses successeurs l'ordre de restaurer la dynastie des Hohenzollern. Il ne pouvait se représenter l'avenir de l'Allemagne comme assuré que sous la vieille dynastie dont le pouvoir s'était graduellement enraciné au cours d'un long développement historique.

Oscar von Hindenburg, son fils, me reçut comme je quittais la chambre mortuaire, après m'être incliné une dernière fois devant le vieux maréchal. Nous n'eûmes que le temps d'échanger quelques paroles banales. La propriété était déjà cernée par les S.S.

J'assistai également à la cérémonie funèbre à Tannenberg. Il me fallut entendre le discours sacrilège à la fin duquel Hitler faisait entrer au Walhalla le vieux soldat chrétien, dont la piété était connue de tout le monde.

Hitler était parvenu à ses fins. La deuxième révolution était ajournée ; il devenait le maître de l'Allemagne et chaque jour qui passait consolidait sa puissance. Peu de temps après les funérailles, Hitler parla de la deuxième révolution dans le cercle de ses intimes et fit ensuite circuler ses déclarations comme une consigne, parmi les chefs du parti. C'est ainsi que j'en eus connaissance, bien que je n'aie pas assisté à la réception donnée par Hitler à l'occasion de sa reconnaissance officielle, comme Führer du Reich allemand.

— « Mon socialisme est autre chose que le marxisme. Mon socialisme n'est pas la lutte des classes, mais l'ordre. Qui se représente le socialisme comme la révolte et la démagogie des foules n'est pas un national-socialiste. La révolution n'est pas un spectacle pour le divertissement des masses. La révolution, c'est un dur labeur. La masse ne voit que les étapes parcourues. Mais elle ne connaît pas, et elle n'a pas non plus à connaître quelle somme de travail secret il faut fournir, avant de pouvoir faire un nouveau bond en avant. La révolution n'est pas achevée, elle ne peut jamais être achevée. Nous sommes le mouvement, nous sommes la révolution perpétuelle. Nous ne nous laisserons jamais fixer et figer. Ce que j'ai fait récemment reste incompréhensible à beaucoup de personnes. Mais le succès m'a donné raison. En l'espace de six semaines, mes adversaires du parti, ceux qui voulaient faire mieux que moi, ont reçu l'éclatante démonstration que les événements du 30 juin étaient nécessaires et justifiés. Aux yeux du public, j'ai mis fin à la révolution. Mais nous la transportons à l'intérieur de nous-mêmes. Nous gardons notre haine bien au frais dans la glacière et nous pensons au jour où nous jetterons bas le masque pour apparaître enfin tels que nous sommes et que nous resterons toujours. Je ne puis encore vous dévoiler tous mes plans. Mais je vous demande d'emporter avec vous la conviction que le socialisme, tel que nous le comprenons, vise non pas au bonheur des

individus, mais à la grandeur et à l'avenir de la nation toute entière. C'est un socialisme héroïque. C'est le lien d'une fraternité d'armes qui n'enrichit personne et met tout en commun.

« En attendant, j'assure l'ordre et je me mets au travail. Notre première tâche est de réarmer et de nous préparer à la guerre, qui est inévitable. Notre deuxième tâche est de créer les conditions économiques et sociales les plus favorables au développement de notre force armée. Désormais, l'ordre allemand sera celui d'un camp retranché. Nous n'avons plus à penser qu'à nous-mêmes et à nos besoins vitaux. » Il réfléchit un instant et ajouta : « Pour le moment, les S.A. doivent passer par le purgatoire. Mais le jour viendra où je les récompenserai et les élèverai aux plus hauts honneurs. » Il conclut avec des sanglots dans la voix : « Même ceux qui sont morts l'autre jour ont donné leur vie pour la grandeur de notre mouvement. Ils avaient cru bien faire en se séparant de moi. Ils ont payé pour cette erreur fatale. Ils ont dû subir la peine qui attend, chez moi, quiconque ne sait pas obéir. »

XXX

LE PLAN D'UN « ÉTAT CORPORATIF »

La réforme sociale et économique qu'Hitler s'était imaginée n'était pas, on le vit bientôt, chose aussi simple que la discipline d'un « camp retranché ». Au reste, s'était-il rien imaginé de précis ? Dans tous les cas, il avait fait travailler ses techniciens d'arrache-pied, et, parmi les brochures officielles présentées par l'ingénieur Feder, on trouve en effet un travail sur la « Réforme corporative du Troisième Reich ». Peu de temps après la prise du pouvoir, on vit fleurir tout un bouquet de projets plus ou moins fantaisistes qui tendaient à instaurer un « ordre nouveau ». Tous se réclamaient d'un principe qui sonnait bien aux oreilles : « L'intérêt général passe avant l'intérêt particulier. » De ce principe devait naître, d'après les uns, un nouveau système économique dans lequel le profit personnel devait être supprimé, au moins dans toute la mesure possible. Suivant les autres, il fallait trouver, dans un système hiérarchique d'économie dirigée par l'État, un compromis entre les intérêts particuliers et les intérêts nationaux, de manière à satisfaire les uns et les autres.

Le programme était plus facile à exposer qu'à réaliser. Signifiait-il que l'Allemagne allait devenir un État corporatif ? Signifiait-il une économie totalement dirigée ? Était-ce le socialisme d'État ? Avant tout, il fallait agir, faire étalage d'activité. Le but apparaîtrait plus tard dans toute sa clarté ; mais on ne voulait pas perdre une minute. C'est ainsi que se déclencha de toutes parts une véritable fureur d'organisation. L'économie allemande traditionnelle, à la fois si complexe et si fragile, connut alors une invasion d'organiseurs barbares, qui bousculèrent de fond en comble tout ce qui existait et fonctionnait avant eux. Cette fièvre organisatrice n'eut d'autre effet que de semer partout le mécontentement et la résistance.

Il était évident que l'énorme quantité de chômeurs rendait nécessaire une intervention de l'État dans l'ordre économique. Mais cette intervention augmenterait-elle vraiment la production ou ne serait-ce qu'un remède passager ? L'augmentation de la production et la coordination des diverses branches économiques constituaient-elles le but véritable des plans qu'on voulait appliquer ? N'avait-on pas

plutôt l'arrière-pensée de subordonner toute l'activité économique à l'État ou plus exactement à un parti ? Et dans ce cas, qu'advierait-il de l'économie tout court ?

À Dantzig, nous nous débattions au milieu des mêmes problèmes, mais sur une plus petite échelle. Là aussi, on se livrait allègrement à la manie organisatrice. Pour ma part, il me semblait possible d'imaginer de nouvelles formes d'un protectionnisme qui aurait amélioré notre situation vis-à-vis de la Pologne. L'idée d'un véritable État corporatif et d'une modernisation du mercantilisme ne me paraissait pas non plus déraisonnable *a priori*. Mais Forster voulait aller vite. Il avait l'ambition d'être le premier à réaliser la « réforme corporative » afin de briller aux yeux d'Hitler. Il fit venir le jeune auteur de la brochure, dont j'ai parlé plus haut. Le jeune homme arriva à Dantzig, tout plein de son importance, avec le dessin de poser dans notre ville la première pierre du grand œuvre de sa vie.

Dantzig s'était très vite révélé comme l'endroit le moins indiqué pour des expériences économiques. C'était un port de trafic international qui, de plus, n'avait pas d'autonomie douanière. Le mieux eût certainement été de laisser son commerce s'épanouir dans la plus grande liberté possible et de ne provoquer en aucun cas des complications et des réglementations, dont le seul résultat ne pouvait être que l'émigration du trafic commercial vers des ports plus favorisés. J'étais donc d'avis que nous n'avions rien de mieux à faire que de renoncer entièrement à toute expérience « corporative ».

Ma façon de voir fut l'origine d'un conflit sérieux avec le parti, qui ne se proposait pas autre chose et ne voyait pas plus loin que l'annexion économique de la Ville Libre. Je refusai formellement de donner force de loi au plan corporatif. Il y eut des plaintes contre moi de divers côtés et le lieutenant d'Hitler, Hess, me convoqua un beau jour. Il me parla avec cette brièveté sentencieuse qui lui est habituelle et voudrait donner l'impression de la profondeur, mais qui n'est rien d'autre au fond qu'une preuve de l'hésitation et de la gaucherie d'un esprit sans maturité. Il se borna à m'adresser les vagues observations d'un homme incompetent. Finalement, le litige fit l'objet d'une conversation avec Hitler.

— « Que se passe-t-il donc ? » me demanda le Führer. Je lui fis part de mes objections aux plans de réglementation économique. Il parut vivement étonné et me dit qu'il ne songeait nullement à prendre à son compte toutes ces insanités. Forster avait-il donc oublié que le système de l'État corporatif avait été depuis longtemps ajourné à des temps meilleurs ? Je répondis que je n'en avais rien su, sinon je me serais épargné beaucoup de travail et de tracasseries inutiles. Hitler s'engagea aussitôt, suivant son habitude, dans un long plaidoyer pour justifier sa

décision et il m'esquissa les grandes lignes de ses idées socialistes, ou tout au moins de celles qu'il professait à cette époque.

— « Voulez-vous renoncer définitivement au plan corporatif ? » lui demandai-je.

— « Pour l'instant, cette formule est dénuée pour moi de tout sens précis », répondit Hitler, « et je suis certain qu'elle ne représente rien non plus à votre esprit. Depuis de nombreuses années, Mussolini travaille à mettre debout son État corporatif. Mais il n'est arrivé à rien. Cela signifie qu'il cherche en vain la substance, le fond, le couronnement, la clé de voûte du système. Je vais vous dire une chose. Dans ce domaine là, il ne faut jamais rien forcer, ne faut jamais construire. Comprenez-vous ? Ces choses-là doivent se développer toutes seules et de bas en haut. Si vous construisez de haut en bas, suivant un schéma, vous n'avez plus qu'un échafaudage de papier : l'artifice et non la vie. Ne savez-vous pas comment travaille un artiste ? Eh bien ! l'homme d'État doit laisser mûrir, comme l'artiste, ses propres pensées, et plus encore les forces créatrices de la nation.

Il peut ça et là, donner un coup de pouce, il peut diriger les forces et les régler. Mais il peut aussi faire machine arrière, quand il voit que les forces véritables ne sont pas encore là. Il ne peut pas créer la vie par contrainte. Rien n'est plus faux que de vouloir répandre d'en haut, sur une nation qui n'est pas encore mûre, une sorte de vernis artificiel, fût-il le plus brillant du monde. On ne peut faire qu'une seule chose. Il faut maintenir éveillée et vivante cette inquiétude créatrice qui tient toujours en haleine le véritable artiste. Voilà la seule chose qu'il ne faut pas laisser dépérir. »

— « Alors l'organisation par métiers ou l'État corporatif, quel que soit le nom qu'on lui donne, n'est pas encore chose assez mûre pour être réalisée actuellement ? » demandai-je. « Mais le chaos total qui règne en ce moment ne peut pas continuer. »

— « Il ne sert à rien de se creuser la tête », poursuivit Hitler. Vous aurez beau vous décarcasser, quand une idée n'est pas mûre, vous ne pourrez pas la faire vivre. Moi qui suis un artiste, je le sais bien. Je le sais aussi comme homme d'État. Il n'y a qu'une seule chose à faire : prendre patience, revenir en arrière, recommencer, et revenir encore en arrière. Le travail se fait alors dans le subconscient. La chose mûrit et quelquefois aussi, elle meurt complètement. Si je n'ai pas cette certitude intérieure et absolue que la solution est là, qu'elle doit être comme cela, je m'abstiens. Même si le parti entier me corne aux oreilles : « Agis » je ne fais rien, j'attends. Sinon, Dieu sait où je me laisserais aller. Mais si la voix me parle, alors je sais que je touche au

but et qu'il est temps d'agir. Il en est de même avec les camarades du parti ou avec le peuple. S'ils ne comprennent pas une nouveauté, il faut revenir en arrière. On essayera de nouveau une autre fois, et s'il le faut, une fois encore. L'heure favorable finit toujours par sonner. Alors nos gens s'emparent de l'idée nouvelle, ils lui donnent un corps, comme s'ils n'avaient jamais pensé à autre chose. Bien sûr, j'ai dû permettre au parti d'étudier la question de l'État corporatif. J'avais besoin d'établir expérimentalement jusqu'à quel point tout cela était mûr et si ce système est capable de nous faire avancer. Je n'appliquerai jamais aveuglément une recette. Il est tout à fait naturel qu'avant d'introduire une nouveauté, je me convainque d'abord que la chose est possible. Et il me faut aussi des hommes pour l'exécuter. J'ai chargé des camarades du parti d'une certaine besogne. S'ils en viennent bout, c'est qu'ils sont à leur place, sinon, qu'ils passent la main. Mais si je ne trouve personne qui réussisse, c'est le signe infaillible que l'idée n'était pas mûre. Il existe un rapport mathématique entre les problèmes et les hommes chargés de les résoudre. Si les hommes ne sont pas là, c'est que les problèmes ne sont pas débrouillés, que le temps n'est pas encore venu, et rien ne sert d'appeler à grands cris l'« homme fort » qui déblayera l'obstacle. Mais si les temps sont venus, les hommes sont là, eux aussi. Or, dans ces derniers mois, je n'ai pas pu me convaincre que j'avais sous la main les hommes capables de mettre sur pied l'État corporatif. Eh bien ! soit, nous ajournerons le problème pour le reprendre plus tard. »

Je suggérai qu'il était peut-être temps de chercher une synthèse entre l'économie libérale et l'autarcie à la manière moscovite.

— « Une telle synthèse est-elle possible ? demanda Hitler. Ne vous laissez pas séduire par des constructions factices. En ce qui me concerne, j'en sais moins aujourd'hui sur ces questions que je ne croyais en savoir il y a quelques années. » Je lui répondis que cette rage d'organisation qui sévissait partout me paraissait moins propre à éclairer la question que des investigations méthodiques et sérieuses.

— « Ne vous rendez-vous donc pas compte, répliqua le Führer avec impatience, qu'il faut bien que je donne quelque chose à faire à mes gens ? Ils veulent tous collaborer. Ils brûlent d'ardeur. Alors je leur laisse le champ libre. Qu'ils essayent tant qu'ils voudront. Tout bien considéré, le système corporatif n'est pas une chose si importante qu'elle puisse causer de grands dommages. Et en fin de compte, de tous ces efforts, il peut sortir quelque chose d'utilisable. »

Ce flot de paroles n'avait-il pas pour but unique de dissimuler qu'il n'était pas le moins du monde question de trouver, par voie expérimentale, un nouvel ordre économique allemand ? Ne s'agissait-il pas plutôt d'occuper la masse du parti pour la détourner de questions

plus importantes ? Je ne le pense pas. Les mobiles de la politique d'Hitler et de ses décisions personnelles sont toujours plus complexes. Certainement, il avait une raison impérieuse d'amuser le parti, en le lançant sur la transformation de l'économie. Mais l'on aurait tort de croire que c'était là, le seul motif. La mémoire d'Hitler avait en vérité la propriété de ne retenir que les mobiles qui pourraient servir ultérieurement à sa propre justification.

Hitler n'a d'ailleurs jamais consenti à s'occuper des détails d'une question, sauf dans deux domaines : la politique extérieure et l'armée. Partout ailleurs, il ^{ou} était indifférent d'arriver à la compétence, à la maîtrise. Il s'impatientsait dès qu'on voulait lui exposer des problèmes de détail. Il avait une extrême aversion pour les techniciens, les experts, les spécialistes, et ne faisait aucun cas de leur jugement. Il les considérait comme de simples manœuvres, des nettoyeurs de pinceaux ou des broyeurs de couleurs, pour rester dans la terminologie de son propre métier.

— « Affranchissez-vous de la paperasserie », me dit-il ce jour-là. « Pour les questions bureaucratiques, vous avez du personnel à votre disposition. Gardez votre liberté de jugement. On voit tout de suite que vous vous occupez beaucoup, beaucoup trop des détails ; ne tombez pas dans la déplorable manie de l'ex-chancelier Brüning qui se croyait obligé d'écrire de sa main toutes les lois qu'il promulguait. Voilà qui donne sa mesure ! Aussi ne lui restait-il aucune force pour de grandes résolutions. Quelle sottise ambition que de vous embarrasser de vétilles et de rédiger vous-même des textes de lois ! » Je répondis qu'à la vérité, j'avais étudié, jusque dans les moindres détails, les lois concernant la réglementation envisagée, car c'est dans le détail que la chose pouvait être dangereuse. Je ne voyais pas comment on pouvait éviter ce travail. En me l'épargnant, je resterais sous la dépendance de mes propres experts et devrais, en fin de compte, décider par intuition pure.

« Mais c'est précisément ce que vous devez faire », m'interrompit vivement Hitler. « Fiez-vous à votre intuition, à votre instinct ou à tout ce que vous voudrez, et jamais à vos connaissances. Notez bien cela une fois pour toutes. Les techniciens n'ont jamais d'instinct. Ce n'est pas chez eux que vous devez le chercher, c'est en vous-même et chez vos camarades du parti. Plus vous parlerez avec les membres du parti, plus les choses vous paraîtront claires, plus les questions deviendront simples pour vous. Vous serez contraint vous-même de penser plus clairement, de simplifier les problèmes, quand vous voudrez les faire comprendre aux membres du Parti. Vous devrez faire litière de tout ce qui est complice, de tout ce qui est doctrinaire. C'est le résultat bienfaisant de notre échange permanent d'idées avec les

membres du parti, c'est-à-dire avec le peuple lui-même, et non pas avec des députés qui ne connaissent pas le peuple, comme cela se passe dans les démocraties. Quant aux techniciens, qui sont empêtrés dans leurs théories comme des araignées dans leur toile, et qui sont incapables de tisser autre chose, donnez-leur simplement des ordres, et vous verrez qu'ils reviendront avec des projets utilisables. Les techniciens peuvent toujours modifier leurs vues. Ils pensent blanc, ils pensent noir et on en fait tout ce qu'on veut. ».

J'avoue que j'étais un peu déçu de n'avoir pu faire entendre mes objections et mes inquiétudes. Mais il était visible que tout le problème des corporations avait cessé d'intéresser Hitler. Impossible d'obtenir de lui, sur ce chapitre, une décision dans un sens ou dans l'autre. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que lorsque des difficultés surgissaient, il laissait froidement tomber les plans qu'il avait lui-même lancés sans s'inquiéter des conséquences, parfois ruineuses de sa désinvolture. Il se dégageait de toutes les difficultés qui le gênaient et ne souffrait plus qu'on lui en reparlât. Il faut convenir que ce don de simplification dont il ne laissa pas de se vanter lui-même, était en effet le pouvoir caractéristique qui assurait sa supériorité sur tout son entourage.

LE RÉALISATEUR DU MARXISME

— « Je ne suis pas seulement le vainqueur du marxisme. Si l'on dépouillé cette doctrine de son dogmatisme judéo-talmudique, pour n'en garder que le but fanal, ce qu'elle contient de vues correctes et justes, on peut dire aussi que j'en suis le réalisateur. » Je venais demander à Hitler s'il ne croyait pas nécessaire, en Présence des efforts chaotiques vers une reconstruction de l'économie, de retenir comme premier moteur de l'activité économique le profit individuel. C'est un point que contestaient âprement, à ma connaissance, certains membres du parti qui rêvaient d'un bouleversement social beaucoup plus radical que tout ce que les marxistes modérés n'avaient jamais pu concevoir.

— « J'ai beaucoup appris du marxisme, et je ne songe pas à m'en cacher. Non pas des fastidieux chapitres sur la théorie des classes sociales ou le matérialisme historique, ni de cette chose absurde qu'il nomme « la limite au profit » ou d'autres sornettes du même genre. Ce qui m'a intéressé chez les marxistes, ce sont leurs méthodes. J'ai tout bonnement pris au sérieux ce qu'avaient envisagé timidement ces âmes de petits boutiquiers et de dactylos. Tout le national-socialisme est contenu là-dedans. Regardez-y de près : les sociétés ouvrières de gymnastique, les cellules d'entreprises, les cortèges massifs, les brochures de propagande rédigées spécialement pour la compréhension des masses. Tous ces nouveaux moyens de la lutte politique ont été presque entièrement inventés par les marxistes. Je n'ai eu qu'à m'en emparer et à les développer et je me suis ainsi procuré l'instrument dont nous avons besoin. Je n'ai eu qu'à poursuivre logiquement les entreprises ou les socialistes allemands avaient dix fois échoué, parce qu'ils voulaient réaliser leur révolution dans les cadres de la démocratie. Le national-socialisme est ce que le marxisme aurait pu être s'il s'était libéré des entraves stupides et artificielles d'un soi-disant ordre démocratique » Je lui fis remarquer qu'on arrivait ainsi au bolchevisme et au communisme, comme en Russie.

— « Mais non, mais non », répondit Hitler, « vous êtes victime d'un

vieux sophisme dont il faut vous débarrasser. Ce qui reste du marxisme, c'est la volonté de construction révolutionnaire qui n'a plus besoin de s'appuyer sur des béquilles idéologiques et qui se forge un instrument de puissance implacable pour s'imposer aux masses populaires et au monde entier. D'une téléologie à base scientifique, il sort ainsi un vrai mouvement révolutionnaire, pourvu de tous les moyens nécessaires à la conquête du pouvoir. »

— « Et le but de cette volonté révolutionnaire ?

— « Il n'y a pas de but précis. Rien qui soit fixé une fois pour toutes Avez-vous tant de peine à comprendre cela ? »

Je répondis qu'en effet j'étais un peu déconcerté par ces perspectives insolites.

— « Nous sommes un mouvement. Voilà le mot qui dit tout. Le marxisme enseigne qu'un bouleversement gigantesque transformera le monde subitement. Le millenium va nous tomber du ciel comme la Jérusalem nouvelle. Après quoi, l'histoire du monde est close. Il n'y a plus de développement. Tout est désormais réglé. Le berger paît ses agneaux. Le monde est à sa fin. Mais nous savons, nous, qu'il n'y a pas d'état définitif, qu'il n'y a rien de durable, qu'il y a une évolution perpétuelle. Ce qui ne se transforme pas, c'est ce qui est mort. Le présent est déjà passé. Mais l'avenir est le fleuve inépuisable des possibilités infinies d'une création toujours nouvelle. »

J'observai que je n'avais pas vu les choses d'un point de vue aussi élevé.

— « C'est le seul point de vue d'où l'on puisse les voir », poursuivit Hitler. « Dans ma jeunesse et dans les premières années que j'ai passées à Munich après la guerre, je n'ai pas hésité à entrer en contact avec les marxistes de toutes nuances. Je pensais qu'il y avait quelque chose à faire avec les uns ou les autres. Ils avaient, en vérité, la route libre devant eux. Mais ils étaient et ils sont restés de pauvres hères. Ce qui était grand chez eux n'arrivait pas à percer. Ils ne voulaient pas avoir de Saül qui dépassât même d'une tête la moyenne. Il n'en avait que plus de coupeurs de cheveux en quatre. C'est alors que je me suis mis à chercher ma propre voie. Mais on aurait pu faire du mouvement socialiste allemand de cette époque ce que nous sommes actuellement. Peut-être aurait-il mieux valu pour l'Allemagne qu'on pût éviter une rupture entre les marxistes et nous. Croyez-le bien, il fallait peu de chose pour débarrasser les ouvriers allemands de leurs idées fausses, pour les décider à jeter au ruisseau la défroque démocratique. Mais c'est à nous que la Providence avait réservé de faire ce pas décisif, qui change l'histoire du monde. »

« Vous me demandez ce que je pense du profit individuel et s'il faut

le supprimer », continua Hitler après un court moment de réflexion. « Bien entendu, je pense que non. Ai-je jamais dit chose pareille ou l'aurais-je fait dire ? Ce serait aussi bête que si je voulais supprimer, par une loi, le désir sexuel. L'instinct du gain et celui de la propriété ne peuvent pas être supprimés. La nature s'impose toujours. Nous sommes les derniers qui voudrions la contraindre. Comment nous allons régler ces désirs naturels et les satisfaire, telle est, en effet, la question essentielle. Quelle sera la limite des profits individuels et de l'initiative privée ? Comment les accorder avec les besoins vitaux du peuple, avec les nécessités de l'État ? À cette question, je réponds, sans me soucier des opinions doctrinaires et scholastiques, qu'il n'est pas possible de tracer des limites qui soient valables d'une façon générale et suivant un principe définitif. Seuls les besoins de l'État, suivant l'époque et les circonstances, traceront cette ligne de partage. Ce qui est nécessaire aujourd'hui peut ne plus l'être demain. Cette délimitation sera essentiellement variable. Il n'y a pas là de système idéal, valable une fois pour toutes. Celui qui veut fixer les besoins de l'économie et de la société dans une espèce de code intangible est un fou. L'égalité, la suppression de la propriété, le salaire équitable, tout cela n'existe pas. Quant aux recettes infaillibles pour déterminer besoins et profits, ce ne sont que sornettes bonnes à occuper provisoirement les cerveaux des oisifs et des brouillons. »

— « Et les points du programme qui annoncent une réforme agraire, la suppression du salariat et l'étatisation des banques ? »

— « Vous aussi, vous allez me parler du programme ! » répliqua-t-il avec impatience. « Faut-il que je vous explique la signification de ce programme ? Êtes-vous assez simple pour le prendre à la lettre, pour ne pas voir qu'il n'est qu'un trompe-l'œil, un décor de notre théâtre ? Je ne changerai jamais rien à ce programme, qui est établi pour la masse. Il indique simplement l'orientation de quelques-uns de nos efforts. Ni plus, ni moins. Il est comme le dogme de l'Église. Est-ce que la signification de l'Église s'épuise dans ses dogmes ? N'est-elle pas plutôt dans la liaison de son activité avec ses rites ? La masse a besoin, pour nourrir ses espoirs, qu'on lui fixe des étapes visibles. Mais les initiés savent qu'il n'y a rien de stable, que tout se transforme constamment. C'est pourquoi je vous dis que le national-socialisme est un socialisme en devenir, qui ne s'achève jamais parce que son idéal se déplace sans cesse. »

LE TRIANGLE MYSTIQUE

Quand un homme comme Hjalmar Schacht, le grand magicien de l'économie, déclare qu'il n'est jamais sorti d'une conversation avec Hitler sans éprouver une sorte d'apaisement et de délivrance, qu'il s'est chaque fois senti réconforté et que les vastes perspectives que lui faisait entrevoir chacun de ces entretiens lui donnaient le sentiment de l'importance de son propre travail, comment aurait-il pu en être autrement de moi-même ? Les banalités, lorsqu'elles sont dites avec une forte conviction, agissent comme des évidences, et on ne fait pas toujours la différence entre les grandes idées simples et les petites idées simplistes.

Que pouvais-je tirer et utiliser de ce que je venais d'entendre, pour ma lutte quotidienne contre les petits esprits du parti ? Hitler m'avait fait voir qu'il me considérait comme digne d'être initié à ses pensées intimes, à des pensées qu'il ne livrait même pas à ses Gauleiter, parce que ceux-ci ne les auraient pas comprises. Une telle confiance ne m'obligeait-elle pas à tenir ces confidences cachées à la foule, ne m'imposait-elle pas un devoir d'indulgence à l'égard des désirs incompréhensifs de cette foule, y compris le Gauleiter Forster ? Ou bien, cette marque de confiance n'était-elle qu'une feinte, un des nombreux tours dont Hitler a toujours su se servir pour dominer les hommes ?

Je demandai à Hitler ce que signifiait le triangle qu'il avait dessiné à Ley, du Front du Travail, et à quelques Gauleiter, pour leur expliquer le futur ordre social. Hitler hésita, ne sachant plus de quoi je lui parlais.

— « Forster aussi, lui dis-je, semble avoir oublié cet enseignement symbolique ; mais il assure qu'il vous avait alors très bien compris. »

— « Je me souviens à présent, répondit Hitler, de ce que vous voulez dire : un côté du triangle représente le Front du Travail. C'est le domaine de l'égalité sociale. On n'y trouve plus de distinction de classes ; l'un aide l'autre ; chacun se trouve en pleine sécurité, reçoit des conseils, des ordres ; tout lui est prescrit, jusqu'à l'emploi de ses

heures de loisir. Un homme en vaut un autre et c'est le règne de l'égalité. Le deuxième côté, c'est l'organisation professionnelle. Là, chacun est séparé du voisin, inséré dans une hiérarchie suivant la quantité et la qualité de ce qu'il produit au bénéfice de la communauté. Là, l'inégalité est fondée sur la capacité. Là, chacun reçoit selon ses mérites. Le troisième côté représente le parti, l'organisation politique qui saisit chaque Allemand dans une de ses nombreuses organisations, s'il est digne d'y être admis. Là, chacun est appelé à participer au gouvernement de la nation. Dans le parti, l'inégalité est fondée sur le dévouement et sur le caractère. Tous les camarades sont égaux dans le parti, mais chacun doit se soumettre à une hiérarchie tout à fait stricte et rigide. »

Je lui dis que Forster avait bien essayé de m'exposer cette symbolique, mais qu'il s'y était embrouillé ; il semblait se souvenir encore d'un autre symbole : l'un des côtés signifierait la volonté de l'homme, le second ce qu'on appelle le cœur, le troisième l'intelligence.

Hitler se mit à rire. Nous ne devons pas serrer de trop près cette allégorie. Il avait simplement voulu montrer que chaque être humain devait être encadré, dans toutes les manifestations de son activité, par des organisations correspondantes du parti. « Le parti joue le rôle de la société d'autrefois, voilà ce que j'ai voulu vous expliquer. Le parti embrasse tout. Il règle l'existence dans tous les sens et dans tous les domaines. Nous devons donc prévoir des cadres dans lesquels s'insérera la vie entière de chaque individu. Tous ses gestes et tous ses besoins doivent être réglés et satisfaits par la communauté, dont le parti est l'expression. Il n'y a plus de libre arbitre, plus de lacunes, plus d'isolement ; l'individu ne s'appartient plus. C'est cela qui est le socialisme et non pas l'organisation de choses secondaires comme la question de la propriété privée ou celle des moyens de production. À quoi ces questions riment-elles quand j'ai soumis les individus à une discipline rigide dont ils ne peuvent s'échapper ? Qu'ils possèdent donc tout le sol et toutes les maisons et toutes les fabriques qu'ils voudront. Le point important est que, propriétaires ou ouvriers, ils soient eux-mêmes la propriété de l'État. Comprenez-moi bien : tout cela ne signifie plus rien. Notre socialisme va beaucoup plus loin. Il ne change rien à l'ordre extérieur des choses, mais il ordonne toutes les relations de l'individu avec l'État ou la communauté nationale. Il établit cette discipline dans le cadre d'un seul parti. Ou plus exactement, il crée l'ordre dans un Ordre. »

Je ne pus m'empêcher de faire remarquer qu'il m'exposait une doctrine nouvelle, mais dure.

Hitler répondit que c'était exact, que le premier venu n'était pas

apte à la comprendre. C'est pourquoi il avait essayé de vulgariser ses idées avec le petit croquis dont je venais de lui parler.

« Il ne s'agissait donc pas, lui dis-je, d'une sorte de droit féodal de l'État distribuant des fiefs, d'une sorte de super-propriété de l'État dominant en quelque sorte la propriété individuelle : explication qui revenait toujours dans les bavardages et rêveries des politiciens et économistes du parti. »

— « Pourquoi devrais-je m'occuper encore de ces demi-expédients, lorsque j'ai entre les mains quelque chose de beaucoup plus important : l'homme lui-même ? La masse s'attache toujours aux côtés extérieurs. Que signifie étatisation, socialisation ? Comme si quelque chose se trouvait changé du fait que les titres de propriété de la fabrique sont maintenant entre les mains de l'État et non plus entre celles de M. Lehmann ou de M. Schultze ! Mais, du moment où les directeurs et le haut personnel sont soumis comme leurs ouvriers à une discipline générale, on voit se former l'ordre nouveau qui rejette dans le néant toutes les conceptions du passé. »

— « Vous m'ouvrez, lui dis-je, des perspectives inouïes. Me permettez-vous de dire qu'elles ne font pas mon bonheur ? »

— « L'ère du bonheur personnel est close », me répondit Hitler. « Ce que nous lui substituons, c'est l'aspiration à un bonheur de la communauté. Y a-t-il quelque chose qui fasse éprouver plus de bonheur qu'une réunion national-socialiste dans laquelle tout le monde vibre à l'unisson, orateurs et auditeurs ? Voilà ce que j'appelle le bonheur de la communauté. C'est un bonheur que, seules, les premières communautés chrétiennes ont pu ressentir avec une même intensité. Eux aussi, ces chic tiens, sacrifiaient leur bien-être particulier au bonheur supérieur de la chrétienté. Si nous arrivons à nous identifier à notre grande révolution, si nous l'avons dans le sang, nous n'aurons plus besoin de nous tourmenter pour des vétilles ou pour quelques échecs isolés, car nous savons que nous avançons sur tous les chemins, même s'ils semblent parfois se détourner du but. Et surtout nous cultiverons notre inébranlable volonté de révolutionner le monde, dans une mesure inconnue auparavant dans l'Histoire. C'est dans cette volonté obstinée que nous puisons notre bonheur secret, cette joie que nous goûtons à contempler autour de nous la foule inconsciente de ce que nous faisons d'elle. Tous ces aveugles qui nous entourent s'hypnotisent des convoitises superficielles qui leur sont familières ; ils s'attachent à la propriété, aux revenus, au rang social et à d'autres richesses démodées. Pourvu que tout cela leur reste accessible, ils trouveront que tout va bien. Ce qu'ils ignorent, c'est qu'ils sont eux-mêmes entrés dans un système nouveau, comme dans l'engrenage d'une mécanique irrésistible. Ils ne savent pas que nous les

pétrissons et les transformons. Que signifie encore la propriété et, que signifie le revenu ? Qu'avons-nous besoin de socialiser les banques et les fabriques ? Nous socialisons les hommes. »

XXXIII

« JE NE SUIS PAS UN DICTATEUR ! »

Mon conflit avec le parti national-socialiste de Dantzig ne s'apaisait pas. On me pressait d'imposer à l'opposition le traitement le plus brutal, c'est-à-dire de violer en fait la Constitution. Des attentats continuels contre la fraction polonaise de la population rendaient difficile une politique d'entente avec la Pologne. Dans le domaine économique, le parti se livrait aux plus folles expériences. J'étais absolument isolé dans le gouvernement, car mes collègues considéraient comme plus avantageux pour leur carrière de déférer aux désirs du parti plutôt que de se compromettre personnellement en tenant compte des difficultés réelles. Les choses allèrent si loin qu'en marge des conseils officiels de gouvernement on tint des séances secrètes dont j'étais exclu et dans lesquelles les décisions gouvernementales étaient amendées ou même annulées. Bien que les dimensions de l'État de Dantzig fussent minuscules il s'y posait en somme les mêmes problèmes que ceux que le Reich allemand avait à résoudre sous la dictature national-socialiste. Dans toute l'Allemagne régnait la même confusion qu'à Dantzig. Et pourtant, à Dantzig aussi bien que dans le Reich, il existait, pour peu qu'on le voulût, des possibilités de débrouiller cette confusion : il suffisait de laisser prévaloir peu à peu les forces réelles et vivantes dans tous les domaines importants, dans l'économie, dans la politique et la situation militaire. En dépit de mon isolement, j'essayais donc de poursuivre mon travail. Ce qui m'y incitait surtout, c'était la situation diplomatique de Dantzig qui menaçait de s'aggraver.

Néanmoins, mes collègues du gouvernement et du parti continuaient à lutter contre moi comme si j'avais été le seul obstacle à l'assimilation de Dantzig au Reich. Ils se plaignaient de moi auprès de Hess et d'Hitler lui-même. Ils donnaient comme prétexte que je m'éloignais du parti et que je prenais une attitude hostile à son égard, de sorte que je ne possédais plus la confiance de la population. Il y eut quelques tentatives de conciliation en présence de Hess. J'offris ma démission et me déclarai prêt à accepter n'importe quel autre poste, si le Gauleiter Forster voulait bien me succéder à la présidence et prendre la responsabilité entière du gouvernement. Je déclarai à Hess

que cette responsabilité ne tarderait pas à contraindre Forster de s'incliner devant les réalités et d'adopter la même politique que moi. Hess me répondit qu'Hitler n'acceptait jamais, sous aucun prétexte, une retraite volontaire. Il ajouta qu'il était de mon devoir de m'entendre avec le parti. Mais Forster me fit savoir, avec la franchise brutale à laquelle cette catégorie de politiciens retors se laisse toujours entraîner, qu'il ne pensait pas le moins du monde à « saloper son avenir ».

Finalement l'affaire fut soumise à Hitler lui-même. Il la considéra comme assez importante pour convoquer et interroger tous les sénateurs dantziçois. Le seul grief sérieux qu'il put recueillir fut, comme le dit plus tard mon successeur, que je croyais *réellement* à la possibilité d'une entente germano-polonaise, au lieu de la considérer comme un simple expédient provisoire. Ma présence ne fut d'ailleurs pas admise à ces interrogatoires et on ne me donna jamais non plus la possibilité de me défendre contre telle ou telle accusation. Hitler prit les choses autrement et me convoqua tout seul. C'était en février 1934. J'étais invité à me justifier. Je le fis, en traçant un large exposé des conditions particulières à la politique de Dantzig et en mettant en parallèle le programme que je m'étais fixé et les aspirations confuses du parti.

Mais Hitler commença par me reprocher d'exiger une sorte de pouvoir en blanc pour avoir toute latitude de gouverner à ma guise. Si la politique était une chose si simple qu'elle pût être menée en tenant compte des seules difficultés objectives, c'eût été trop facile et l'on aurait pu se contenter de techniciens. Malheureusement, dit-il, il fallait avant tout compter avec les faiblesses humaines, avec la malveillance et l'incompréhension. De la malveillance systématique, il n'y en avait pas dans le parti. Est-ce que, par hasard, je prétendrais le contraire ? Tous ceux qui, à l'époque où nous étions, assumaient une responsabilité politique dans le cadre du national-socialisme devaient se représenter à quel point ils se trouvaient privilégiés par rapport aux politiciens de la république de Weimar, qui avaient dû faire face non seulement à l'incompréhension, mais encore à la malveillance de tous. Un des plus grands bienfaits du national-socialisme était justement d'avoir éliminé ce facteur qui empoisonnait la vie de toute la nation, la rancune haineuse des groupes politiques jaloux les uns des autres, qui ne s'inquiétaient nullement d'accomplir une tâche positive, mais ne travaillaient que pour leur profit particulier :

— « Le parti est bienveillant. Le parti comprend tout. Il s'agit simplement de lui expliquer ce qu'on veut faire. Si l'on ne sait pas lui faire comprendre ce qu'on entreprend c'est que les problèmes eux-mêmes ne sont pas encore assez clairs ou simplifiés ou bien que l'on

n'est pas l'homme qu'il faut pour les résoudre. Et si vous vous éloignez du parti au point qu'il ne comprenne plus votre langage, c'est toujours vous qui avez tort. C'est pourquoi je ne me lasse pas de prêcher qu'il faut parler, parler encore, tenir des réunions, entretenir un contact permanent avec la masse des camarades du parti. Dès que vous perdez ce contact, alors, vous pourrez avoir les meilleures intentions du monde, on ne vous comprendra pas. Nous ne devons jamais tomber dans l'erreur des députés bourgeois et étrangers au peuple qui tiennent des réunions une ou deux fois, autant que possible dans les quinze jours qui précèdent les nouvelles élections, et qui, le reste du temps, ne s'inquiètent jamais de leurs électeurs. Il se peut que nos camarades du parti ne comprennent pas certaines choses parce qu'elles leur sont restées étrangères jusqu'à présent. Mais personne ne peut leur reprocher de ne pas vouloir comprendre. C'est mon devoir, comme c'est celui de chacun de mes collaborateurs, d'expliquer sans cesse mes intentions aux camarades du parti jusqu'à ce qu'ils les aient comprises et jusqu'à ce qu'ils me suivent volontairement. Que dans cette bataille, il vous faille abandonner une bonne partie de vos idées personnelles, que vous deviez adapter votre jugement, c'est une nécessité qui va sans dire. C'est précisément le fruit qu'il faut attendre de cet échange de pensées continuel. Le parti est un juge inflexible. Vos motifs et vos idées peuvent être aussi justes qu'on voudra. Si le parti les repousse, commencez par en chercher la faute en vous-même, et non ailleurs. »

Hitler parlait d'une voix forte et décidée, mais sans aucune hostilité. J'objectai avec prudence que je n'avais pas manqué d'expliquer et d'essayer de faire comprendre les mesures que je tenais pour nécessaires. Mais j'avais de bonnes raisons de penser que dans certains milieux on ne tenait pas beaucoup à éclairer l'opinion Publique sur les avantages de cette politique.

Hitler fôna sur moi. Lui non plus ne pouvait pas faire tout ce qu'il jugeait raisonnable. Il était obligé de tenir compte de la volonté et du degré de compréhension d'autres personnes. Il avait pris certains engagements et était décidé à s'y conformer. En premier lieu, il devait tenir compte de la difficulté de compréhension du vieux maréchal, dont la mémoire et les autres facultés baissaient et qui, avec l'obstination de l'âge, repoussait beaucoup de projets sans même vouloir les examiner. Lui-même, Hitler, était bien obligé d'en passer par là et d'adapter à cette obstruction toute sa politique. Est-ce que par hasard je supposais qu'il était un dictateur et qu'il pouvait faire ou laisser tomber tout ce qu'il voulait ? « Je ne suis pas un dictateur ; je ne serai jamais un dictateur. » Même s'il lui arrivait un jour de pouvoir desserrer les liens qui l'entravaient, il ne déciderait jamais

selon son bon plaisir. Une politique du bon plaisir engageait, de nos jours, une responsabilité trop lourde pour les épaules d'un seul homme. Je me faisais une fausse idée de la signification du mot « Führung » et je commettais l'erreur commune de confondre la fonction du chef et la dictature. « Du fait que nous ne votons pas et que nous n'exécutons pas les décisions d'une majorité, il ne s'ensuit pas que notre politique soit sans contrôle. Elle est constamment soumise au contrôle du parti et à celui de tous les facteurs importants qui subsistent en dehors du parti. Aurais-je la prétention d'avoir à Dantzig plus de liberté qu'il n'en avait lui-même ? » Hitler s'apaisa. « N'importe quel idiot, dit-il d'un ton plus calme, pouvait gouverner en dictateur. Cela durait ce que cela durait. Jamais longtemps. Vous exigez les pleins pouvoirs. Vous voulez éliminer le parti. Et qui me garantit que c'est vous qui avez raison ? et où prendrais-je moi-même, si je voulais gouverner comme vous en toute indépendance, la certitude que j'ai raison ? Cette certitude, je ne l'acquiesce qu'en me heurtant constamment à la volonté du parti. En ce qui vous concerne, je n'ai de certitude que si vous avez en face de vous d'autres hommes, que dis-je ? le parti entier, qui est incorruptible pour contrôler chacun de vos gestes. Si vous êtes d'accord avec le parti, alors je sais que vous êtes dans la bonne voie. Il n'y a pas de pleins pouvoirs illimités et je n'en voudrais pas pour moi-même. Le terme même de « dictature » est un leurre. Il n'existe pas de dictature dans le sens courant du mot. L'autocrate le plus omnipotent doit adapter sa volonté arbitraire aux conditions réelles. En y regardant bien, il n'y a dans la politique que des données variables, et une volonté générale de leur imposer un ordre. Si vous étiez premier ministre dans un État parlementaire, vous pourriez à certains moments gouverner avec plus d'absolutisme et d'indépendance que je ne peux le faire aujourd'hui et que je ne le ferai jamais dans l'avenir.

» Être dictateur, c'est un slogan derrière lequel il n'y a aucune réalité. Ma façon de gouverner, c'est de faire sans cesse dans le parti, la somme générale d'innombrables observations, jugements et vœux de toutes sortes ; travail épuisant et qui n'est jamais fini. Mon devoir essentiel est de ne jamais me trouver en contradiction avec mon parti. Si je suis d'un avis opposé au sien, il me faut modifier ou ma façon de voir ou la sienne. Mais ce que vous demandez, personne ne peut vous l'accorder. Vous voulez opérer en vase clos, au lieu d'affronter les forces adverses sans lesquelles la vie n'est même pas concevable. »

Hitler broda sur ce thème, sans aborder le moins du monde les questions tout à fait concrètes que posait ma situation à Dantzig. Il insista sur sa théorie des relations du chef avec le parti.

— Que signifie notre parti ? Pourquoi avons-nous éliminé les partis

multiples et tout le système démocratico-parlementaire ? Est-ce que nous avons voulu nous passer du contact avec le peuple ? Si nous avons jeté par-dessus bord des institutions surannées, c'est justement parce qu'elles n'étaient plus capables de nous maintenir en contact utile avec l'ensemble de la nation et parce qu'elles ne conduisaient qu'à des bavardages, parce qu'elles masquaient l'escroquerie la plus cynique. Nous avons éliminé les parasites qui s'étaient nichés dans une sorte d'espace vide entre le peuple et ses chefs. Le rôle que jouaient les masses est évidemment supprimé du même coup. Il n'existe plus de bétail électoral que l'on saoule de paroles à chaque consultation. À la place de la masse il y a maintenant la communauté du peuple dont nous faisons l'éducation, la nation organise et consciente d'elle-même : notre parti.

— « Le terme de « parti » n'est pas lui-même satisfaisant. Je parlerais volontiers de notre Ordre, si ce mot n'avait pas un arrière-goût romantique. L'« Ordre de la Jeune Allemagne » en a gâché le sens, et il ne faut pas non plus qu'on pense aux ordres ecclésiastiques. Quel est l'esprit de notre parti ? Seul a voix au chapitre, ce m'qui assume des devoirs. Mais, celui qui les assume, celui qui entre dans notre Ordre, c'est celui qui en est juge digne, et le choix se fait sans acception de personnes. Quiconque est admis a le droit de parler, et il est entendu. Nous sommes en contact permanent avec cette élite du peuple. Nous lui soumettons toutes les questions. Nous accomplissons un travail d'éducation politique qu'aucun autre parti n'a jamais tenté dans le passé. Je ne prendrai jamais une décision importante sans m'être assuré l'accord de mon parti. Je, ne sais pas gouverner suivant mon bon plaisir. Ce que j'ordonne n'est jamais arbitraire. C'est l'expression d'un consentement qu'il me faut chaque fois obtenir. Nous allons plus loin que n'importe quel Parlement du monde, du fait que nous nous soumettons à une consultation populaire permanente. Ce n'est qu'ainsi que se forme véritable communauté nationale. Je ne dépends pas de l'homme de la rue, mais je suis responsable devant mes camarades du parti. Les démocraties parlementaires peuvent cuisiner à leur gré l'opinion publique. Moi, je me sou mets, j'accepte de répondre devant mon juge incorruptible, devant mon parti. »

Hitler continua de discourir sur la grandeur du mouvement national-socialiste. Ce qui importait c'était la figure que se donnerait l'Allemagne aux yeux du monde. La discipline était le ciment mais non le but. Un point du programme parmi les autres. Je reconnais que ce discours enthousiaste m'avait assez fortement impressionné. Je ne pouvais toutefois m'empêcher de penser : quelle étrange comédie ! Voilà un homme qui s'excite et se hisse à une sorte d'idéalisation de ses efforts, mais qui, en réalité, obéit à des mobiles tout à fait

différents. Voulait-il m'induire en erreur de propos délibéré ? Ou croyait-il lui-même à ses propres paroles ? Je penchais pour cette dernière hypothèse. Il était obligé, pour sortir de la mesquinerie perpétuelle de sa lutte quotidienne avec le parti, de se créer un monde fictif, une sorte de plan supérieur auquel il se haussait. Il ne voyait plus rien des réalités. Il contemplait avec ferveur son propre rêve. Il se justifiait, s'admirait comme le créateur d'une nouvelle forme de la démocratie. Tel était le vrai sens de son discours. C'était lui, Hitler, qui accomplissait dans le monde l'œuvre de la démocratie travestie et viciée jusque-là par le parlementarisme...

Je lui demandai s'il ne pensait pas que tout deviendrait beaucoup plus clair si on remplaçait carrément la constitution de Weimar, encore ne vigueur, par une constitution nouvelle. En effet, dans l'état présent des choses, un homme d'État responsable se débattait dans un conflit perpétuel de ses devoirs. L'ancien système n'avait plus de valeur juridique et le nouveau n'était pas encore sorti de la période révolutionnaire. L'arbitraire et le désordre avaient pour cause l'instabilité juridique et non pas l'innovation du nouveau régime.

Hitler me contredit brutalement. Si le nouveau régime s'immobilisait dans une formule constitutionnelle, c'est alors qu'on pourrait considérer sa vertu révolutionnaire comme épuisée. Il fallait lui conserver aussi longtemps que possible son caractère révolutionnaire pour éviter de paralyser sa force créatrice. Je tombais dans l'erreur fondamentale de tous ces avocats et ces enfileurs de paragraphes, qui croient possible de créer la vie avec une constitution et avec des codes. L'activité vivante d'un peuple se déroulait toujours en marge du rite constitutionnel ; nous en avons fait l'expérience avec ce travail de doctrinaires qu'était la constitution de Weimar. Les constitutions doivent toujours être l'aboutissement des faits historiques, mais elles ne doivent pas les précéder. Qui construit artificiellement viole les lois de la vie. La maladie dans le corps de la nation, le désordre physiologique, les troubles de croissance sortent de cette erreur avec une logique inévitable. Il se garderait bien, quant à lui, de rien changer au cours actuel des choses. Il était encore trop tôt pour prévoir dans quelle direction s'accomplirait l'évolution de la nation allemande. Il fallait la laisser croître et mûrir. « Je puis attendre », affirma Hitler. « Mes successeurs pourront, après ma mort, codifier tant qu'ils voudront la montée de la sève dans notre nation. À l'heure présente, j'ai autre chose à faire. »

Hitler en vint ensuite à parler de la réforme du Reich. C'était encore la même chose. On faisait pression sur lui pour supprimer les anciens États fédérés de la vieille Allemagne et pour établir à leur place les nouveaux « Gau » qui serviraient de base à l'organisation

définitive du Reich. Mais il ne se laisserait pas forcer la main. En sa qualité d'artiste, il sentait très exactement quand une idée était mûre. Ce n'était pas le cas. Il fallait d'abord annexer des pays comme l'Autriche et la Bohême, s'emparer des territoires polonais et français avant de pouvoir pétrir, comme dans la glaise, la grande figure de la nouvelle Allemagne. Nous étions encore au début d'une période indéfinie de croissance organique, qui supposait la fusion des traditions anciennes et des jeunes forces révolutionnaires pour l'acquisition de possessions nouvelles dans un espace élargi. C'est alors seulement qu'on pourrait songer à exprimer la loi de ce développement dans une constitution définitive. Jusque-là, il ne se laisserait pas de prêcher la patience à ses camarades du parti.

Il en était de même pour l'évolution du droit. Rien ne pouvait être encore fixé. La preuve en était qu'une vie nouvelle pénétrait déjà dans la vieille jurisprudence. Ce qu'on appelle le droit objectif n'existait évidemment pas.

— « Le droit est un moyen de dominer. Le droit est l'exercice du pouvoir transposé dans un langage juridique. » Dans ce domaine également, il n'était pas un dictateur, mais un architecte. Il était comme ces grands constructeurs de cathédrales qui travaillaient de génération en génération à un édifice immense, qu'ils voyaient grandir selon une loi intérieure qui leur apparaissait comme plus importante que leurs idées personnelles si géniales fussent-elles. « C'est ainsi que je travaille à la construction de la nouvelle Allemagne non pas comme les artistes égoïstes de notre époque dont l'effort reste stérile parce qu'il est individuel, mais comme les pieux constructeurs des grandes églises du moyen âge. »

Hitler débordait d'enthousiasme. Il avait oublié l'objet de notre rencontre : ma justification. « J'ai besoin, s'écria-t-il, de dix années pour mon seul travail de législateur. Le temps presse. Je n'ai pas assez longtemps à vivre. Et avant tout, il me faut mener à bonne fin notre guerre de libération, que je pose les fondations sur lesquelles d'autres, après moi, pourront bâtir. Je ne verrai pas la fin de mon œuvre ! »

Hitler me congédia avec bienveillance. J'étais troublé. La question qui m'intéressait personnellement restait en suspens. Comme je prenais congé, Hitler me donna encore un conseil : « Je voudrais vous mettre en garde contre deux choses. D'abord ne vous acoquinez pas avec les conservateurs-nationaux. Ne leur accordez pas plus d'importance qu'ils n'en méritent. L'époque de ces fossiles est passée. L'ère bourgeoise est close. Ces gens-la sont des fantômes. Ne vous en laissez pas imposer par ce qu'ils appellent leur expérience. Ils ne comprennent rien au nouveau monde qui vient, ni aux lois qui les régissent. Ils ne peuvent plus rien faire d'utile pour personne, ni pour

vous ni pour moi. Mon deuxième avis est de vous méfier de cette chose qui s'appelle la Société des Nations et de son représentant à Dantzig. C'est encore là un monde qui agonise. Prenez les embarras que font ces gens pour ce qu'ils valent. C'est du théâtre, qui devient irréel dès qu'après la représentation se retrouve dans la rue. Il faut vous débarrasser de tout respect pour ces vestiges. Alors vous comprendrez le parti et le parti vous comprendra. »

XXXIV

« JAMAIS D'INFLATION NI DE CARTES DE PAIN ! »

La réalité ne ressemblait guère au tableau qu'avait brossé Hitler. Le parti n'avait ni bienveillance ni désir de comprendre. Il ne voulait pas autre chose que détenir le pouvoir. Chaque membre voulait jouer un rôle et se hausser, coûte que coûte, jusqu'à proximité du soleil. Chacun prenait une attitude avantageuse, espérait se faire remarquer en faisant preuve de cran et d'efficacité pour obtenir de l'avancement. Le maximum de zèle, le minimum de scrupules, telle était la recette pour obtenir faveurs et postes. Quiconque apportait au contraire des objections sérieuses passait pour un gêneur et on le reléguait à l'arrière-plan. Toute l'activité du parti s'épuisait dans la compétition forcenée des extrémistes les plus incompetents. La connaissance des affaires, le souci de la réalité passaient pour des préjugés bourgeois. C'était une zone dangereuse où personne ne voulait plus s'engager, de sorte que les dirigeants, Hitler en tête, n'arrivaient plus à recueillir que des parcelles d'information et de vérité.

À cet égard, dans les plus hautes sphères de Berlin, les choses se passaient exactement comme à Dantzig-En voici un exemple entre mille. Todt, le directeur général des autostrades, rêvait, dès 1934, de construire une autostrade à travers le Corridor polonais. C'était une idée qui avait séduit Hitler. Todt, qui s'exagérait sans doute l'influence que je pouvais avoir à Varsovie me pria d'obtenir l'assentiment de la Pologne à la construction du tronçon situé sur son territoire. Il s'agissait là d'un problème politique de tout premier plan, qu'il n'était pas possible de liquider « en passant », comme Todt se l'imaginait assez naïvement. J'acceptai cependant de sonder le terrain. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque, quelques mois plus tard, au cours d'une visite à Hitler, j'appris de la bouche du Führer qu'il avait relie, par une communication nouvelle, la Prusse Orientale avec le Reich. Une autostrade était en construction, les travaux allaient bon train, bref, Hitler était ravi et tout plein de son nouveau mérite. Je lui demandai où en était la construction du tronçon polonais, car je croyais savoir qu'il y avait eu de ce côté-là des difficultés. Hitler me

répondit que tout était arrangé le mieux du monde. Todt avait déjà signé un contrat avec un célèbre ingénieur italien, qui, de son côté, s'était mis d'accord avec le gouvernement polonais. En rentrant à mon hôtel, après l'audience d'Hitler, je trouvai un mot de Todt me priant d'aller lui rendre visite à son bureau du Pariser Platz qui était installé, je crois, dans l'ancien club aristocratique du régiment de la Garde à pied.

Todt me montra ses plans et ses cartes, le réseau gigantesque des routes en construction ou en projet. Puis il me demanda où j'en étais de mes consultations avec le gouvernement polonais et si l'on pouvait espérer que le tronçon en question serait construit. Car, disait-il, le Führer y tenait particulièrement. Je laissai Todt parler et j'acquis l'assurance que rien de ce qu'Hitler m'avait présenté comme une chose déjà faite, n'existait en réalité. Après l'avoir écouté, je le mis à mon tour au courant de ma conversation de la matinée avec Hitler. J'avoue que j'éprouvai un certain plaisir à voir l'embarras mortel de cet important personnage. Il balbutia que ce devait être une erreur, qu'il y avait forcément un malentendu ; après quoi il s'empressa de déguerpir. Ce qui s'était passé était bien simple. Todt muni de ma vague promesse de sonder le terrain auprès du gouvernement polonais, avait fait à Hitler un rapport aussi mirifique que mensonger, sur la foi duquel le Führer avait supposé de bonne foi que tout était réglé et que la route était en construction. Autant que je sache, elle est encore à l'état de projet à l'heure où j'écris.

Les Ribbentrop de tout acabit opéraient de la même façon en y mettant peut-être un peu plus de raffinement pour se faire valoir et avancer dans leur carrière. Ils faisaient constamment le siège du Führer, lui jetaient de là poudre aux yeux, s'appliquaient à se faire passer pour indispensables. Chacun d'eux s'informait de ce qu'Hitler souhaitait d'entendre, puis tachait d'évincer ses concurrents en apportant au Führer les nouvelles les plus agréables et en reportant sur son propre compte tout le succès, acquis ou probable, qu'il pouvait faire déjà miroiter. Le peuple allemand, qui passait naguère pour le plus consciencieux du monde, a battu sous règne d'Hitler tous les records du mensonge et de la servilité.

Quand la vérité était gênante, on prenait, soin qu'Hitler ne l'apprît jamais. Faisait-il fausse route, on ne manquait pas de le pousser dans le mauvais chemin en multipliant les rapports tendancieux, propres à l'encourager dans son erreur. On minimisait les difficultés, on amplifiait les perspectives favorables. On commençait par de petites retouches dans les détails et on en arrivait à des falsifications flagrantes. On construit tout un système pour éloigner de lui tout ce qui aurait pu l'irriter. Ses accès de colère furieuse effrayaient son

entourage au point qu'on faisait n'importe quoi pour ne pas s'y exposer. L'emploi de ces belles méthodes se généralisa non seulement autour d'Hitler, mais aussi des autres chefs.

Dantzig était alors à la veille de la banqueroute. Nous avions besoin de devises pour maintenir la couverture de notre monnaie au niveau prescrit. La Reichsbank lui refusait l'avance nécessaire. Elle se plaignait amèrement qu'à cause de Dantzig, tout le plan de réarmement fut compromis. Le jeune Forster, tout auréolé de la faveur spéciale du Führer, alla trouver le fonctionnaire auquel je m'étais adressé, un homme, par ailleurs parfaitement honorable. Il obtint la somme nécessaire et même davantage. Comment Hitler et ses mamelucks n'auraient-ils pas triomphé ? « Vous voyez bien l'argent se trouve toujours... » Les obstacles n'existaient pas il suffisait de faire pression sur les techniciens, et les choses prenaient aussitôt le cours désiré.

En réalité, de tels procédés ne faisaient qu'ajourner le problème. Il finissait toujours par se poser de nouveau, et avec tant d'urgence qu'il fallait tout de même le regarder en face. La plupart du temps, en pareil cas on devait payer beaucoup plus cher. C'est exactement ce qui se passa pour notre problème financier et monétaire de Dantzig. Le parti m'empêcha de prendre en temps utile les mesures qui s'imposaient. Mais six mois après ma retraite, il ne restait plus rien à sauver : le gulden dantzikois dut être dévalué de trente pour cent.

Ce conflit sur la monnaie fut un de ceux qui gâchèrent le plus mes relations avec le parti. Deux mois après m'être « justifié » devant Hitler et après avoir été gratifié, à défaut de tout appui, d'un discours enflammé sur la bienveillance du parti, il me fallut exposer la situation financière de la Ville libre, devant un conseil restreint des ministres. Il était présidé par Hess. Neurath, Schwerin-Krosigk, le ministre de l'Économie Schmidt et quelques autres membres du cabinet y assistaient. Je fus surpris de voir avec quelle difficulté ces importants personnages se rendaient compte de la position spéciale de Dantzig, qui en soi, n'était sans doute pas brillante mais qui n'était devenue désespérée qu'à la suite de la gabegie national-socialiste que j'avais été impuissant à enrayer. Il fallait déjà payer, pour un territoire restreint, la note des expériences financières qui devaient être faites plus tard en Allemagne. On avait lancé une pierre dans un petit étang. Les ondes concentriques, renvoyées par la rive prochaine, reviennent, se croisent, se chevauchent. La même chose se passera dans un étang beaucoup plus vaste, avec la différence que le pavé qu'on y jette mettra plus de temps à produire ses effets. Nous, à Dantzig, nous avions à payer la rançon de certaines opérations de gonflements de crédit, à une époque où les Allemands du Reich ne les connaissaient

pas encore. C'était une nouveauté pour les dirigeants de Berlin. Le conseil s'en tint, bien entendu, à des discussions, à perte de vue, à des demi-propositions, à des demi-mesures. Le parti en conclut qu'il pouvait continuer ses gaspillages : Hitler n'avait-il pas dit que la question d'argent n'avait aucune importance ?

Dans l'embarras désespéré où je me voyais, j'avais été trouver le futur secrétaire d'État, Keppler, qui était l'un des conseillers économiques privés d'Hitler. Il avait son bureau à la Chancellerie. Keppler était ingénieur. Comme tous les ingénieurs, du moins en Allemagne, il était, en dehors de ses connaissances techniques, naïf et ignorant comme un enfant, mais plein de suffisance. Il me consola en me parlant des inventions sensationnelles qui, disait-il, allaient révolutionner l'armement de notre pays. J'avais mis au point un plan qui devait permettre l'accroissement des exportations de la Ville libre. Tout cela, me dit Keppler, était du temps perdu. Dans un an, au plus tard, Dantzig aurait fait retour au Reich. L'Allemagne disposait d'inventions et de machines si puissantes qu'aucune coalition au monde ne pouvait l'empêcher de reprendre Dantzig. Il n'avait malheureusement pas le droit de pousser plus loin l'indiscrétion. Mais si j'en avais su autant que lui, j'aurais été complètement rassuré. Donc je pouvais attendre.

J'obtins, toutefois, par l'intermédiaire de Keppler, une audience d'Hitler. Cette fois encore, l'orage s'abattit sur ma modeste personne. Je répétais ce que j'avais déjà dit au Conseil des Ministres : si Dantzig ne parvenait pas à rendre active sa balance des paiements, il faudrait dévaluer le gulden dans six mois au plus tard.

Hitler s'emporta et tempêta. Il s'opposait formellement à toute dévaluation : « J'ai engagé ma parole. Je ne ferai pas d'inflation. Le peuple ne comprendrait pas. À vous de trouver le moyen de vous en tirer sans toucher à la monnaie. » Il poussa de tels cris que je ne percevais plus ses paroles. Il lui fallut un bon moment pour retrouver un peu de calme. Ce fut une scène des plus pénibles.

Au surplus, le ministre des Finances, Schwerin-Krosigk, ne m'avait pas caché son sentiment, certain jour que nous attendions ensemble dans l'antichambre d'Hitler. Il m'avait dit que l'Allemagne ne pourrait échapper à la dévaluation. Hitler en était instruit. Mais il n'acceptait que des palliatifs, des mesures en trompe-l'œil qui équivaudraient à la dévaluation sans qu'on prononçât ce mot fâcheux. Il éviterait à tout prix de proclamer le fait brutal d'une dévaluation officielle. On reconnaissait là le démagogue qui calcule à chaque instant ce que peut supporter l'homme de la rue, dans quelle mesure on peut escompter sa crédulité et à quel moment il commence à se cabrer. L'inflation et les cartes d'alimentation étaient, à ses yeux, les deux erreurs capitales

qu'il ne faudrait jamais commettre, les deux tabous que devait respecter un chef vraiment instruit de la psychologie des foules :

— « Faites ce que vous voulez, répétait-il, mais je ne consentirai jamais à déprécier le mark ni à distribuer des cartes de vivres. Il y a toujours moyen de tourner ces difficultés. Torturez-vous un peu le cerveau Débrouillez-vous ! » Il répétait que le gouvernement des Hohenzollern avait perdu la guerre par son ignorance de la sensibilité particulière des petits épargnants et des ménagères. Il ne permettrait jamais que la même erreur fut commise une seconde fois, surtout au seuil d'une nouvelle guerre. Il aimerait mieux, s'il le fallait supprimer radicalement la monnaie et, au lieu de distribuer des cartes d'alimentation, prescrire les repas en commun pour toute la nation. De telles mesures pouvaient encore, à la dernière extrémité, être justifiées aux yeux des masses. Elles pouvaient être présentées comme des innovations grandioses, comme un nouveau socialisme de guerre, une étape historique du progrès social. Le peuple croirait tout ce qu'il lui dirait. Mais il ne voulait pas que son gouvernement eût jamais à prendre des mesures qui avaient, une fois déjà, conduit le Reich à l'écroulement et à la misère. L'inflation, les cartes de pain, réveilleraient des souvenirs néfastes, des associations d'idées et des soupçons qui se tourneraient immédiatement contre tout ce qu'entreprendrait le national-socialisme. Toute confiance dans le régime serait ainsi ruinée en peu de mois.

— « Tout l'appareil de l'État repose, en dernière analyse, sur le besoin de sécurité du public et sur la confiance des petits épargnants et des ménagères. Si l'on n'a pas su gagner la confiance des uns et des autres, il n'y a pas de gouvernement qui puisse tenir. »

LE SECRET DE LA DOMINATION DES MASSES

C'est ainsi qu'à propos des affaires de Dantzig, Hitler me fit tout un exposé sur l'art de gouverner, qu'il réduisait à l'art de conduire les masses.

Il devinait, avec une intuition infailible, me dit-il, les sentiments de la foule, ce qu'on pouvait lui demander et ce qu'il était dangereux de lui dire. C'était là, assurait-il, un don qu'on avait ou qu'on n'avait pas. Il l'avait de naissance, à un tel degré que personne ne pouvait lui en remontrer. Mais, le don ne suffisait pas. Il fallait encore avoir la maîtrise absolue de tous ses moyens. La conduite des masses était un art, au sens le plus strict du mot. Comme dans les autres arts, la virtuosité ne pouvait s'acquérir que par un travail acharné : « Mes adversaires m'ont regardé avec dédain. Ils se sont demandés, pleins de jalousie : Comment cet homme obtient-il ses succès auprès des foules ? Ces socialistes, ces communistes considéraient que la masse était leur monopole. Ils détenant les salles de réunion, et ils étaient les maîtres de la rue. Et voilà que subitement un homme est venu et qu'aussitôt un grand mouvement populaire est né. Était-ce affaire de chance, ou défaut de jugement du côté des masses ? J'en demande pardon à ces messieurs : ils se trompent. Nous y étions bien pour quelque chose, nous, nos efforts et notre technique.

» Le manque d'esprit critique de la masse est certainement une explication, mais non pas dans le sens où l'entendent nos marxistes et nos réactionnaires abrutis. La masse possède ses organes de critique. Ils fonctionnent simplement d'une autre manière que chez l'individu. La masse est comme un animal qui obéit à ses instincts. Pour elle, la logique et le raisonnement n'entrent pas en ligne de compte. Si j'ai réussi à déclencher le mouvement national le plus puissant de tous les temps, cela tient à ce que je n'ai jamais agi en contradiction avec la psychologie des foules ni heurté la sensibilité des masses. Cette sensibilité peut être primitive, mais elle a le caractère permanent et irrésistible d'une force de la nature. Lorsque la masse a fait une dure

expérience, comme celle de l'époque des cartes de pain et de l'inflation, il lui est désormais impossible de l'oublier. La masse ne possède qu'un appareil intellectuel et sensoriel très simple. Tout ce qu'elle ne parvient pas à cataloguer la trouble. Ce n'est qu'en tenant compte des lois naturelles, que je suis capable de la dominer. On m'a reproché de fanatiser la masse, de l'amener à un état extatique. Le conseil des psychologues subtils est qu'il faut apaiser les masses, qu'il faut les maintenir dans un état d'apathie léthargique. Non, Messieurs, c'est exactement le contraire qu'il faut. Je ne puis diriger la masse que lorsque je l'arrache à son apathie. La masse n'est maniable que lorsqu'elle est fanatisée. Une masse qui reste apathique et amorphe est le plus grand danger pour une communauté politique quelle qu'elle soit. L'apathie est, pour la masse, une des formes de la défense. Elle est un repli provisoire, un sommeil de forces qui éclateront subitement en action et en réactions inattendues. L'homme d'État qui n'intervient pas immédiatement, lorsqu'il voit les masses devenir apathiques, mérite de passer en Haute Cour.

» J'ai fanatisé la masse pour en faire l'instrument de ma politique. J'ai réveillé la masse. Je l'ai forcée à s'élever au-dessus d'elle-même, je lui ai donné un sens et une fonction. On m'a reproché de réveiller dans la masse les instincts les plus bas. Ce n'est pas cela que je fais. Si je me présenté devant la masse avec des arguments raisonnables, elle ne me comprend pas ; mais quand j'éveille en elle des sentiments qui lui conviennent, elle suit immédiatement les mots d'ordre que je lui donne. Dans une assemblée de masse, il n'y a plus de place pour la pensée. Et, comme j'ai précisément besoin de créer une telle ambiance, parce qu'elle me donne seule la certitude que mes discours produiront leur effet maximum, je fais rassembler dans mes réunions le plus grand nombre possible d'auditeurs de toutes sortes et les contrains à se fondre dans la masse, qu'ils le veuillent ou non : des intellectuels, des bourgeois aussi bien que des ouvriers. Je brasse le peuple et je ne lui parle que lorsqu'il est pétri en une seule masse. » Hitler réfléchit quelques instants, puis il reprit : « J'ai la conviction intime que, dans l'art d'influencer les masses, personne ne peut rivaliser avec moi, même pas Goebbels. Ce qu'on peut obtenir par le calcul et la ruse, c'est le domaine de Goebbels. Mais la vraie domination des masses n'est pas une chose qui s'apprenne. Et, notez bien que plus la masse est nombreuse, plus il est facile de la diriger. Plus riche est le mélange des ingrédients humains, paysans, ouvriers, fonctionnaires, plus l'amalgame prend le caractère typique d'une masse désindividualisée. Rien à faire avec des réunions limitées de gens cultivés, de Représentants d'intérêts professionnels ou autres : ce qu'aujourd'hui vous obtiendrez d'eux par une démonstration logique, sera détruit demain par une argumentation diamétralement opposée.

Mais ce que vous dites au peuple, lorsqu'il forme une masse, alors qu'il se trouve dans un état réceptif de dévouement fanatique, cela s'imprime et demeure comme une suggestion hypnotique ; c'est une imprégnation indestructible qui résiste à n'importe quelle argumentation raisonnable. Mais prenez garde : de même qu'il existe des névroses individuelles auxquelles le médecin n'ose pas toucher, de même on trouve dans la masse des complexes qu'on n'a jamais le droit de réveiller. Au nombre de ces tabous, il faut compter tout ce qui peut évoquer les mots dangereux d'inflation et de cartes de pain. Je peux exiger tranquillement de la masse des privations bien plus pénibles, mais il faut que je lui procure en même temps les suggestions émotives qui lui permettront de les supporter. Comment pourrais-je jamais songer à conduire plus tard une guerre si je plonge dès maintenant les masses dans cet état d'apathie où elles étaient en 1917 et 1918 ? »

Il y eut un silence que je rompis en demandant si le parti n'avait pas pour fonction de tout expliquer à la masse, ou, plus exactement, aux individus pris en dehors de la masse.

— « Non ! » répondit Hitler. « Sans doute, on peut essayer pour un certain temps la propagande individuelle. Mais, aux heures critiques la masse se crée partout, dans la rue, à l'usine, chez le boulanger, dans le métropolitain, partout où dix ou douze personnes se trouvent réunies. Elle réagit en tant que masse, et les raisonnements ni les exhortations ne comptent plus. Tout le poids de la masse pèse sur le parti et le parti lui-même est un facteur de la masse. »

Hitler en vint ensuite à la question connexe, mais tout à fait différente, comme il le souligna, de la domination de l'adversaire par la propagande. Il fallait se garder là de toute confusion. La maîtrise des masses était un problème extrêmement important, mais la destruction de l'adversaire en était un autre. Ces deux problèmes comportaient d'ailleurs un élément commun : On devait éviter, dans un cas comme dans l'autre, tout ce qui était argumentation et réfutation d'opinions étrangères, tout ce qui laissait place à la discussion et au doute. Mais la propagande à l'étranger avait un tout autre but que la suggestion des masses allemandes : « La domination est toujours l'imposition d'une volonté supérieure à une volonté plus faible. Comment fais-je pour imposer ma volonté à l'adversaire ? Je commence par briser et paralyser d'abord la sienne. Je le trouble et le conduis à douter de lui-même. » Pour mieux se faire comprendre il comparerait la transmission de la volonté à un phénomène physico-biologique. Des corps étrangers pénétraient dans le système circulatoire de l'adversaire, s'y fixaient, provoquaient des états morbides, aboutissant en fin de compte à briser la résistance du patient. Quant à la toxine accessoire du terrorisme, elle agissait non

par effet direct, mais en multipliant les ravages de l'infection primaire et en ébranlant définitivement la résistance vitale.

Hitler en revint ainsi aux perspectives de la prochaine guerre. Les principes qu'il venait d'énoncer s'appliquaient exactement à la préparation psychologique d'une guerre où l'on emploierait surtout les armes invisibles. Il en rassemblait tout un arsenal dont la révélation surprendrait l'univers. La propagande ennemie de la dernière guerre apparaîtrait comme un jeu d'enfants, comparée aux méthodes qu'il tenait en réserve. Il ne mènerait jamais une guerre par une action exclusivement militaire. Il ne tenait pas du tout pour certain qu'il fallait en venir à une guerre sanglante ; mais même dans ce cas il comptait sur l'anéantissement par surprise de ses adversaires, auxquels il serait en mesure d'imposer sa volonté au beau milieu des opérations.

Les vues d'Hitler sur ce qu'on appelle aujourd'hui « la guerre psychologique », étaient connues des initiés. C'était en somme l'application dans un autre domaine du système qui lui avait réussi pour la conquête du pouvoir. Cette méthode qui consistait à vaincre l'ennemi par l'intoxication morale et la paralysie était l'invention la plus personnelle d'Hitler. Il pouvait prétendre à bon droit que cette innovation tactique s'appuyait sur une immense expérience psychologique et un travail d'adaptation d'une incroyable minutie. Il revenait toujours sur l'excellence de sa méthode et il en faisait propager les principes par ses Gauleiter jusque dans les moindres recoins du Reich.

— « Faites ce que vous voudrez », me dit Hitler en me congédiant, « mais ne me parlez plus de dévaluation ni d'inflation. D'ailleurs la masse ne fait aucune distinction entre l'une et l'autre. »

XXXVI

MAGIE NOIRE ET MAGIE BLANCHE

Un jour que le Führer était d'humeur accueillante, une femme de son entourage, qui ne manquait pas d'esprit, se risqua à lui donner un avertissement : « Mon Führer, dit-elle, ne choisissez pas la magie noire. Vous avez, aujourd'hui encore, le choix libre entre la magie blanche et la magie noire. Mais dès l'instant où vous vous serez décidé pour la magie noire, elle ne sortira plus jamais de votre destin. Ne choisissez pas la voie mauvaise du succès rapide et facile. Vous avez encore, ouverte à vos pas, celle qui conduit à l'empire des esprits purs. Ne vous laissez pas détourner de ce bon chemin par des créatures liées à la boue, qui vous dérobent votre force créatrice. »

Ce langage mystique ne déplaisait pas à Hitler, du moins à certains moments. Ses familiers le savaient-ils usaient de cet enrobage pour lui faire accepter certaines médecines. Cette femme intelligente exprimait à sa manière, les appréhensions qui préoccupaient toute personne en contact avec Hitler : chacun se rendait compte qu'il s'abandonnait à des influences maléfiques dont il n'était plus le maître. Alors qu'il se croyait encore l'arbitre de son propre destin, il s'était déjà laissé Prendre dans une sorte d'envoûtement satanique dont il ne pouvait plus se dégager. Au lieu d'un homme qui, s'élevant d'une étape à l'autre, se purifiait graduellement des mauvais souvenirs d'une jeunesse douteuse, qui se libérait de sa gangue et s'efforçait de devenir meilleur, on voyait au rang suprême une sorte de possédé, de maniaque, chaque jour plus absorbé dans son idée fixe, plus complètement esclave et impuissant, la proie de puissances qui s'étaient emparées de lui et qui ne le lâcheraient plus jamais. Hitler aurait-il encore pu s'engager dans une autre voie ? Un grand nombre d'entre nous, qui le connaissions bien, s'obstinaient à le penser. Beaucoup espéraient encore un changement sans se rendre compte qu'il était déjà trop tard. L'obstacle qui bloquait sa route, ce n'étaient pas seulement les hommes avec lesquels il s'était élevé qui s'accrochaient à lui comme le poids d'un passé trouble. Hitler, en ne les rejetant pas dans les bienheureuses ténèbres d'où ils avaient

émergé, avait sans aucun doute commis une faute qui a pesé sur toute la suite de son destin. Combien de bonnes volontés n'y avait-il pas dans le parti ? Quelles forces se seraient mises à la disposition d'Hitler s'il s'était débarrassé de tous ces gangsters qui montaient la garde autour de lui ! Mais ce n'était pas seulement une question d'entourage. La cause profonde de sa course à l'abîme, c'était sa faiblesse de volonté. C'est une illusion de croire qu'Hitler est un grand volontaire. Au fond de son être, il est veule et apathique. Il a besoin d'excitations nerveuses pour sortir de sa léthargie chronique et se rendre capable d'actions brusques et violentes. Il a choisi délibérément la pente facile, il s'est laissé glisser, il s'est livré aux forces qui l'entraînaient vers la chute.

Certains de ses propos montraient qu'il avait tout de même une idée assez exacte de la mission utile qu'il eût pu remplir. Mais ces velléités n'étaient qu'une sorte de fuite dans un monde irréel où il cherchait des raisons de se relever dans sa propre estime.

Hitler ne voulait pas être un dictateur. Mais il n'était pas non plus un bâton flottant sur l'eau, il savait toujours marcher avec les gros bataillons. Il avait lui-même répété cent fois qu'on devait toujours choisir comme adversaire le plus faible et comme allié, le plus fort. Si vulgaire que fut cette maxime, il croyait qu'elle contenait la substance de toute action politique. Il y a une chose qu'Hitler n'a jamais faite : il ne s'est jamais mis en opposition avec ses Gauleiter, avec ces hommes dont chacun séparément était dans sa main, mais qui, réunis, le tenaient captif. Il a toujours su manœuvrer pour avoir en cas de conflit, la majorité de son côté. Le secret de sa domination était de pressentir comment se prononcerait la majorité de ses Gauleiter et d'opter d'avance pour l'avis du plus grand nombre, avant que personne n'eut pris la parole. De la sorte, il avait toujours raison et l'opposition était toujours dans son tort. Ses Gauleiter veillaient jalousement sur leurs prérogatives. Ils formaient un cercle extrêmement fermé et se défendaient avec une unanimité brutale contre toute tentative de limiter leur omnipotence. Hitler dépendait d'eux. Et ce n'est pas d'eux seulement qu'il dépendait.

Hitler n'était pas un dictateur. Il se laissait pousser par des forces extérieures souvent même contre sa propre conviction. C'est la somme de ces forces qui le poussait en avant. Et c'est ainsi que sa politique s'est développée dans un sens bien différent de ses conceptions primitives. Il additionnait ces forces et en faisait le numérateur de la fraction dont il était lui-même le dénominateur. Sans doute, il conservait la tête, mais en perdant sa liberté de décision.

Mes relations personnelles avec le parti étaient devenues impossibles. Après mon retour de Genève, le parti émit la prétention

de supprimer la constitution de Dantzig, d'ouvrir la lutte pour se libérer de la tutelle de Genève et de pratiquer une politique extrémiste vis-à-vis de la Pologne. Comme introduction à cette lutte, on me demanda de faire emprisonner un certain nombre de prêtres catholiques, de dissoudre le parti socialiste et de prendre des mesures de rigueur contre la population juive. Je refusai. De mon côté, j'exigeai une dévaluation immédiate du gulden et l'élargissement du gouvernement, de façon à faire face aux répercussions de la mauvaise politique financière. Je demandai l'arbitrage d'Hitler.

Hitler était alors enfermé dans sa villa d'Obersalzberg et il était impossible de lui parler. Je restai donc à Berlin pour l'attendre. J'avais esquissé dans un mémoire les grandes lignes de la seule politique possible pour Dantzig. Puisque j'étais privé de l'appui du parti, j'essayai de faire parvenir ce mémoire à Hitler par l'entremise de von Neurath, et en le priant de m'accorder une audience. Neurath était à la chasse au chamois. La question ne l'intéressait pas. Protéger un homme « compromis » ne pouvait que lui attirer des ennuis. Alors je tentai d'intéresser à ma cause le secrétaire d'État von Bülow. Il me fit toutes sortes de belles promesses. Mais je savais que ma politique n'avait de chance de réussir que si j'approchais Hitler avant le Gauleiter de Dantzig.

Je ne sais si mon mémoire n'est jamais venu entre les mains d'Hitler. S'il l'a reçu, il ne l'a certainement pas lu. Hitler ne lisait aucun rapport ni aucun document. Lammers aurait pu lui en parler. Mais Forster, le Gauleiter de Dantzig, m'avait devancé. Il trouva accès à l'Obersalzberg.

Hitler capitula devant son Gauleiter. Il ne me laissa pas défendre moi-même mon projet. La route m'était désormais tracée : je pris ma retraite.

Hitler m'avait fréquemment témoigné sa bienveillance. Au cours de nos conversations, il m'avait dit bien des choses qu'il tenait cachées à plusieurs de ses Gauleiter. Mais il ne pouvait pas se débarrasser des liens qui l'attachaient à ses premiers compagnons de lutte. Il s'était remis entre leurs mains. Il ne lui était pas possible de donner raison à quelqu'un contre ses Gauleiter. À Berlin, on ne reconnaissait pas encore cette situation-Pendant longtemps encore, on s'est fait dans la capitale les mêmes illusions que je m'étais faites à Dantzig : on s'imaginait toujours qu'on pourrait séparer Hitler de son entourage et lui ouvrir ainsi la voie d'une politique plus saine et plus stable. L'opinion des milieux responsables, à Berlin, était qu'on accomplissait un devoir patriotique en faisant preuve de persévérance et en « occupant la position ». Tout cela a été peine perdue. L'un après l'autre, ces patriotes ont perdu l'influence qu'ils croyaient avoir et ont

capitulé devant la camarilla de gangsters qui entourait Hitler. Ils ne sont plus aujourd'hui que des « techniciens » qu'on méprise et dont les avis n'ont plus aucun poids.

Je pris pension à cette époque, – c'est-à-dire à l'automne de 1934, – en attendant la décision d'Hitler, dans un « hospice » chrétien de Berlin car l'hôtel où je descendais habituellement était trop espionné à mon goût. J'appris qu'on avait songé à me transporter dans un sanatorium suspect des environs de Berlin. On prétendait que j'étais malade. Je savais ce qui m'attendait dans cette « maison de santé » : je n'en serai jamais sorti. J'avais essayé tout ce qui était humainement possible. J'avais fait savoir à quelques unes des personnes les plus influentes de Dantzig, notamment aux représentants des grands intérêts économiques, quel danger les menaçait et je leur avais demandé de m'aider en rédigeant une pétition collective où ils rassembleraient, au sujet de la gabegie du parti, la documentation et les plaintes qu'ils m'avaient si souvent apportées eux-mêmes. Pour enlever à la lutte que je menais en faveur d'une politique raisonnable tout caractère odieux, il était indispensable qu'elle prît une forme plus large que celle d'une rivalité de personnes dans le monde dirigeant. Mais dans la Ville libre de Dantzig, il n'y avait plus trace de l'esprit hanséatique ni de la fière indépendance des siècles passés. Chacun des hommes que j'avais pressentis se refusa à compromettre sa misérable petite existence. Chacun eut peur de miser sur le mauvais cheval. Ce manque de caractère de la bourgeoisie allemande devait sceller le sort de l'Allemagne. Hitler n'a prononcé qu'un seul verdict conforme au sens de l'histoire : la dissolution de la bourgeoisie allemande, qui n'a jamais dépassé les classes primaires de l'éducation politique du sentiment et n'a jamais su prendre conscience de sa propre valeur.

Un appui me vint d'un autre côté. Tous les adversaires possibles de mon successeur éventuel vinrent me trouver et m'offrirent leur concours. Ils cherchaient là une occasion de se mettre au premier plan. Ils me conseillèrent, au lieu de partir en guerre contre l'homme de confiance d'Hitler, de tomber sur d'autres adversaires, de façon à me remettre en selle. C'était une tactique typiquement national-socialiste. Ces gens ne voyaient les choses que sous le seul aspect d'une lutte pour conserver des positions et pour abattre des rivaux. Dans un autre milieu encore, on m'aurait vu sans déplaisir débarrasser Dantzig de la domination du parti : je veux parler de la Reichswehr. Un général très connu m'encouragea à « dissiper le cauchemar » et à donner un exemple que suivrait peut-être l'Allemagne. Il me suggéra que je pouvais expulser le Gauleiter comme étranger indésirable, faire incarcérer les braillards du parti constituer un nouveau gouvernement provisoire, établi sur des bases élargies et armer les syndicats, dont je

pourrais faire une sorte de milice qui m'assurerait l'appui du monde ouvrier. Il y avait là une chance à courir, mais il m'aurait fallu des appuis plus larges. Je ne pouvais pas non plus à la fois défendre la constitution et faire un coup d'État. De toute façon, je savais qu'au bout de quelques semaines je devrai faire face à la catastrophe financière, car il n'était pas possible de maintenir notre devise sans l'appui du Reich. À cette époque, le national-socialisme ne pouvait être chassé de Dantzig que par les voies légales. La chose aurait pu arriver six mois plus tard. Malgré les actes de terrorisme du parti, les nouvelles élections donnèrent à peine un peu plus de la moitié des voix au national-socialisme. La S.D.N. aurait pu annuler les élections pour manœuvres illégales et ordonner un nouveau scrutin. Le résultat aurait été une victoire écrasante de l'opposition. Mais l'occasion fut manquée.

Au fond, tous ces projets n'étaient que des rêves. La fatalité allemande devait suivre son cours, qu'on pouvait aisément prévoir, quand on connaissait les données du problème, et surtout les facteurs personnels. Hitler évita de prendre une décision. Von Neurath m'expliqua que le Führer « n'avait pas de pouvoir à Dantzig », État indépendant dans les affaires duquel il ne pouvait intervenir. C'est avec cette pauvre défaite qu'Hitler se débarrassa de la responsabilité gênante d'une décision.

Malade, en proie à la fièvre, je restai enfermé dans mon « hospice » de Berlin, complètement isolé, m'attendant à chaque instant à être supprimé par les sbires d'Himmler. Le sombre avenir de l'Allemagne, dont nous étions tous plus ou moins responsables, pesait sur moi d'une manière insupportable. Dans mon désespoir, j'eus recours à l'Évangile qu'on trouve sur toutes les tables de nuit des hospices allemands. Je le feuilletai et mon premier regard tomba sur cette parole consolante : « Ils ne continueront pas toujours, car leur folie devient évidente à tout le monde. »

XXXVII

L'APOCALYPSE DU NOUVEAU MESSIE

Magie noire ou blanche : que signifient ces refuges que cherche Hitler, cette fuite périodique des réalités ? Hitler est le type du déraciné primaire, souffrant de toutes les lacunes d'une éducation superficielle, qui juge et condamne hâtivement et sans la moindre parcelle de ce respect qu'éprouvent devant les choses obscures les âmes de meilleure qualité. Il appartient à cette catégorie d'Allemands médiocres, déshérités de toute tradition, qui se jettent sur la première chimère venue et s'y cramponnent par peur du vide. Au fond, tout Allemand a un pied dans l'Atlantide où il cherche une meilleure patrie et un plus riche patrimoine. Cette double nature des Allemands, cette faculté de dédoublement qui leur permet à la fois de vivre dans le monde réel et de se projeter dans un monde imaginaire, se révèle tout spécialement dans Hitler et donne la clef de son socialisme magique. Tous les ambitieux médiocres, tous ceux dont les aspirations n'ont pas trouvé satisfaction, et qui naguère se faisaient nudistes, végétariens, édeniens, ennemis de la vaccination, anticléricaux fanatiques, biosophes, ces réformateurs de tout poil qui érigeaient leurs marottes en systèmes ou fondaient des religions de bazar, tous ces dévoyés s'entassaient maintenant avec enthousiasme dans la nacelle du gigantesque ballon nazi, pour tenter de monter plus haut qu'ils n'avaient pu le faire dans leurs conventicules. C'est le romantisme rabougri, la vanité refoulée, le fanatisme haineux de ces petits sectaires qui anime le grand fanatisme collectif du parti nazi et le maintient en vie comme une promesse d'assouvissement. Pour tous les ratés et les déshérités des pays allemands, le national-socialisme est une sorte de conjuration magique. Hitler lui-même n'est que le premier d'entre eux, le grand-prêtre ou le pape de la nouvelle religion secrète. Réchauffe de cette adulation et entoure de ce culte imbécile, il n'est pas éloigné de croire, à certaines heures, qu'il est, en effet, doué de pouvoirs surhumains. Mais dès qu'il descend de la tribune ou revient de ses courses solitaires dans les montagnes, il retombe dans l'abattement et la léthargie, incapable de tout courage et de toute décision. Il lui faut alors des interlocuteurs, des auditeurs qui

l'excitant à parler et à se prouver à lui-même qu'il n'est pas encore au bout de ses forces.

J'ai été souvent, comme tant d'autres, l'auditeur dont Hitler s'emparait pour se convaincre lui-même. C'est ainsi qu'il m'a révélé, par fragments, sa « philosophie », ses vues générales sur la morale, la destinée humaine et le sens de l'histoire. C'était du Nietzsche mal digéré et plus ou moins amalgamé avec les idées vulgarisées d'une certaine tendance « pragmatiste » de la philosophie contemporaine. Hitler m'exposait tout cela avec les gestes d'un prophète et d'un génie créateur. Il semblait convaincu d'exprimer des idées qui lui étaient personnelles. Il n'en connaissait pas l'origine, il pensait ne les devoir qu'à ses méditations solitaires dans les montagnes. Voici quelques-unes de ces révélations que j'ai notées comme des aphorismes en les dégageant de leur contexte :

« Nous sommes à la fin du siècle de la raison, la souveraineté de l'esprit est une dégradation pathologique de la vie normale.

« Il y a eu les temps antiques. Il y a notre mouvement. Entre les deux, l'âge moyen de l'humanité, le moyen âge, qui a duré jusqu'à nous et que nous allons clore.

« Les Tables de la Loi du Sinaï ont perdu toute valeur.

« La conscience est une invention judaïque ; c'est, comme la circoncision, une mutilation de l'homme.

« Il n'y a pas de vérité, ni dans le sens moral, ni dans le sens scientifique.

« L'idée d'une science libre, indépendante de l'utilité, ne pouvait surgir qu'à l'époque du libéralisme. Cette idée est absurde.

« La science est un phénomène social, et comme tous les phénomènes sociaux, elle n'a pour limites légitimes que le profit ou le dommage qu'elle apporte à la communauté.

« Avec le slogan de la science objective, la corporation des professeurs a voulu simplement se libérer de la surveillance nécessaire des pouvoirs publics.

« Ce qu'on appelle la crise de la science n'est rien d'autre que la mauvaise conscience des savants. La question préalable à toute activité scientifique est de savoir qui veut savoir. Il n'existe donc jamais que la science d'un groupe humain défini dans une époque définie. Il y a très certainement une science nordique et une science national-socialiste, qui doivent se trouver en opposition avec la science judéo-libérale, laquelle ne remplit plus son rôle, et se détruit elle-même.

« On n'approche le mystère du monde que dans l'exaltation des sentiments et dans l'action. Je n'aime pas Goethe ; mais je suis prêt à lui pardonner beaucoup à cause de cette seule phrase : « Au commencement était l'action. » Seul l'homme qui agit peut appréhender le sens du monde. L'homme emploie mal sa raison. Elle n'est pas la source de je ne sais quelle dignité ou supériorité individuelle, mais simplement une arme dans la lutte pour la vie. L'homme est fait pour agir. Contempler l'univers, spéculer sur le passé, comme font tous les intellectuels, c'est se rayer soi-même du registre des vivants et se compter parmi les morts.

« Tout acte a son sens, même le crime.

« Toute passivité, toute persistance est contraire au sens de la vie. De là sort le droit divin d'anéantir tout ce qui dure.

« Le mot même de « crime » est une survivance d'un monde passé. Je ne distingue qu'activité positive et activité négative. N'importe quel crime, dans le vieux sens du mot, est encore un acte de plus grande valeur que l'immobilité bourgeoise. Un acte peut être négatif du point de vue de l'intérêt commun ? il faut alors l'empêcher. Au moins, c'est encore un acte.

« Méfions-nous de l'esprit, de la conscience, et fions-nous à nos instincts. Revenons à l'enfance, refaisons-nous une naïveté.

« On nous jette l'anathème comme à des ennemis de l'esprit. Eh bien, oui, c'est ce que nous sommes. Mais dans un sens bien plus profond que la science bourgeoise, dans son orgueil imbécile, ne l'a jamais rêvé.

« Je remercie mon destin de ce qu'il m'a épargné les œillères d'une éducation scientifique. J'ai pu me tenir libre de nombreux préjugés simplistes. Je m'en trouve bien aujourd'hui. Je juge de tout avec une impartialité monumentale et une âme de glace.

« La Providence m'a désigné pour être le grand libérateur de l'humanité. J'affranchis l'homme de la contrainte d'une raison qui voudrait être son propre but ; je le libère d'une avilissante chimère qu'on appelle conscience ou morale, et des exigences d'une liberté individuelle que très peu d'hommes sont capables de supporter.

« À la doctrine chrétienne du primat de la conscience individuelle et de la responsabilité personnelle, j'oppose la doctrine libératrice de la nullité de l'individu et de sa survivance dans l'immortalité visible de la nation. Je supprime le dogme du rachat des hommes par la souffrance et par la mort d'un Sauveur divin et propose un dogme nouveau de la substitution des mérites : le rachat des individus par la vie et l'action du nouveau législateur-Führer, qui vient soulager les

masses du fardeau de la liberté. »

De telles phrases, prononcées avec l'autorité du Führer et dans le décor de sa vie quotidienne, faisaient à l'interlocuteur l'impression de révélations profondes. Hitler était d'ailleurs encore plus convaincu de sa propre originalité. Il ressentait comme une injure et une atteinte à sa grandeur tout rappel de doctrines antérieures qui lui auraient frayé la voie. Il ignorait, comme tous les autodidactes, que certaines idées sont « dans l'air » et hantent beaucoup de cerveaux dans une même époque. Ce qui était vrai, en dehors de cette espèce de jalousie qu'il éprouvait à l'égard de toute concurrence intellectuelle, c'est que personne ne pouvait rivaliser avec lui pour tirer de doctrines devenues banales des conséquences radicales et révolutionnaires. Il ne taisait d'ailleurs qu'esquisser sa « révolution » ; il en gardait pour lui les dernières perspectives, il se plaisait à entretenir une crainte universelle du Surhomme qu'il croyait être. Mais l'impression qu'emportait l'auditeur après ces demi-confidences, c'est qu'Hitler s'approchait dangereusement de la limite que Nietzsche avait lui-même franchie lorsqu'il s'était annoncé comme le nouveau Dionysos et l'incarnation de l'Antéchrist.

XXXVIII

DIVAGATIONS WAGNÉRIENNES OU PARSIFAL AU POUVOIR

Hitler refusait d'admettre qu'il eût des précurseurs. Il ne faisait d'exception que pour Richard Wagner.

Il me demanda un jour si j'avais été à Bayreuth. Je lui dis que, dans ma jeunesse, j'avais aimé passionnément la musique, que j'avais été de nombreuses fois à Bayreuth, et que du reste, j'avais fait de sérieuses études musicales à Munich. J'étais un élève de Thuille.

Hitler me répondit qu'il pensait à autre chose qu'à la musique. Lui aussi, connaissait Thuille et les néo-romantiques. Leur musique était convenable, sans plus. Mais aucun de ces épigones ne savait ce que Wagner était en réalité ? Hitler ne pensait pas uniquement à son génie musical, mais à toute la doctrine wagnérienne de la culture germanique, doctrine révolutionnaire jusque dans le moindre détail. Est-ce que je savais, par exemple, que Wagner avait attribué pour une grande part, la déchéance de notre culture à l'alimentation carnée ? si lui, Hitler, s'abstenait personnellement de manger de la viande, c'était sans doute plus pour de plus amples raisons, mais en premier lieu à cause des objections de Wagner, qu'il considérait comme absolument fondées. Une bonne part de la décadence allemande provenait des ventres ballonnés, de la constipation chronique, de l'intoxication des humeurs, de l'ivresse. Il s'abstenait de viande, d'alcool et de l'immonde tabac, non seulement pour des raisons hygiéniques, mais aussi par conviction raisonnée. Malheureusement, le monde n'était pas mûr pour une purification générale. Wagner avait eu la révélation, il avait été l'annonciateur du destin tragique de l'homme allemand. Il n'était pas seulement un musicien et un poète. Il était surtout la plus grande figure de prophète que le peuple allemand n'ait jamais possédée. Lui, Hitler, était tombé de bonne heure, soit par hasard, soit par prédestination, sur les doctrines de Wagner. Avec une exaltation presque morbide, il avait constaté que tout ce qu'il avait lu dans l'œuvre de ce grand esprit, correspondait à des idées intuitives qui sommeillaient, pour ainsi dire, au plus profond de sa propre

conscience.

— « Le problème est le suivant : comment peut-on arrêter la déchéance raciale ? Faut-il s'en tenir aux idées du comte de Gobineau ? Nous en avons tiré les conséquences politiques : jamais plus d'égalité, jamais plus de démocratie ! Mais, doit-on laisser la masse du peuple suivre sa pente, ou faut-il l'arrêter ? Faut-il créer une élite de véritables initiés ? Un ordre ? Une confrérie de Templiers pour la garde du Saint Graal, du réceptacle auguste où se conserve le sang pur ? »

Hitler réfléchit un instant : « Il nous faut d'ailleurs comprendre Parsifal dans un sens bien différent de l'interprétation courante, par exemple celle que donne ce pauvre diable de Wolzogen. Derrière l'affabulation extérieure, le bric-à-brac de sacristie, la fantasmagorie pseudo-chrétienne du Vendredi-Saint, il transparait quelque chose de profond et de grand. Ce n'est pas religion de la pitié qui s'y trouve glorifiée, selon l'évangile néo-chrétien de Schopenhauer ; c'est le culte du sang noble et précieux, du pur et rayonnant joyau autour duquel s'est groupée la confrérie des preux et des sages. Le roi Amfortas souffre d'un mal incurable : la corruption du sang. Parsifal, le héros ignorant mais pur, doit choisir entre les voluptés du jardin de Klingsor, qui symbolise les débauches de la civilisation corrompue, et l'austère service des chevaliers qui veillent sur le sang pur, source mystique de toute vie. C'est notre drame à nous tous. Nous sommes tous atteints de cette peste du sang, tous souillés de la contamination des races. Quelle est pour nous la voie de la guérison, de l'expiation ? Prenez garde que la pitié par laquelle on arrive à l'initiation, n'a de vertu que pour celui qui est corrompu, qui est souillé par l'impureté du sang. Et n'oubliez pas non plus que cette pitié ne connaît qu'un seul traitement : laisser mourir le malade. La vie éternelle que procure le Graal, est réservée aux seuls hommes de sang pur, aux seuls hommes nobles. Je connais à fond toutes les pensées de Wagner. Aux diverses étapes de ma vie, je reviens toujours à lui. Seule, une nouvelle aristocratie peut nous procurer le bienfait d'une culture nouvelle. Laissons tomber tout le décor poétique du drame wagnérien : il reste l'enseignement pratique de la lutte obstinée pour la sélection et la rénovation. Nous vivons à l'époque historique de la séparation des vilains et des nobles, du triage universel. Celui qui voit dans la lutte le sens même de la vie, gravit progressivement les degrés qui le conduisent à la chevalerie. Celui qui recherche le bien-être dans la servilité, le repos et a sécurité, celui-là retombe, quelle que soit sa naissance, dans la masse qui n'a pas d'histoire, dans la masse délétescente des esclaves qu'il faut laisser mourir avec ses rois, comme Amfortas. » Hitler chantonna le leitmotiv de Parsifal :

« Instruit par la pitié, ignorant et pur... »

— Dans l'ordre naturel des choses, reprit Hitler, les classes sont superposées et non mêlées. Nous reviendrons à cette hiérarchie, dès que nous aurons pu supprimer les conséquences du libéralisme. C'est en plein Moyen Âge qu'à commencé l'action dissolvante du libéralisme sur les barrières rigides qui, seules, permettaient la domination d'une aristocratie au sang pur. Cette destruction des plus hautes valeurs s'est poursuivie sans arrêt jusqu'à notre glorieuse époque, où nous avons vu les éléments inférieurs des nations européennes prendre le pouvoir, tandis que les élites tombaient en servage et en dépendance. »

— « Vous voulez donc, lui dis-je, ressusciter la féodalité ? »

Hitler secoua la tête. « Renoncez donc une bonne fois à ces ridicules comparaisons. Vous n'allez pas, je pense, mesurer notre révolution à l'échelle des siècles morts et des institutions périmées. Il faut avoir assez d'imagination pour se représenter la grandeur des choses qui viennent. Ce qu'il faut retenir de ce que je vous ai dit, c'est qu'il suffit de rendre au sang noble la place qui lui revient pour que les peuples racés reprennent aussi leur place au-dessus des autres. Vous en trouvez la preuve dans le succès de notre mouvement et la restauration de notre prestige. »

Je l'avais entendu dire, me semblait-il, que l'époque du nationalisme politique était passée. L'avais-je bien compris ?

— « L'idée de nation a été vidée de toute substance. J'ai dû m'en servir au début, pour des raisons d'opportunité historique. Mais, à ce moment déjà, je savais parfaitement qu'elle ne pouvait avoir qu'une valeur provisoire. Laissez la Nation aux démocrates et aux libéraux. C'est une notion que nous devons laisser tomber. Nous lui substituerons un principe plus neuf, celui de la race. Ce ne sont pas les peuples délimités par l'histoire qui serviront de matériaux pour la construction de l'ordre futur. Ce serait une entreprise futile que de vouloir réformer et corriger les frontières ou les peuplements. Il ne s'agira plus de la concurrence des nations, mais de la lutte des races : c'est la notion qu'il faut dégager. »

À mes objections sur les difficultés qu'entraînerait pour l'Allemagne cette conception qui hantait les idées courantes, Hitler répliqua : « Naturellement, je sais aussi bien que tous vos intellectuels, vos puits de science, qu'il n'y a pas de races, au sens scientifique du mot. Mais vous, qui êtes un agriculteur et un éleveur, vous êtes bien obligé de vous en tenir à la notion de la race sans laquelle tout élevage serait impossible. Eh bien ! moi qui suis un homme politique, j'ai besoin aussi d'une notion qui me permette de dissoudre l'ordre établi dans le monde et d'opposer à l'histoire la destruction de l'histoire.

Comprenez-vous ce que je veux dire ? Il faut que je libère le monde de son passé historique. Les nations sont les matériaux visibles de notre histoire. Il faut donc que je brasse ces nations, que je les remoule dans un ordre supérieur, si je veux mettre une fin au chaos d'un passé historique devenu absurde. Pour accomplir cette tâche, la notion de race est tout à fait utilisable. Elle bouleverse les vieilles idées et ouvre des possibilités de combinaisons nouvelles. En partant du principe de la nation, la France a conduit sa grande révolution au delà de ses frontières. Avec la notion de la race, le national-socialisme conduira sa révolution jusqu'à l'établissement d'un ordre nouveau dans le monde.

» De même qu'autrefois l'idée de nation avait quelque chose de révolutionnaire, par rapport aux États féodaux purement dynastiques et historiques, et de même qu'elle a introduit le principe biologique du « peuple » de même notre révolution est une étape nouvelle ou plutôt l'étape définitive d'une évolution qui mène à la suppression de l'historisme et à la reconnaissance des valeurs purement biologiques. C'est ainsi que je propagerai dans toute l'Europe et dans le monde entier, la nouvelle méthode d'élevage et de sélection que prépare en Allemagne le national-socialisme. Le même processus de destruction et de transformation se déroulera dans toutes les nations, si vieilles et si homogènes soient-elles. L'élite active des nations, c'est-à-dire l'élite combative, l'élément nordique, reprendra la suprématie et fournira des maîtres à tous ces boutiquiers, ces pacifistes, ces Puritains et ces hommes d'affaires qui accaparent aujourd'hui le pouvoir. Il n'y aura pas de Dieu des Juifs pour protéger les démocraties contre notre Révolution, qui sera le pendant exact de la grande Révolution française. Nous traverserons des temps difficiles. Je ferai moi-même surgir les obstacles. Seule survivra la race la plus virile et la plus dure. Et le monde prendra un visage nouveau. Un jour viendra où nous pourrons faire alliance avec les nouveaux maîtres de l'Angleterre, de la France et de l'Amérique. Mais ils devront tout d'abord s'intégrer dans notre système, pour collaborer volontairement avec nous à la transformation du monde. À ce moment, il ne restera plus grand chose, même chez nous, en Allemagne, de ce qu'on appelle encore le nationalisme. Ce qu'il y aura, c'est une entente entre les hommes forts, parlant des langues différentes, mais tous issus de la même souche, tous membres de la confrérie universelle des maîtres et des seigneurs. »

XXXIX

ÉCOUTE, ISRAËL !

Il faut partir de cette doctrine du sang, pur ou impur pour comprendre l'antisémitisme d'Hitler. Le Juif est un principe, le principe de l'impureté et du mal. Entre l'opinion d'Hitler, celle de Julius Streicher le Pornographe, et celle du simple membre des S.S. ou des S.A., il y a sans doute beaucoup de points communs, mais il y a surtout autant de divergences. Pour la majorité de la clique dirigeante, toute la doctrine raciale n'est rien d'autre qu'une « chimère d'Adolf ». Elle voit dans l'élimination des Juifs une occasion de se faire la main pour le grand chambardement révolutionnaire. Ces gangsters peuvent traiter les Juifs comme ils auraient volontiers traité la bourgeoisie tout entière. On peut dire aussi que les persécutions antisémitiques sont pour une bonne part le dérivatif d'appétits révolutionnaires sur un objectif comparativement inoffensif. Pour Streicher, et pour ceux qui pensent comme lui, l'antisémitisme n'est pas seulement une affaire commerciale de Premier ordre, il est aussi la satisfaction de leurs rêves sadiques. On ne peut véritablement parler d'un antisémitisme profondément ancré dans la masse du peuple allemand. Il n'y a que des préjugés et des ressentiments superficiels. Selon mon expérience la majorité des camarades du parti n'a jamais pris au sérieux les mots d'ordre antisémites du national-socialisme. De toute façon, personne ne s'était jamais attendu à des pogromes. Le 1^{er} avril 1933, quand les premières persécutions méthodiques contre les Juifs commencèrent en Allemagne, je me trouvais à Dantzig où rien de semblable ne s'était passé. Quelques-uns de mes vieux camarades du parti me téléphonèrent chez moi et me dirent que si de telles atrocités se renouvelaient ou même étaient introduites à Dantzig, ils étaient décidés à quitter le parti. Ce n'est pas sous cet aspect qu'ils s'étaient représentés la rénovation de l'Allemagne.

La réaction du peuple allemand aux pogromes de l'automne de 1938 montre jusqu'où Hitler l'a mené en cinq ans et jusqu'à quel point il l'a avili. « Qu'est-ce que cela peut nous faire ? Détournez les yeux si cela vous fait horreur. C'est le destin des Juifs et non le notre ! » Telle était l'attitude des passants quand des êtres humains à peine vêtus, des

vieillards, des malades, des femmes, furent pourchassés dans les rues. L'endurcissement du cœur et de la sensibilité, la peur qu'inspiraient les maîtres tout-puissants avaient fait taire les sentiments naturels d'indignation devant un tel avilissement de l'homme. Mais l'antisémitisme n'en était pas devenu plus populaire.

Hitler, au contraire, a toujours cru au caractère maléfique du peuple errant. À ses yeux le Juif est tout simplement le Mal. Il en a fait le maître du monde souterrain qu'il veut détruire. Il le voit comme on voit un mythe ; il grandit l'ennemi pour se grandir lui-même. Derrière cette attitude on peut découvrir un sentiment primitif de haine personnelle et de vengeance qui éclate aux yeux de chacun.

Mais qu'on cherche une explication dans la vie personnelle d'Hitler, qu'on refuse même de le considérer comme un Aryen, au sens des lois raciales de Nuremberg, l'obstination furieuse de son antisémitisme ne devient intelligible que par la transfiguration mythique du Juif en un prototype du Mal. À tout prendre, cette vue d'Hitler se soutient dans une certaine mesure. Sa doctrine ésotérique lui fait une obligation de professer à l'égard du Juif une haine métaphysique. Israël, le peuple élu du Dieu des esprits, devait fatalement être représenté comme l'ennemi mortel du nouveau peuple élu allemand, du peuple agenouillé devant la nature divinisée, devant le nouveau Baal, le Taureau de la Fécondité. Un dieu a chassé l'autre. Derrière l'antisémitisme d'Hitler se déroule véritablement une guerre des dieux.

Il va sans dire qu'il est seul à voir ainsi les choses. Les hommes du parti n'ont pas eu la moindre idée des perspectives fantastiques que leurs voies de fait et bastonnades ouvrent à l'esprit torturé de leur maître.

En outre, le Juif émancipé de sa loi n'était-il pas toujours et partout le représentant de l'esprit individualiste, l'ennemi mortel du siècle à venir ? N'était-il pas le prophète de la raison abhorrée, le grand-prêtre de cette science souveraine qui, d'après Hitler, a détruit la vie au lieu de la créer ? Pouvait-il oublier que tout ce qu'il détestait le plus, le christianisme, la croyance au Sauveur, la morale, la conscience, la notion du péché venaient en droite ligne du judaïsme ? Est-ce que dans la vie politique, le Juif n'était pas toujours du côté de Faction dissolvante et critique ? Hitler ne manquait pas de raisons pour justifier sa haine. Il en était comme possédé, au point qu'il n'a jamais pu terminer une conversation sans éclater au moins une fois en imprécations contre les Juifs. Il m'a exposé un jour le fond de sa pensée.

L'antisémitisme était d'abord, à ses yeux, un excellent argument

révolutionnaire. Il en avait usé fréquemment avec succès et ne manquerait pas de s'en servir autant qu'il pourrait. Il y voyait, en outre, une menace efficace à l'adresse des petits bourgeois allemands trop endormis dans leur sécurité en même temps qu'un moyen de pression sur les stupides démocraties. « Mes Juifs sont les meilleurs otages dont je dispose. La propagande antisémite est, dans tous les pays, une arme indispensable pour porter partout notre offensive politique. On verra avec quelle rapidité nous allons bouleverser les notions et les échelles de valeur du monde entier, uniquement par notre seule lutte contre le judaïsme. D'ailleurs, les Juifs sont nos meilleurs auxiliaires. Malgré leur situation exposée, ils se mêlent partout, quand ils sont pauvres, aux rangs des ennemis de l'ordre et des agitateurs, et ils apparaissent en même temps comme les détenteurs patents et jaloux de capitaux formidables. Il est donc facile de justifier la lutte contre les Juifs dans tous les pays, au moyen d'exemples populaires que tout le monde comprendra. Dès l'instant où l'on a fait pénétrer dans les cervelles le principe raciste en dévoilant les méfaits des Juifs, tout le reste s'ensuit très rapidement. Pas à pas, on est alors conduit à la démolition du vieil ordre politique et économique et à se rapprocher des nouvelles idées de la politique biologique. »

L'antisémitisme était donc, poursuivit Hitler, la pièce maîtresse de son arsenal, un moyen de propagande et de combat dont l'effet était irrésistible. C'est, pourquoi il avait laissé les mains libres à Streicher. Ce Streicher faisait d'ailleurs sa campagne d'une façon très amusante et très adroite. Où allait-il chercher toutes ses idées ? Hitler attendait avec une véritable impatience chaque numéro du *Stürmer*. C'était, disait-il, le seul journal qu'il prît la peine de lire de la première à la dernière ligne. Mais tout cela n'était d'ailleurs qu'une préparation. Ce n'était que le commencement une lutte impitoyable pour la suprématie mondiale. « Car c'est seulement entre ces deux forces que se déroule le combat pour la suprématie mondiale, entre les Allemands et les Juifs. Tout le reste n'est que mirages et néant. Israël se cache derrière l'Angleterre, derrière la France et derrière les États-Unis. Même lorsque nous aurons chassé le Juif d'Allemagne, il restera toujours notre ennemi mondial. »

Je lui demandai s'il fallait déduire de ses paroles que la race juive devait être totalement anéantie.

— « Non, répondit Hitler, au contraire, si le Juif n'existait pas, il nous faudrait l'inventer. On a besoin d'un ennemi visible et non pas seulement d'un ennemi invisible. » L'Église catholique ne se contentait pas elle non plus, de voir le diable. Elle aussi avait besoin d'hérétiques visibles pour conserver son énergie combative « Le Juif réside toujours

en nous. Mais il est plus facile de le combattre sous sa forme corporelle que sous la forme d'un démon invisible. Le Juif était l'ennemi de l'Empire romain, il l'était même déjà de l'Égypte et de Babylone. Mais je suis le premier à entamer avec lui une guerre à mort.

» D'ailleurs, les Juifs m'ont prêté dans ma lutte un concours utile. Au début de notre mouvement, un certain nombre de Juifs m'ont soutenu financièrement. Je n'avais qu'à lever le petit doigt, ils se seraient tous précipités vers ma porte. Ils reconnaissent déjà de quel côté était la force et le succès. Rappelez-vous que c'est le Juif qui a inventé cette économie du mouvement perpétuel des capitaux et de leur entassement qu'on appelle le Capitalisme, cette création géniale d'un mécanisme à la fois si raffiné et si parfaitement simple et automatique. Ne nous y trompons pas, c'est une trouvaille géniale, diaboliquement géniale.

» L'économie moderne est une création des Juifs. Elle est entièrement et exclusivement dominée par eux. C'est leur empire universel, qu'ils ont étendu sur tous les royaumes et tous les rois du monde. Mais à présent ils nous trouvent en face d'eux avec notre conception de la révolution éternelle ; nous sommes les rivaux intolérables qu'ils doivent détruire sous peine d'être détruits. Ne vous êtes-vous pas aperçu que le Juif est en toutes choses le contraire de l'Allemand et qu'il lui est cependant apparenté au point qu'on pourrait les prendre pour deux frères ? Quand j'ai lu, il y a longtemps, les « Protocoles des Sages de Sion », j'en ai été bouleversé. Cette dissimulation dangereuse de l'ennemi, cette ubiquité ! J'ai compris tout de suite qu'il fallait faire comme eux à notre façon bien entendu. Représentez-vous ces hommes éternellement mouvants et nous-mêmes avec notre nouvelle croyance au mouvement éternel. Comme ils nous ressemblent et à d'autres égards comme ils sont différents ! Quelle lutte s'engage entre eux et nous ! L'enjeu est tout simplement la destinée du monde. »

Je demandai à Hitler s'il ne s'exagérât pas l'importance des Juifs.

— « Non, non, s'écria-t-il, le Juif n'est pas un ennemi qu'on puisse surestimer. »

Je lui fis remarquer que les « Protocoles des Sages de Sion » étaient une falsification manifeste. En 1920, je les avais déjà lus sur les conseils d'un certain Muller von Hausen. J'avais tout de suite reconnu qu'ils étaient apocryphes.

— « Et pourquoi pas ? » s'emporta Hitler. « Que le document soit authentique ou non, au sens historique du mot, que m'importe ? » La vraisemblance interne du document s'il était faux, n'était que plus

convaincante. « Nous devons battre le Juif avec ses propres armes. J'en ai eu la certitude après avoir lu ce livre. »

— « Ce sont les Protocoles qui sont au point de départ de votre lutte ? »

— « Parfaitement, ils m'ont guidé jusqu'au moindre détail. J'ai appris énormément de choses dans ces Protocoles. J'ai toujours appris beaucoup de mes adversaires. J'ai étudié la technique révolutionnaire dans Lénine, Trotski et les autres marxistes. Et aussi l'Église catholique, et aussi les Francs-Maçons m'ont ouvert des aperçus que je n'aurais jamais pu trouver ailleurs. Celui qui n'apprend rien de ses ennemis est un sot. Seul l'homme faible peut craindre de perdre, à leur contact, ses propres idées. »

— « Vous vous êtes instruit, m'écriai-je, chez les Francs-Maçons et les Catholiques ? N'avez-vous pas cherché bien loin ? »

— « Au contraire, rien n'était plus près de moi. J'ai surtout appris de l'Ordre des Jésuites. D'ailleurs, autant que je m'en souviens, Lénine a fait de même. Jusqu'à présent, il n'y a jamais rien eu de plus grandiose sur la terre que l'organisation hiérarchique de l'Église catholique. J'ai transporté directement une bonne part de cette organisation dans mon propre parti. Se maintenir pendant près de deux mille ans, à travers toutes les vicissitudes, c'est quelque chose ! »

— « Vous m'aviez dit à ce sujet, dans un autre entretien, des choses très intéressantes, je m'en souviens maintenant », remarquai-je. Mais Hitler n'avait pas besoin d'encouragement. « L'Église catholique, continua-t-il, doit être citée en exemple, en premier lieu, pour sa tactique extraordinairement habile, pour sa connaissance des hommes, et pour son adroite adaptation des faiblesses humaines au gouvernement des croyants. Aussi, quand il s'est agi de rédiger le programme qui devait être la constitution immuable de notre parti, me suis-je inspiré de la forme que l'Église a donnée à son *credo* et à ses articles de foi. Elle n'y a jamais laissé toucher. Elle n'a pas cessé depuis plus de quinze siècles de repousser à chaque époque tout remaniement de ce texte vénérable dont les termes restent fixés une fois pour toutes. Elle savait qu'elle pouvait laisser juxtaposer au *credo* les commentaires ou interprétations les plus contradictoires. La foule des croyants n'y fait aucune objection ; elle ne s'embarrasse jamais de contradictions logiques. Les fidèles ne sont troublés que par une seule chose, par la modification des textes eux-mêmes, dont chaque syllabe a pour eux une vertu magique, même lorsque ces rituels ont perdu toute valeur pratique et ne sont plus que les monuments respectables d'un lointain passé. »

Je m'étonnai qu'il eût pu prendre aussi quelque chose chez les

— « Que voyez-vous là d'étonnant ? Bien entendu, je ne crois pas sérieusement à la malignité diabolique des Francs-Maçons, de ces gens qui se sont embourgeoisés, au cours des siècles, de cette association devenue tous les jours plus inoffensive en Allemagne, où elle n'est plus guère qu'une société de secours mutuel. Je me suis fait renseigner exactement à ce sujet. J'ai communiqué au major Buch les pièces de cette enquête et le rapport détaillé qui la résume. Les prétendues horreurs, les squelettes, les têtes de mort, les cercueils, le cérémonial mystérieux, tout cela n'est qu'un attirail de croquemitaine. Ce qu'il y a de dangereux chez ces gens-là, c'est le secret de leur secte, et c'est justement ce que je leur ai emprunté. Ils forment une sorte d'aristocratie ecclésiastique. Ils se reconnaissent entre eux par des signes spéciaux. Ils ont développé une doctrine ésotérique qui n'est point formulée en termes logiques, mais en symboles qu'on révèle graduellement aux initiés. L'organisation hiérarchique et l'initiation par des symboles et par des rites, c'est-à-dire sans fatigue pour l'intelligence, mais par la fécondation de la fantaisie, par l'effet magique de symboles rituels : voilà ce que les Francs-Maçons ont inventé de Dangereux et de Grand, et c'est là l'exemple qu'ils m'ont fourni. Ne voyez-vous pas que notre parti doit être constitué exactement comme leur secte ? Un Ordre, la hiérarchisation d'un clergé laïque. Mais il n'y a pas place dans le monde pour deux ou plusieurs organisations semblables. Ou bien nous, ou bien les Francs-Maçons, ou bien l'Église. Mais jamais deux ensemble. Cela s'exclut et l'Église catholique a compris la situation, du moins en ce qui concerne la Maçonnerie. Aujourd'hui, c'est nous qui sommes les plus forts et c'est pourquoi nous éliminerons les deux autres, l'Église et la Maçonnerie. »

— « Vous avez pris à l'Église son organisation hiérarchique, et à la Franc-maçonnerie la conception d'un Ordre, avec son vœu d'obéissance, et de discrétion et avec sa doctrine ésotérique qui se manifeste dans l'initiation graduelle. Soit. Mais qu'avez-vous donc pris dans les « Protocoles des Sages de Sion ? » demandai-je.

— « L'intrigue politique, la technique, la conspiration, la désagrégation révolutionnaire, l'art de déguiser, de tromper, l'organisation. Est-ce que ce n'est pas assez ? »

Je lui accordai que c'était beaucoup. « Mais nous n'avons parlé jusqu'ici, reprit Hitler, que du Juif, maître dans le domaine économique. Nous avons parlé de notre adversaire politique. Que représente le Juif dans la lutte plus décisive pour une nouvelle organisation du monde ? »

Je le priai de vouloir bien m'éclairer.

— « Il ne peut pas y avoir deux peuples élus. Nous sommes le peuple de Dieu. Ces quelques mots décident de tout. »

— « Vous entendez cette proposition plutôt comme un symbole ? »

« Non, c'est la réalité toute simple et qui ne supporte même pas la discussion. Deux mondes s'affrontent ! L'homme de Dieu et l'homme de Satan ! Le Juif est la dérision de l'homme. Le Juif est la créature d'un autre Dieu. Il faut qu'il soit sorti d'une autre souche humaine. L'Aryen et le Juif, je les oppose l'un à l'autre et si je donne à l'un le nom d'homme, je suis obligé de donner un nom différent à l'autre. Ils sont aussi éloignés l'un de l'autre que les espèces animales de l'espèce humaine. Ce n'est pas que j'appelle le Juif un animal. Il est beaucoup plus éloigné de l'animal que nous, Aryens. C'est un être étranger à l'ordre naturel, un être hors nature. »

Hitler semblait vouloir poursuivre, mais il était comme terrassé par l'étrangeté de sa vision. Les mots ne venaient plus à ses lèvres. Son visage s'était crispé. Dans son excitation, il fit claquer ses doigts : « Les... les Juifs, bégaya-t-il c'est quelque chose de... c'est une leçon que nous n'aurons jamais fini d'apprendre. »

XL

L'ÉLEVAGE DU SURHOMME

Un prêtre catholique et un rabbin juif doivent vider les « feuillées » dans un camp de concentration. Enfoncés dans la crotte jusqu'aux hanches, ils sont interpellés grossièrement par le S.S. de garde : « Invoquez donc votre Dieu ! Où est-il ? » Le curé répond : « Nous ne savons pas où est Dieu. Mais celui qui le cherche le trouve. Et le rabbin répond : « Dieu est partout. Dieu est ici. »

Mais où se trouve le Dieu qu'a invoqué tant de fois Hitler dans ses discours et qu'il nomme la Providence et le Tout-Puissant ? Dieu est la statue de l'homme, l'Homme-Dieu, qui se dresse, telle une œuvre d'art, dans les Burgs de l'Ordre. Dieu est Hitler lui-même.

Avant qu'Hitler ne se fût donné corps et âme à la politique extérieure et à ses plans militaires, il avait exprimé un jour, passionnément, le vœu de pouvoir construire, de pouvoir agir comme homme d'État et comme législateur. Il débordait de plans gigantesques. Et le monde verrait un jour en lui le plus grand génie créateur de tous les temps. « Il ne me reste que peu de temps. Il me reste trop peu de temps ! » Il dit encore que nous ne connaissions pour ainsi dire rien de lui, que ses camarades les plus intimes du parti n'avaient aucune idée de ce qu'il avait dans la tête, des édifices grandioses dont il laisserait au moins les fondations solides. Une peur nerveuse de n'avoir pas le temps d'atteindre son but, le tourmentait pour de longues périodes. Puis, de nouveau, il se perdait dans des enfantillages techniques.

Il ne s'intéressait plus qu'aux moteurs et aux nouvelles inventions mécaniques. À ses moments d'agitation, il devenait insupportable à son entourage.

Un thème qui revenait constamment dans ses propos, c'est ce qu'il appelait le « tournant décisif du monde » ou la charnière des temps. Il y aurait un bouleversement de la planète que nous autres, non initiés, ne pouvions comprendre dans son ampleur. Hitler parlait comme un voyant. Il s'était construit une mystique biologique, ou, si l'on veut, une biologie mystique, qui formait la base de ses inspirations. Il s'était

fabriqué une terminologie personnelle. « La fausse route de l'esprit », c'était l'abandon par l'homme de sa vocation divine. Acquérir « la vision magique » lui apparaissait comme le but de l'évolution humaine. Il croyait qu'il était déjà lui-même au seuil de ce savoir magique, source de ses succès présents et futurs. Un professeur munichois de cette époque avait écrit, à côté d'un certain nombre d'ouvrages scientifiques, quelques essais assez étranges sur le monde primitif, sur la formation des légendes, sur l'interprétation des rêves chez les peuplades des premiers âges, sur leurs connaissances intuitives et une sorte de pouvoir transcendant qu'elles auraient exercé pour modifier les lois de la nature. Il était encore question, dans ce fatras, de l'œil du Cyclope, de l'œil frontal qui s'était ensuite atrophié pour former la glande pinéale. De telles idées fascinaient Hitler. Il aimait à s'y plonger, du moins pour quelques jours. Il ne pouvait s'expliquer que par l'action de forces cachées la merveille de son propre destin. Il attribuait à ces forces sa vocation surhumaine d'annoncer à l'humanité un évangile nouveau.

L'espèce humaine, disait-il, subissait depuis l'origine une prodigieuse expérience cyclique. Elle traversait des épreuves de perfectionnement d'un millénaire à l'autre. La période solaire de l'homme touchait à son terme ; on pouvait déjà discerner dans les premiers échantillons de surhommes l'espèce nouvelle qui allait refouler l'ancienne humanité. De même que, suivant l'immortelle sagesse des vieux peuples nordiques, le monde devait continuellement se rajeunir par l'écroulement des âges périmés et le crépuscule des dieux, de même que les solstices représentaient dans la vieille mythologie le symbole du rythme vital, non pas en ligne droite et continue, mais en ligne spirale, de même l'humanité progressait d'un degré à l'autre par une série de bonds et de retours.

Hitler croyait-il vraiment à cette mystagogie ? N'était-ce pas plutôt un des moyens de sa propagande, avec lesquels il gagnait, dans certains cercles, de la considération et des adeptes ? Il ne se livrait à ces vaticinations que devant un petit nombre de personnes, le plus souvent devant des femmes. Il est vrai que ses rudes compagnons de lutte n'auraient eu que des ricanements devant la révélation d'une telle sagesse. On peut se demander, de toute façon, comment ce révolutionnaire, cet homme d'action pouvait se complaire à ces fantasmagories. Était-ce là cette « magie blanche » dont certaine femme lui avait parlé ? Après tout, Hitler est parfaitement capable de combiner dans sa bizarre cervelle les vues les plus contradictoires. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il se tient pour un prophète, dont le rôle dépasse de cent coudées celui d'un homme d'État. Aucun doute qu'il ne se prenne tout à fait au sérieux comme l'annonciateur d'une

nouvelle humanité.

Quand il s'adressait à moi, il exprimait cette idée dans des termes un peu plus rationnels et concrets.

— « La création n'est pas terminée, du moins en ce qui concerne l'homme. Du point de vue biologique, l'homme arrive nettement à une phase de métamorphose. Une nouvelle variété d'homme commence à s'esquisser, dans le sens scientifique et naturel d'une mutation. L'ancienne espèce humaine est entrée déjà dans le stade du dépérissement et de la survivance. Toute la force créatrice se concentrera dans la nouvelle espèce. Les deux variétés évolueront rapidement en divergeant dans des directions opposées. L'une disparaîtra, tandis que l'autre s'épanouira et dépassera de loin l'homme actuel. J'aimerais assez à donner à ces deux variétés les noms d'Homme-Dieu et d'Animal-Masse. »

Je lui répondis que cela me rappelait beaucoup le surhomme de Nietzsche, mais que, jusqu'alors, j'avais compris cette évolution dans un sens spirituel.

— « Oui, l'homme est quelque chose qu'il faut dépasser. Je conviens que Nietzsche l'avait déjà pressenti à sa façon. Il avait même déjà entrevu le surhomme comme une nouvelle variété biologique. Cependant, chez lui, tout est encore flottant. L'homme prend la place de Dieu, telle est la vérité toute simple. L'homme est le dieu en devenir. L'homme doit toujours tendre à dépasser ses propres limites. Dès qu'il s'arrête et se borne, il entre en dégénérescence et tombe au-dessous du niveau humain. Il se rapproche de l'animalité. Un monde de dieux et de bêtes, c'est ce que nous avons devant nous. Et comme tout devient clair, dès qu'on a compris ! C'est toujours le même problème que j'ai à résoudre, qu'il s'agisse de la politique quotidienne ou que je m'efforce de soumettre le corps social à un ordre nouveau. Tout ce qui s'immobilise, s'arrête, veut demeurer stable, tout ce qui s'accroche au passé, tout cela s'étiole et périt. Tous ceux qui écoutent, au contraire, la voix primitive de l'humanité, qui se vouent au mouvement éternel, sont les porteurs de torches, les pionniers d'une nouvelle humanité. Comprenez-vous maintenant, le sens profond de notre mouvement national-socialiste ? Peut-il y avoir quelque chose de plus grand et de plus ample ? Celui qui ne comprend le national-socialisme que comme un mouvement politique, n'en sait pas grand chose. Le national-socialisme est plus qu'une religion : est la volonté de créer le surhomme. »

Je lui dis que je comprenais enfin le sens profond de son socialisme, que c'était l'anticipation d'une séparation entre les nouveaux maîtres et les hommes du troupeau.

— « C'est cela même », dit Hitler. « La politique est, littéralement, la forme pratique du destin. Ne croyez-vous pas que l'on puisse hâter, par des moyens politiques, ce processus de sélection ? »

Je répondis qu'il me semblait impossible de réaliser la culture biologique du surhomme. Mais s'il s'agissait simplement d'une sélection, nous autres, éleveurs, ne faisons que cela. Quand nous étions satisfaits d'une variété animale, nous la protégeons contre la décadence par une sélection méthodique, nous activions le processus naturel ou, pour parler scientifiquement, nous cherchions à multiplier les variantes positives. C'était cela que nous appelions faire de l'élevage, et je comprenais fort bien qu'une certaine organisation politique de l'humanité pourrait faciliter un procédé de sélection.

— « C'est exactement cela », s'écria Hitler avec animation. « Vous avez exprimé très bien ma pensée. À l'heure où nous sommes, toute politique qui n'a pas une base biologique ou des buts biologiques est une politique aveugle. Seul le national-socialisme a pris conscience des tâches nécessaires. Ma politique n'est pas une politique nationale, au sens courant du mot. Elle établit ses échelles de valeur et ses buts dans un cadre bien plus large. Elle embrasse toute la connaissance humaine des lois de la nature et de la vie. »

— « Mais, vous ne pouvez rien faire d'autre que d'aider la nature, que d'abrégier le chemin à parcourir. Il faut que la nature vous donne elle-même la variété nouvelle. Jusqu'à présent, l'éleveur n'a réussi que très rarement à développer des mutations, c'est-à-dire à créer lui-même les caractères nouveaux. »

— « L'homme nouveau vit au milieu de nous. Il est là », s'écria Hitler, d'un ton triomphant. « Cela vous suffit-il ? Je vais vous dire un secret. J'ai vu l'homme nouveau. Il est intrépide et cruel. J'ai eu peur devant lui. »

En prononçant ces mots étranges, Hitler tremblait d'une ardeur extatique. Il me revint à l'esprit un passage de notre poète allemand Stefan George, la vision de Maximin. Hitler avait-il eu aussi sa vision ?

XLI

RÉVÉLATIONS SUR LA DOCTRINE SECRÈTE

— « Je vais vous livrer un secret. Je fonde un Ordre. »

Cette pensée d'Hitler m'était déjà connue. Elle venait de Rosenberg. Du moins, c'est Rosenberg qui m'en avait parlé le premier. Rosenberg avait fait une conférence pour un petit groupe dans une salle de la Marien-burg, l'antique château des Chevaliers teutoniques. Rappelant les souvenirs historiques de la grande époque des Chevaliers, il avait établi un parallèle entre leur action en Prusse et le programme du national-socialisme et avait suggéré que l'Ordre des Chevaliers pourrait être reconstitué. Une élite de preux qui étaient en même temps des administrateurs habiles et des prêtres gardant jalousement une doctrine secrète dissimulée au monde profane ; la hiérarchie de ces moines-soldats, leurs méthodes de gouvernement, leur discipline, tout cela pouvait être rajeuni et servir d'exemple.

Après la conférence, nous nous étions retrouvés au Ratskaller de l'Hôtel de Ville gothique de Marienburg. Rosenberg avait développé son projet. Il était temps, avait-il dit, de modifier le caractère du parti. En tant que parti de niasse, il devait disparaître. Dès l'instant où l'on avait atteint le but, à savoir la conquête du pouvoir par les voies légales et parlementaires, il fallait se débarrasser des derniers vestiges du parlementarisme. Le parti avait à présent un autre rôle à jouer et devait être orienté dans un sens différent. Hitler, il est vrai, voulait conserver la vieille organisation. Il voulait attendre l'arrivée de la jeune génération avant de tenter une réforme quelconque du parti. Mais lui, Rosenberg, était d'un autre avis. Ne voyait-on pas déjà se former, dans toutes les organisations, un cercle étroit de véritables initiés, qui se séparaient de la masse ? Il fallait développer méthodiquement cette tendance. En marge des organisations de masses qui pourraient subsister, on recruterait dans l'élite un Ordre qui comporterait des degrés d'initiation, de responsabilité et de collaboration. Rosenberg ne suggérait pas de créer un parti dans le parti. Ce qu'il considérait comme nécessaire, c'était de procéder enfin

au triage des hommes capables de prendre en mains les tâches les plus hautes, celles qui dépassaient le niveau de la politique quotidienne. Rosenberg termina en disant qu'il serait très possible que nous ayons un jour à supporter de pénibles échecs soit dans la politique extérieure, soit dans la politique économique, et que dans ce cas, il serait indispensable que le groupe des initiés fût toujours là, comme une sorte de clergé secret qui pourrait préserver, jusqu'à des temps plus favorables, les plans essentiels du national-socialisme, sans les confier à une organisation connue de tout le monde et par conséquent exposée à tous les coups.

Cette suggestion de Rosenberg était restée sans conséquences visibles. Hitler connaissait l'hostilité de ses Gauleiter et de ses S.A. à l'égard de tout ce qu'ils considéraient comme des « élucubrations d'intellectuels ». Cependant, l'idée d'un Ordre avait pris racine dans son cerveau. C'est un peu plus tard, et surtout sous l'influence de Ley, qu'il commença à la mettre en pratique, avec prudence, dans ses écoles nationales-socialistes de « Junker ». Il ne s'agissait pas seulement d'attirer la nouvelle jeunesse dans ces écoles. On y créait plutôt, comme le nom l'indique, une nouvelle et jeune noblesse qui devait constituer comme une sorte d'association fermée.

Hitler connaissait parfaitement les faiblesses de ses Gauleiter et des Führer supérieurs des S.A. et des S.S. Un jour où je m'étais plaint à lui du manque de compréhension de certains hommes du parti à Dantzig, il m'avait fait la remarque qu'il n'avait pas eu la possibilité de faire un choix scrupuleux, mais qu'il avait dû prendre ceux qui s'étaient offerts volontairement à lui. Il n'avait tenu qu'aux hommes plus cultivés de se joindre plus tôt à lui, alors que l'adhésion du parti représentait encore un danger et un sacrifice pour chacun de ses membres. À présent, il n'allait pas chasser ceux qui l'avaient servi fidèlement. Il les utiliserait jusqu'au bout tels qu'ils étaient. Et si c'était pour lui surcroît de difficultés que de traîner tous ces hommes à sa suite, il le faisait cependant pour préserver l'union du parti. Dans tous les cas, il ne trouverait jamais de collaborateurs plus fidèles. De plus intelligents, peut-être. Mais, l'intelligence et la fidélité vont rarement de pair. Hitler savait qu'il n'arriverait pas à faire l'éducation de bon nombre de ses lieutenants. C'étaient des sabreurs qui avaient pris leurs grades dans le combat quotidien. Leurs idées ne dépassaient guère l'idéologie la plus élémentaire du national-socialisme, apprise une fois pour toutes. Ils en avaient même oublié la plus grande part. Mais ils avaient appris à maintenir la masse dans la discipline et à se maintenir eux-mêmes au pouvoir. Il fallait que cette génération fût usée avant qu'on pût faire sortir du parti les catéchumènes du nouveau sacerdoce laïque. Hitler se résignait à tenir la présente génération des chefs à

l'écart de ses pensées les plus profondes : la religion des hommes nouveaux, la création des surhommes.

Hitler repoussait la tentation de révéler prématurément ses projets les plus chers. Le national-socialisme était encore au début de son ascension. Il fallait achever la lutte politique et préparer la guerre mondiale qui viendrait inévitablement. Il lui fallait d'abord, comme le vieux Fritz, le roi de Prusse, son modèle et son maître, avoir ses guerres derrière lui. Alors seulement il pourrait s'attaquer à la véritable reconstruction de l'Allemagne. Hitler a souvent agité de telles pensées au cours de ses conversations. Et l'on sentait l'impatience dévorante qui se cachait derrière sa résignation, l'impatience d'arriver enfin à son domaine personnel, au domaine de l'homme d'État créateur et législateur, de l'artiste et du constructeur de villes, du prophète et du fondateur de religion.

— « C'est avec la jeunesse que je commencerai ma grande œuvre éducatrice, dit Hitler. Nous, les vieux, nous sommes usés. Oui, nous sommes déjà vieux. Nous sommes gâtés jusqu'à la moelle. Nous n'avons plus d'instincts sauvages. Nous sommes lâches, nous sommes sentimentaux. Nous portons le poids d'une histoire humiliante et le souvenir confus des époques d'asservissement et d'humiliation. Mais ma splendide jeunesse ! Y en a-t-il une plus belle dans le monde ? Voyez donc ces jeunes hommes et ces jeunes garçons ! Quel matériel humain ! Avec eux, je pourrai construire un nouveau monde.

» Ma pédagogie est dure. Je travaille au marteau et détache tout ce qui est débile ou vermoulu. Dans mes « Burgs » de l'Ordre, nous ferons croître une jeunesse devant laquelle le monde tremblera. Une jeunesse violente, impérieuse, intrépide, cruelle. C'est ainsi que je la veux. Elle saura supporter la douleur. Je ne veux en elle rien de faible ni de tendre. Je veux qu'elle ait la force et la beauté des jeunes fauves. Je la ferai dresser à tous les exercices physiques. Avant tout, qu'elle soit athlétique : c'est là le plus important. C'est ainsi que je purgerai la race de ses milliers d'années de domestication et d'obéissance. C'est ainsi que je la ramènerai à l'innocence et à la noblesse de la nature ; c'est ainsi que je pourrai construire et créer.

» Je ne veux aucune instruction des esprits. Le savoir ne ferait que corrompre mes jeunesses. Qu'elles sachent seulement ce qu'elles pourront apprendre par le libre jeu de la curiosité et de l'émulation. La seule science que j'exigerai de ces jeunes gens, c'est la maîtrise d'eux-mêmes. Ils apprendront à dompter la peur. Voilà le premier degré de mon ordre, le degré de la jeunesse héroïque. C'est de là que sortira le second degré, celui de l'homme libre, de l'homme qui est la mesure et le centre du monde, de l'homme créateur, de l'Homme-Dieu. Dans mes « Burgs » de l'Ordre, l'Homme-Dieu, la figure

splendide de l'être qui ne prend d'ordres que de lui-même, sera comme une image du culte et préparera la jeunesse à l'étape future de la maturité virile. »

Hitler s'arrêta et déclara qu'il ne pouvait en dire davantage. Il y avait encore des degrés dont il n'était pas permis de parler. Il transmettrait ce secret par testament à son successeur. La révélation sublime viendrait plus tard, longtemps peut-être après sa mort. Il ne pouvait accomplir sa mission qu'en se sacrifiant lui-même.

— « Oui, répéta-t-il, il est prescrit que je me sacrifie pour le peuple, à l'heure du plus grand danger. »

XLII

LA RÉVOLUTION ÉTERNELLE

Il faut que je dise encore quelques mots au sujet de la doctrine secrète d'Hitler. Il en est peu qui la connaissent. Et cependant, on ne peut comprendre les plans politiques d'Hitler que si l'on connaît ses arrière-pensées. Hitler n'est pas superstitieux au sens habituel du mot. Son goût des horoscopes et de l'occultisme se rattache à sa conviction que l'homme est en relation magique avec l'univers. La politique n'est pour lui que le premier plan d'un bouleversement gigantesque, au centre duquel il se place déjà.

Il a emprunté de seconde ou troisième main au hasard de ses lectures les matériaux de sa doctrine. Ce qui est plus important, c'est la volonté de puissance qui se cache derrière ses déclamations. Hitler ne se lasse pas d'exprimer, en termes plus ou moins clairs ou voilés, cette volonté d'imposer à l'Allemagne et au monde un ordre nouveau qu'il appelle « La Révolution éternelle ». Cette révolution s'étendra sur toute l'existence humaine. Elle apportera à l'humanité qui, d'après sa doctrine, gravit un échelon nouveau tous les sept cents ans, l'affranchissement définitif. Mais il faut s'entendre. Affranchissement pour les forts, sujétion pour la multitude des faibles. L'enjeu de la lutte, c'est la liberté des Fils de Dieu. C'est la révolution de la nouvelle aristocratie contre la masse.

Pour mesurer le chemin qu'Hitler a parcouru qu'on se rappelle ses commencements. Un petit conspirateur, un tribun de province, un propagandiste salarié est devenu le prophète d'une nouvelle religion. Ne faut-il voir là que les visions d'un mégalomane ? Ne peut-on discerner dans cette surprenante carrière une évolution tout à fait logique ? Quelque incohérente et contradictoire que soit la vie de cet homme étrange elle est tout de même dominée par un principe invariable : « Rien ne vaut que le mouvement. Rien ne dure que le changement. L'action, c'est le bien. Le repos c'est le mal. » Peu importe l'objet de l'action, ni qu'elle soit raisonnée ou désordonnée. L'action pour l'action, remuer pour remuer, c'est toute la substance de cette fameuse doctrine. Mais c'est aussi le principe d'action des hystériques. Un monde aussi instable qu'Hitler, un peuple allemand

non moins hystérique, devaient en arriver à ceci, qu'un tel homme devînt un chef.

— « Le temps travaille pour nous. Il me suffira de foncer devant moi et aussitôt tomberont les défenses d'une époque condamnée. Si solides que paraissent encore institutions et nations, elles sont pourries de l'intérieur et tombent en pièces. » Ainsi s'exprime Hitler. Peut-être a-t-il raison. Au temps où nous sommes, toutes les valeurs sont plus ou moins discutées et il semble qu'elles se dissolvent d'elles-mêmes. D'où cet appétit du changement à tout prix qui n'est pas propre à Hitler. D'où les succès de sa propagande. Détruire pour le plaisir de détruire, tel est le mobile véritable de cet aventurier insensé. « Nous ne connaissons pas encore notre propre création dans toute son ampleur », m'a-t-il dit à plusieurs reprises. « Mais nous avons cet avenir dans le sang et nous le vivons. » C'est de la littérature et de la mauvaise littérature. Elle date de la fin du dernier siècle. À cette époque florissait en Allemagne une sorte de romantisme hystérique, professé surtout à Vienne et à Munich.

Ce n'est pas la première fois que des miasmes empestés s'accumulent dans une époque et que le délire de peuples entiers se condense dans des doctrines qui peuvent couvrir, pour ainsi dire, pendant une longue période, pour exploser brusquement et reproduire la peste dont elles sont nées. Des nations entières sont tombées brusquement dans une inexplicable agitation. Elles entreprennent des marches de flagellants ; une danse de Saint-Guy les secoue. L'impulsion démoniaque et la folie religieuse s'unissent.

Ce qui se passe en Allemagne est du même ordre. C'est une maladie de l'âme des masses, dont on peut, sans doute, rechercher les origines, mais dont les racines les plus profondes restent dans les régions cachées. Le national-socialisme est la danse de Saint-Guy du XX^e siècle.

XLIII

HITLER TEL QU'IL SE VOIT ET TEL QU'IL EST

Hitler est-il fou ? Tous ceux qui ont eu l'occasion de le rencontrer se sont très certainement posé cette question. Quiconque a vu cet homme en face, avec son regard instable, sans profondeur ni chaleur, quiconque a voulu fouiller ces yeux fuyants qui, derrière leur clarté froide, semblent verrouillés, sans arrière-plan, puis les a vus prendre brusquement une fixité étrange, a dû éprouver comme moi l'inquiétante sensation de se trouver en présence d'un être anormal. On le voyait des quarts d'heure durant, apathique, silencieux, ne levant même pas les paupières et se curant les dents d'un geste affreusement vulgaire. Écoutait-il ? Était-il absent ? Jamais, à ma connaissance, un visiteur quelconque n'a eu un vrai dialogue avec lui. Ou bien Hitler écoutait sans rien dire ou bien il parlait sans écouter, à perte de vue. Souvent il tournait dans la pièce comme un fauve en cage. Il ne vous laissait jamais la parole. Il vous interrompait aux premiers mots, et sautait d'un sujet à un autre, incapable de retenir la fuite de ses pensées, incapable de se concentrer. Il ne m'appartient pas de juger si Hitler, au sens clinique du mot, est plus ou moins proche de la démence. Mon expérience personnelle, qui concorde avec celle de nombreuses personnes de ma connaissance, est que je me suis trouvé vingt fois en face d'un maniaque dépourvu de tout contrôle de ses émotions et dont les crises allaient jusqu'à la déchéance complète de la personnalité. Ses cris, ses vociférations, ses explosions de fureur rappellent les trépignements d'un enfant gâté et rebelle. C'est un spectacle grotesque et repoussant, mais ce n'est pas encore de la folie. Sans doute, il est inquiétant qu'un homme d'un certain âge tambourine sur les murs comme un cheval piaffe dans sa stalle où se roule à terre. Symptômes morbides ou manifestations d'un tempérament grossier qu'aucune discipline ni aucune pudeur n'a jamais contenu ?

Ce qui est plus grave et indique déjà le dérangement de l'esprit, ce sont des phénomènes de persécution et de dédoublement de la personnalité. Son insomnie n'est vraiment autre chose que la

surexcitation du système nerveux. Il s'éveille souvent la nuit. Il faut alors qu'on allume la lumière. Dans ces derniers temps, il fait venir des jeunes gens qu'il oblige de partager avec lui ses heures d'épouvante. À certains moments, ces états morbides prennent un caractère d'obsession. Une personne de son entourage m'a dit qu'il s'éveillait la nuit en poussant des cris convulsifs. Il appelle au secours. Assis sur le bord de son lit, il est comme paralysé. Il est saisi d'une panique qui le fait trembler au point de secouer le lit. Il profère des vociférations confuses et incompréhensibles. Il halète comme s'il était sur le point d'étouffer. La même personne m'a raconté une de ces crises avec des détails, que je me refusais à croire, si ma source n'était aussi sûre. Hitler était debout, dans sa chambre, chancelant, regardant autour de lui d'un air égaré. – « C'est lui ! c'est lui ! Il est venu ici » gémissait-il. Ses lèvres étaient bleues. La sueur ruisselait à grosses gouttes. Subitement, il prononça des chiffres sans aucun sens, puis des mots, des bribes de phrases. C'était effroyable. Il employait des termes bizarrement assemblés, tout à fait étranges. Puis de nouveau, il était redevenu silencieux, mais en continuant de remuer les lèvres. On l'avait alors frictionné, on lui avait fait prendre une boisson. Puis subitement, il avait rugi : « Là ! Là ! dans le coin. Qui est là ? » Il frappait du pied le parquet et hurlait. On l'avait rassuré en lui disant qu'il ne se passait rien d'extraordinaire et alors il s'était calmé peu à peu. Ensuite, il avait dormi pendant de longues heures et était redevenu à peu près normal et supportable pour quelque temps.

On frémit en pensant que c'est un fou qui gouverne l'Allemagne et a précipité le monde dans la guerre. Sans compter que l'hystérie est contagieuse. On a vu de jeunes hommes normaux, perdre peu à peu leur personnalité et changer de caractère en vivant auprès d'une femme hystérique. Il est donc explicable que l'hystérie du maître ait gagné les dirigeants, les Gauleiter, les hauts fonctionnaires, les officiers et finalement le peuple tout entier. Mais comment se fait-il que de si nombreux visiteurs tombent en extase dès qu'ils voient Hitler et vivent désormais dans l'adoration de son génie dominateur ? Je ne parle pas de tout jeunes gens, mais d'hommes cultivés, riches d'expérience et de sens critique. Quel charme avaient donc subi ces gens pour ne parler qu'en balbutiant de ce qu'ils avaient ressenti ? Un auteur dramatique bien connu, Max Halbe, ami intime de notre vieux poète Gerhard Hauptmann m'a raconté une entrevue d'Hitler avec Hauptmann. L'auteur illustre des *Tisserands*, qui ne brille pas par la modestie, s'attendait, je suppose, à revivre la rencontre de Goethe avec Napoléon. Il espérait de tous ses vœux recueillir une parole historique. Quelle serait celle de ses œuvres dont Hitler, artiste lui-même, scruterait la profondeur avec la subtilité pénétrante du génie ? Certainement pas les *Tisserands*, mais peut-être *Florian Geyer*, drame

national par excellence. Gerhart Hauptmann fut introduit. Le Führer lui secoua la main et le regarda dans les yeux. C'était le fameux regard dont tout le monde Parle, ce regard qui donne le frisson et dont un juriste haut placé et d'âge mûr me dit un jour que, l'ayant subi, il n'avait plus qu'un désir, celui de rentrer chez un pour se recueillir et assimiler ce souvenir unique, Hitler secoua encore une fois la main d'Hauptmann. C'est maintenant, pensaient les personnes présentes, que vont sortir les mots immortels qui entreront dans l'histoire. « C'est maintenant », pensait Hauptmann lui-même. Et le Führer du Reich, pour la troisième fois secoua la main du grand poète, puis il passa au visiteur suivant. Ce qui n'empêcha pas Gerhart Hauptmann de dire à ses amis, un peu plus tard, que cet entretien avait été le plus haut sommet et la récompense de toute sa vie...

Cet homme gauche et embarrassé, qui cherche vainement ses mots dès qu'il ne peut prendre le ton pathétique, n'exerce même pas l'attraction malsaine d'un geste malfaisant. C'est un homme tout à fait quelconque et vulgaire. Comment peut-il agir ainsi sur ses visiteurs ? On est obligé de penser aux médiums. La plupart du temps, ce sont des êtres ordinaires, insignifiants. Subitement il leur tombe comme du ciel des pouvoirs qui les élèvent bien au-dessus de la commune mesure. Ces pouvoirs sont extérieurs à leur personnalité réelle. Ce sont des visiteurs venus d'un autre plan. Le médium en est possédé. Délivré de son démon, il retombe dans la médiocrité. C'est ainsi qu'incontestablement certaines forces traversent Hitler, des forces quasi démoniaques, dont le personnage nommé Hitler n'est que le vêtement momentané. Cet assemblage du trivial et de l'extraordinaire, voilà l'insupportable dualité que l'on perçoit dès qu'on entre en contact avec lui. Cet être aurait pu être inventé par Dostoïevski. Telle est l'impression que donne, dans un bizarre dosage, l'union d'un désordre maladif et d'une trouble puissance.

J'ai souvent entendu confesser qu'on avait peur de lui et que même un adulte ne l'abordait pas sans des palpitations de cœur. On avait le sentiment que cet homme allait vous sauter subitement à la gorge pour vous étrangler, ou vous lancer un encier au visage ou faire quelque autre geste insensé. Dans tout ce que les « miraculés » racontent de leur entrevue, il y a beaucoup d'enthousiasme feint d'humilité hypocrite et souvent aussi de suggestion. La plupart des visiteurs veulent avoir eu leur moment sublime. C'est l'histoire de Till l'Espiegle et de son image invisible, dont personne ne voulait avouer qu'il ne l'avait pas vue. Mais ces mêmes visiteurs, qui ne voulaient pas ouvrir les yeux, finissaient par s'avouer un peu déçus lorsqu'on les mettait au pied du mur. « Oui, c'est vrai qu'il n'a pas dit grand' chose. Non, il n'a pas l'air d'un homme éminent... du moins, je n'ai pas eu

cette impression. » Alors d'où vient l'illusion ? Du prestige, du halo, du nimbe ? Le nimbe, oui c'est le nimbe qui fait tout.

Mais en fait, ce « miraculé » quand il en vient à se prendre lui-même en flagrant délit d'autosuggestion, va-t-il vraiment au fond des choses ? Elles ne sont pas aussi simples. J'ai souvent eu l'occasion de me scruter moi-même, tout à fait froidement et j'avoue qu'en présence d'Hitler je me suis senti sous une emprise que j'ai eu quelque peine à secouer ensuite. C'est, malgré tout, un type d'homme très singulier. Rien ne sert de le considérer comme un pantin dont on peut se moquer en même temps que de soi-même. On s'approche davantage de la vérité en pensant au magnétisme du médecin célèbre, du grand charlatan. Notre époque est bien celle qui s'incline devant le charlatanisme. Mais ce n'est pas encore tout à fait cela, et encore moins juste serait l'évocation des potentats romains, des « divins Césars ». Hitler n'a rien du César, rien du Romain, rien de la majesté que confère l'empire incorporé dans la personne divine de l'empereur. Non, Hitler est tout autre chose. Ce qui résonne autour de lui, ce ne sont pas les buccins des légions, c'est le tam-tam des peuplades sauvages. Des rites et des incantations asiatiques ou africaines, voilà les vrais ingrédients de sa magie. Des danses frénétiques jusqu'à épuisement. C'est l'irruption du monde primitif dans l'Occident. Voilà, je crois, la note juste.

Gardons-nous à tout prix d'exalter cet homme, de l'éterniser, d'en faire un mythe. De toutes façons, il occupera pendant longtemps encore l'imagination de son peuple et non pas de son peuple seul. Lui-même est persuadé que son action la plus profonde se fera sentir après sa mort. Et malgré toutes les précautions qu'on prendra, il n'est pas impossible que le mauvais charme revive, comme ces démons des *Mille et une Nuits* qui, emprisonnés dans un flacon, puis libérés par hasard, revivent subitement et prennent figure de géants. Il est donc souhaitable et nécessaire que notre époque apprenne à connaître cet homme dans sa vulgarité et sous son vrai visage, à voir Hitler tel qu'il est et non pas seulement tel qu'il s'explique lui-même : déshabillage peu plaisant, mais je le répète, indispensable. Le voici, peint au naturel :

Hitler est exigeant. Il est gâté, cupide, et ne connaît aucun travail régulier. On peut même dire qu'il est incapable de tout vrai travail. Il a des idées, des impulsions qu'il lui faut alors réaliser fébrilement, immédiatement. Il s'en débarrasse comme d'un besoin physique. Il ne connaît pas l'effort prolongé et soutenu. Pour employer son propre langage tout en lui est secousse et convulsion. Rien n'est naturel chez lui, à commencer par son amour pour les enfants ou les animaux. Ce n'est qu'une attitude. Il a gardé toute sa vie ses habitudes de bohème.

Il se lève tard, il peut passer des journées entières à somnoler sans rien faire. Toute lecture suivie le rebute. Il ouvre un livre et le rejette au bout de quelques pages. Avec cela, il s'est fait une bibliothèque importante, il aime les livres, les belles éditions et les belles reliures. Dans son appartement de Munich, j'ai vu des murs entiers garnis de rayons. La sœur de Hess, qui est une artiste, lui a fait ses reliures. Ce qu'il lit le plus, ce sont les histoires de cow-boys et les romans policiers ; mais, dans le tiroir de sa table de chevet, on trouve également des illustrés qui ne se lisent que dans des cercles pornographiques.

Ce qu'il a de plus sympathique est le goût des promenades solitaires. Il se grise de l'odeur des bois en haute montagne. Ses promenades lui tiennent lieu de culte et de prière. Il contemple les nuages qui s'allongent et prête l'oreille aux gouttelettes qui tombent des pins. Il entend des voix.

Je l'ai rencontré ainsi. Il ne reconnaît alors personne, il veut être seul, et, à de certains moments, il fuit rigoureusement ses semblables.

Il est plein d'habitudes tyranniques et de manies. Il ne peut s'endormir que si son lit est fait d'une certaine manière, que si sa couverture retombe dans le pli. C'est un soin qu'il réserve à des serviteurs de toute confiance. Personne d'autre n'a permission d'y toucher. Complexe freudien ou peur des attentats ? À une certaine époque, Himmler avait reçu je ne sais quel rapport au sujet d'un poison mystérieux, d'une « poudre blanche » qui, répandue sur l'oreiller et aspirée pendant le sommeil devait corroder les poumons du Führer et provoquer sa mort dans des souffrances terribles.

Hitler n'est pas d'un naturel courageux comme Goering. Il est même craintif à l'excès. Il se prend ridiculement au sérieux ; son attitude n'est pas celle des hommes intrépides qui provoquent et défient le destin. Il se fait garder comme un objet précieux. Lorsqu'il s'expose, les mesures de sécurité sont extraordinaires ; mais il ne s'expose qu'en apparence. C'est un être timoré et douillet, qui fait de violents efforts pour avoir un peu de courage et de tenue. Il dépasse alors la mesure et fait preuve d'une brutalité sans nom. Pour affronter le moindre petit risque, il doit se plonger dans une sorte d'ivresse. Tout sang-froid naturel lui fait défaut.

Il lui faut toujours une élévation de température pour la moindre décision, pour l'action la plus simple ; il a besoin d'une certaine mise en scène, il doit se mettre à un certain diapason. Sorti de cette fièvre et de cette transe, il peut pendant des semaines entières, gémir de l'ingratitude de ses gens ou se plaindre de la malchance. Au cours de nos rencontres, il aimait à se poser en martyr et à se perdre dans la

contemplation de sa mort prochaine. Tout, disait-il, serait inutile et ne servirait à rien. Il ne connaît qu'une seule pitié, c'est celle qu'il a pour lui-même.

Ses explosions de « volonté indomptable » n'en sont que plus étonnantes. Il ne connaît alors ni fatigue ni faim. Il vit d'une énergie malade, qui lui permet d'accomplir des choses touchant au miracle. Sa parole même devient alors frénétique. Ce qui lui manque le plus, c'est l'équilibre. L'âge même ne semble lui apporter aucune sérénité. C'est pourquoi ses constructions les plus ambitieuses n'atteindront jamais à la vraie grandeur.

Hitler aimait autrefois à se montrer la cravache à la main. Il y a renoncé. Mais le caractère que trahissait cette habitude lui est resté : mépris, orgueil et cruauté. Hitler n'est jamais monté à cheval de sa vie ; mais les hautes bottes et la cravache témoignent de sa rancœur accumulée pendant des années, de l'humiliation qu'il éprouvait, dans le ruisseau, au passage des beaux cavaliers. Quelle affreuse jeunesse ! L'amertume qu'il en garde se révèle à l'occasion d'un mot tombé par hasard, d'une association d'idées. Des visiteurs sont restés stupéfaits devant ces changements subits d'attitude : sa bienveillance, évidente un instant auparavant, se changeait en vociférations hautaines. Le visiteur avait touché, sans le savoir, à quelques places sensibles de son amour propre et de sa vanité. Le Führer de l'Allemagne ne connaît aucun sentiment de magnanimité. Il vit dans un monde de mensonges ; il dupe autrui et se dupe lui-même. La haine est un vin dont il se grise. Il faut avoir entendu cet homme débiter ses tirades furieuses pour comprendre avec quelle volupté il se baigne dans la haine.

Cruel, vindicatif et sentimental. C'est là un mélange bien connu. Il aimait ses canaris et pleurait lorsque l'un d'eux venait à mourir. Mais il martyrisait jusqu'à la mort, avec des raffinements de cruauté, des hommes dont il voulait se venger. Il est capable d'absorber d'énormes quantités de sucreries et de crème fouettée, mais dans ses instincts c'est un sadique, à qui le tourment des autres procure un plaisir quasi érotique. La figure de l'Histoire romaine qu'il admirait le plus est celle de Sylla, l'homme des proscriptions et des exécutions en masse. Il me recommanda un jour, pour mes heures de loisir, un mauvais roman sur Sylla. Ce qu'il y a de plus abominable chez lui, c'est le relent d'une sexualité contrainte et anormale, qu'il exhale comme une mauvaise odeur. Je me rappelle un propos de Forster, l'ami intime d'Hitler. « Bubi » Forster, l'enfant terrible parmi les Gauleiter : « Ah ! si seulement Hitler pouvait savoir combien il est agréable d'avoir dans les bras une belle fille toute fraîche ! » Forster à ce moment courait le cotillon. « Ce pauvre Hitler ! » dit-il encore ! Je me gardai de ne poser

aucune question.

Hitler a accroché dans une petite pièce de son appartement quelques toiles qu'il ne peut pas montrer à tout le monde. Il aime la peinture au poil, le trompe-l'œil des reliefs graveleux et précis. Ces tableaux ne sont pas faits pour inspirer des émotions d'art. Peut-être a-t-il voulu simplement imiter le Grand Frédéric et porter, lui aussi, un masque de débauche pour mieux duper le monde et faire croire à des préoccupations du caractère le plus personnel, alors que ses troupes préparaient leur entrée à Prague ? Ainsi faisait Frédéric quand ses grenadiers s'apprêtaient à envahir la Saxe.

Frédéric de Prusse est le héros préféré d'Hitler. Il se sent des affinités avec lui. Il lui fait le grand honneur de le reconnaître comme son maître. En réalité, il cherche à se mirer dans une grande figure. Il est si plein de lui-même qu'au moment où il exalte son modèle il s'identifie avec lui. On croirait donc qu'il est bien convaincu de sa propre grandeur. La preuve qu'il n'en est rien, c'est qu'il déborde de gratitude pour la moindre approbation et la plus grossière flatterie. Ainsi s'explique le besoin qu'il a d'avoir autour de lui des adulatrices qui ne lui ménagent pas les superlatifs et le nourrissent de leur encens. Quelle ironie grotesque dans le destin de cet homme qui hait les femmes et ne peut se passer d'elles, car elles l'ont fait ce qu'il est !

XLIV

L'AIRE DE L'AIGLE

Hitler a fait édifier de puissantes bâtisses, des édifices privés ou officiels, des palais pour le parti. Son ardeur effrénée à construire, restera comme l'expression du besoin qu'il a de se faire valoir. Le public les admira puis s'effraya de leurs dimensions et de l'insouciance avec laquelle on dépensait sans compter. C'est en contemplant ces entassements de ciment armé que les masses et que les gens réfléchis se sont posé pour la première fois la question de savoir où tout cela mènerait. L'obstination du constructeur ne s'arrêtait devant aucune objection, et ne tenait aucun compte des conditions locales. On a appris par la suite quels obstacles il avait fallu vaincre, à coups de millions, pour construire les fondations des bâtiments du parti à Nuremberg. Mais Hitler dédaignait tout avis des experts. Il fit construire à Berlin une nouvelle chancellerie, et édifia une succursale de cette chancellerie dans ses montagnes. Il bouleversa Berlin et s'occupa aussi de moderniser Vienne. Des plans, des plans gigantesques ! et tout cela en plus du réarmement qui, à lui seul, engloutissait près de cent milliards. Sans compter tout ce qui devait encore venir, les maisons ouvrières, les cités jardins. Dans toute l'Allemagne, la géographie du peuplement et des cités devait être bousculée et nouvellement répartie ; les agglomérations urbaines devaient être dispersées, non seulement pour parer aux attaques aériennes futures, mais aussi pour supprimer le contraste entre la ville et la campagne et pour faire naître une nouvelle sorte d'enracinement et de patriotisme social. Quand Hitler en aurait fini avec l'armement, l'Allemagne entière devrait prendre un nouveau visage. Les nouvelles constructions du parti pouvaient donner une idée des proportions que prendraient tous ses projets. Les admirateurs ne manquaient, ni parmi les Allemands, ni parmi les étrangers. Beaucoup de ceux qui venaient aux Congrès de Nuremberg repartaient impressionnés par tout ce faste, quelquefois enthousiasmés. Ils avaient dans les yeux, pour longtemps, l'éblouissement des réflecteurs de la « Coupole de lumière » éclairant le ciel nocturne ; ils se laissaient convaincre que ce phare annonçait une ère nouvelle et révolutionnaire. Qu'importaient

sous cette puissante lumière, les discours incompréhensibles et les proclamations ampoulées ? La volonté créatrice de tout un peuple leur était apparue en pleine lumière.

À l'époque de mon conflit avec le parti, j'avais fait part un jour à Hitler, des soucis que me causaient les projets ambitieux de Forster à Dantzig. Dans les années encore si proches où nous étions l'opposition, nous avions critiqué les modestes constructions des gouvernements précédents, en dénonçant leur gaspillage. C'étaient pourtant, en majeure partie, des entreprises d'utilité publique : hôpitaux, caisses d'épargne, cités ouvrières. Et nous bâtissions maintenant des théâtres et des palais pour le parti ! Hitler prit très mal mes représentations. Est-ce que je croyais, par hasard, que la construction était un luxe ? Est-ce que je croyais que le nouveau régime pouvait se contenter des misérables baraques des gens de Weimar ? « C'est par ma nouvelle architecture que je donne au peuple, la preuve directe de ma volonté de tout transformer. Cette volonté se reportera des édifices sur les hommes. Notre architecture est à l'échelle de notre caractère : il existe une correspondance entre l'homme et les locaux dans lesquels il passe sa vie, exécute son travail ou goûte son loisir. Ce n'est qu'à la grandeur et à la pureté de nos constructions que le peuple peut mesurer la portée de nos desseins. Je n'aurais pas pu commettre une pire erreur que de commencer par des cités et par des maisons ouvrières. Tout cela viendra par la suite. Cela va de soi. Un gouvernement marxiste ou bourgeois aurait pu s'en contenter. Mais seul un parti comme le nôtre était capable de restituer liberté et grandeur au plus noble de tous les arts. Depuis l'époque des cathédrales nous sommes les premiers à offrir aux artistes des tâches aussi grandes et hardies. Il ne s'agit plus pour eux de construire des maisons privées, des villas ou des pavillons, mais de faire jaillir du sol les édifices les plus vastes qui aient été élevés depuis l'Égypte et Babylone. Nous créons les monuments sacrés, les symboles de marbre d'une nouvelle civilisation. J'ai dû commencer par là, pour marquer d'un sceau indestructible mon peuple et mon époque. » On sait qu'en dépit de ces belles théories les plans de constructions ruineuses ont dû céder le pas aux dépenses que la politique extérieure et la situation militaire imposèrent à Hitler. Ce n'est plus guère qu'à de rares moments de loisirs qu'il feuillette encore des plans et des maquettes d'urbanisme. La plupart du temps il se penche sur des cartes et sur des plans de concentration de troupes, et joue au jeu qui ne finit jamais, au va-tout de sa politique extérieure. De plus en plus, il se spécialise dans le métier de généralissime. Les déploiements militaires, les coups de dés sur le tapis vert des diplomates, les projets pour la guerre des nerfs, tels sont les matériaux de ses constructions présentes en attendant de pouvoir reprendre le plan grandiose de construction d'un

nouveau Reich, inséré lui-même dans la maquette d'un nouvel empire mondial.

Plans militaires et plan de conquête mondiale doivent toutefois, dans l'esprit d'Hitler, se suivre dans un rythme rapide. Ce qu'il indiquait naguère dans nos entretiens, comme des buts assez lointains, des projets à échéance différée, tout cela est maintenant mis en œuvre avec une assurance inquiétante. Des hasards favorables l'aident à raccourcir les délais. Mais on perd le souffle à constater combien tout concourt aux desseins de cet homme le mène de succès en succès. Des visiteurs vont et viennent. On leur donne des ordres. On leur adresse des convocations menaçantes. C'est un style nouveau des relations politiques d'où toute courtoisie est exclue. L'Allemagne, le monde entier, acceptent tout cela, comme s'il était naturel qu'un homme renverse tous les usages de la diplomatie, que le premier personnage du Reich reste assis sur sa montagne, au fin fond de l'Allemagne, et qu'il oblige ses chefs de services aussi bien que les diplomates étrangers à plier à ses fantaisies leurs convenances et leur travail.

Là-haut un bizarre édifice s'érige, qui semble donner forme à des rêves de collégien ou des fantaisies de romans policiers. Dans ce site bavarois, on se souvient tout naturellement du roi Louis II de Bavière, de ce roi de légende, avec ses palais wagnériens, sa solitude et sa folie. Dissimulé dans une gorge rocheuse, masqué à tous les yeux, un ascenseur escalade plusieurs centaines de mètres. Il débouche dans une maison de cristal, invisible au milieu des rocs sauvages, face à la montagne sévère du Watzmann. C'est là que, planant au-dessus du monde, inaccessible, trône le Führer allemand. C'est son aire. C'est de là qu'il affronte l'Éternité, qu'il Jette un défi aux siècles.

Ses rêves ambitieux prennent figure, l'un après l'autre. Mais d'autres songes le hantent : les souvenirs importuns du passé, les doutes torturants de l'avenir. Les crises nerveuses reviennent sans cesse, ébranlant Hitler jusqu'à la démence. L'inquiétude lui ravit tout sommeil. Il n'est plus seul maintenant, quand il ne veut Plus l'être. Il n'a qu'à presser sur un bouton, et les aides de camp accourent. Les avions et les automobiles amènent tous les visages humains que le Führer désire voir. Souvent, la nuit, des jeunes gens sont tirés de leur lit, pour faire oublier à leur maître la peur, les soucis et la solitude qui le torturent. Sous les lustres, devant la haute cheminée de l'immense hall, ces hommes ignorants, obséquieux et indifférents, bavardent, ricanent, échangent des propos graveleux, tandis qu'Hitler marche sans trêve de long en large, comme le Jean-Gabriel Borkmann d'Ibsen.

Mais il est sujet au vertige, cet architecte de sommets. Sait-il que tout un peuple suit d'un regard anxieux son ascension sur les barreaux de l'échelle, vers le faîte de la tour qu'il doit couronner de feuillage ?

que ce peuple attend la minute où le grimpeur perdra pied et s'abîmera sur le sol ?

Pour le moment, il est debout et poursuit ses desseins. Chacune de ses idées est réalisée au moment où elle naît. Seules, les inventions ne vont pas aussi vite qu'il le désire. Là, rien ne se fait au commandement, tout doit être gagné par le travail, point par point. Alors, Hitler s'est également mêlé aux inventeurs. Il invente comme le faisaient jadis les potentats, avec le cerveau d'autrui, et tout se passe presque comme à l'époque des faiseurs d'or, quand les seigneurs assoiffés de richesse enfermaient les alchimistes dans des tours solitaires jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé la formule et que l'or fût dans le creuset. Aujourd'hui, il s'agit de mystérieuses inventions de guerre, de torpilles aériennes et de rayons mortels. Hitler s'est toujours intéressé à ces problèmes de la technique. Il savait montrer les avantages et les défauts de chaque moteur d'automobile, avec un croquis à l'appui, à ses Gauleiter étonnés. C'est pour lui un plaisir rare de donner à ses collaborateurs, des conseils de spécialiste. Comme les grands seigneurs d'autrefois aimaient à s'entretenir de leurs chevaux et des questions d'élevage, ces aristocrates du nazisme s'entretiennent, à longueur de journée, de leurs moteurs, de leurs automobiles et de leurs avions privés. Mais Hitler leur est supérieur. Il établit des projets, il perfectionne. Il dessine. N'a-t-il pas été dessinateur autrefois ! Il a gardé de son ancien métier une espèce de patte et de savoir-faire. Rien, disent ses courtisans, n'échappe à sa compétence. C'est un génie universel. Il distribue des idées à tout le monde : aux architectes et aux généraux, aux savants et aux poètes, aux hommes d'État et aux économistes. Tous attendent de lui l'inspiration décisive qui fera réussir leur travail. Il y a là quelque chose qui dépasse la courtoisie. Hjalmar Schacht ne proclame-t-il pas qu'il sort toujours du cabinet d'Hitler avec un courage nouveau ?

Le Führer n'a donc aucune peine, dans le Sans-Souci qu'il s'est construit, à se tenir pour l'égal de Frédéric II qui, entre ses guerres et avant la dernière et la plus acharnée, savait mener de front la vie d'un philosophe, d'un poète et d'un musicien, et celle d'un homme d'État et d'un grand capitaine, posant ainsi les fondations de sa victoire et de ses succès. Comme chez Frédéric, les pensées d'Hitler tournent autour de la guerre inévitable qu'il souhaite et qu'il redoute à la fois. Car son horoscope le met en garde contre la guerre. Dans la guerre, il doit, dit l'astrologue, perdre tout ce qu'il aura gagné. Cette prophétie le trouble ; mais son ambition le ramène toujours, invinciblement, à s'occuper des problèmes militaires. Depuis longtemps, la passion de la stratégie s'est emparée de lui. Il n'en veut connaître que le côté séduisant, où tout dépend des combinaisons et des trouvailles. Le

travail fastidieux des calculs, de l'examen approfondi des détails, n'est pas de son goût. Il s'impatiente vite et se fatigue. Tracer des esquisses géniales, en quelques traits, voilà qui suffit à sa satisfaction et l'emplit d'une joie sans mélange.

En revanche, il travaille jour et nuit, avec la plus sérieuse attention et l'acharnement le plus tenace à ses plans de politique étrangère. Dans ce domaine, il n'est jamais à court d'idées : elles lui viennent à foison, il les passe au crible, les retient, les abandonne. C'est là un jeu compliqué. Tous les fils sont réunis entre ses mains. Il possède ses propres sources d'information. Il commande à un appareil gigantesque. Il dispose d'une documentation immédiatement disponible sur chaque question. Son regard s'étend sur tout le globe. Quel échiquier, quelles possibilités de coups d'échecs ! Prendre de l'influence sur les dirigeants les plus importants. Connaître à fond ces personnalités, être informé de leurs passions, de leurs goûts, de leurs fréquentations, cela, c'est la politique. Des femmes sont ses espionnes. Des femmes d'une attirante beauté jouent un rôle dans ses combinaisons politiques. Quel type de femme aime celui-ci, préfère celui-là ? Ce sont des questions importantes, aussi importantes que le nombre des avions et des sous-marins. Il opère avec délicatesse, avec la plus grande prudence. Ce ne sont pas toujours des chefs d'État ou des dictateurs, ce sont aussi des banquiers importants, des politiciens étrangers, des généraux qu'il cherche à séduire. On apprend ainsi, à l'occasion, des secrets d'État, on gagne tout au moins de l'influence. Et tout cela n'est pas une rêverie puérile ni plagiat de romans d'espionnage. Trop souvent c'est de l'histoire pure et simple. Un homme commande à un bataillon de femmes. Elles lui obéissent, fidèlement, pour le succès de son œuvre.

En vérité, il a bien raison de dire que notre temps n'est plus une époque bourgeoise. On y voit renaître les méthodes de la Renaissance, les vices de la décadence romaine, avec les mœurs de Byzance ou celles d'une cour mérovingienne. Et c'est Hitler qui est installé au centre de ces intrigues, Hitler qui se nomme lui-même le plus grand disciple de Machiavel, et qui cependant ne pourra jamais renier son origine de petit tâcheron aigri et rancunier. Cela est absurde, cela est ridicule. Et cependant, c'est la réalité. Une réalité qu'on eut mieux fait de prendre au sérieux, quand il en était temps encore.

LE NOUVEAU MACHIAVEL

Hitler m'a dit avoir lu et relu *Le Prince* du grand Florentin. À son avis, ce livre serait indispensable à tout homme politique. Pendant longtemps, il n'avait pas quitté le chevet d'Hitler. La lecture de ces pages uniques, disait-il, était comme un nettoyage de l'esprit. Elle l'avait débarrassé de quantité d'idées fausses et de préjugés. Ce n'est qu'après avoir lu *Le Prince* qu'il avait compris ce qu'est vraiment la politique. « J'ai souvent songé, me dit-il, dans un entretien que j'eus avec lui après mon retour de Genève, à rédiger un Précis des faiblesses humaines. Nous faisons bien de spéculer plutôt sur les vices que sur les vertus des hommes. La Révolution française faisait appel à la vertu. Mieux vaudra que nous fassions le contraire. Cependant, il ne suffit pas de prendre les foules par leurs faiblesses. Les hommes qu'il faut gagner sont ceux qui dirigent les foules. Il m'est impossible de faire de la politique sans les connaître. Une connaissance détaillée des faiblesses et des vices de chacun de mes adversaires est la condition première de toute mon action. »

Hitler se plaignit ensuite des « méthodes de vieilles filles » de la politique et de la diplomatie allemandes. Ses collaborateurs ne lui apportaient jamais rien de précis et le laissaient tâtonner dans les ténèbres. Ces gens-là n'avaient même pas su rassembler leurs instruments de travail. Pas d'autres sources d'information que les rapports fastidieux des ambassadeurs et ministres. Ces rapports n'étaient que des chroniques de journaux ou des dissertations scientifiques sans aucun intérêt pour lui. Ils ne servaient qu'à justifier les appointements et les dorures des diplomates. Ce qui l'intéressait, lui, c'était de savoir dans quelle rivière lord Un Tel aimait à pêcher la truite, ou quel genre de femme était la maîtresse du directeur général de telle ou telle société financière. Du haut en bas, la Wilhelmstrasse étouffait dans la bureaucratie et dans le formalisme.

Je répondis que, pendant la guerre, il en avait été de même pour l'espionnage et le contre-espionnage. Pendant un certain temps, j'avais été moi-même affecté, après ma réforme, au service de contre-espionnage. J'avais dû reconnaître bien vite que notre service de

renseignements était d'une inefficacité ridicule.

Hitler protesta que tout avait changé et qu'à présent les services d'espionnage fonctionnaient parfaitement. Mais l'information politique n'en était que plus misérable, ou pour mieux dire, inexistante : « Je fais tout mon possible pour rattraper le temps perdu. Il me faudrait quelque chose dans le genre « Secret Service » anglais, une confrérie secrète de spécialistes qui fassent leur métier avec passion. »

J'observai que la passion seule ne suffisait pas et qu'il y fallait encore une immense expérience, qui ne pouvait s'acquérir en un jour.

— « C'est possible ; mais nous n'arriverons à rien tant que nous n'aurons pas une phalange de gens qui se donnent entièrement à leur tâche et y prennent leur seul plaisir. Les fonctionnaires trouvent ce travail fastidieux. Ils ne veulent pas s'y salir les doigts. La vérité, c'est qu'ils sont trop lâches et trop bêtes. Une de mes idées, c'est d'utiliser les femmes, surtout celles de la haute société, aimant l'aventure, lasses de leur existence inutile, blasées sur leurs aventures d'alcôve et cherchant ailleurs des sensations plus fortes. J'irai même jusqu'à employer, pourquoi pas ? des anormaux, des invertis, des aventuriers professionnels. Il y a des quantités innombrables de ces dévoyés, inutilisables dans la vie bourgeoise, mais qui pourraient remplir ici un rôle de premier plan. J'ai dit à ces « Pères Noël » de la Wilhelmstrasse que leurs paperasses pouvaient peut-être, dans les jours creux, m'aider à faire ma sieste, mais que, pour créer un empire, il me fallait des méthodes un peu plus modernes. Neurath est lent et pesant. Il est retors comme un paysan, mais n'a pas d'idées. Pour le moment, son visage paternel me rend les plus précieux services. Ses manières bienveillantes rassurent les Anglais. Ils ne prêteront jamais à un homme pareil, des intentions révolutionnaires. »

Neurath, dis-je, était plein de bonne volonté, mais il prenait toujours avec les chefs du parti un ton important et protecteur. Mon impression était qu'il y aurait ; avantage à rajeunir les cadres, à employer des hommes, de notre temps. « Oui, l'arrogance et la vanité de ces vieux diplomates dépassent les bornes. Ils ont une haute idée des secrets de leur usine. Un bon ambassadeur doit être avant tout un commissaire aux menus plaisirs. Il doit, si c'est utile, se faire entremetteur et faussaire. Ce qu'il doit surtout éviter, c'est d'être simplement un fonctionnaire correct. D'ailleurs, je n'attendrai pas qu'il vienne à ces fantoches l'idée de réapprendre leur métier. J'organise dès maintenant mon propre service diplomatique. Cela coûte cher, mais je gagne du temps. J'ai rédigé un questionnaire au sujet des personnalités qui m'intéressent. Je fais établir un fichier complet de toutes les personnes influentes, dans tous les pays. Ces fiches contiendront les seuls renseignements qui comptent. Celui-ci accepte-

t-il de l'argent ? Peut-on l'acheter d'une autre manière ? Est-il vaniteux ? A-t-il des dispositions érotiques ? Quel type de femme préfère-t-il ? Est-il homosexuel ? Il faut donner beaucoup d'attention à cette dernière catégorie, car on peut s'attacher ces gens-là par des liens indissolubles. Cet autre a-t-il à cacher quelque chose de son passé ? Est-il accessible au chantage ? A-t-il des dispositions ou manies particulières : sports, marottes ou spleen. Aime-t-il les voyages ? C'est avec cela que je fais de la vraie politique, que je gagne des gens à ma cause, que je les force à travailler pour moi, que j'assure ma pénétration et mon influence dans chaque pays. » Une telle organisation, lui dis-je, représentait un travail immense et des frais énormes.

— « Avons-nous jamais reculé devant les difficultés ? Une propagande sans moyens suffisants n'est pas seulement improductive : elle déchaîne aussitôt la contre-propagande sans avoir rien à lui opposer. On se fait une idée bien fausse de la propagande. L'effort qui consiste à gagner, par des moyens normaux, la sympathie des foules n'est qu'un des côtés du problème et certainement un petit côté. Agir sur les foules, c'est seulement préparer le terrain. Le vrai travail, le seul qui soit d'une importance décisive, consiste à s'attacher enterre étrangère des personnages importants, et même des groupes ou des partis. Il me semble que c'est chose assez facile à comprendre. Je crée dans un pays quelconque une zone d'influence. C'est tout, mais c'est assez. Les succès politiques, tels qu'il me les faut, ne s'obtiennent que par la corruption systématique des classes dirigeantes et possédantes. L'argent, la jouissance, la vanité, c'est-à-dire l'appétit du pouvoir, voilà les registres ou les claviers de notre propagande. C'est dans la guerre qui vient que je recueillerai les fruits de ce travail souterrain, car aucun de mes adversaires ne sera en mesure de m'opposer quelque chose d'approchant. La France qui, autrefois, a eu ses Fouché et ses Talleyrand, n'est plus qu'une nation de boutiquiers timides et circonspects de juristes et de bureaucrates. Ces gens-là ne veulent plus courir de risques ni jouer gros jeu. Ils ne joueront plus jamais qu'au demi-centime. »

J'avais l'impression qu'Hitler fanfaronnait et écartait trop facilement les obstacles. Ne s'exagérait-il pas la faiblesse des adversaires et le rendement probable de son travail souterrain ?

Hitler me répondit vivement que cette tactique était la seule possible et qu'il était sûr du succès : « Si nos diplomates caco-chymes croient pouvoir conduire la politique comme un honorable commerçant conduit ses affaires, en respectant les traditions et le bon usage, grand bien leur fasse. Quant à moi, je fais une politique de force, ce qui veut dire que je me sers de tous les moyens utiles, sans

me soucier ni des usages, ni d'un prétendu code de l'honneur. À ceux qui, comme Hugenberg et sa bande, jettent les hauts cris, me reprochent de ne pas tenir ma parole, de rompre les contrats, de pratiquer la tromperie et la dissimulation, je n'ai rien à répondre, sinon qu'ils peuvent faire de même et que rien ; ne les en empêche. On devrait tout de même comprendre que nous ne sommes plus au XIX^e siècle, que nous avons fait une révolution et que de tout temps, les régimes révolutionnaires ont rompu les barrières de la tradition ; que j'emploie tous les moyens de la ruse et de la feinte, ou que je mette mes armées en marche, je ne vois pas où est la différence. Pour ma part, je la cherche en vain. On me dit que la guerre sanglante passe pour convenable, ou du moins inévitable, à certains moments, dans le monde civilisé. La guerre sourde, au contraire, serait condamnable. Pourquoi ? C'est une distinction sophistique, c'est de la morale pour vieillards. L'avantage que j'ai sur ces peuples de bourgeois démocrates, c'est justement de n'être arrêté par aucune considération de doctrine ou de sentiment. Exige-t-on que, par générosité, je fasse fi de cette position avantageuse, tout simplement parce que mes adversaires n'en sont pas encore là ? Qu'ils ne s'indignent pas si je les trompe. Qu'ils s'en prennent à eux-mêmes de se laisser tromper. »

Je lui dis que la ruse engendrait la ruse et que, tout compte fait, il serait prudent de prévoir que cette guerre nouvelle aurait ses revers comme ses succès.

— « C'est possible, répliqua Hitler, mais j'aurai du moins l'avantage d'avoir pris les devants. Ma grande chance de réussite est que je suis le premier à voir les choses telles qu'elles sont, tandis que mes adversaires se font encore des illusions sur les forces dont l'Histoire est faite. »

— « Vous reprenez en somme, lui dis-je, les enseignements de Machiavel. Mais l'histoire montre que la ruse, la tromperie, la trahison, la dissimulation, la flatterie et le meurtre, tous ces expédients de la politique machiavélique perdent assez vite leur efficacité. L'histoire des villes italiennes semble prouver qu'une telle politique ne saurait être de longue durée. »

Hitler me répondit qu'il n'en demandait pas tant.

Il lui suffisait d'ouvrir une brèche dans les murailles politiques qui enserraient l'Allemagne. « Du reste, mes adversaires devront m'être reconnaissants d'aller au devant de leur pacifisme, d'atteindre par des moyens non sanglants ce que d'autres, avant moi, ont conquis par les armes. Ne nous y trompons point. Nos adversaires ont perdu toute volonté de résistance. Chaque parole qui retentit dans leur camp trahit

le désir de traiter avec nous. On nous le crie sur les toits. Toutes ces démocraties, toutes ces classes possédantes qui ne demandent qu'à abdiquer, seraient trop heureuses d'être débarrassées de leurs responsabilités et d'avoir la paix que je consens à leur garantir. Ce ne sont point là des hommes qui désirent le pouvoir, qui connaissent la soif et la volupté du pouvoir. Ils ne parlent que de devoirs et de responsabilités. Ils ne demandent qu'à cultiver leurs fleurs, à pêcher à la ligne et à passer leurs soirées au coin du feu, leur Bible à la main. »

Je répondis qu'il y avait peut-être en France et en Angleterre, des hommes d'une autre trempe. Hitler s'impatienta :

— « Nous, Monsieur, dit-il en scandant chaque mot, nous aspirons au pouvoir de toutes nos forces et de toutes nos fibres, nous tremblons d'impatience et de convoitise et nous le crions à tout le monde. Nous seuls sommes des fanatiques de la domination. La volonté de puissance n'est pas pour nous une simple phrase : c'est notre sang et notre vie. Nous vivons, oui, nous vivons ! » s'écria-t-il avec un accent de triomphe. « Alors laissons dormir les autres. Vous vous rappelez Fafner, le dragon Fafner ? Je dors, chante-t-il, et je possède ! Laissez-moi dormir ! » Hitler éclata de rire.

— « Je ne reconnais, reprit-il, aucune loi morale en politique. La politique est un jeu qui admet toutes les ruses et dans lequel les règles changent continuellement suivant l'habileté des joueurs. » Il vint ensuite à parler de la déception des nationaux-allemands qui avaient certainement attendu de lui tout autre chose.

— « Ce n'est pas ma faute s'il y a des gens qui me prennent pour un simple d'esprit et constatent ensuite que ce sont eux qui sont les sots. » Il s'étonnait qu'on lui reprochât d'être un dictateur. « On veut me faire passer pour un tyran altéré de sang. Le pouvoir prend évidemment ses racines dans la tyrannie. Il ne pourrait naître autrement. Si cette nécessité ne peut entrer dans la cervelle des Hugenberg ou de mes bons amis anglais, qu'ils patientent un peu. Ils s'habitueront au nouvel ordre des choses. Tout nouveau régime paraît tyrannique, parce qu'il heurte les habitudes. L'exercice du pouvoir et le maintien de l'ordre sont impossibles sans la contrainte. »

Puis il aborda les reproches qu'on lui faisait sans cesse à cause de ses meilleurs collaborateurs : « On m'accuse toujours de m'entourer d'ambitieux et d'arrivistes. Quelle sottise ! Dois-je édifier mon Reich avec des bigotes ? Je ne puis supporter même le contact des hommes sans ambition. Je ne puis m'appuyer que sur celui dont la réussite personnelle est liée à ma cause, de telle sorte qu'il s'identifie complètement avec elle. Ceux qui ne se bornent pas à parler du patriotisme, mais qui en font, la raison même de tous leurs actes, sont

tenus pour suspects ! Ce n'est d'ailleurs pas mon affaire de réformer l'humanité. Je me contente de profiter de ses faiblesses. Je ne tiens d'ailleurs en aucune manière à ce qu'on me fasse la réputation d'un ennemi de toute moralité, d'un protecteur du crime. Pourquoi ferais-je la part si belle à mes adversaires ? Il ne me sera pas difficile de donner à ma politique une apparence de moralité et de démasquer les mobiles des autres. Pour les masses, les lieux communs de la morale courante sont indispensables, et rien n'est plus maladroit pour un homme politique que de vouloir se faire passer pour un scélérat sans scrupules. À quoi bon ces vantardises stupides ? Je les laisse aux petits jeunes gens, fils de bourgeois bien nantis, qui veulent faire passer leur dégénérescence pour de la force. Évidemment je ne m'appliquerai pas à bousculer la morale, au sens bourgeois du mot. Mais je ferai ce qui me paraîtra utile, sans craindre aucune conséquence. »

Hitler parla encore de la nécessité de la terreur et de la cruauté. Il ne prenait, disait-il, aucun plaisir à ce qu'on appelait les atrocités des camps de concentration ou les brutalités de la police secrète ; mais c'étaient là des choses nécessaires et inévitables. « Si l'on n'a point la volonté d'être cruel, oh n'arrive à rien. D'ailleurs cette volonté ne fait défaut à nos adversaires que parce qu'ils sont trop pusillanimes et non parce qu'ils sont trop humains. De tous temps le pouvoir s'est fondé sur ce que les bourgeois appellent le crime. Les bolcheviks ont agi à la manière russe. Ils ont supprimé totalement l'ancienne classe dirigeante. C'est là le vieux moyen classique. Si je me souviens bien, Machiavel aussi le recommande. Mais il conseille de gagner d'abord, par la bienveillance, la deuxième classe de la société, celle qui vient immédiatement après la classe dirigeante. Moi, je vais plus loin. Je me sers de l'ancienne classe dirigeante, je la maintiens dans la dépendance et dans la crainte. Je suis persuadé que je n'aurai pas d'auxiliaires plus zélés. Et si, par hasard, elle tentait de se révolter, j'ai toujours à ma disposition le vieux moyen classique. L'excès de cruauté ne vaut rien. Je rends les masses apathiques. Il y a un moyen plus efficace que la terreur : c'est la transformation méthodique de la mentalité et de la sensibilité des foules. C'est une sorte de propagande, plus facile à notre époque, parce que nous avons la radio. »

Je reconnus que la technique moderne permettait de faire croire aux foules tout ce qu'on voulait, mais cette toute-puissance que nous avions entraînait une lourde responsabilité.

Hitler répondit qu'il avait avant tout, devant la postérité, la responsabilité d'accomplir sa mission, et par conséquent de garder le pouvoir. – « Oui, notre route est boueuse. Mais, je ne connais personne qui ne se soit sali les pieds sur le chemin de la gloire. Nous laissons à nos successeurs le souci de ne pas salir leurs plastrons de chemises et

leurs gilets blancs. »

XLVI

LE TESTAMENT D'ADOLPH HITLER

L'horoscope d'Hitler annonçait une ascension foudroyante, victoires sur victoires. Puis il s'embrouillait, prenait un sens ambigu et obscur. Certains signes laissaient prévoir un désastre ou une défaite militaire, de dimensions inouïes, sans précédent. Il était question d'un bouleau dans le champ, ou d'un champ de bouleaux (*Birkenfeld*). Il y a un Birkenfeld tout en haut de la carte, au Nord de l'Allemagne, en Westphalie. Mais n'y en a-t-il pas un autre dans la Sarre ? Une vieille prophétie brandebourgeoise, toujours confirmée jusqu'à présent, se termine par la fin de l'Allemagne.

Dans cette Allemagne inquiète, les esprits se troublent et s'effarent. On se sent ramené au moyen âge. Les comètes, les grimoires des astrologues révéleront peut-être la vérité, là où d'autres moyens d'expression sont interdits et ne servent qu'à la lutte politique. L'angoisse et l'appréhension de toute une nation frappée d'ignorance cherchent à s'orienter par ces signes. La secte des « Chercheurs de la Bible » scrute l'Histoire Sainte et découvre dans le livre de Daniel le jugement du tyran. « C'est lui, chuchotent les « Chercheurs », dont il est écrit : Il n'aura de révérence ni pour l'amour des femmes ni pour aucun dieu, car il se révoltera contre tout. Il n'aura de culte que pour le dieu des forteresses. » Les « Chercheurs » doivent expier leurs prophéties par le camp de concentration et la mort. Mais, dans la masse, une question va d'une bouche à l'autre : « Combien de temps cela va-t-il encore durer ? »

Comment se débarrasser de ce cauchemar, comment écarter cet homme sans précipiter le peuple allemand dans les flots de sang et les ruines d'une guerre civile ? C'est une question plus précise qui, depuis le début de 1934, a préoccupé tous les hommes qui pensent en Allemagne. Ceux qui la posent n'ont pas diminué en nombre. On les trouve même à l'intérieur du parti.

Hitler a toujours menacé de provoquer une énorme effusion de sang si l'on tentait de le renverser par la force. Dans toutes les combinaisons qu'on envisageait pour délivrer l'Allemagne, on tenait

compte de cette menace. Pouvait-on provoquer une scission dans le parti ? C'eût été possible en 1932 et même encore en 1934. Ensuite, et pour longtemps, cela cessa de l'être. Les foules devinrent apathiques et aveuglément crédules. Les complices d'Hitler, de toutes les fibres de leur corps, tenaient à l'existence du régime et à sa continuation. Hitler ne pouvait être renversé que si le peuple se révoltait, si le plus grand nombre des membres du parti voyaient leur position compromise par la menace d'un effondrement, s'ils étaient ainsi conduits à se séparer du parti qui les entraînait au désastre. Des défaites, tout au moins des échecs d'Hitler, des erreurs manifestes qu'il accumulerait, des doutes qui s'élèveraient sur sa grandeur et sa mission, étaient la première condition de sa chute. Il ne pouvait se produire de coup d'État sans guerre civile sanglante que si Hitler conduisait manifestement l'Allemagne à sa ruine. La deuxième condition était la formation d'un centre d'opposition qui pourrait entreprendre la lutte contre le parti. Sans une telle phalange de chefs résolus, les troupes armées du parti seraient en mesure d'étouffer toute rébellion. Le temps des soulèvements populaires et des combats de barricades était passé. Il était donc indispensable d'organiser un centre de résistance et un état-major. Les choses étant ce qu'elles étaient, on ne pouvait trouver l'un et l'autre que dans la Reichswehr. Une deuxième question était de savoir s'il ne serait pas possible de hâter le processus destructeur du régime d'Hitler, c'est-à-dire d'accélérer son autodestruction. Le facteur économique n'y suffisait pas. Le régime pouvait végéter encore longtemps. Mais ne pourrait-on pas pousser Hitler dans des difficultés extérieures qui seraient inextricables ? Ne commettrait-il pas alors faute sur faute puis, doutant de lui-même, ne perdrait-il pas la tête ? Tout ce qu'on savait de son caractère donnait à penser que la source unique de ses succès était la foi qu'avait en son étoile. Il fallait donc préparer la chute d'Hitler en ruinant son assurance. Dépouille de son nimbe, il perdrait l'estime et l'influence dont il jouissait dans le parti et dans les foules. Alors le régime tout entier pourrait s'effondrer comme un château de cartes.

Il y a eu, en Allemagne, des opposants courageux, qui ont lutté à visière ouverte. Ils ont été rapidement éliminés. C'était un sacrifice inutile que de s'exposer ouvertement. Seule, était possible, contre Hitler, la guerre de positions et de cheminement. Il serait injuste d'oublier que les méthodes sournoises d'Hitler obligent ses adversaires à user des mêmes moyens. Aussi vit-on quelques-uns de ses pires ennemis se faire passer pour des extrémistes du parti, pour des défenseurs ardents des plus folles idées du Führer. De ce nombre sont deux personnages importants qui le touchent de très près. Ils sont persuadés – et avec eux de nombreux membres du parti de moindre importance – qu'Hitler doit être sacrifié pour sauver l'avenir de

l'Allemagne. Il y a eu des plans astucieux pour amener Hitler à se compromettre de façon irréparable. Mais, toutes ces tentatives pour le faire trébucher ont échoué jusqu'à présent, et l'en trouve deux raisons. La première est que ce sont justement les entreprises les plus risquées du Führer qui ont le mieux réussi et lui ont valu ses plus éclatants succès. L'autre raison, c'est que beaucoup d'opposants ne voient pas le moyen de mettre Hitler en difficulté sans mettre en danger l'Allemagne. Dans l'opposition conservatrice, le vent tourna plus d'une fois au découragement. Comme Goethe parlant de Napoléon, on disait : « Cet homme est trop grand. » Il ne restait donc plus qu'une chose à faire : laisser à Hitler, et à lui seul, l'entière responsabilité des catastrophes inévitables : la guerre, la défaite et la destruction du Reich. Hitler essaiera de se décharger de cette responsabilité.

Il voudra la faire retomber sur le parti entier. Il voudra la faire partager à ses conseillers et surtout il voudra en charger les chefs militaires. Alors on verra qu'à l'exception de quelques-uns de ces éternels « Cadets » qui n'ont jamais appris à penser, aucun des chefs de l'armée n'aura d'autre réponse que celle-ci : « Pardon, Monsieur Hitler ! Il s'agit de vos affaires. C'est vous qui nous avez mis dans le pétrin, c'est à vous de nous en sortir. » Telles sont du moins les prévisions de quelques-uns des chefs de l'armée. Mais les choses se passeront-elles vraiment ainsi ? La majorité de leurs collègues ne pensera-t-elle pas, comme Schacht, par exemple, ne cesse de le répéter, qu'il faut associer Hitler à la cause commune des Allemands, la chute de l'homme entraînant inévitablement la ruine du pays ? Le parti, lui, raisonne d'une manière moins subtile.

La vieille garde a toujours eu ses idées propres sur Hitler. Elle ne l'a jamais pris tout à fait au sérieux. On aimait à cataloguer, dans ce milieu, les travers et ridicules d' « Ahi » (Adolf Hitler). Lorsqu'il adjurait les vieilles fripouilles des S.S. avec des sanglots dans la voix, il y avait toujours au deuxième ou au troisième rang, des mauvaises têtes qui guettaient les effets de trémolo et ricanaient derrière leurs doigts. Même dans le cercle plus restreint de ceux qui croyaient avoir la foi et admiraient vraiment le Führer, tous n'étaient pas d'accord avec sa politique.

Un personnage très important du parti, qui occupait une haute fonction dans une province voisine de Dantzig, me dit un jour : « Le Führer devrait sacrifier sa vie pour son parti, comme Jésus pour le salut du monde. Alors seulement le monde saurait qui il est. Il ne devrait pas trop attendre pour disparaître, pour se retirer dans la solitude. Personne ne devrait connaître sa retraite. Le mystère devrait être fait autour de lui. Il deviendrait une légende. La foule parlerait de lui à voix basse ; des rumeurs se répandraient sur des choses

incroyables qui arriveraient bientôt. L'attente et le mystère de viendraient lancinants, insupportables. Et alors, Hitler réapparaîtrait brusquement, transfiguré, dans toute sa gloire. Il laisserait à d'autres la politique. Il serait au-dessus des choses vulgaires. Législateur et prophète, nouveau Moïse, il descendrait de la montagne sainte portant les Tables de la Loi. Mais quand il aurait dispensé ses dons suprêmes, il devrait disparaître pour toujours. On ne retrouverait jamais ses restes. Il survivrait pour la foule, comme Barberousse, dans un mystère perpétuel. »

Ainsi rêvait ce pontife du national-socialisme. Il n'était pas le seul. D'autres s'exprimaient d'une manière plus primitive, mais dans le même sens : il fallait qu'Hitler abdiquât. Il devait se sacrifier. C'était le plus grand service qu'il ne pourrait jamais rendre à son parti. Certains milieux dirigeants exploitaient cet état d'esprit et même l'encourageaient. Le fidèle Rudolf Hess avait dit, depuis longtemps, que le nouvel État ne devrait pas être taillé à la mesure exceptionnelle du Führer, sinon il risquerait de disparaître avec lui, comme les créations de Frédéric II ou de Bismarck. » Des personnalités nouvelles, indépendantes, capables de servir plus tard d'écuyers à une Germanie remise en selle, ne peuvent s'affirmer dans l'ombre du Dictateur. C'est pourquoi il accomplira le plus grand acte de sa vie : il déposera le pouvoir et s'effacera comme le fidèle Eckhard.

Prophétie suspecte, bien qu'elle ait été tout récemment répétée. Mais qui doit décider si le fidèle Eckhard doit s'effacer ? Hitler est-il vraiment disposé à se laisser convaincre ? Mais, disent les Gauleiter et les Reichsleiter, de même qu'il a existé, dans les ordres religieux de la chevalerie allemande, des chapitres qui destituaient leurs Grands-Maîtres, ainsi le destin peut avoir fixé la même fin au nouveau Grand-Maître de l'empire allemand. Un des plus grands parmi ces Grands-Maîtres ne fut-il pas destitué pour avoir voulu faire la guerre à la Pologne à un moment inopportun ? Ceci se passait il y a bien des siècles, mais ce qui s'est déjà vu peut se revoir. « Hitler pourrait se souvenir du Grand-Maître Henrich von Plauen, qui a voulu quitter son ordre pour entreprendre avec des éléments bourgeois et nobles une réforme de l'État prussien. Il pourrait se laisser persuader de quitter le parti pour tirer l'Allemagne d'une situation dangereuse. Il s'est déjà trouvé des Allemands, dans les milieux les plus influents, pour lancer un nouveau mot d'ordre : « D'accord avec Hitler mais sans le parti. »

Mais, au-dessus de la personne du Führer, il y a l'existence et la durée du parti, qui importent davantage, c'est du moins ce que pensait la clique des chefs. Adolf est remplaçable », chuchotaient les S.A. et les S.S. On pouvait concevoir une situation dans laquelle Hitler serait intolérable pour l'Allemagne. Pouvait-on admettre qu'à la tête du

Reich se trouvât un Führer à volonté faible, un indécis, un apathique ? Ou un exalté qui aurait perdu tout contact avec la réalité ? S'il en était ainsi, rien ne comptait plus que cette seule considération : Hitler peut tomber, le parti doit survivre. Hitler lui-même n'ignore rien de ce qui se trame autour de lui. Il n'a sans doute pas oublié ce que le vieux Hugenberg lui a dit un jour en plein visage : « Vous ne tomberez que sous les balles de vos amis. »

Amis singuliers, dont les uns désirent que le Führer vive pour boire jusqu'à la lie l'amer breuvage des responsabilités, tandis que les autres voudraient le voir disparaître, afin que d'autres que lui portent la responsabilité des contrecoups inévitables. Il faut reconnaître qu'Hitler lui-même fait bon visage aux uns comme aux autres. Les responsabilités ne l'effraient pas plus que les hommes. Il les accepte. Il les revendique.

Hitler n'a jamais laissé ses gens dans le doute : il tâchait de vaincre sans risque, mais il était sûr que la guerre viendrait. « La grande épreuve ne nous sera pas épargnée », dit-il un jour en ma présence, pendant un Congrès. « Il faut que nous nous préparions au combat le plus dur que jamais peuple aura supporté. Cette guerre qui trempera nos volontés et nous rendra dignes de notre mission, je la mènerai sans égard pour les pertes que nous subirons. Chacun de nous sait ce que signifie la guerre totale. Je ne reculerai devant aucune destruction. Il nous faudra renoncer à bien des choses qui nous sont chères et qui nous paraissent irremplaçables. Des villes allemandes tomberont en ruines, de nobles édifices disparaîtront pour toujours. Cette fois, notre sol sacré ne sera pas préservé. Mais nous serrerons les dents, nous continuerons à lutter, nous vaincrons. L'Allemagne se relèvera de ses ruines, plus belle et plus grande, reine et maîtresse des nations. »

C'est ainsi qu'il délirait en phrases enthousiastes, cherchant à étourdir les soucis de ses collaborateurs immédiats. Et il continuait à parler de la guerre totale. Tous les moyens lui seraient bons. Chacun devrait alors savoir qu'il y allait de la vie ou de la mort de l'Allemagne. Il était bon que les troupes en fussent convaincues, afin de se fortifier jusqu'à la témérité et jusqu'à l'audace la plus folle. Et avec la même audace, il emploierait contre ses ennemis les armes les plus désespérées. Il franchirait sur des monceaux de cadavres la ligne Maginot. Il ne respecterait aucune neutralité. Il ne reculerait pas devant l'emploi des gaz ou des bacilles, si le succès en dépendait. Il engagerait, à l'heure décisive, la totalité de ses réserves et attacherait la victoire à ses drapeaux.

C'est ainsi que Hitler, sur sa montagne, savoure d'avance sa guerre et son triomphe. Il est le plus grand génie que la terre ait porté. A-t-on

jamais vu un homme qui, en sept courtes années, ait créé des choses aussi inouïes ? Et il énumère, avec l'orgueil effréné qui le tient même dans ses moments de plus grande prostration, les merveilles que sa volonté a fait surgir. Un grand empire allemand, une nouvelle armée. Un nouvel ordre social ! N'est-ce pas lui qui est sur le point de résoudre le problème social ? La nouvelle organisation économique n'est-elle pas le seuil d'une ère nouvelle ? Mais il a créé bien d'autres choses : la nouvelle structure du Reich, la nouvelle stratégie, la politique de peuplement, l'art nouveau ! Y a-t-il un seul domaine de l'activité humaine dans lequel il n'ait pas apporté des idées révolutionnaires ? Il est plus grand que Frédéric, plus grand que Napoléon, plus grand que César !

Voilà pour les sept dernières années. Dans les sept ans qui viennent, il mènera la grande lutte pour la victoire à l'extérieur et pour la forme définitive du grand empire germanique. Et puis, il rêve qu'un troisième septennat lui soit accordé pour accomplir sa tâche la plus haute : la prédication, l'annonciation de la foi nouvelle, la naissance de l'ère hitlérienne qui succédera à l'ère chrétienne pour des milliers d'années. Trois fois sept ans, les deux chiffres sacrés combinés, voilà le nombre mystique qui définit la courbe et l'aboutissement de sa carrière.

Mais pendant qu'il pense à ses combats et à ses triomphes futurs, ses mains commencent à trembler. La seule pensée de la besogne journalière lui donne un malaise physique. Il ne peut plus voir les hommes qui l'entourent, ces visages stupides, toujours les mêmes. Il devient de plus en plus irritable. Ses nerfs réagissent à la moindre contrariété. Il est sensible aux odeurs, il s'irrite de l'incompréhension de ses collaborateurs, de leur façon d'ergoter, de leurs mesquineries, de leur obséquiosité même. Ils ne savent pas garder leurs distances. Ils se permettent des familiarités. Hitler ne devrait jamais quitter sa maison de cristal. C'est d'ici, tel un dieu du haut de ses nuages, c'est du fond de sa solitude qu'il devrait donner ses ordres. Est-ce son affaire de diriger des services de paperasses ? Que d'autres s'en occupent. Il voudrait cultiver ses grandes pensées. Pourquoi faut-il qu'il conduise la guerre ? La fatigue l'envahit, et avec la fatigue la pensée de la mort. Il pense à son testament. C'est là que l'on trouvera tout. C'est ce texte inouï qui le fera survivre. La vision du testament le tranquillise. Ce qu'il reste à faire s'y trouve consigné. Les jeunes camarades du parti parferont son œuvre. Pour eux, ce sera chose sacrée.

Ce testament contient les plans pour la construction de l'Ordre, la forme définitive de la hiérarchie national-socialiste. Il règle sa succession. Hitler pense haineusement à Goering. Laisser sa place à cet

homme ! Mais il ne peut l'éviter. Ce ne sera pas pour longtemps. Goering ne vivra pas longtemps. Le testament contient encore le plan de l'empire, la structure monumentale du nouvel empire, sa constitution et son droit nouveau. Cette constitution sera proclamée à Versailles, après les batailles décisives, en même temps que sera proclamée la paix éternelle. Viennent ensuite les prescriptions d'ordre intérieur, la constitution sociale, le nouvel ordre économique. Enfin, aux dernières pages, la chose la plus importante : l'annonciation religieuse, les premières phrases balbutiées du nouveau Livre Saint qu'il veut offrir au monde s'il reste en vie. Mais il ne restera pas en vie. Il le sent. Il est marqué par la mort. D'autres que lui devront achever son œuvre. La terreur s'empare du Führer. Les sentiments heureux qui l'exaltaient ont disparu. On le traque, on l'épie. Il entend des chuchotements qui s'arrêtent lorsqu'il approche. On le regarde d'un air de plus en plus étrange. On parle de lui. Que peuvent bien dire ces gens qui l'entourent ? Ils ne plaisantent plus. Ils ont des visages sombres. Ils machinent quelque chose, ils ont des secrets pour lui...

Que feront-ils de son testament ? En sera-t-il comme des dernières volontés d'Hindenburg ? Ils sont capables d'en forger un autre. Ces misérables mutileront son œuvre. Ils lui voleront jusqu'à son immortalité. Ce Goering rétablira la monarchie. Les Hohenzollern prendront sa place vide. L'heure de la monarchie a sonné, dit Goering. Est-ce pour cela qu'Hitler a travaillé ? Pour restaurer les Hohenzollern ? Le vieil Hindenburg le voulait ainsi. Il avait dû le jurer au Vieux, mais il n'a pas tenu son serment.

D'un seul coup, tout se tourne contre lui. Impossible d'avoir confiance en qui que ce soit. Hess lui-même n'est pas sûr. Du reste, ce Hess a un visage infâme, avec ses petits yeux enfoncés, ses pommettes saillantes. Tous l'épient. Ils ont tout singé, sa technique, sa ruse et son astuce. Il n'y a ni sincérité, ni honnêteté parmi les camarades du parti. Chacun épie l'autre comme son ennemi mortel. Ceci était bien au début, quand son intérêt était d'opposer l'un à l'autre. Mais à présent, il n'a personne sur qui compter. Tous sont des égoïstes, tous des traîtres.

Et la masse, et ses anciens adversaires ? Ne sont-ils pas plus nombreux que jamais ? Ne relèvent-ils pas de nouveau la tête ? Ces officiers, ces hobereaux devant lesquels il se sent toujours encore intimidé, ces fonctionnaires prétentieux, ces industriels bornés ! Les masses commencent à lui échapper. Il le voit. Son intuition infailible ne peut le tromper. Les Allemands n'ont plus d'échine. Ils faiblissent. Et comment maintenant pourra-t-il mener la guerre ? Avec ces poltrons ?

Les problèmes se multiplient, deviennent indépendants de sa volonté. Autrefois, c'était lui qui les posait. Maintenant ils s'imposent à lui. Les événements s'enchaînent à une cadence folle. Il ne les domine plus. Il est entraîné lui-même. Il n'a plus de liberté pour décider. Ses tâches mortelles ont une volonté propre, elles entraînent où il ne veut pas aller. Faudra-t-il à présent qu'il réalise ce qu'il a toujours passionnément combattu ? Ne devra-t-il pas marcher, pas à pas, dans la direction opposée à celle qu'il avait choisie ?

En vérité, il n'a rien créé de durable. Tout s'évaporerait comme un brouillard du matin. Il connaît assez bien les masses. Il a vécu parmi elles. Il leur a été trop proche pour ne pas les mépriser à tout jamais. Les masses le mépriseront et le haïront à leur tour. Elles se vengeront, avec la sauvagerie haletante des déshérités, d'avoir un jour cru en lui de l'avoir acclamé. Lui, qui n'est pourtant pas plus qu'elles, lui qui sort du ruisseau comme elles. Lui qui a triché pour s'élever, pour arriver là où il n'a rien su faire. Les femmes lui cracheront au visage. Elles pousseront des cris de haine et de mort.

N'est-il pas déjà mort, de toutes façons ? Il est pris de vertige. Sa vie n'a été qu'une hallucination. On l'appellera le Grand Coupable. On dira qu'il n'a rien produit, qu'il n'a fait que détruire. Les fondations de son empire chancellent. L'Autriche et la Tchécoslovaquie ne se détachent-elles pas déjà ? Peut-il les retenir ? N'a-t-il pas creusé pour l'éternité un fosse entre le Reich et l'Autriche ? Où est la grande Confédération germanique, l'organisation fédérative de l'Europe ? Qu'advient-il de sa constitution sociale ? De sa puissance militaire ?

Le doute et l'anxiété lui serrent la gorge, il est de nouveau enrôlé, il est malade. Il se tâte le pouls. Il a peur. Les fils se resserrent autour de lui. « Je ne veux pas mourir. » La sueur le couvre, il tremble. La prophétie, le dernier horoscope ! Il n'a pas voulu croire à l'avertissement...

La solitude l'opprime, il a besoin de voir des hommes. Il a besoin d'agir. Il n'a pas le droit de penser. Il n'y a qu'une chose qui compte : agir.

Il se dirige vers l'ascenseur.

{1} Ces pages ont été écrites avant l'invasion de la Pologne.